LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC OZANAM

PAR

C. HUIT

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Avec une lettre de

SON ÉMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON — *3, place Bellecour, 3.*

PARIS — *14, rue de l'Abbaye, (VIe)*

1907

INSTITUTION LIBRE

DE

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

DISTRIBUTION SOLENNELLE

DES PRIX

CLASSE de Seconde

PRIX *de* Devoirs de vacances

MÉRITÉ PAR L'ÉLÈVE

Albert Berthé

Laval, le 27 Juillet 1910

Le Professeur,

Holat

Le Supérieur,

A. HOINARD.

40925 — Laval, imp. Chailland.

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC OZANAM

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

La Vie et les Œuvres de Ballanche, in-8°.
Prix . . . . 3 fr. 50

LA VIE ET LES OEUVRES

DE

FRÉDÉRIC OZANAM

PAR

C. HUIT

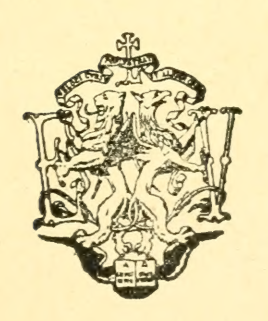
PROFESSEUR HONORAIRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Avec une lettre de

SON ÉMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON | PARIS

3, place Bellecour, 3. | *14, rue de l'Abbaye, (VIe)*

1907

LETTRE DE MONSEIGNEUR PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN

Membre de l'Académie française

Paris, 1er mars 1888.

MONSIEUR,

L'excellent ami que nous avons eu, vous et moi, la douleur de perdre l'année dernière, M. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon, vous avait promis d'écrire l'introduction de votre livre sur Frédéric Ozanam.

La mort prématurée qui est venue le frapper l'a empêché de vous donner ce témoignage de son affectueuse estime et de recommander votre travail à l'attention du public.

Vous m'avez demandé de prendre sa place et j'ai dû répondre à un de ses désirs en me prêtant à cette substitution.

Combien je regrette avec vous, Monsieur, les pages qu'auraient inspirées à notre ami les souvenirs personnels qu'il avait gardés du grand chrétien dont vous avez si bien fait connaître les œuvres littéraires et charitables ! Avec quelle autorité il aurait mis en relief les admirables qualités d'intelligence et de cœur qui s'harmonisaient dans Frédéric Ozanam avec une foi ardente et ce zèle d'apostolat où il est permis de trouver l'unité de sa noble vie !

Pour moi, je n'ai connu Ozanam que par ses livres et

surtout par ses lettres qui contiennent les plus précieuses indications sur son édifiante et laborieuse jeunesse, sur ses rêves d'avenir, sur les événements auxquels il fut mêlé et qui appartiennent autant à l'histoire religieuse de la France pendant le second quart du XIXe siècle qu'à sa biographie.

Je vous félicite, Monsieur, d'avoir résumé en un volume d'une très bienfaisante lecture tout ce qu'il importe à la jeunesse contemporaine de connaître au sujet de ce vaillant serviteur de l'Eglise et de la science : à chaque page elle y trouvera des leçons pratiques et les plus décisifs exemples de ce que peuvent, pour l'honneur de Dieu et la solide édification du prochain, des convictions fortifiées par l'étude, le courageux mépris des satisfactions vulgaires, l'amour ardent de la vérité et de la justice, et le dévouement surnaturel qui se traduit par la charité.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes meilleurs vœux.

† ADOLPHE-LOUIS,

Évêque d'Autun, Chalon et Mâcon.



AVANT-PROPOS

Il y a dans le monde certaines figures illustres qui ne cessent d'attirer les regards et de s'imposer, pour ainsi dire, à la contemplation des hommes : il en est d'autres moins célèbres, mais plus sympathiques peut-être, vers lesquelles, à défaut d'admiration, nous nous sentons attirés par une inclination secrète. Le temps, forcé de respecter la gloire des premières, laisse quelquefois tomber les secondes dans un oubli injuste et doublement regrettable. Rien de plus consolant, en effet, que la vie des hommes de bien qui, sans s'appuyer sur l'éclat du génie ni sur le prestige de la renommée, ont su triompher de l'indifférence pendant la vie et du silence après la mort. Rien aussi de plus instructif : car leur œuvre est une leçon éloquente et surtout précieuse à recueillir. On a dit de l'exemple qu'il est la voie abrégée de la persuasion : il anime et entraîne, là même où serait stérile l'exhortation la plus pressante. Mais plus il part de haut, plus il suppose de

dons extraordinaires, plus il étonne, moins il a de prises sur notre faiblesse. La grandeur même de certaines célébrités nous dissuade trop aisément de les choisir pour modèles : comme les grands sommets, on les contemple de loin tout en désespérant d'y atteindre, au lieu que le bien accompli dans une situation plus rapprochée de la nôtre nous touche davantage, et, du moins, supprime cette excuse si familière à notre paresse, l'excuse de notre impuissance.

Or, Frédéric Ozanam est vraiment l'un de nous. Si ses contemporains l'ont aimé, s'ils ont rendu un public hommage à ses mérites, si nous, venus un demi-siècle plus tard, nous continuons à entourer son nom d'une affection et d'un respect bien légitimes, à quels titres en est-il redevable? à l'illustration de sa famille? à l'auréole du savant et de l'inventeur? à l'autorité de l'homme d'Etat? à l'immortalité du poète? Non, mais bien à son amour du travail, à la constance de ses efforts, à la bonté de son âme, à la noblesse de son caractère, autant de vertus qui ne réclament de nous que notre bonne volonté.

D'ailleurs l'œuvre d'Ozanam porte en elle un enseignement plus particulier, merveilleusement adapté à notre génération.

Sans doute Dieu a ici-bas sa milice spéciale, et c'est le sacerdoce : mais aujourd'hui que l'ordre public fondé par le christianisme est battu en brèche de toutes parts, il faut que le nombre des défenseurs s'accroisse en raison des difficultés de la lutte : et puisque l'organisation de plus en plus démocratique des Etats modernes a permis à nos adversaires de prendre position dans toutes les sphères de la vie

sociale, lettres, sciences, arts, commerce et industrie, assistance charitable, économie politique, administration locale, c'est partout aussi que doit s'organiser et s'affirmer la résistance. De là entre le prêtre et la société laïque, unis dans un apostolat commun, ce rapprochement ou plutôt cette heureuse rivalité d'efforts qui, dans l'histoire du catholicisme, apparaît comme un des traits distinctifs de notre siècle : alliance féconde que le P. de Ravignan, peu d'années après la fondation de la société de Saint-Vincent de Paul, saluait dans la chaire de Notre-Dame de ces belles paroles :

« Bénis soient, au nom du Dieu des sciences et du Père des miséricordes, ces hommes, jeunes pour la plupart, mais déjà mûrement et fortement dévoués à l'Eglise, d'avoir compris le secours demandé par le sacerdoce à leur courage, à leur franchise, à leurs convictions éclairées. Ils se sont élancés vaillamment dans l'arène, l'étendard catholique à la main, et l'ont arboré à la tête de leurs entreprises et de leurs nobles travaux. Et certes, je le dis parce que je le pense, ni leurs efforts ni leurs talents n'ont manqué de fruits glorieux. »

Dois-je parler ici des chefs reconnus de cette courageuse phalange, de ces hommes supérieurs autour desquels vinrent se rallier d'intrépides soldats? Ce serait rappeler ce que personne n'ignore : mais ce qui ne sera pas contesté, c'est qu'au premier rang des combattants, et presque aux côtés de leurs chefs, a brillé d'un doux éclat le nom de Frédéric Ozanam. Mêlé à toutes les revendications, à tous les progrès de l'élément catholique en France pendant les vingt années qui suivirent

immédiatement la révolution de 1830, le jeune professeur de la Sorbonne, enlevé à sa cause à la fleur de l'âge, n'en demeurera pas moins dans notre histoire comme un des plus éminents représentants de l'esprit religieux, de la science religieuse au XIXe *siècle. Cette sympathique figure, pâlie par l'étude et la souffrance, a pu être comparée aux bustes de marbre qui ornent les églises d'Italie et que caressent de leurs mélancoliques reflets les lampes suspendues devant le sanctuaire. Mais Ozanam a voulu être, et a été surtout un homme d'action. Je connais peu de vies aussi courtes marquées par autant de créations durables, et en suivant pas à pas sa carrière, il n'est presque aucune des questions discutées avec le plus de passion à l'heure présente, que l'on ne soit amené à approfondir.*

Aussi ne suis-je point surpris de voir, au lendemain de sa mort prématurée, quelques généreux Lyonnais, ses compatriotes, prendre l'initiative d'une souscription destinée à publier ses œuvres et à élever par là à sa mémoire le monument le plus digne d'elle. La main pieuse d'un érudit auquel Ozanam avait témoigné pendant sa vie autant de gratitude que de confiance, s'est acquittée de cette tâche non seulement avec le tact d'une intelligence d'élite, mais encore avec le dévouement empressé d'un ancien et fidèle ami (1). C'est là, c'est dans ces onze volumes qu'il faut chercher Ozanam, si

(1) *Œuvres complètes de A.-F. Ozanam*, avec une préface par M. Ampère, de l'Académie française. (Paris, Lecoffre, 1855.) Dès 1862 paraissait une nouvelle édition en 11 volumes, avec une addition importante : la traduction du *Purgatoire* de Dante, accompagnée d'un commentaire. C'est à cette seconde édition exclusivement que se rapportent dans le présent travail les renvois placés à la fin de chaque citation.

l'on veut vraiment le trouver et le posséder tout entier. J'ai essayé de raconter sa vie : mais elle est écrite avec un abandon charmant en même temps qu'avec une profusion étonnante de détails dans ces Lettres, *où sa belle âme se trahit à chaque page presque à son insu (1). Pour mieux mettre en lumière les multiples aspects de son talent, il a été nécessaire de recourir à l'analyse, d'isoler et de séparer ce qui était naturellement uni : c'est seulement en lisant la suite complète de ses ouvrages qu'on mesurera l'étendue et la solidité de l'édifice qu'il avait entrepris d'élever en l'honneur du catholicisme.*

« Courage dans le travail, persévérance dans la lutte, vérité dans la science, poésie dans l'érudition », voilà en quels termes un éminent orateur a défini Ozanam, et pour ne pas être trop imparfaite, l'étude qu'on va lire devrait offrir de ces paroles un vivant commentaire. Quelques pages, accompagnées d'un choix heureux de citations, suffisent le plus souvent pour faire connaître une œuvre littéraire : s'agit-il d'apprécier un caractère, la tâche de l'écrivain et du critique qui juge à distance, devient plus délicate.

Mais, ici encore, la voie m'est tracée. Plusieurs furent vantés à leur époque, entourés même d'une popularité bruyante, dont la postérité entend à peine prononcer le nom. Au contraire, par une juste récompense du Ciel, la renommée de Frédéric Ozanam semble grandir à mesure que sa vie s'éloigne, et, comme l'écrivait, il y a bien des années déjà, un de ses élèves,

(1) Ces *Lettres* ont été réimprimées plusieurs fois et assez récemment en deux volumes in-12. (Paris, Lecoffre, 1881.)

M. E. Caro, « les documents se sont multipliés autour de cette mémoire aimable en raison même des affections qui s'étaient multipliées autour de cette vie si pure. » Je n'ai donc eu qu'à m'inspirer de ces nombreux biographes, dont les témoignages et les éloges forment aujourd'hui sur la tombe d'Ozanam la plus désirable et la plus enviée de toutes les couronnes (1).

Sans doute on ne trouvera point ici, comme dans la vie d'André-Marie Ampère, le récit de merveilleuses découvertes, l'exposé de théories célèbres qui ne vont à rien moins qu'à renouveler la philosophie entière des sciences : on n'y trouvera pas davantage, comme dans la vie de M. de Laprade, une longue carrière féconde en incidents de tout genre et surtout les coups d'aile par lesquels un poète de génie nous entraîne à sa suite vers les sommets de l'idéal. Mais mes lecteurs voudront bien ne s'en prendre qu'à l'insuffisance du biographe, si ce modeste volume ne réussit pas à leur faire aimer et goûter Frédéric Ozanam avec toutes les qualités d'esprit et de cœur qui lui ont valu de son vivant un si touchant cortège de sympathies.

Qu'on me permette de glisser à la fin de cet Avant-propos *une dernière confidence ou, si l'on préfère, un dernier aveu. J'aurais pu me borner à mettre en relief dans Ozanam ce que j'appellerais volontiers le mérite*

(1) Signalons en particulier comme dignes d'attention les trois publications suivantes :

1° *Frédéric Ozanam*, par le R. P. Lacordaire (au tome V de ses *Œuvres complètes*, Poussielgue).

2° *Frédéric Ozanam, professor at the Sorbonne, his life and works*, by Kathleen O'Meara. London, 1879.

3° *Vie de Frédéric Ozanam*, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, par C.-A. Ozanam, son frère, chapelain d'honneur de Sa Sainteté. 2e édition, 1882. Paris, Poussielgue.

extérieur et la pratique constante de certaines vertus particulièrement admirables, mais où l'on pourrait ne reconnaître que des vertus tout humaines. En m'imposant cette réserve, j'aurais, ce me semble, trahi la vérité : je n'aurais rendu surtout qu'un hommage incomplet à celui en qui, comme il nous l'apprend lui-même, ses contemporains voyaient et saluaient le chef de la jeunesse catholique. Les pensées religieuses ont tenu la première place dans sa vie : je devais leur laisser aussi la première place dans cet ouvrage, au risque peut-être de m'entendre reprocher une certaine monotonie. En réalité, plus on étudie Frédéric Ozanam, plus ce qui domine et séduit en lui, au-dessus du professeur éloquent et applaudi de la Sorbonne, au-dessus de l'interprète inspiré de Dante, au-dessus de l'historien des origines du moyen âge, c'est le chrétien, mais le chrétien tel que l'exige le XIXe *siècle, doué d'une foi ferme, d'un zèle infatigable, comme aussi de ce discernement, de cette mesure qu'on a si bien définie « l'intelligence des temps ».*

Puisse ce livre, dédié à la mémoire toujours vénérée d'Ozanam, perpétuer dans les rangs de notre jeunesse cette noble ardeur, ce généreux prosélytisme qui fut la préoccupation incessante de toutes ses actions, le but élevé de toute sa vie !

Paris, décembre 1887.

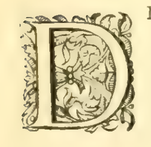
C. Huit.



CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE DE FRÉDÉRIC OZANAM

Ses ancêtres; ses parents. — Sa naissance à Milan. — Connaissances étendues de son père; piété et tendresse de sa mère. — Ses succès au collège de Lyon; dispositions précoces pour les lettres et la poésie. — Influence heureuse de M. l'abbé Noirot. — Il est envoyé à Paris pour y faire ses études de droit. — Hospitalité que lui donne A.-M. Ampère. — Ses lettres à sa mère; doutes et perplexités du jeune étudiant. — Les réceptions de Montalembert. — Ozanam, reçu docteur ès lettres, est chargé d'inaugurer à Lyon un cours de droit commercial. — Son triomphe au concours d'agrégation des Facultés des Lettres; il est nommé suppléant, puis successeur en titre de Fauriel à la Sorbonne. — Son mariage avec Mlle Amélie Soulacroix. — Son attitude pendant les troubles de 1848. — Ses voyages en Italie, en Bretagne, en Espagne. — Sa fin chrétienne et ses funérailles. — Regrets universels causés par sa mort prématurée.



Depuis que les questions d'origine et de milieu tiennent une place si considérable dans la critique littéraire aussi bien que dans les discussions philosophiques, l'hérédité menace de devenir une des préoccupations dominantes de toute étude biographique. Il est de mode de n'aborder le récit de la vie d'un personnage qu'après avoir au moins esquissé le portrait de ses ancêtres et reconstitué, autant qu'il se peut, toute sa généalogie. On se flatte ainsi d'expliquer son héros

en quelque sorte à l'avance, à la façon d'une conclusion géométrique, comme si la liberté personnelle et après elle le cours des événements ne devaient pas revendiquer le premier rôle, dans le développement de l'intelligence et du caractère. Mais s'agit-il seulement de satisfaire une curiosité bien légitime? rien de plus naturel que de rechercher avec empressement les premières impressions qu'un enfant destiné plus tard à la célébrité a pu recevoir à son entrée dans la vie. C'est à ce titre que trouveront place ici quelques renseignements rapides sur la famille de Frédéric Ozanam.

Bien que la tradition la fasse remonter à une colonie juive d'Orient, établie dans les Gaules à la suite de Jules César, le premier de ses membres qui, d'après les témoignages authentiques de l'histoire, donna de l'éclat à son nom, fut un savant du XVIIe siècle.

Né en Bresse en 1640, Jacques Ozanam avait, dès le berceau, manifesté un goût irrésistible pour les sciences et tout particulièrement pour les mathématiques, passant quelquefois des nuits dans le jardin de son père à contempler le cours des astres et les magnificences du ciel étoilé. Sans ambition, il ne travaillait que par amour de l'étude : et pour lui permettre de se produire sur un théâtre digne de lui, il fallut que d'Aguesseau, entendant parler à la fois de sa bonté et de son mérite, le mandât auprès de lui à Paris. Nommé professeur à l'Ecole militaire, alors naissante, Jacques Ozanam vit s'ouvrir devant

lui en 1702 les portes de l'Académie des sciences, et mourut en 1717, léguant à la postérité un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns, tels que les *Récréations mathématiques et physiques*, ont eu les honneurs d'une série d'éditions (1).

Mais nul assurément n'a jamais prêté à Frédéric Ozanam, dont nous avons à écrire l'histoire, la pensée de devenir lui-même un Cauchy ou un Laplace, et c'est à un tout autre titre que son arrière-grand-oncle, loué par Fontenelle, devait lui servir de modèle. Théologien de mérite (2) et chrétien fidèle en même temps que savant d'élite, Jacques Ozanam ne veut mettre son nom qu'en tête d'une Physique « chrétienne et qui conduise à Dieu » : entreprend-il une longue démonstration mathématique, il cite à l'appui de ses raisonnements et de ses preuves des textes de la sainte Ecriture, mêlant ainsi aux austérités de la science les inspirations les plus douces de la foi. On cite de lui une parole des plus curieuses, prononcée sans doute à l'occasion d'une des controverses qui passionnaient alors les esprits :

« Il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, aux mathématiciens d'aller au paradis par la perpendiculaire. »

(1) La renommée de Jacques Ozanam lui a même valu un singulier honneur : il figure, parmi les illustrations du mois d'avril, dans les almanachs révolutionnaires où, comme on le sait, les noms des hommes célèbres remplaçaient ceux des saints.

(2) Dans sa jeunesse, il avait en effet étudié la théologie pendant quatre ans, par déférence pour les volontés de son père, par qui, en sa qualité de cadet, il avait d'abord été destiné à l'Eglise

Benoît Ozanam, grand-père de Frédéric, dut sa réputation à des motifs d'un autre genre : il revêtit successivement les charges de notaire, conseiller du roi, châtelain royal et capitaine de la ville et mandement de Chalamont dans les Dombes.

Son fils unique avait épousé, en 1800, Marie Nantas, la fille d'un honorable marchand de soie lyonnais, élu capitaine-enseigne du quartier du Plâtre en 1780, et qui, en cette qualité, paya courageusement de sa personne lors du siège mémorable de Lyon en 1793. Un de ses fils, à peine âgé de dix-huit ans, périt avec tant d'autres victimes héroïques dans la sanglante hécatombe des Brotteaux. Contraint lui-même de chercher un refuge dans la fuite pour échapper aux impitoyables persécutions de la Terreur, Mathieu Nantas, avec sa femme, deux de ses filles et un vieil oncle, prieur de la Chartreuse de Prémol, avait émigré en Suisse, dans une paisible localité du pays de Vaud, à Echallens. Ce souvenir devait un jour y amener Ozanam : et ce n'est pas une des pages les moins intéressantes de ses notes de voyage que celle où il raconte cet épisode de sa vie (1).

Nous en détachons quelques lignes ; nos lecteurs y trouveront comme un avant-goût de l'élégante simplicité, de la fraîcheur de sentiment et du charme communicatif de l'écrivain :

« Un des plus doux moments de ce voyage (juin 1847), c'est la demi-heure que nous avons passée

(1) *Œuvres complètes*, t. XI, p. 192-194.

à Echallens. Nous n'avions ni calculé ni prévu cette station de notre pèlerinage. La chose s'était arrangée d'elle-même, comme tout ce qui s'arrange bien... Que n'aurais-je pas donné pour connaître la maison qu'habita ma famille ! Du moins je voyais les petits bois et les jolis sentiers où les exilés allaient cueillir des fraises. L'oncle chartreux marchait le premier en éclaireur, et quand il avait découvert un nid de fraises, il appelait ses joyeuses nièces : « Venez, mes « demoiselles, c'est tout rouge. » Et l'on revenait avec des paniers tout pleins de ces jolis petits fruits, que l'on mangeait avec du lait excellent... Amélie (Mme Ozanam) a voulu cueillir quelques fleurs sur la petite éminence où s'élève l'église. Ces fleurs ne sont pas celles que notre bonne mère foulait en allant à la messe, mais elles leur ressemblent, et plaise à Dieu que nous lui ressemblions autant ! »

Le père d'Ozanam, né à Chalamont en 1773, avait été destiné à la magistrature. Mais en 1793 tout Français était soldat, il fallut s'enrôler. Sous le Directoire, il prit une part brillante aux batailles les plus célèbres et les plus importantes des campagnes d'Italie. Plus tard nous le trouvons fixé en qualité de commerçant à Lyon, où il venait de se marier ; mais des revers de fortune le déterminèrent à se retirer à Milan, ville alors française, comme tout le nord de la Péninsule (1). C'est là que naquit Frédéric Ozanam, le 23 avril 1813, dans la rue *San Pietro a l'Orto*.

(1) Nous le voyons en 1809 occuper le poste de conservateur

Dès ses premiers pas dans la vie, le jeune enfant eut sous les yeux de vivants modèles de dévouement et d'honneur. Son père, après avoir goûté successivement de la carrière militaire et du négoce, était entré assez tard dans la profession médicale, pour laquelle il s'était senti de bonne heure un goût prononcé; en revanche il y arriva rapidement à la réputation, grâce à son savoir et surtout à son activité prodigieuse (1) ; tous ceux qui l'ont approché s'accordent à le représenter comme fort agréable de sa personne, aimable, spirituel, et d'une intarissable gaieté. Mais son mérite avait d'autres bases encore plus solides : « En passant par les révolutions, par les camps, par les adversités, il avait gardé la foi, un noble caractère, un grand sentiment de la justice, une infatigable charité pour les pauvres. Il aimait les sciences, les arts, le travail, il nous inspirait le goût du grand et du beau. »

Frédéric Ozanam, à qui j'emprunte ces lignes, a rendu à sa mère un non moins touchant témoignage. Dans l'éducation de ses fils, elle faisait appel, avant

de la bibliothèque Ambrosienne : preuve de la renommée qu'il s'était dès lors acquise par ses connaissances scientifiques.

(1) Sans parler de nombreux mémoires présentés de 1823 à 1832 à l'Académie royale des sciences de Lyon, nous citerons de préférence, parmi les ouvrages d'Antoine Ozanam :

1° *La dernière campagne de l'armée franco-italienne sous les ordres du prince Eugène Beauharnais*, en 1813 et 1814 (publiée en 1817 à Paris, chez Dentu, sans nom d'auteur).

2° *Histoire médicale générale des maladies épidémiques contagieuses qui ont régné en Europe, depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le XIVe siècle, jusqu'à nos jours*, Lyon, 1823, ouvrage considérable en cinq volumes, demeuré longtemps classique sur ces matières.

tout, aux sentiments généreux, gouvernant sa famille par la confiance, par l'honneur, par le sentiment du devoir ; une fermeté de principes qui ne fléchit jamais s'alliait chez elle à une douceur et à une tendresse qui en firent, jusqu'à son dernier jour, la plus obéie et la plus adorée des mères. C'était, en même temps, une femme d'élite, qui goûtait vivement les lettres et les choses de l'esprit : pour toutes les fêtes, pour toutes les réunions de famille, elle se plaisait à composer quelque poésie ou joyeuse ou grave. En même temps, son cœur compatissait à la souffrance et à la misère, et on raconte d'elle, à ce propos, un trait des plus touchants. Son mari, qui partageait ses sentiments, craignant pour elle les fatigues des visites fréquentes qu'elle faisait aux pauvres, voulait qu'elle y renonçât: mais il arrivait alors que les deux époux se rencontraient inopinément dans quelque mansarde, se surprenant ainsi, à leur confusion réciproque, en flagrant délit de charité. Ajoutons que la douce piété qui lui dictait toutes ses paroles et toutes ses démarches exerçait autour d'elle un irrésistible empire.

Aussi est-ce à sa mère qu'Ozanam, modèle accompli de piété filiale, aimait à demander ses meilleures inspirations, comme à reporter l'honneur de ses triomphes : à ses yeux, il ne pouvait y avoir d'excès de reconnaissance envers celle dont il disait à Dieu : « J'ai appris sur ses genoux votre crainte, et dans ses regards votre amour. » Réflexion d'une grâce inimitable, et commentaire anticipé de ces paroles d'un grand orateur contemporain : « Qui connaîtra jamais

les merveilles de pureté, de fortes convictions, de vivantes vertus écloses au souffle printanier de l'enfance respectée, aimée, disciplinée et formée par l'autorité de la famille parlant au nom de l'autorité divine? »

Lorsqu'après les victoires des coalisés, l'Italie du Nord eut changé de maîtres, la famille du jeune Frédéric revint se fixer à Lyon (1), où son père obtint au concours le poste si envié de médecin de l'Hôtel-Dieu. Vingt ans auparavant, cette courageuse cité avait expié par un siège et d'horribles massacres son attachement à la cause de l'ordre et de la monarchie ; depuis cette date fatale, une foi traditionnelle et un catholicisme héréditaire n'ont pas cessé d'y lutter contre les envahissements de l'esprit irréligieux et révolutionnaire, et d'y susciter à toutes les grandes causes d'ardents et dévoués défenseurs (2). Ville profondément chrétienne, écrivait Ozanam, qui se souvient du sang de ses martyrs et qui, après avoir été fidèle au temps de ses prospérités, est demeurée croyante, aimante et forte dans ses malheurs.

(1) Rue Pizay, n° 4. Depuis lors soixante-quinze ans ont passé, et la maison offre aujourd'hui encore la même apparence, alors qu'autour d'elle l'édilité moderne a tant bouleversé et tant détruit.

(2) On nous permettra de nous acquitter ici d'une dette pieuse de reconnaissance, en donnant une mention spéciale à M. Eugène Beluze, le vénéré président du Cercle catholique du Luxembourg à Paris, l'ami dévoué, le guide éminent, qui fut enlevé en 1887 à la jeunesse chrétienne. M. Beluze était né à Dardilly, patrie du saint curé d'Ars : son père fut longtemps notaire à Lyon, et lui-même était resté Lyonnais par les aptitudes de son esprit, par les habitudes de la vie, comme par les aspirations de son cœur.

C'est là que Frédéric grandit et reçut sa première éducation ; c'est là qu'il entreprit et termina ses études secondaires. Lyon a donc tous les droits de le revendiquer comme un des siens. Lui-même, dans la suite, lorsque les exigences de sa carrière l'eurent attiré d'abord, puis fixé dans la capitale, retrouvait avec bonheur à Lyon les souvenirs de son enfance, les amis qui furent les confidents des rêves ou plutôt des généreuses résolutions de sa jeunesse.

Elève du collège royal, il appelle sur lui l'attention de tous ; ses professeurs admirent la précocité de son talent ; ses camarades, au nombre desquels se trouvaient deux futurs membres de l'Institut, Fortoul et Jules Favre, lui font, selon l'expression de l'un d'eux, un cortège d'affection et presque de respect. Il était de ces écoliers (le nombre, dit-on, en diminue rapidement) dont un maître prudent doit contenir et même ralentir l'ardeur. Dans ce temps-là, il est vrai, nos réformateurs modernes n'avaient point encore bouleversé de toutes façons notre ancien système d'éducation. On pensait qu'il n'était pas inutile d'exercer de bonne heure l'enfant à développer ses qualités les plus précieuses : la finesse de l'esprit, l'élan de l'imagination, les émotions de la sensibilité ne passaient pas encore pour « une insipide rhétorique ». L'érudition arrivait plus tard, à son heure, alors que l'intelligence, suffisamment mûrie, pouvait la contrôler et en porter le poids.

Entre autres devoirs remarquables du jeune rhétoricien, un recueil qui se publiait alors à Lyon,

l'*Abeille française*, nous a conservé deux discours qui eussent figuré avec honneur dans les Annales du concours général (1). En même temps, certains essais poétiques nous révèlent en lui un don d'invention rehaussé par une grâce charmante. Avec quel plaisir, si l'on ne craignait de provoquer des sourires railleurs, ne transcrirait-on pas ici quelques-uns de ces délassements ingénieux, où il rivalise avec la causticité d'Horace et le tour élégant d'Ovide? (2) Il avait même entrepris, au collège, une vaste épopée en vers latins sur la *Prise de Jérusalem* par Titus. Mais des vers français trouveront plus aisément grâce auprès de nos lecteurs, et on nous pardonnera le désir d'en citer l'un ou l'autre exemple. Voici comment débute une ode sur la *Conquête de Grenade* :

Sur ses murs étonnés, pour la première fois,
Grenade la superbe a vu briller la croix.
De vingt rois sarrasins Grenade la patrie,
Des fils de Mahomet délicieux séjour,
    Grenade a vu dans un seul jour
Ses croissants abattus, et sa gloire flétrie.

(1) Le premier a pour titre : *Villiers de l'Ile-Adam aux chevaliers de Rhodes* ; le second : *Witikind demande à Charlemagne sa grâce et celle de son peuple*.

(2) Mentionnons du moins ici, à la suite du professeur de rhétorique d'Ozanam, M. Legeay, qui a recueilli et publié un choix de compositions de son brillant élève, la *Lettre de Marie-Antoinette à Mme Elisabeth*, où tout respire l'émotion la plus touchante ; l'idylle si gracieuse, *A une alouette prise au piège*, une ode, digne sœur des plus belles d'Horace, sur la *brièveté de la vie*, enfin, dans un genre différent, une traduction vraiment merveilleuse d'élégance et de fidélité du *sonnet du Tasse à ses chattes*.

Des guerriers castillans le glaive redouté
A fait trembler le Maure en son dernier asile :
Le Maure, dépouillant un orgueil inutile,
Courbe aux pieds du vainqueur son front épouvanté

Gonzalve a triomphé du fier Abencérage
Et libre enfin, après sept cents ans de combats,
L'Espagnol a vu fuir ces farouches soldats
Qui, des bords de la mer jusqu'aux rives du Tage,
Naguère allaient porter le deuil et le trépas.

Dans un ordre d'idées plus intime, nous citerons volontiers quelques-uns des vers qu'il adressa à son père, pour le 1er janvier 1831 :

Comme le voyageur, au bord de la rivière,
Dépose son bâton et s'assied sur la pierre,
Et le front incliné vers l'onde qui s'enfuit,
D'un regard de ses yeux l'accompagne et la suit.

Ainsi lorsque entraînant nos faibles destinées
S'écoulent flot à flot les jours et les années,
Pour regarder passer le rapide courant
Je m'assieds sur le bord et je rêve un instant.

Adieu, vous qui fuyez d'une fuite infinie,
Premiers ans de bonheur, premiers ans de ma vie,
Tels que de vieux amis qui s'en vont pour jamais,
Recevez en partant quelques mots de regrets.

Avec vous s'en iront vos plaisirs et vos fêtes ;
Vous effeuillez les fleurs dont se paraient nos têtes ;
Vous emporterez tout, tout, jusqu'à la douleur ;
Mais vous n'emportez pas la mémoire du cœur.

Ainsi parlait, ainsi écrivait à dix-sept ans Frédéric Ozanam : et ces premiers essais laissent deviner ce que sera plus tard le brillant professeur.

De toutes les faveurs dont la Providence avait entouré sa jeunesse, l'une de celles dont il se montra toujours le plus reconnaissant fut l'enseignement d'un

prêtre philosophe qui, à la renommée et aux honneurs préféra constamment l'amitié de ses innombrables disciples et les témoignages de respect des hommes éminents qui l'eurent pour maître. J'ai nommé l'abbé Noirot. Doué de la faculté si précieuse de captiver les intelligences et du mérite plus rare encore d'en discerner de prime abord la vocation véritable, ce prêtre éminent aimait à conduire ses élèves à la foi en leur montrant dans la vérité chrétienne le terme naturel des démarches de la raison. Mais ici écoutons plutôt le P. Lacordaire :

« Le professeur de philosophie de Frédéric aimait à le prendre pour compagnon de ses promenades dans les sentiers solitaires et escarpés qui entourent Lyon de toutes parts, et rendent cette ville si chère aux esprits touchés d'un peu de mélancolie méditative (1). Pourquoi ne rappellerais-je pas ces amitiés et ces conversations fameuses qui, au temps de Socrate, rassemblaient à une école volontaire l'élite de la société athénienne ? Il est vrai, tant de gloire n'a pas consacré le souvenir qui me préoccupe : mais si la gloire n'y était pas, la vérité s'y trouvait, telle que Socrate et Platon ne la connurent jamais. Pendant vingt ans, à une époque où la philosophie chrétienne avait si peu d'organes, un homme modeste et qui n'a rien écrit, M. l'abbé Noirot, conduisait

(1) Ceux de mes lecteurs qui seraient tentés de trouver peu exacts certains traits de ce tableau voudront bien se souvenir qu'il s'agit ici du Lyon de 1828, assez différent sur plus d'un point de celui de 1896.

dans les chemins sérieux de la raison une foule de jeunes esprits dont Ozanam a été le plus grand, mais dont plusieurs ont atteint comme lui la célébrité, et qui tous, à des points divers de la vie, rapportent à leur maître commun l'inébranlable lucidité de leur foi (1). »

Sous la direction d'un guide aussi expérimenté, Ozanam vit tout à la fois ses convictions s'affermir et le cercle de ses idées s'étendre. Il était mûr pour des études plus hautes, mais les circonstances faillirent l'enlever à la carrière dont il devait être un jour l'honneur. Son père en effet le destinait à la magistrature, et avec quelque raison peut-être, à ne consulter que la droiture de son jugement, l'étendue de ses connaissances et sa scrupuleuse probité. Pour se conformer aux désirs des siens, Frédéric entra dans une étude d'avoué : toutefois comment cette intelligence si sensible aux charmes de la poésie se fût-elle trouvée à l'aise au milieu des formules abstraites de la jurisprudence ? Quelle séduction possible dans un texte de droit romain ou « dans les éternelles conversations avec le premier clerc », pour celui qui plus tard devait interpréter avec la verve que l'on sait les audacieuses fictions de Dante et les naïves légendes de nos ancêtres ? Mais en homme de devoir Ozanam ne faisait rien à demi : sans dire adieu à la littérature, il se mit résolument à l'étude de nos codes et, plus tard, à Lyon, dans l'enseignement du

(1) *Vie d'Ozanam* (*Œuvres complètes du P. Lacordaire*, t. V, p. 381).

droit commercial, il devait obtenir des applaudissements aussi mérités qu'à Paris dans sa chaire de littérature de la Sorbonne.

C'est là, dans un milieu fait pour heurter plutôt que pour satisfaire ses goûts, qu'il s'attacha, selon ses propres expressions, à étudier beaucoup en dehors de la société afin de pouvoir y rentrer ensuite avec plus d'avantage ; c'est là également que l'attendaient ses premières luttes contre la légèreté frivole des uns, contre le scepticisme railleur des autres. Les événements avancèrent la descente du jeune combattant dans l'arène. Voici à quelle occasion :

A la mort de son fondateur, en 1825, le saint-simonisme n'avait pas disparu ; pleins d'un zèle d'apôtre, ses principaux représentants se multipliaient pour le répandre. L'effervescence causée dans les esprits par la révolution de 1830 leur parut merveilleusement favorable à la propagande de leurs idées. Vers la fin de cette année, quelques prédicateurs de la religion nouvelle vinrent faire à Lyon l'essai de leur talent et y exercer leur bruyant et ridicule apostolat. En somme, ils n'eurent que peu de succès ; un éclat de rire homérique les accueillit sur les bords du Rhône, comme sur ceux de la Seine et de la Garonne. Néanmoins leurs théories, imposant le devoir de tous les sacrifices à un idéal décevant de félicité sociale, avaient séduit certains esprits incapables d'en discerner le vide. « Ozanam, pris à partie par les jeunes gens avec lesquels ses travaux le mettaient en rapport, brisa plus d'une lance avec

eux. La fierté de sa foi était profondément blessée des sarcasmes qui venaient si souvent frapper son oreille. Il rougissait d'entendre un ennemi aussi méprisable le prendre de si haut et, malgré son extrême jeunesse, il n'hésita pas à entrer dans la lice pour défier des adversaires d'une habileté reconnue et rompus depuis longtemps à ce genre de controverse (1). »

Les études qu'il entreprit pour opposer une réfutation méthodique à la religion nouvelle prirent corps dans une brochure d'une centaine de pages, qui fut imprimée en avril 1831. Ce fut son premier combat public contre l'erreur : grand et mémorable exemple donné par un jeune homme obscur de dix-huit ans.

Ce n'est pas que dans les *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon* tout soit irréprochable, mais il n'y a aucune exagération à affirmer que ce courageux début contient en germe les qualités maîtresses du futur écrivain : sa préoccupation d'établir chacune de ses assertions sur des recherches scrupuleuses et sincères, l'allure vive et chaleureuse de son éloquence, sa modération envers les personnes, son opposition irréconciliable à l'erreur. Je ne résiste pas à la tentation de citer ici quelques fragments remarquables de la conclusion :

« Nous avons jeté sur la doctrine saint-simonienne un coup d'œil scrutateur. Elle se présentait à nos regards comme fondée sur le principe de la perfecti-

(1) C.-A. Ozanam, p. 101.

bilité humaine, comme appuyée sur un système historique que les faits vérifient, comme appelée par les besoins de l'humanité; elle s'annonçait vraie dans ses dogmes, neuve et révélée dans son origine, fertile et bienfaisante dans ses résultats. Et l'histoire la dément, la conscience de l'humanité la réprouve, le sens commun repousse ses dogmes, sa révélation est une fable, sa nouveauté est une déception; contradictoire avec son principe, elle ferait reculer le genre humain bien loin en arrière du point où il se trouve aujourd'hui.

« Vainement avait-on accusé la religion de l'Evangile de jeter le mépris sur les sciences, les arts et l'industrie; nous l'avons vue environner d'encouragements protecteurs tout ce qui est vrai, beau et utile.

« Fidèles amis de la foi, qui pleuriez comme Jérémie sur les ruines de Jérusalem, essuyez vos larmes et ne vous affligez plus. Vous avez entendu gronder l'orage et vous embrassiez en tremblant les colonnes du temple, mais voici la tempête qui finit; déjà dans le lointain se lève l'aurore (1). »

Le jeune chrétien voyait sans doute trop prompte et trop complète la réalisation de ses rêves, et Dieu, dans ses desseins, voulut qu'une âme aimante et dévouée comme l'était celle d'Ozanam fût de bonne heure initiée, sur un théâtre encore plus vaste, au côté sévère et sérieux de la vie. Lyon en 1831, non seulement ne possédait pas de Faculté de droit, mais

(1) T. VII, p. 376 et suiv.

devait encore solliciter en vain cette faveur pendant près d'un demi-siècle ; il fut décidé que le jeune étudiant irait poursuivre et achever dans la capitale son éducation juridique à peine ébauchée. C'est ainsi qu'il dut renoncer aux douceurs du foyer paternel pour se rendre dans ce Paris qui exerce sur la jeunesse européenne une séduction si puissante et trop souvent, hélas ! si funeste, dans ce Paris où bouillonne la vie de la France et qui venait de renverser un trône, dans ce Paris, pays d'intelligence et lieu de ténèbres, métropole du bien et du mal, asile de toutes les vertus et réceptacle de tous les vices, ville de plaisir et de souffrance, de folie et de sagesse. Presque tous nos grands hommes l'ont connue ; un petit nombre l'ont aimée ; quelques-uns n'ont pas même dissimulé leur aversion secrète, au risque de s'entendre taxer d'ingratitude, car c'est là qu'ils avaient rencontré la fortune.

Comment d'ailleurs ne serait-il pas à plaindre, le jeune homme au cœur pur, à l'imagination naïve, que l'isolement y poursuit jusqu'au milieu de la foule? Écoutons Lacordaire : « Paris ne m'éblouit point. Accoutumé à une vie laborieuse, exacte et honnête, j'y vécus comme je venais de vivre à Dijon, avec cette douloureuse différence que je n'avais plus autour de moi ni condisciples ni amis, mais une solitude vaste et profonde, où personne ne se souciait de moi. — Je vivais solitaire et pauvre, sans jouissances extérieures, sans relations agréables, abandonné au travail secret de mes vingt ans. » Veut-on maintenant un

commentaire animé de ces lignes ? Qu'on ouvre les Lettres d'Ozanam : avec le trésor de foi et de candeur qu'il portait dans le cœur, il est naturel qu'il se sentît mal à l'aise en présence du luxe coupable et du tumulte incessant de la grande cité.

Peu de temps après son arrivée, il écrit à sa mère : « Ma gaieté passagère a totalement fait naufrage. A présent que me voilà seul, sans distraction, sans consolation extérieure, je commence à sentir toute la tristesse, tout le vide de ma position. Moi, si habitué aux causeries familières, qui trouvais tant de plaisir et de douceur à revoir chaque jour réunis autour de moi tous ceux qui me sont chers, qui avais tant besoin de conseils et d'encouragements, me voilà jeté sans appui, sans point de ralliement, dans cette capitale de l'égoïsme, dans ce tourbillon des passions et des erreurs humaines... Je n'ai pour épancher mon âme que vous, ma mère, que vous et le bon Dieu... Mais ces deux-là en valent bien d'autres (1). »

Mais à cette âme d'une trempe à la fois si ferme

(1) T. X, p. 26. — La scandaleuse profanation dont Paris a été témoin en 1886 donne une sorte d'actualité aux lignes suivantes, détachées de cette même lettre : « J'ai vu le Panthéon, singulier monument. Que signifie un tombeau sans croix, une sépulture sans pensée religieuse qui y préside ? Si la mort n'est qu'un phénomène matériel qui ne laisse après lui aucune espérance, que veulent dire ces honneurs rendus à des os desséchés ? Le culte du Panthéon est une véritable comédie, comme celui de la Raison et de la Liberté. Mais le peuple a besoin d'une religion, et quand on lui a ôté celle de l'Evangile, force est bien de lui en fabriquer une autre, fût-ce au prix de la folie et de la bêtise. »

et si délicate la Providence ménageait une inestimable faveur. L'illustre Ampère, auquel Ozanam avait eu occasion de rendre visite, séduit à première vue par la candide loyauté de son jeune interlocuteur, lui offrit sous son toit la table et le logement. Je ne reviendrai pas sur les détails de cette fraternelle entrevue, racontée d'une façon si intéressante par M. Valson dans son beau livre sur Ampère (1). On devine avec quel empressement la proposition fut acceptée. La maison se trouvait rue des Fossés-Saint-Victor, 18, entre l'Ecole polytechnique et le Jardin des Plantes, et Ampère vantait avec une conviction bien excusable son jardin « avec six tilleuls, trois pruniers et quelques espaliers de vigne ».

Dans cette studieuse retraite Ozanam passa dix-huit mois qui ne furent pas sans influence sur sa vie. André-Marie Ampère, revenu à la vérité chrétienne après les hésitations du doute, était à la fois un grand savant et un grand chrétien dont les exemples avaient une autorité des plus persuasives; en outre, ravi d'avoir affaire à une intelligence supérieure, il prenait plaisir à exposer à son hôte ses vues profondes sur la philosophie et la classification des sciences, et l'initiait de près à ses persévérants travaux. Jaloux, à l'exemple des scolastiques du moyen âge, de se servir de l'énergique précision du vers latin pour fixer sa pensée, il trouvait un auxiliaire aussi précieux

(1) *La Vie et les travaux d'André-Marie Ampère* (Lyon, Vitte et Perrussel, 1886), p. 355 et suiv.

qu'inattendu dans la brillante imagination d'Ozanam, dont la collaboration discrète se laisse apercevoir dans plus d'une page publiée à cette époque par l'illustre mathématicien.

Une autre satisfaction non moins providentielle était réservée au jeune étudiant en droit : celle de se lier d'étroite amitié avec Jean-Jacques Ampère, le fils de son hôte, riche et belle nature qui devait porter si dignement, quoique dans un autre domaine, l'héritage de la renommée paternelle. Jean-Jacques avait douze ans de plus qu'Ozanam, et son goût passionné pour les littératures étrangères avait eu depuis longtemps l'occasion de se révéler. Au moment où il apprit à connaître Frédéric, il était maître de conférences à l'Ecole normale, en attendant que, quelques années plus tard, les portes du Collège de France et celles de l'Académie française s'ouvrissent devant lui. Son *Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*, publiée en 1840, touche à maintes questions qu'Ozanam devait rencontrer plus tard sur sa route, de même que son *Voyage dantesque*, plein de fines impressions rendues avec un véritable charme, ressuscite sous nos yeux les lieux où a vécu Dante et où s'est le mieux conservé son souvenir.

Sans doute la vocation littéraire d'Ozanam s'était dessinée dès sa sortie du collège, mais il est permis de croire qu'elle fut singulièrement fortifiée par la communauté de pensées et de desseins qui, dès le premier jour, se trouva établie entre lui et J.-J. Ampère. Du moins, si jamais il y eut rivalité entre les deux

professeurs, tous deux recherchés, tous deux applaudis, ce fut une de ces émulations bienfaisantes dont le vieux poète grec a dit qu'elles sont utiles aux mortels. Ozanam n'a négligé aucune occasion de payer aux deux Ampère sa juste dette de reconnaissance; qu'on relise plutôt sa correspondance, et surtout cette notice si élevée, si émue, qu'il consacra à la mémoire d'André-Marie, lorsqu'une mort presque soudaine eut enlevé ce savant si justement admiré (1). Juste et touchante récompense ! lorsque vingt ans plus tard les amis d'Ozanam, afin de perpétuer l'influence de ses travaux et d'honorer son nom, conçurent le projet de livrer ses œuvres au public, cette tâche, d'une voix unanime, fut confiée à celui auquel il aimait à s'ouvrir de ses projets et qui l'avait suivi dans sa carrière avec un intérêt que la différence des âges autorisait à prendre un caractère

(1) Cette notice est reproduite dans ses *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 75-83. J'en détache quelques lignes où Ozanam, en faisant l'éloge de ce savant illustre, s'est peint à son insu lui-même : « Il n'avait point sacrifié, comme tant d'autres, au génie du rationalisme l'intégrité de ses convictions, ni déconcerté le légitime orgueil que ses frères avaient mis en lui. Nul plus scrupuleusement ne garda ces austères et douces observances de l'Eglise, dont sa docilité savante découvrait les raisons cachées dans les profondeurs de la nature humaine et de la sagesse divine. Mais il était beau surtout de voir ce que le christianisme avait su faire à l'intérieur de sa grande âme : cette admirable simplicité, pudeur du génie, qui savait tout et s'ignorait soi-même ; cette haute probité scientifique, qui cherchait la vérité seule et non pas la gloire ; cette charité si affable et si communicative ; cette bienveillance enfin qui allait au-devant de tous, mais surtout des jeunes gens ; nous en connaissons pour qui il a eu des complaisances et des sollicitudes qui ressemblaient à celles d'un père. »

presque paternel : j'ai nommé J.-J. Ampère. Rien de plus élevé ni de plus touchant que la préface qu'il a mise en tête des *Œuvres complètes ;* on y admire, plus encore que la pénétration de l'érudit, le dévouement affectueux de l'ami et les nobles sympathies du chrétien. Heureuses les belles âmes que rapproche ici-bas une aussi étroite communauté d'aspirations et d'espérances !

Mais si cordiale que fût dès les premiers jours l'hospitalité de cette famille d'élite, Ozanam a-t-il re trouvé un parfait contentement ? Après avoir dépeint à un de ses amis les agréments que lui ménage sa nouvelle existence, il poursuit : « Eh bien, me crois-tu heureux ? Oh ! non, je ne le suis pas ! car il s'est fait chez moi une solitude immense, un grand malaise. Séparé de ceux que j'aimais, je ne puis prendre racine dans ce sol étranger : je sens chez moi je ne sais quoi d'*enfantin* qui a besoin de vivre au foyer domestique, à l'ombre du père et de la mère, quelque chose d'une indicible délicatesse qui se flétrit à l'air de la capitale. Et Paris me déplaît, parce qu'il n'y a point de vie, point de foi, point d'amour ; c'est comme un vaste cadavre auquel je me suis attaché tout jeune et tout vivant, et dont la froideur me glace, et dont la corruption me tue. C'est vraiment au milieu de ce désert moral que l'on comprend bien et que l'on répète avec amour ce cri du Prophète : *Habitavi cum habitantibus Cedar : multum incola fuit anima mea !* Ces accents de poésie éternelle retentissent souvent dans mon âme, et pour moi cette ville

sans bornes où je me trouve perdu, c'est Cédar, c'est Babylone, c'est le lieu d'exil et de pèlerinage ; et Sion, c'est ma ville natale, avec ceux que j'y ai laissés, avec la provinciale bonhomie, avec la charité de ses habitants, avec ses autels debout et ses croyances respectées (1). »

Dans ce contraste il y a, je le reconnais, une vivacité de sentiment qui peut surprendre (2) ; puissent ceux-là du moins lire ces plaintes amères qui, de loin, cèdent si facilement à l'attrait d'un mirage trompeur!

Et cependant ce n'était pas la paix du cœur tristement perdue qui dictait à Ozanam de telles paroles : loin des exhortations de son père, loin du regard de sa mère, son âme était restée pure, et il n'avait connu le mal que pour en devenir le courageux et persévérant adversaire. On peut lui appliquer ces

(1) T. X, p. 44.

(2) Qu'on ne se persuade pas trop aisément que la froide raison tient un autre langage. Voici sa réponse : « Ce qui manque le plus à la vie des grandes et tumultueuses cités, c'est le sentiment de la vie intérieure, et si j'ose dire, le sentiment du divin. Dans ces villes où l'on n'a devant soi que le mouvement incessant des choses humaines, où la vie est tellement active que la mort y est inaperçue, où l'existence est si pleine que le vide des choses se fait à peine sentir, où les grands intérêts commerciaux, politiques, littéraires, les grandes ambitions, les grands désirs ne laissent pas à l'âme un moment de loisir, quelle place y a-t-il pour la pensée d'un ordre invisible et immuable ? L'invisible, c'est le rêve : le visible est toute la réalité. En un mot, le recueillement y est difficile, la sagesse sans cesse menacée ; l'âme, entraînée par un mouvement perpétuel, n'y est jamais seule avec elle-même ; et le bruit que fait incessamment autour d'elle le torrent des choses humaines ne lui permet pas un moment de quiétude et de paix. » (Paul Janet, *Philosophie du Bonheur*.)

belles paroles de Mgr Mermillod, parlant à Lyon dans la chaire de Saint-Jean de son illustre ami le cardinal Caverot : « Il resta debout avec ses croyances intègres et les pures délicatesses de son cœur. » Toujours prêt à obéir à l'appel de Dieu et aux saintes exigences du devoir, Ozanam échappa à ce que j'ose appeler l'un des plus déplorables fléaux du siècle, l'ennui inguérissable d'une jeunesse inoccupée et inquiète, d'une jeunesse qui s'en va cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Rien de plus indigne de cet âge que cette oisiveté sans nom où se perdent les forces du corps et de l'âme, la pénétration de l'esprit, l'énergie de la volonté, les tendresses du cœur, en un mot tous les dons de la vie.

Ce qui causait les perplexités que nous révèlent ses premières lettres, était-ce l'abandon qui pèse parfois si lourdement sur le jeune homme à son entrée dans la carrière, ce découragement de quiconque est condamné à poursuivre dans l'isolement un but qu'il désespère d'atteindre ? Pour qui a surpris les confidences les plus intimes d'Ozanam, cette supposition n'est plus permise : « Je puis le dire, parce que je le dis à ma honte et à la gloire de Dieu. Peut-être personne ne reçut plus que moi de généreuses inspirations, personne ne ressentit de plus saintes jalousies, de plus nobles ambitions : il n'est pas de vertus, il n'est pas d'œuvre morale ou scientifique à laquelle je n'aie été convié par cette voix mystérieuse qui retentit au fond de soi-même :

il n'est pas d'affections louables dont je n'aie ressenti l'attrait, pas d'amitiés et de relations précieuses qui ne m'aient été ménagées, pas d'encouragements qui m'aient manqué, pas une brise favorable qui n'ait soufflé sur ma tige pour faire éclore des fleurs. Il n'est peut-être pas dans la vigne du père de famille éternel un cep qu'il ait entouré de plus de soin et dont il puisse dire avec plus de justice : *Quid potui facere vineæ meæ et non feci* (1) *?* » — Et il ne rappelait ces faveurs du Ciel que pour s'accuser, plante mauvaise et stérile, de s'être flétri et desséché, au lieu de s'épanouir au souffle divin, d'avoir senti l'eau vive baigner ses lèvres et de les avoir fermées à la source qui, seule, pouvait et devait les rendre éloquentes. La postérité sait assez quelle part revient dans ces reproches à la modestie du savant et surtout à l'humilité du chrétien.

Etait-ce le souffle d'incrédulité qui alors, ainsi qu'au XVIIIe siècle, passait sur les jeunes générations en tarissant à leur source les forces vives de la France ? Ozanam devait-il, comme Lacordaire avant sa conversion, sentir son âme se replier douloureusement sur elle-même sans y trouver Dieu ? Ici arrêtons-nous un instant.

Heureux, trois fois heureux l'enfant qui atteint la jeunesse, le jeune homme qui parvient à l'âge mûr sans avoir traversé les sombres et arides régions du doute, sans cet intervalle de luttes intérieures qui,

(1) T. X, p. 149.

parfois, sépare de la conviction raisonnée la foi spontanée et naïve. Au moment où l'horizon de la vie commence à se découvrir à nos regards, au moment où s'achève cette évolution en tous sens de notre activité intellectuelle, de sourds déchirements viennent troubler les profondeurs de notre âme et nous révéler le besoin d'asseoir nos croyances sur une base plus solide. Bien que la lumière de la foi ait lui dès l'abord dans l'âme d'Ozanam, il ne put complètement échapper à l'atteinte de ces doutes, semence perfide répandue dans l'atmosphère intellectuelle de notre époque par une science incrédule. Il rencontra ces angoisses intimes, ces combats de la raison et de la foi qui sont trop souvent l'écueil des âmes faibles, mais qui sont l'honneur des convictions fortes et sincères, parce qu'elles en sortent victorieuses. « Dieu, dit-il, au milieu d'un siècle de scepticisme m'a fait la grâce de naître dans la foi.... Plus tard, les bruits d'un monde qui ne croyait point vinrent jusqu'à moi... Je connus toute l'horreur de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour, et qu'on retrouve la nuit sur un chevet mouillé de larmes. L'incertitude de ma destinée éternelle ne me laissait pas de repos : je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés, et je croyais les sentir se briser sous ma main (1). »

(1) Aveu à rapprocher des pages à jamais mémorables où un philosophe rationaliste de ce temps, Jouffroy, a peint en termes si saisissants la ruine effroyable qui s'était faite soudain au fond de son âme : « En vain je m'attachais à mes croyances

Il fallut combattre : peut-être la lutte fut-elle rude, rien du moins ne manqua ni à l'éclat ni à la durée du triomphe. Un contemporain d'Ozanam raconte qu'au plus fort de l'épreuve, qui était devenue pour lui comme une peine physique, le jeune étudiant en avait appelé du fond de son âme à l'aide du Ciel, et qu'un jour il s'était agenouillé dans une église en promettant à Dieu, s'il voulait bien faire briller à ses yeux la vérité, de consacrer sa vie à la défendre. La prière fut exaucée ; mais aussi avec quelle inviolable constance la promesse n'a-t-elle pas été remplie ? Ce fut l'abbé Noirot qui, plus que tout autre, contribua à délivrer Ozanam de ces pénibles angoisses, en mettant dans ses pensées, comme il nous l'apprend lui-même, l'ordre et la lumière. Combien de nous rencontrent ainsi dans leurs souvenirs celui d'un prêtre, et pourquoi hésiter à prononcer ce mot, d'un confesseur éclairé qui les a sauvés ! Mais ce même Dieu que d'autres ont cherché dans leurs sévères méditations par l'effort de l'intelligence, Ozanam devait le retrouver, avant tout, par l'élan du cœur et par les inspirations de la charité.

Une dernière cause contribua à imprimer au caractère d'Ozanam ce sérieux, cette gravité, cette éléva-

dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide immense dans lequel j'allais flotter, je me rejetais avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré. L'inflexible courant de ma pensée était plus fort... L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut atteint. Je vis alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout. »

tion qui distinguent dès lors toutes les pages de sa correspondance : ce fut le sentiment profond de la mission imposée à tout homme par la Providence, comme aussi des obstacles qui arrêtent l'homme de bien jaloux de l'accomplir. Le jeune étudiant a vingt ans à peine et voici comment il parle au plus intime de ses amis :

« La jeunesse, avec sa fougue, avec ses tempêtes, c'est le temps des grandes joies et des grandes douleurs (1) ; c'est comme la barque qu'on lance pour la première fois à la mer ; inhabituée aux flots qui la ballottent, tantôt elle cingle rapide et légère sur la pointe des vagues, tantôt elle tombe et disparaît dans les abîmes, jusqu'à ce qu'une main plus assurée vienne tenir son gouvernail et la guider au port. Voilà comment est notre existence, à nous qui commençons. Sommes-nous donc irrévocablement condamnés à ces inquiétudes qui nous dévorent, à ces tourments qui nous assiègent, et n'est-il aucun moyen de rendre à notre cœur un peu de paix et de consolation ?

« Vois-tu, mon bon ami, nous avons besoin, nous autres, de quelque chose qui nous possède et nous transporte, qui domine nos pensées et qui les élève ; nous avons besoin de poésie au milieu de ce monde

(1) Le poète des *Méditations* a dit aussi de ses jeunes années : « C'étaient des pressentiments de la vie future, délicieux et tristes comme elle, des extases et des découragements des horizons de lumière et des abîmes de ténèbres, de la joie et des larmes ! »

prosaïque et froid, et en même temps d'une philosophie qui donne quelque réalité à nos conceptions idéales, d'un ensemble de doctrines qui soit la base et la règle de nos études et de nos actions. Ce double bienfait nous le trouvons dans le catholicisme, auquel nous nous sommes rattachés pour notre bonheur. C'est donc là le point de départ de tous les labeurs de notre intelligence, de tous les rêves de notre imagination, c'est le point central auquel ils doivent aboutir (1). »

Dans l'ardeur du zèle qui le poussait à se donner à Dieu et à ses frères, Ozanam s'indignait en secret de la longue préparation exigée par la carrière de son choix; on dirait un coupable qui cherche à atténuer sa faute. « La tristesse des événements abat le courage, écrit-il à sa mère; l'obscurité de l'avenir déconcerte les meilleures résolutions; à mesure qu'on devient plus grand et qu'on voit le monde de plus près, on le trouve hostile à toutes les idées, à tous les sentiments auxquels on est attaché; plus on a de rapports avec les hommes, plus on y rencontre d'immoralité et d'égoïsme.... Quand on a été élevé au milieu d'une famille religieuse et pure, on a le cœur saisi de dégoût et d'indignation, et l'on voudrait murmurer et maudire. Cependant l'Evangile le défend; il vous fait un devoir de se dévouer tout entier au service de cette société qui vous repousse et vous méprise. »

Paroles admirables, qui nous font pressentir dans

(1) T. X, p. 63.

leur auteur un des héros à la fois de la vérité et de la charité chrétiennes. Il continue :

« Voilà ce que l'on sent profondément à mon âge, et ces tristes pensées, qui désenchantent toutes mes illusions, me laissent sombre et grave comme un homme de quarante ans. Je sens que mon devoir est de remplir une place, et cette place, je ne la vois pas : les ambitions sont si nombreuses, les capacités si multipliées, qu'il est singulièrement difficile de percer au travers. Comment voulez-vous qu'un pauvre épi de blé puisse pousser à son aise, quand d'énormes touffes d'ivraie croissent à sa gauche et à sa droite (1)? »

Puis il se reprend lui-même de ce découragement par lequel parfois il se laisse envahir, de ces murmures secrets contre le ciel qui lui paraissent aussi injustes que téméraires, et commentant d'avance cette grande pensée d'un contemporain : « Tout homme ici-bas a son heure ; il suffit qu'il l'attende et qu'il ne fasse rien contre la Providence, » il écrit à un de ses confidents les plus intimes ces paroles d'un sens si profond, ces paroles si propres à consoler tant d'âmes troublées : « Prions l'un pour l'autre, mon bien cher ami, et défions-nous de nos ennuis, de nos tristesses, de nos défiances. Allons simplement où la mystérieuse Providence nous conduit, contents de voir la pierre où nous devons poser le pied, sans vouloir découvrir toute la suite et toutes les sinuosités du chemin.

(1) T. X, p. 111.

« ..... Pauvres gens que nous sommes, nous ne savons pas si demain nous serons en vie, et nous voudrions savoir ce que nous ferons dans vingt ans d'ici ! Nous ignorons quelles sont nos facultés, quel peut être notre bonheur, et nous voudrions nous tracer une route inflexible pour le développement des facultés dont nous ne sommes pas sûrs, pour atteindre un bonheur qui est pour nous un mystère ! ... A quoi sert de connaître sa destination, sinon à l'accomplir ? ... Pourvu que l'ouvrier sache à chaque heure du jour la tâche qui lui est imposée pour l'heure suivante, n'atteindra-t-il pas aussi sûrement au terme de l'œuvre que s'il avait sous les yeux le plan de l'architecte ? Et ne nous suffit-il pas de connaître notre devoir et notre destinée pour le moment le plus prochain de l'avenir, sans vouloir étendre nos regards jusqu'à l'infini (1) ? »

Je cède trop facilement peut-être à l'attrait qu'offrent de telles citations : mais après avoir lu ces pages à la fois si fermes et si touchantes, où la droiture des intentions le dispute à l'émotion du sentiment, on ne sera pas étonné de rencontrer Ozanam au premier rang de cette jeunesse studieuse, virile et chrétienne qui, au lendemain des commotions de 1830, tandis que d'autres préparaient des ruines à la France, les uns par des conspirations politiques ou des déclamations brutales, les autres par une insouciante frivolité ou des dissipations grossières, se for-

(1) T. X, p. 99.

mait à la science par le travail, à la vie publique par de sérieux exercices, s'unissait au peuple, aux pauvres, aux souffrants par les œuvres de charité les plus zélées, les plus intelligentes, et s'armait contre toutes les épreuves par la noble virilité de sa conduite.

Certes, cette époque mémorable n'a pas été exempte d'illusions, qu'elle s'est entendu parfois cruellement reprocher. Toutefois ce n'est pas en vain qu'on avait assisté à l'écroulement subit d'une dynastie huit fois séculaire. A la distance qui nous en sépare, 1830 nous paraît une révolution ordinaire, un incident passager de notre existence nationale. Les contemporains en jugèrent autrement : 1814 et 1815 ne leur avaient pas causé autant d'effroi. Vainqueurs et vaincus avaient également conscience de la gravité de la situation, des obligations sociales qu'elle entraînait. Mais c'est surtout la jeunesse d'alors qui au contact des événements avait senti se réveiller ses élans et son ardeur. Dans ses rangs comme autour d'elle on parlait volontiers de la mission de la France, de la puissance des peuples libres, des destinées nouvelles de la civilisation, de ce qui provoque la générosité, de ce qui fait vibrer l'honneur (1). Il y avait alors du ressort et de la vie dans les âmes. Le désintéressement était

(1) Qu'on songe en outre à l'admirable floraison de la poésie et de l'éloquence françaises, et l'on comprendra ce que M. Caro a écrit de cette période mémorable : « On put croire un instant qu'on allait assister à la renaissance d'un grand siècle. Ce fut comme un renouvellement universel, une *instauratio magna* de l'esprit humain ; ce fut au moins une immense espérance de ces grandes choses. »

le premier mot d'ordre de cette génération ralliée sans réserve autour de chefs dignes d'elle. Un mot suffit à l'éloge de cette pléiade d'hommes éminents, où brillent Chateaubriand et Ballanche, de Coux et Foisset, l'abbé Gerbet et Mgr de Salinis, Montalembert et Lacordaire : ils n'étaient que le petit nombre, et cependant, par leur concorde comme par leur mérite, en littérature comme en politique, ils s'imposaient à l'opinion. Dans le camp opposé on les combattait à outrance, du moins on était forcé de les respecter. Mémorable exemple, trop peu connu, trop peu médité par notre génération !

Voilà le milieu presque providentiel où s'achevèrent les études juridiques d'Ozanam, couronnées par des examens qui furent pour lui autant de triomphes. Lui-même a dépeint en termes charmants cet élan intellectuel, ces conférences si nombreuses où les vétérans de la bonne cause soufflaient à de jeunes cœurs le feu de leurs convictions en même temps qu'ils les faisaient profiter des lumières de leur expérience. Ses contemporains s'en souviennent, il ne parlait jamais sans quelque enthousiasme du salon alors si célèbre de l'Abbaye-aux-Bois. Sans insister sur un sujet qui a sollicité déjà tant d'historiens, écoutons-le de préférence décrire les soirées auxquelles le comte de Montalembert conviait la jeunesse chrétienne :

« Là les plus illustres champions de l'école catholique nous ouvrent les trésors de leur conversation ; d'autres y viennent qui ont défendu de l'épée et arrosé

de leur sang le domaine de leurs convictions; puis des hommes d'une autre école qui viennent contempler, quelques instants, l'esprit d'union et de douceur qui règne parmi leurs adversaires ... On s'anime, on réchauffe son cœur, et l'on emporte avec soi une douce satisfaction, un plaisir pur, une âme maîtresse d'elle-même, des résolutions et du courage pour l'avenir... M. de Montalembert fait ses honneurs avec une grâce merveilleuse : il a une figure angélique et une parole éminemment instructive. Il raconte très bien, et sait nombre de choses. » — Aujourd'hui la lutte n'est ni moins impérieuse, ni moins difficile : où trouver d'aussi précieux appuis, d'aussi féconds encouragements ? La modestie du jeune écrivain n'a oublié qu'un trait dans cette peinture si vivante : c'est qu'au milieu de tant de renommées lui-même tenait déjà une place, et se faisait entendre avec une bienveillante sympathie.

Cette partie de sa vie nous offre un épisode que je me reprocherais de passer sous silence : aussi bien Ozanam a-t-il jugé utile d'en consigner le souvenir jusque dans ses dernières volontés. Lors de sa première visite à Chateaubriand, le 1er janvier 1832, l'illustre écrivain lui adressa à brûle-pourpoint cette question fort embarrassante : « Allez-vous au théâtre ? » Répondre oui, c'était trahir la vérité ; répondre non, c'était, on pouvait le craindre, se couvrir de ridicule aux yeux d'un des princes de la littérature. Mais Ozanam était avant tout sincère, et, prêt à subir tous les reproches, il finit par répondre assez bas, quoique

avec fermeté : « Monsieur, j'ai promis à ma mère de ne pas mettre les pieds au théâtre. » Qu'on juge de sa stupéfaction lorsque, pour toute réprimande, Chateaubriand l'embrassa affectueusement, ajoutant avec un bienveillant sourire : « Très bien, mon ami, vous ne gagneriez rien au théâtre et vous y perdriez beaucoup ! » Jamais conseil ne fut mieux retenu ni plus docilement suivi.

Le travail profitait de tout ce que le jeune étudiant dérobait au plaisir : toute étude l'attirait, toute science le sollicitait. S'agissait-il de jouer un rôle dans la charade ou la comédie de quelque récréation improvisée ? En dépit de sa bonne volonté, il n'y réussissait qu'à demi, non sans une certaine gaucherie que fait pressentir cette phrase écrite à un ami : « Dans nos réunions d'autrefois, tu étais, toi, la partie riante, mobile, légère, moi, le centre de gravité, solide, mais lourd. » En revanche, ses condisciples se rappellent encore qu'ils éprouvaient un peu de honte et de remords lorsque, rentrant à une heure avancée du spectacle ou de quelque soirée joyeuse, ils entendaient Ozanam arpentant à pas cadencés sa petite chambre, et répétant avec animation les chefs-d'œuvre de ses poètes favoris.

En même temps il se prodiguait avec empressement aux plus humbles, aux plus déshérités, leur portant aux heures furtives de ses loisirs, dans leurs réduits et leurs mansardes, ses consolations et ses aumônes. Véritable apôtre de la charité, il voulut travailler à sa diffusion par des créations qui furent et

qui demeureront son éternel honneur. Mais elles ont occupé une telle place dans son âme et dans sa vie. qu'il faut en traiter à part, sous peine de n'en donner qu'une idée trop incomplète (1).

Nous avons vu Ozanam terminant, avec les succès légitimement dus à son infatigable ardeur, le cycle complet des études juridiques. Si invinciblement attaché qu'il fût à ses croyances, et malgré sa détermination inébranlable de consacrer sa vie à les glorifier et à les défendre, il éprouvait au dedans de lui-même d'étranges assauts. C'est qu'en effet la claire vision du but à atteindre laisse parfois planer bien des ténèbres sur la route à suivre. Longtemps l'incertitude de son avenir pesa comme un tourment sur sa pensée inquiète, et, en lisant sa correspondance, on ne peut s'empêcher d'être touché de pitié pour ce pauvre jeune homme dont la nature d'élite fait le supplice avant de faire son bonheur et sa renommée. « Ambition du bien, s'écrie-t-il, prosélytisme, charité, intérêt personnel, amour-propre, tout cela se mêle dans mon âme et y porte l'impatience de faire de grandes choses... Je souffre de cette absence de vocation qui me fait voir la poussière et les pierres de toutes les routes de la vie, et les fleurs d'aucune... L'impatience veut devancer le temps et deviner ce qui n'est point encore ; on voudrait pouvoir s'admirer par avance pour les belles œuvres qu'on projette (2). »

(1) Voir le chapitre VII : *la Société de Saint-Vincent de Paul.*
(2) T. X, p. 98 et 200.

Plus loin, il se plaît à rappeler les rêves dorés de son enfance, les illusions de sa jeunesse, si promptement dissipées au contact de la réalité, et, s'adressant à ceux de ses amis qui déjà ont pu jeter l'ancre et aborder au port, il leur répète, non sans un retour sur lui-même, le souhait du poète :

Vivite felices, quibus est fortuna peracta.

« Vivez heureux, vous dont la route est maintenant tracée. »

Par déférence pour ses parents, Ozanam, nous l'avons vu, avait consenti à se plier à des études qui ne correspondaient qu'imparfaitement à ses inclinations et à ses goûts ; c'est ailleurs qu'il se sentait attiré par d'anciennes et irrésistibles sympathies. « Jamais, écrivait-il à un ami, les lettres ne pourront m'être un délassement : vous avez vu par vos yeux ce qu'il m'en coûte pour écrire. Et cependant, soit amour-propre, soit tout autre motif, je ne puis me résoudre à dire un éternel adieu à ces amies si sévères, qui me font payer si cher leur familiarité. » Plus tard, noble transfuge, il regagna le camp de la littérature où il devait cueillir de riches lauriers. Au reste, même dans le temps où il se trouvait ainsi « tristement attaché à la glèbe judiciaire », il payait religieusement son tribut à la littérature par des travaux publiés dans les Revues catholiques (1), et,

(1) Son beau travail, intitulé : *les Deux Chanceliers*, qui parut en novembre 1835, mériterait ici une analyse spéciale,

mieux encore, en conquérant, au mois d'avril 1835 le grade de licencié ès lettres. Sa légitime ambition allait plus loin encore, et, dès ce moment, le doctorat ès lettres fut une de ses premières préoccupations.

Ses études de droit une fois terminées, Lyon le réclamait. Ce ne fut pas sans tristesse qu'il fit ses adieux à la capitale : il y avait conquis tant de sympathies ; il s'y sentait environné, secondé dans ses pieux desseins par tant d'amis dévoués !

A Lyon il se fit inscrire au barreau. Il faut l'entendre parler, dans un accès de belle humeur, de « cette digne profession d'avocat, l'une de celles où l'on fait le mieux fortune à la fin, si l'on n'est pas mort de faim au commencement », ou encore raconter à son ami intime, M. de la Perrière, ses premières armes devant les tribunaux, où « ses pauvres paroles ont ce bonheur d'obtenir des félicitations quelquefois, des convictions presque jamais ».

Le 12 mai 1837 son père expirait, victime de sa charité infatigable, car c'est, à ce que l'on assure, en descendant l'escalier d'un pauvre qu'il fit une chute mortelle. Le jeune Frédéric, alors à Paris où l'avaient appelé certaines négociations en vue de son avenir, n'eut même pas la consolation suprême d'être présent à ses derniers moments.

« Il faudrait connaître l'exquise sensibilité du cœur de cet excellent fils, la haute estime et surtout le

s'il ne nous avait pas paru plus opportun de renvoyer cette étude à un autre chapitre de cet ouvrage.

tendre amour dont il entourait son père, pour avoir quelque idée de la douleur amère et profonde dont son âme fut inondée. Habitué en quelque sorte à vivre à l'ombre de son père comme sous le regard protecteur de la Providence, à se reposer entièrement sur lui pour la direction de sa vie, à tout faire pour lui témoigner son dévouement et sa reconnaissance, il ressentit d'autant plus vivement le vide affreux qui s'était fait autour de lui avec la rapidité de la foudre. Seules sa résignation chrétienne et sa confiance inébranlable en Dieu purent mettre un peu de baume sur une telle blessure (1). » — « J'ai besoin, écrivait-il lui-même (2), d'intermédiaires entre ma petitesse et l'immensité de Dieu; et maintenant je suis pareil à celui qui, demeurant dans une région orageuse, sous l'abri d'un large toit en lequel il aurait mis sa confiance, le verrait brusquement s'écrouler et resterait perdu sous la voûte des cieux. » Et plus loin, dans cette même lettre, voici ce que lui dicte sa foi chrétienne : « Bientôt, si nous sommes bons, nous le retrouverons au rendez-vous éternel. Plus se multiplie, dans ce monde invisible, le nombre des âmes qui nous furent chères et qui nous ont quittés, plus puissante se fait sentir l'attraction qui nous y entraîne. Nous tenons bien moins à la terre quand les racines par lesquelles nous y étions attachés sont brisées par le temps (3). »

(1) C.-A. Ozanam, p. 259.
(2) T. X, p. 238.
(3) T. X, p. 239.

Vers la fin de 1838, il venait à peine de conquérir au barreau ses premiers succès, lorsqu'il fut appelé à Paris pour y soutenir en Sorbonne ses deux thèses de doctorat. L'une et l'autre témoignent de la direction préférée qu'il avait depuis longtemps imprimée à ses études. Pendant les vacances de 1833, il avait eu la bonne fortune de faire avec tous les siens un voyage d'agrément en Italie. Son père y trouvait l'occasion d'évoquer maint souvenir personnel et de montrer à ses enfants, non sans un légitime orgueil, les champs de bataille où lui-même avait combattu. Sans être indifférent à de pareils récits, le jeune Frédéric réservait de préférence son admiration aux beautés de la nature, aux curiosités de l'art et aux richesses des bibliothèques. Ce qui le frappa surtout, ce fut Bologne et son université, Lorette et son incomparable sanctuaire, Rome et les merveilles qu'y ont accumulées tant de siècles de foi. Mais, retenu à Florence par l'accueil hospitalier d'une personne de sa famille, il s'éprit pour la capitale de la Toscane et pour ses gloires d'autrefois d'un amour tout à fait exceptionnel. « Ce fut là, nous dit son biographe (1), qu'il puisa cette verve avec laquelle il développa plus tard l'histoire philosophique et littéraire de l'Italie au XIIIe siècle, au siècle de Dante; ce fut là surtout qu'il s'inspira d'une sorte de passion pour ce grand philosophe, pour ce poète sublime dont il étudia les doctrines lumineuses pendant tout le reste de sa vie. Dès lors

(1) C.-A. Ozanam, p. 201.

l'image de Dante le poursuivit partout, de même que la méditation de la philosophie catholique au XIII[e] siècle devint le foyer générateur de tous ses travaux. »

Mais Dante lui-même conduit à Virgile, et aucun chant de l'Enéide ne rappelle plus directement la *Divine Comédie* que le sixième. D'autre part, pour cette partie de son œuvre, le poète latin avait eu avant lui des modèles, de même qu'il devait avoir après lui des imitateurs. De là le sujet de la thèse latine d'Ozanam: « La descente des héros aux enfers, chez les poètes de l'antiquité (1). » Il y passe en revue avec une remarquable érudition tous les épisodes de ce genre, tant chez les poètes épiques, tragiques ou satiriques, que chez les philosophes des deux grands peuples classiques du monde païen; il en cherche même l'écho jusque chez les barbares. Sans doute ce mythe, en passant d'un siècle ou d'une nation à l'autre,

(1) Voici le titre latin : *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu.* L'ouvrage, qui parut chez Bailly en 1839, portait la dédicace suivante:

D. O. M.
ET MEMORIÆ ÆTERNÆ
PATRIS AMANTISSIMI
JOANNIS ANTONII FRANCISCI OZANAM
CHRISTIANA FIDE, PAUPERUM CARITATE, PUBLICÆ UTILITATIS STUDIO
COMMENDATISSIMI,
FILIUS MŒRENS
HUMANARUM DISCIPLINARUM QUARUM SEMINA AB EO SUSCEPERAT
FRUCTUS NIMIUM SEROS
D. D. D.

Dès la première page on reconnaît la main d'un juriste: « Foro hactenus magis quam academiæ addicti, scimus a prætore nullum auxilium precario possidentibus adversus soli dominos esse comparatum. »

se complique ou se modifie dans sa forme, mais le fond, partout identique, trouve son explication naturelle dans le sentiment religieux. L'humanité, en possession des traces confuses de la première révélation, appelait un rédempteur qui ne se laisserait vaincre par la mort qu'afin d'en triompher à son tour; et le jeune docteur, dans un élan inspiré, terminait en comparant la vérité chrétienne à cette pierre milliaire du Capitole, à laquelle aboutissaient et vers laquelle convergeaient toutes les routes, d'une extrémité à l'autre de l'univers devenu romain (1).

Plus remarquable encore était sa thèse française sous ce titre : *Essai sur la philosophie de Dante* (2). A cette époque on était encore loin du mouvement de restauration qui, de nos jours, dans l'Eglise et hors de l'Eglise, ramène à l'étude impartiale de la scolastique les esprits fatigués du scepticisme contemporain. Sous le règne de l'éclectisme, Ozanam n'exagérait rien en affirmant que « contre la philosophie du moyen âge

(1) On nous permettra de citer cette belle péroraison dans le texte original : « Nos autem litteraria disceptatione ad theologicam fere conclusionem esse adductos non omnino absurdum videbitur, si fuerit animadversum veritatem cœlitus datam, quasi in medio humanarum disciplinarum constitutam, undique per eas posse conveniri, milliariæ columnæ instar, ad quam, in romano Capitolio positam, omnes ab extremis imperii finibus reverterentur viæ. »

(2) Bailly, 1838, in-8° de 268 pages. Elle était dédiée à Lamartine (à qui Ozanam, quatre ans auparavant, avait fait à Saint-Point une visite racontée avec infiniment de charme dans une de ses lettres), à J.-J. Ampère, alors professeur de littérature française au Collège de France, enfin à M. l'abbé Noirot. — Pour donner une idée de la hauteur et de la richesse de pensées de cet ouvrage, il suffit de cet extrait de la table : Ch. I.

l'ignorance a suscité le dédain, et le dédain à son tour a encouragé l'ignorance ». Voici cependant, ajoutait-il, un philosophe à la fois poétique et populaire, dont les leçons sont des chants que les princes se font réciter pour charmer leurs loisirs, et que répètent les artisans pour se délasser de leurs travaux : qui l'a lu doit confesser qu'on possédait déjà l'art de penser et de dire, dans un temps où l'on savait encore croire et prier. Aussi avec quelle juste fierté le jeune écrivain rendait-il hommage « à cet âge catholique, à cette belle adolescence de l'humanité chrétienne, vers laquelle, en ces jours où nous sommes de virilité orageuse, nous avons besoin de reporter parfois nos regards... Trop pénétré de notre faiblesse pour juger nous-même la philosophie de Dante, nous la traduirons au tribunal de l'histoire, où elle aura pour juges Platon et Aristote, saint Thomas et saint Bonaventure, Bacon et Leibnitz. Puis nous nous élèverons avec elle au-dessus des systèmes qui passent, nous la suivrons au pied d'un tribunal encore plus haut et plus immuable,

Situation religieuse, politique, intellectuelle de la chrétienté du XIIIe siècle au XIVe siècle; causes qui favorisèrent le développement de la philosophie. — Ch. II: De la philosophie scolastique au XIIIe siècle. — Ch. III : Caractère particulier de la philosophie italienne. — Ch. IV: *a)* Vie, étude, génie de Dante; *b)* philosophie de Dante; *c)* appréciation de la philosophie de Dante, rapports de cette philosophie avec les écoles de l'antiquité et du moyen âge, analogies avec la philosophie moderne (d'une part par l'esquisse d'une méthode nouvelle, de l'autre par l'affirmation de la liberté intellectuelle), orthodoxie de Dante. — Au témoignage des contemporains, cette thèse eut un grand succès à la fois de nouveauté littéraire, de critique indépendante et de sagacité philosophique.

celui de la religion. » Et faisant allusion aux naïves prétentions de certains novateurs alors célèbres, Ozanam déclarait qu'en faisant connaître l'homme et ses relations avec Dieu, le catholicisme a révélé pour toujours le système du monde moral, et ne laisse plus à découvrir « ni une nouvelle terre ni de nouveaux cieux ». C'est ainsi que sous sa plume les sujets les plus divers rentraient sans effort dans cette unité de pensée et de foi chrétiennes qu'il poursuivait en toutes choses. Faire deux parts séparées dans sa vie, l'une pour les lettres, l'autre pour la religion, jamais il n'y eût consenti.

La soutenance publique de ses deux thèses fut entourée d'un éclat inaccoutumé; mais ce ne fut pas à Ozanam à s'en plaindre, car pour développer les points essentiels ou pour répondre aux objections d'ailleurs assez vives de tel ou tel de ses juges, il fit preuve d'une telle sûreté d'érudition et en même temps d'un si grand bonheur d'improvisation, qu'un excellent appréciateur en ces matières, Cousin, intervint en s'écriant, aux applaudissements de l'auditoire: « Monsieur Ozanam, on n'est pas plus éloquent que cela ! » C'était plus qu'un succès, même exceptionnel, c'était une révélation : du même coup le jeune docteur se trouvait signalé à l'estime et à l'attention du monde savant. Convaincus de son mérite, ses juges lui offrirent la classe de philosophie d'Orléans; mais, comme nous allons le voir, c'est dans une chaire bien différente qu'Ozanam fit ses premières armes dans l'enseignement public.

Depuis plusieurs années, en effet, des négociations avaient été engagées pour doter Lyon d'un cours de droit commercial, éminemment utile, sinon absolument nécessaire dans une ville qui a dû et devra sans doute longtemps encore au commerce son importance et sa prospérité. Rien de plus simple, croira-t-on : non. Tel est notre mécanisme administratif, que cette création exigeait l'adhésion de six pouvoirs, et l'on sait quelles lenteurs entraîne l'accomplissement de certaines formalités. Enfin, les derniers obstacles levés et la chaire légalement instituée, la nomination d'Ozanam, proposée par le recteur, M. Soulacroix, fut ratifiée par le conseil municipal de Lyon. En ce temps-là les corps élus de nos grandes villes avaient encore le bonheur d'ignorer cette passion ou plutôt cette fureur antireligieuse qui depuis... Mais revenons à notre sujet.

La théorie des contrats et des obligations, l'étude des lois commerciales d'Athènes, de Rome ou même du moyen âge, la détermination de l'état et de la capacité des personnes n'avaient et ne pouvaient avoir qu'un médiocre attrait pour le futur interprète de Dante ; mais Ozanam était avant tout l'homme du devoir. La mort de son père, les absences fréquentes de son frère aîné, devenu prêtre et missionnaire, l'extrême jeunesse de son frère cadet, devenu depuis l'un des médecins les plus distingués de la capitale, lui confiaient le soin de sa mère, à laquelle l'âge avait apporté son contingent trop habituel d'infirmités. Aussi, aimant mieux faire violence à ses goûts qu'à ses affections, il

se réjouit d'une situation qui le fixait auprès d'elle. Il ne lui restait, disait-il, qu'à remercier la Providence de lui avoir enfin accordé la satisfaction de vivre auprès des siens, d'une existence honorable et assurée. Hélas ! à ce moment même pour lui un deuil amer n'était pas loin. La santé de sa mère déclinait sans cesse. « Pourquoi, écrivait-il, à mesure que l'auréole de sainteté entoure plus brillante cette tête chérie, faut-il que l'ombre de la mort semble s'en approcher? » En vain il l'entoura dans ses derniers jours de toute la sollicitude que peut inspirer la tendresse filiale; bientôt lui fut enlevée celle dont il a résumé l'éloge dans cette exclamation touchante : « Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère ! »

Il serait difficile de décrire ce que fut l'affliction de l'âme si tendre et si aimante d'Ozanam; mais par une disposition miséricordieuse de la Providence, sa tendresse même et sa foi lui valurent de merveilleuses consolations. Ainsi que le raconte le P. Lacordaire, le premier déchirement passé, il se fit en lui un phénomène qu'il appelle quelque part « la conviction de la présence réelle de sa mère ». Il lui semblait qu'elle le suivait et qu'elle l'inspirait encore. Mais recueillons plutôt de sa propre bouche cette étonnante confession :

« Sans doute rien n'est plus sombre que la solitude croissante et le vide qu'une telle mort fait autour de nous: dans le premier moment toute pensée consolatrice semble impossible, injurieuse même pour notre tristesse. J'ai connu cet état. Mais bientôt d'au-

tres moments sont venus où j'ai commencé à pressentir que je n'étais point seul, où quelque chose d'une douceur infinie s'est passé en moi : c'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté, comme un voisinage bienfaisant quoique invisible, c'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je connaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère, ainsi, quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, qu'une idée vertueuse se faisait entendre à mon esprit, qu'une salutaire impression ébranlait ma volonté, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours elle.

« Maintenant, après deux années, le temps a pu dissiper les premiers égarements d'une imagination ébranlée, et cependant j'éprouve toujours ceci : il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle était là, à mes côtés ; il y a surtout, lorsque j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien, et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix : quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés ; quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a si bien servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble le soir au pied du crucifix (1). »

Après plusieurs mois d'une préparation laborieuse

(1) T. XI, p. 14.

pendant laquelle il s'était imposé l'obligation de consacrer chaque jour dix heures à l'étude, Ozanam inaugura le 16 décembre 1839 son enseignement du droit commercial : une foule immense assistait à son discours d'ouverture (1), et lorsqu'aux leçons suivantes le flot des amateurs et des simples curieux se fut retiré, il resta au jeune professeur, jusqu'alors à peine connu, un auditoire de plus de cent cinquante personnes; c'est dire tout l'agrément que les uns, tout le profit que les autres trouvaient à l'entendre.

Si flatteur qu'il fût, le succès obtenu par Ozanam ne le satisfaisait néanmoins qu'à demi; ses goûts, ses

(1) En voici les premières lignes; comment n'eussent-elles pas doucement flatté un auditoire lyonnais :

« Les destinées commerciales de Lyon sont écrites en caractères ineffaçables dans la géographie et dans l'histoire ; elles s'appuient sur une position magnifique donnée par la nature, et sur les événements qui, depuis vingt siècles, ont changé la face de la société. — Le jour où pour la première fois deux fleuves se rencontrèrent au pied de nos collines, ils y marquèrent la place d'une grande ville. Aussi, dès les temps les plus reculés, un rendez-vous annuel réunissait dans ces lieux les marchands des soixante nations celtiques ; et plus tard Lugdunum, colonie romaine, fut le point de départ de quatre voies militaires qui portèrent son commerce jusqu'aux bords du Rhin et de l'Océan, jusqu'aux gorges des Alpes et des Pyrénées. Au moyen âge, la cité archiépiscopale, assise à l'extrémité du royaume, placée comme une station hospitalière sur les confins de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne, ouverte à toutes les émigrations honorables et à toutes les importations utiles, reçut de Florence et de Milan deux puissantes industries, la banque et l'art de tisser la soie. Vers la même époque, elle voyait s'établir ces foires célèbres auxquelles se rendaient les trafiquants des plus lointaines contrées ; elle y acquérait ces richesses qui la firent appeler par Sully d'un nom aussi juste que gracieux : « la porte dorée de la France ». — Toutefois, au milieu de cet immense mouvement matériel, jamais ne s'interrompit la vie de la pensée. »

préférences étaient ailleurs, et comme les raisons de piété filiale qui lui avaient dicté son acceptation n'existaient plus, il se laissait ressaisir de nouveau par ces inquiétudes et ces hésitations intérieures dont il fut si longtemps assiégé.

Toutefois Dieu, dans sa bonté, abrégea cette période d'attente et d'épreuve, et cela par des voies absolument inattendues. Cousin, alors ministre de l'instruction publique dans le cabinet Molé, avait cru rehausser la dignité de l'enseignement supérieur en instituant pour l'agrégation des Facultés un concours spécial, d'un ordre plus relevé. Il tenait au succès de cette innovation avec un amour-propre d'auteur, et se rappelant l'éclat qu'avait jeté le doctorat d'Ozanam, il mit tout en œuvre pour déterminer ce dernier à prendre place parmi les concurrents. Une voix intérieure, plus puissante que les exhortations ministérielles, entraîna de ce côté le jeune professeur. C'était pour lui un avenir providentiellement ouvert, et un avenir tel qu'il n'avait cessé de le rêver.

Mais quelle tâche effrayante, et quel labeur infini! Voici en quels termes charmants, au cours des vacances de 1840, il dépeint et déplore sa destinée :

« Au lieu de partir joyeusement le bâton à la main, le sac au dos, le pied léger, la tête au vent, de courir par ces jolis chemins de Suisse, à travers les beaux vallons verts que couronnent, à des hauteurs prodigieuses, les sommets des glaciers ; au lieu d'aller saluer Fribourg, Berne, Thun, Schwytz, Einsiedlen, Constance, d'aller visiter ces merveilles de l'art ca-

tholique renaissant, qui font l'honneur de Munich, et de redescendre ensuite par les pittoresques passages du Tyrol à Venise, à Vérone, à Milan, il faut faire une excursion d'une autre nature à travers les aspérités de la littérature grecque, parmi les innombrables créations des lettres latines, françaises, étrangères, voyage intellectuel qui ne serait pas sans charme, s'il se pouvait faire à loisir, stationnant aux plus beaux points de vue, s'arrêtant aux buissons fleuris de la route, assez pour détacher le frais bouton sans se déchirer aux épines. Mais point : il faut passer en courant par toutes ces admirables choses, il faut cueillir d'une main hâtive, au risque de les flétrir et de les déshonorer, tant de beautés poétiques ; il faut en faire, au lieu d'une couronne, un lourd paquet, et puis les soumettre aux profanes élaborations de la chimie littéraire, les infuser, les analyser, les pulvériser au gré d'une critique pédantesque, s'ingurgiter comme un breuvage la plus grande quantité possible de réminiscences et arriver tout saturé de grec, de latin, d'allemand, devant la docte université, à l'effet d'y faire preuve d'un savoir quasi universel (1). »

Ozanam en prit son parti avec une rare décision. « Si les forces me manquent, écrivait-il, et que je ne puisse me présenter au concours, du moins l'étude me restera. Le trésor ne se trouvera point, mais le champ sera remué. Il est fâcheux que le temps donné soit si court. Sans cela quel plaisir de revoir l'un après

(1) T. X, p. 388.

l'autre tous ces beaux génies, depuis Homère et Platon jusqu'à Dante et Tasse, Calderon et Shakespeare, Racine et Schiller! Malheureusement il faut se hâter, et toutes ces grandes figures passent si rapidement devant moi, qu'elles y font l'effet d'une ronde de fantômes, et qu'il me semble toujours entendre, en l'appliquant à ces illustres trépassés, le refrain de la ballade allemande : *Les morts vont vite! Les morts vont vite!* » Hâtons-nous de le constater, rarement résolution courageuse fut plus hautement justifiée, plus brillamment récompensée par le succès. Déjà les examens du doctorat avaient montré qu'Ozanam était un écrivain et un érudit de premier ordre : mais dans cette nouvelle et plus solennelle épreuve (1), l'étendue de ses connaissances et la souplesse de son talent se manifestèrent avec un éclat inattendu. Disons tout de suite qu'il descendait dans la lice avec le double ascendant d'une réputation acquise et d'une vocation irrésistible. Ses rivaux, parmi lesquels se trouvait un des maîtres jadis les plus aimés de la Sorbonne, Emile Egger, en lui disputant vaillamment la palme, ne firent que mieux attester son mérite.

Ce concours devait décider de toute la carrière future d'Ozanam : aussi nous pardonnera-t-on de lui laisser ici une fois de plus la parole pour en raconter les palpitantes péripéties.

« A propos de triomphe, écrit-il à M. Lallier, il

(1) Elle s'ouvrit le 16 septembre 1840.

faut bien vous conter quelque chose de celui que j'ai, dit-on, obtenu il y a tantôt trois semaines, et qui me semble encore un rêve. — J'arrivais sincèrement très effrayé, convaincu que ma candidature, en me faisant perdre le peu de considération dont je pouvais jouir dans l'esprit des professeurs, me jouerait un mauvais tour. En effet, le jour vient; on nous réunit sept dans une salle de la Sorbonne, et là, sous clef, nous avons devant nous huit heures pour une dissertation latine : « *Sur les causes qui arrêtèrent le développement de la tragédie chez les Romains* ». Je me trouvais savoir la question; mais nullement habitué à composer vite, j'étais aux abois quand sonna l'heure fatale, et je dus donner un fragment de brouillon indignement rédigé. Même aventure le surlendemain pour la dissertation française : « *De la valeur historique des oraisons funèbres de Bossuet* ». Les auspices n'étaient pas favorables, et sans quelques encourageantes indiscrétions d'un des juges qui me donnait à entendre que mes compositions avaient réussi, je m retirais du concours (1). »

Venaient ensuite trois argumentations distinctes à des jours différents, et de trois heures chacune environ, sur des textes grecs, latins et français, et enfin deux leçons sur des sujets désignés par le sort, l'un vingt-quatre heures, l'autre une heure d'avance. Tant que le jeune Ozanam eut à discourir sur le mythe d'Hélène ou sur l'histoire de l'art oratoire à Athènes

(1) T. X, p. 413

et à Rome, sur le rôle de César ou sur les révolutions des croyances religieuses chez les Romains, sur les théories politiques de Montesquieu ou le talent de conteur propre à Lafontaine, sa verve naturelle, nourrie d'une érudition solide, trouvait à se déployer en toute liberté. Mais voici l'heure critique. En face de ce sujet de leçon publique que le sort avait assigné à Ozanam : « *Histoire des scoliastes grecs et latins* », quel savant, quel érudit n'eût pas éprouvé la plus désagréable des surprises ? et en admettant qu'une tâche semblable ne vous prenne pas absolument au dépourvu, comment donner de l'intérêt à une matière aussi ingrate ?

« Ceci, écrit-il lui-même, semblait une méchanceté du sort, et l'on savait si bien que je n'étais nullement au courant de ces spécialités philologiques, que la lecture du billet fut accueillie par un rire général de malice et peut-être un peu de vengeance, par les nombreux universitaires qui composaient le public. Je me croyais perdu, et bien qu'un de mes rivaux, M. Egger, avec beaucoup de générosité, m'eût fait passer d'excellents livres (1), cependant, après une nuit de veille et une journée d'angoisse, j'arrivai plus mort que vif au moment de prendre la parole. Le désespoir de moi-même me fit faire un acte d'espérance en Dieu, tel que jamais je n'en formai de plus

(1) Je suis heureux que l'occasion s'offre à moi de relever cet acte si honorable pour la mémoire d'un professeur éminent qui aimait à rappeler ses excellentes relations d'amitié avec F. Ozanam.

vif, et jamais non plus je ne m'en trouvai mieux. Bref, votre ami parla sur les scoliastes pendant sept quarts d'heure avec une assurance, une liberté dont il s'étonnait lui-même; il parvint à intéresser, à émouvoir même, à captiver non seulement les juges, mais l'auditoire, et se retira avec les honneurs de la guerre, ayant mis les rieurs de son côté (1). »

Bref, au scrutin définitif qui suivit ces quinze jours de concours présidés par tout ce que l'Université comptait de plus éminent, Ozanam emportait de haute lutte la première place, et telle était son humilité qu'à l'heure même où son triomphe ne faisait de doute pour personne, nul ne cherchait davantage à se soustraire aux éloges. Lui demandait-on le secret de son heureuse fortune, il répondait : « Dieu m'a fait la grâce d'apporter dans ces épreuves une foi qui, même quand elle ne cherche pas à se produire au dehors, anime la pensée, maintient l'harmonie dans l'intelligence, la chaleur et la vie dans le discours. Aussi puis-je dire : « *in hoc vici* ».

Ce succès si justement remarqué devait en appeler un second : en effet, par une distinction aussi rare que flatteuse, il fut appelé tout aussitôt, malgré sa

(1) T. X, p. 415. — Dans cette leçon mémorable, Ozanam s'était sans doute inspiré des idées qu'il devait développer plus tard dans les pages où il jugeait ainsi les scoliastes : « Ces hommes dont le commentaire opiniâtre semble s'attacher comme un ver rongeur aux écrits du passé, sont précisément ceux qui maintiendront la pureté des textes, éclaireront les allusions mal comprises, consacreront le souvenir des usages effacés. Nous leur devons ce bienfait de pouvoir lire les grands hommes qui furent leurs maîtres et les nôtres. »

jeunesse, à suppléer à la Sorbonne même un de ses juges, le célèbre philologue Fauriel (1); en même temps on lui offrait, à la Faculté de Lyon, la succession de Quinet, alors professeur de littérature étrangère. Cette dernière proposition avait de quoi le séduire : sur les instances d'Ampère, Ozanam préféra Paris. La Providence avait ici ses vues. Tout autre, parvenu à ce poste d'honneur, eût été tenté de se reposer sur des lauriers si noblement, mais si chèrement conquis : pour lui, ce fut le champ de bataille où il allait fixer sa tente et planter son drapeau. Plus on lui conseillait de jouir désormais en paix des sourires de la fortune, plus il se montrait préoccupé de justifier toutes ses faveurs.

Pressé, comme il le confesse lui-même, de satisfaire à la fois son imagination et sa conscience, il ne voulut

(1) Lorsque, en 1845, la mort enleva Fauriel, Ozanam s'empressa de s'acquitter d'un devoir filial de reconnaissance envers celui dont la bienveillance lui avait si heureusement aplani les voies. De l'éloge historique très étendu qu'il lui a consacré, je détache bien volontiers les lignes suivantes :

« M. Fauriel est du petit nombre de ces hommes qu'on veut connaître, parce qu'ils ne s'occupèrent point d'être connus, parce qu'ils aimèrent le travail plus que la célébrité, et la vérité plus que la gloire... Avec un savoir immense, il lui en coûtait plus pour une notice littéraire qu'à d'autres pour créer une religion nouvelle... En remuant toutes les littératures jusqu'à leurs dernières profondeurs, il en faisait sortir la double loi qui les gouverne. La première est une loi d'universalité : c'est le retour des mêmes destinées littéraires chez les peuples de tous les âges et de toutes les civilisations. L'autre est une loi de perpétuité, qui veut que les langues, les poésies, partant les sociétés, ne périssent qu'après avoir produit des langues, des poésies, des institutions nouvelles. Ainsi apparaissent l'unité et la solidarité de la famille humaine sous le gouvernement providentiel. »

prendre possession de sa chaire qu'après avoir visité les bords tout poétiques du Rhin, théâtre par excellence de ces vieilles ballades germaniques qu'il avait mission d'interpréter à ses auditeurs. Qui était mieux préparé à goûter « ce rajeunissement de la mémoire, ce rafraîchissement de l'esprit, cette fécondation de l'âme que produit la première vue d'un monde nouveau » ? Aussi quel charme dans les lettres consacrées au récit de son voyage dans la contrée qu'il se plaît à nommer « la terre classique du catholicisme allemand » ? C'est l'érudit qui évoque du fond de leur tombe les siècles passés, avec leur foi et leur gloire ; c'est le poète au cœur duquel parlent les beautés immortelles de la création. Je n'en veux d'autre preuve que la page suivante, écrite sans doute sur le bateau qui l'amenait de Cologne à Mayence :

« Jamais plus de grandes images ne furent renfermées dans un cadre plus riche... Une nature toute différente de la France, de la Suisse et de l'Italie. Un ciel où les nuages d'octobre laissaient encore se jouer les rayons du soleil et produire à chaque instant de nouveaux effets de lumière. Le fleuve large, profond, limpide, et cependant d'un beau vert de mer. Sur les bords, des montagnes qui ne forment point un mur continu, mais qui semblent presque toutes venir de l'intérieur, et former comme les efflorescences d'autant d'innombrables petites chaînes ; tour à tour en saillie ou en retraite, et quelquefois laissant entre elles de magnifiques échappées de vue sur les contrées voisines. Partout des stratifications bizarres, des colonna-

des de basalte, des traces continuelles de convulsions volcaniques. Cette charpente osseuse couverte d'un manteau de verdure où se confondaient toutes les nuances, depuis le gazon frais jusqu'aux feuilles mortes que balaye déjà l'automne. Des bois de chênes à tous moments. Une teinte plus souvent sombre, mais gaie aussi parfois; des perspectives trompeuses, des eaux chatoyantes, quelque chose de fascinant, qui vous plaît et qui vous trouble, et semble se jouer de vous (1). »

Ozanam revint de ce voyage l'imagination remplie des plus merveilleux tableaux, et l'on ne sera pas surpris si, sa passion pour l'étude aidant, il prit place dès ses premières leçons parmi les maîtres les plus goûtés de la Sorbonne. Comment un auditoire d'élite n'eût-il pas accueilli, avec une sympathique curiosité d'abord, et bientôt avec une déférence mêlée d'empressement, cet homme nouveau qui, à la solidité du savoir, unissait l'éclat du talent et l'ardeur de la jeunesse? En même temps que s'affirmait le mérite d'Ozanam, sa réputation allait grandissant de jour en jour, et du cercle de ses nombreux amis se répandait dans le monde savant. L'heure lui parut avoir sonné pour arrêter définitivement sa vocation.

Dès 1839, l'abbé Lacordaire, jaloux de réserver au service des autels une âme d'une piété aussi fervente et aussi solide, avait insisté à plusieurs reprises auprès d'Ozanam, qui l'aimait tendrement, afin qu'il se fît

(1) T. X, p. 408.

religieux. De fait, en voyant ce jeune prêtre résolu à sacrifier à Dieu, s'il le fallait, un brillant avenir pour aller revêtir à Rome l'habit de frère prêcheur, et assumer la noble tâche de rendre à la France une des plus anciennes, une des plus illustres congrégations religieuses, Frédéric s'était senti vivement ébranlé. C'est à ce moment qu'il écrivait : « Je sens se faire en moi un grand vide, que ne remplissent ni l'amitié ni l'étude. J'ignore qui viendra le combler. » Et s'il répondait à un de ses intimes qui l'entretenait de projets personnels : « Dieu et la science, la charité et le travail, n'est-ce donc point assez pour enchanter notre jeunesse? » il n'en faisait pas moins de ferventes prières pour connaître la volonté d'en haut. La réponse, il devait la trouver, selon une expression charmante du P. Lacordaire, dans le doux piège qui lui fut alors tendu.

M. Soulacroix, recteur de l'académie de Lyon, s'était vivement intéressé à l'avenir du jeune professeur de droit commercial : nul n'avait plus chaleureusement applaudi à ses succès, à Lyon d'abord, et plus tard à Paris. Il était père d'une jeune fille élevée avec la plus intelligente sollicitude : c'était un trésor qu'il ne voulait confier qu'au plus digne. Son choix se fixa sur le successeur de Fauriel.

Un sentiment de discrétion délicate a jeté un voile sur cette période de la correspondance d'Ozanam. Tout au plus peut-on y recueillir en passant quelques traits comme les suivants : « La Providence me rappelle sur le terrain glissant de la capitale, mais en

même temps elle semble vouloir m'y donner un ange gardien pour consoler ma solitude... Vous me trouverez bien tendrement épris: je ne m'en cache pas, encore que je ne puisse m'empêcher quelquefois d'en rire. Je me croyais le cœur plus bronzé (1). »

Mais courons au dénouement de cette gracieuse idylle. Le 28 juin 1841, il écrit à un de ses confidents préférés :

« Les grandes choses auxquelles s'intéressait votre affection se sont accomplies. Il y a cinq jours, dans l'église de Saint-Nizier, votre ami était à genoux ; à l'autel son frère aîné élevant ses mains sacerdotales, et au pied son jeune frère répondant aux prières liturgiques. A ses côtés vous auriez vu une jeune fille, blanche et voilée, pieuse comme un ange, et déjà, elle me permet de le dire, attendrie et affectueuse comme une amie. Plus heureuse que moi, ses parents l'entouraient, et cependant tout ce que le ciel m'a laissé de famille ici s'y était donné rendez-vous, et mes anciens camarades, mes frères de Saint-Vincent de Paul, de nombreuses connaissances remplissaient le chœur et peuplaient la nef. C'était beau, et des étrangers que le hasard amenait s'en sont trouvés profondément émus. Quant à moi, je ne sais plus où j'étais. Je retenais à peine de grosses mais délicieuses larmes, et je sentais descendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées (2). »

(1) T. X, p. 418.
(2) T. X, p. 421. — Dans une de ses leçons, voici en quels termes

Décrire toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui lui rendaient sa jeune femme doublement aimable serait superflu. Avec elle, non seulement le calme et la sérénité, mais le vrai bonheur était entré dans cette âme si inquiète jusqu'alors, quand elle se trouvait abandonnée à elle-même, et, selon son propre aveu, si ingénieuse à se faire souffrir. Un jour, au milieu de ses commentaires enthousiastes sur *la Divine Comédie*, il s'interrompra tout à coup pour écrire : « Celle qui est pour moi Béatrix m'a été laissée sur la terre afin de me soutenir d'un sourire et d'un regard, de m'arracher à mes découragements et de me montrer, sous sa plus touchante image, cette puissance de l'amour chrétien dont j'ai à raconter les œuvres. »

Mme Ozanam a eu le grand honneur et l'inappréciable satisfaction d'exercer sur toute la destinée de son mari l'influence la plus heureuse : d'une vive intelligence, d'une instruction solide, elle fut pour lui, quand les circonstances l'y invitèrent, une collaboratrice active

Ozanam a défini le mariage chrétien: « C'est plus qu'un contrat, c'est un sacrifice, ou plutôt un double sacrifice : la femme sacrifie ce que Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère, sa première beauté, souvent sa santé, et ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois ; l'homme, à son tour, sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime, qu'on ne trouve qu'au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour pour lui faire un sort glorieux et doux... Ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la vertu, la pudeur, l'innocence ; dans l'autre, un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui ; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et que le Ciel les bénisse. » (*Œuvres complètes*, T. II, p. 85.)

et empressée. Le besoin qu'il éprouvait de s'épancher et de communiquer ses impressions, trouvait un fidèle écho dans celle qui avait et voulait avoir sa part de toutes ses joies.

Dans tous ses écrits, défenseur chevaleresque de la pureté de l'amour, Frédéric Ozanam était digne entre tous de goûter sans mélange les joies de la piété conjugale : la douceur et l'élévation de son âme égalaient le charme exquis de son esprit et la portée de son vaste savoir. Je ne crois pas qu'il y ait, dans ce siècle d'agitation publique, de commotions sociales et de luttes incessantes, un spectacle comparable à un intérieur de famille où habite la paix et où tout respire le bonheur. D'ailleurs, contre les coups souvent si imprévus de la fortune, où trouver un plus sûr abri qu'une tendresse partagée, une studieuse solitude, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse ? Une des causes de nos décadences, n'est-ce pas la disparition progressive de l'esprit de famille ?

Peu de temps après son mariage, Ozanam conduisit sa femme en Italie, son pays de prédilection après la patrie française. « C'était à Rome, devant la fresque du Saint-Sacrement de Raphaël, c'était à Florence, devant les tombeaux de l'église Sainte-Croix, que la figure de Dante, l'Homère du christianisme, lui était apparue tout illuminée des obscurités de son siècle, et placée par la Providence entre Virgile et le Tasse, comme le Titan de la poésie. Il revit ces beaux lieux tout peuplés de grands hommes et de grandes choses, ces lieux qui sont pour nous des an-

cêtres, et qui, malgré les ruines du passé et celles de l'avenir, seront l'éternel pèlerinage des esprits cultivés. Il les revit, tenant d'une main sa compagne ravie, de l'autre lui montrant les horizons chers à sa mémoire, les temples, les palais, les aqueducs, les tombeaux des Romains, les reliques des martyrs, les marbres couchés et les bronzes vivants, toute cette antique armée que la féconde Italie garde, accroît et tient debout (1). »

La Sicile elle-même l'attire par les traces qu'y a laissées le génie grec. « Partout des restes nombreux de vieilles colonnades soutiennent les voûtes des églises modernes, les débris d'un tombeau s'élèvent tristes et désolés sur le bord du chemin, ou bien un grand pilastre solitaire est resté sur le rivage et résiste depuis deux mille ans à l'effort destructeur des vagues et des siècles (2).

A son retour dans la capitale, le jeune suppléant de la Sorbonne se trouva en présence d'une proposition extrêmement honorable sans doute, mais de nature à effrayer un dévouement moins ardent que le sien. Le P. Gratry, alors directeur du collège Stanislas, lui demanda de mettre au service de ses rhétoriciens son éloquence et son cœur. Comment Ozanam eût-il pu

(1) Le P. Lacordaire.

(2) T. X, p. 443.— La page qui suit contient une description des ruines du théâtre de Taormine, laquelle montre dans Ozanam un admirable appréciateur de la vie et de l'art helléniques. Comparer le morceau intitulé *Le théâtre d'Arles*, dans les *Fragments sur l'art et la philosophie*, d'Alf. Tonnellé, publiés par M. G.-A. Heinrich, le regretté doyen de la Faculté de Lyon.

s'y refuser, lui qui aimait tant la jeunesse? Je ne sais s'il est au monde une satisfaction plus entière, plus enviable que cette paternité des âmes que le professeur de collège partage avec le prêtre, surtout lorsque à la supériorité du talent et de l'expérience répond un élan de confiance et de sympathie. Ouvrir à des lumières plus hautes ces jeunes intelligences dont on guide l'épanouissement à un âge où les impressions du beau littéraire et artistique ont encore toute leur fraîcheur, former à l'enthousiasme des grandes choses ces jeunes cœurs où les mots de loyauté et d'honneur ont encore d'ordinaire un si vivant écho, — mission privilégiée, tâche presque divine! Et quand elle se commence et s'achève au milieu d'une affection réciproque, où chaque nouveau dévouement inspire une nouvelle reconnaissance, on peut dire qu'elle remplit l'âme d'une bien douce et bien légitime fierté. L'enseignement supérieur a plus de portée, plus d'éclat, mais il est rare qu'il établisse entre le maître et l'élève une union aussi étroite, une aussi parfaite communauté d'aspirations et de sentiments.

Aimé, et si l'expression peut être acceptée, adoré de ses rhétoriciens de Stanislas, Ozanam, qui, en retour, se consacrait à eux comme s'il n'avait pas eu d'autre tâche, n'en travaillait pas moins religieusement à son cours public de la Sorbonne. L'histoire générale de la littérature allemande du XIIe au XVe siècle, tel fut le sujet de ses leçons en 1841 et 1842 (1);

(1) Cette même année, l'Académie des sciences, belles-lettres

en même temps, il amassait les matériaux du livre qu'il devait publier un jour sous ce titre : *les Germains avant le christianisme.* En 1843, il aborda l'histoire littéraire de l'Italie de l'ère chrétienne à Charlemagne, prélude nécessaire de l'étude approfondie qu'il voulait consacrer à Dante, son poète favori.

Du moins la Providence permit que tant de travaux trouvassent une prompte et éclatante récompense. Lorsque mourut Fauriel en 1844, sur la présentation unanime de la Faculté et du conseil royal, Ozanam, à trente et un ans, fait sans précédent, fut appelé à lui succéder comme professeur titulaire (1), et cela sans qu'on ait exigé de sa part aucune avance, aucune concession, aucune réserve, sans même qu'on lui ait insinué de mettre plus de prudence dans son enseignement. Aussi bien eût-il été également inutile de lui demander ou moins de fermeté dans l'expression de ses convictions propres, ou plus de modéra-

et arts de Lyon se faisait un honneur de lui ouvrir ses portes en lui décernant le titre de membre correspondant.

(1) Le seul homme en qui il aurait pu trouver un rival, J.-J. Ampère, s'était délicatement abstenu de toute candidature. Ozanam, reconnaissant, s'empresse de lui écrire : « Il faut que vous jouissiez un peu de ce que vous avez fait, vous qui, après Dieu, êtes l'auteur de toute cette prospérité ; vous qui m'avez pris comme un frère dans la maison de votre saint et glorieux père, qui m'avez mis en chemin, qui m'avez conduit d'épreuve en épreuve et de degré en degré jusqu'à cette chaire, où je ne m'asseois que parce que le seul homme qui en fût vraiment digne n'a pas voulu s'y asseoir... Je vois assez tout ce que m'imposent de si grands bienfaits de la Providence. Vous m'aiderez à ne point m'en rendre indigne, je veux que vous n'ayez jamais à regretter votre ouvrage. » (T. XI, p. 76.)

tion et d'équité dans l'appréciation des opinions d'autrui.

Désormais, tous ses désirs, disons mieux, tous ses rêves d'avenir étaient accomplis. Il connaissait depuis longtemps les nobles triomphes de la pensée et de la parole ; il lui fut donné de jouir de plus en plus autour de lui de cette admiration qui est l'avant-coureur de la renommée (1). Il fût, sans contredit, devenu une des gloires de la science française, si la Providence lui eût permis d'achever les grands travaux qu'il méditait. En 1845, la nomination de M. Soulacroix, son beau-père, à un poste élevé du ministère de l'instruction publique, lui procurait la douce satisfaction de se voir réuni à toute la famille de sa femme. Enfin, pour que rien ne manquât en apparence à sa félicité, il devint père. « Ah ! monsieur, écrit-il à son vénérable ami M. Foisset, quel moment que celui où j'ai entendu le premier cri de mon enfant ! où j'ai vu cette petite créature, mais cette créature immortelle que Dieu mettait entre mes mains ! Je ne puis regarder cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous... Dieu pouvait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger, et de me mettre dans le chemin du ciel (2) ? »

(1) C'est de 1845 que date la publication d'une de ses œuvres les plus justement remarquées : *Etude sur les sources poétiques de la Divine Comédie.*

(2) T. XI, p. 89.

Il est des âmes, semblables à un abîme, que toutes les félicités terrestres réunies ne pourraient combler. celle d'Ozanam était un vase profond et pur, prêt à recevoir tout ce que le Ciel y aurait versé de bonheur. Il avait gardé le secret de cette satisfaction intérieure, de ces émotions charmantes, de ces vertus domestiques que nous ne connaissons presque plus, de ces joies de la famille qui sont, ainsi qu'il le disait si bien, comme la révélation la plus suave et comme le sourire de la bonté divine.

On lit dans une de ses lettres : « Je ne sais rien de plus doux sur la terre, que de trouver, en rentrant chez moi, ma femme bien-aimée avec ma chère enfant dans ses bras. Je fais alors la troisième figure du groupe, et je demeurerais volontiers des heures entières dans l'admiration, si tôt ou tard des cris ne venaient me rappeler que la pauvre nature humaine est bien fragile, que sur cette petite tête bien des périls sont suspendus, et que toutes les joies de la paternité ne sont données que pour en adoucir les devoirs (1). »

C'est qu'en effet, comme il se plaisait à le répéter, « malgré tous les soins qu'on prend pour assurer la félicité d'ici-bas, Dieu pourvoit à ce que nous ayons toujours besoin d'en espérer une autre. A mesure qu'on avance dans la vie, un voile de tristesse couvre les yeux, et il faut s'habituer à voir ainsi les beautés

(1) T. XI, p. 92.

et les joies de la terre, ne fût-ce que pour s'en détacher. »

Au mois de juillet 1846, une fièvre pernicieuse conduisit Ozanam aux portes du tombeau : il fut sauvé, mais toute application d'esprit demeura longtemps interdite à ce savant qui aimait si passionnément l'étude. L'hiver suivant, tandis qu'il était allé reprendre des forces sous le ciel du midi, un de ses beaux-frères, après bien des mois de souffrance, fut emporté par une crise soudaine, laissant un vide désolant dans sa famille qu'il charmait par son intelligence, et qu'il édifiait par ses vertus. M. Soulacroix lui-même ne survécut pas beaucoup à cette perte cruelle, et dans cet intérieur où régnait naguère tant d'allégresse, les sourires d'un berceau ne pouvaient faire oublier les rigueurs de la mort.

En même temps la situation sociale allait s'assombrissant : toutes les concessions de l'autorité, d'une faiblesse déplorable chaque fois qu'il s'agissait de protéger ou de faire respecter les croyances, étaient aussitôt exploitées par l'esprit révolutionnaire. Ozanam continuait sans doute à être applaudi à la Sorbonne, mais d'autres professeurs étalaient l'irréligion la plus fanatique. L'opinion catholique méconnue entrait en lutte contre une politique de défiance : à la Chambre des pairs, la brûlante éloquence de Montalembert vengeait les consciences de l'oppression déguisée à laquelle on osait les condamner. Epoque mémorable, que celle où tous les dévouements s'étaient donné

rendez-vous sous le drapeau de la liberté religieuse, où des forces qui plus tard devaient se séparer rivalisaient d'ardeur dans une pensée et une action communes !

Mais ce même gouvernement, qui ne voulait point écouter les griefs légitimes de l'Eglise, ne savait point voir le flot montant de la révolution qui allait l'engloutir. Alors, comme en 1870, on vit la Providence frapper d'un coup terrible un pouvoir infidèle à ses promesses, comprimant d'une main l'essor de la vérité religieuse, et de l'autre caressant les instincts les plus dangereux. Par sa soudaineté, surtout par ses conséquences, le 24 Février eut un retentissement qu'à quarante ans de distance il n'est pas aisé de mesurer. Ozanam exagérait sans doute la réalité, non l'impression générale d'alors, quand il écrivait : « Depuis la chute de l'empire romain, le monde n'a pas eu de révolution semblable à celle-ci. » Quand on se retournait vers le passé, on croyait n'apercevoir que des ruines ; d'autre part le respect, tout au moins relatif, de la multitude victorieuse pour les idées et les institutions religieuses persuadait certains esprits de la possibilité d'une démocratie chrétienne, et ils allaient jusqu'à y voir le terme naturel du progrès auquel la main de Dieu conduisait le monde. Cette conviction ou, si l'on préfère, cette illusion était un peu celle d'Ozanam. Aussi ne sera-t-on pas surpris de le voir aux côtés du P. Lacordaire fondant l'*Ere nouvelle*. Du moins, si en cette circonstance il prêta au grand religieux et à d'autres amis le concours de sa plume, ce fut non

pour s'assurer une popularité facile et vulgaire, mais, tout au contraire, pour relever les courages et les grandir à la hauteur de l'épreuve. Ecoutons ses mâles et patriotiques avertissements :

« La révolution s'est faite contre l'égoïsme ; il faut que l'esprit de sacrifice la consacre. La révolution s'est faite contre la corruption, c'est-à-dire contre une société relâchée, qui n'avait plus le courage de détester le mal, qui avait des emplois pour l'habileté sans foi, et des honneurs pour le talent sans vertu. La révolution ne peut finir que par l'avènement d'une société nouvelle sortie du travail, des privations, de tout ce qui a coutume de raffermir les consciences et les caractères (1). »

Les Lyonnais voulurent inscrire Ozanam parmi leurs candidats à l'Assemblée nationale : pour lui, si timide, si éloigné de toute ambition politique, accepter était un vrai sacrifice ; il obéit pour ne pas manquer à l'honneur ou au patriotisme. Plus heureux à ce moment que son illustre ami le P. Lacordaire, il n'eut pas à se demander sous la bannière de quel parti il servirait le plus efficacement la cause de l'Eglise. Le succès de la liste révolutionnaire le dispensa d'affronter la discussion publique au milieu des bruyantes agitations de l'arène parlementaire ; mais nul ne se préoccupa davantage de ses devoirs de citoyen.

(1) Conclusion d'un remarquable article sur le divorce (reproduit dans les *Œuvres complètes*, t. VII, p. 159-196), où le juriste reparaît à côté du philosophe et du chrétien, et dont il est superflu de faire ressortir la persistante actualité.

Lorsque éclatèrent les journées de Juin, ce fut lui qui, durant les sanglantes péripéties de cette lutte fratricide, prit avec quelques amis l'initiative d'une démarche auprès de Mgr Affre. Il leur avait paru que ce serait un grand triomphe pour l'Eglise si l'archevêque de Paris, se posant en médiateur, pouvait réussir à calmer les haines et les horreurs de la guerre civile. Ozanam, Bailly et Cornudet eurent l'honneur de l'accompagner jusqu'à l'Assemblée nationale, où il fut reçu avec autant de respect que d'admiration, et ils l'eussent certainement suivi de là jusqu'à la barricade de la Bastille, si le saint et héroïque archevêque ne leur avait signifié à plusieurs reprises sa résolution de se rendre seul, sans aucune escorte, dans les quartiers au pouvoir de l'insurrection. On sait la suite : l'ordre triompha, comme il devait triompher en 1871; mais au prix de quels combats et de quels sacrifices !

Ces sanglants événements firent sur Ozanam une impression profonde : « Dans le nuage de douleur où nous vivons, écrit-il en juillet 1848, je ne vois plus où la Providence nous mène, si ce n'est qu'elle nous mène où elle veut. Il semble que la patrie s'en va avec tout ce que nous avons aimé... J'ai toujours cru à l'invasion des barbares, j'y crois plus que jamais : je la vois longue et meurtrière, je ne me dissimule ni les périls des temps ni la dureté des cœurs... Nous pouvons être broyés, mais ce sera sous le char de triomphe du christianisme. » Et se tournant vers les vainqueurs de ces lugubres journées, il leur disait : « Il ne suffit pas d'avoir sauvé la France une ou plusieurs fois, un grand

pays a besoin d'être sauvé tous les jours. Dieu, qui a résolu de nous tenir en haleine, permet que le péril succède au péril. » Aux magistrats, aux représentants de la nation il rappelait que les grands pouvoirs n'ont jamais été créés pour des circonstances faciles ; aux prêtres et aux chrétiens de toute condition, que la paix sociale ne pouvait être rétablie que par les ardeurs de leur zèle et la croisade de la charité.

On l'a dit avec raison : une des plus douloureuses amertumes qui puissent atteindre le cœur de l'homme vertueux dans les grandes crises politiques, c'est celle d'un esprit qui sait de quels maux souffre la société, qui en voit le remède, et néanmoins se sent impuissant à le faire accepter (1). Mais, quand au plus fort d'un ébranlement social dont nul n'ose prévoir l'issue, le découragement, la tristesse et la peur viennent envahir les âmes, heureux qui peut alors, à l'exemple d'Ozanam, considérant la main de Dieu qui passe dans les révolutions humaines, retremper dans les enseignements de l'histoire son courage ou du moins ses espérances !

Mais revenons, pour ne plus nous en séparer, au professeur et à l'écrivain.

En 1846, nous l'avons vu, sa santé avait traversé

(1) « O Dieu ! savoir qu'on possède la vérité, qu'on soutient la justice, et voir le mal et les ténèbres les vaincre et les fouler aux pieds, et sentir en même temps que les forces de l'âme entière décuplées par l'indignation et, s'il le faut, par le courage jusqu'à la mort, n'y peuvent rien ! Ah ! voilà le comble de la douleur et de la tentation ! » (Le P. Gratry, *la Paix*.)

une crise des plus graves : il n'eût pu reprendre son cours qu'au prix de cruelles fatigues. M. de Salvandy, qui lui témoignait la même bienveillance que ses prédécesseurs au ministère, eut l'heureuse idée de lui confier une mission littéraire en Italie, pays où l'attiraient ses goûts et ses sympathies non moins que la suite de ses travaux.

Florence ne le garda que quelques jours : ce fut à Rome qu'il passa la plus grande partie de l'hiver, témoin non seulement des splendeurs des cérémonies papales, mais encore des démonstrations et des ovations populaires qui saluèrent les premiers actes du pontificat de Pie IX. Si, en érudit et en archéologue, il s'intéressait à la poussière des temples et des monuments païens, sur ce sol prédestiné à être le foyer de la pensée chrétienne son âme s'ouvrait de toutes parts aux plus douces comme aux plus fortifiantes émotions. Avec l'abbé Gerbet, il descend dans les catacombes, où sa foi s'exalte près des tombeaux des martyrs (1) :

(1) Depuis Chateaubriand jusqu'à *Fabiola*, les Catacombes ont eu dans notre siècle le privilège d'inspirer bien des pages éloquentes. Ozanam à son tour les a décrites, et on croit surprendre un écho de la voix de Bossuet dans les lignes par lesquelles il termine : « Si les monuments, si l'architecture même n'a pas d'autre but que d'instruire les hommes et de les émouvoir, jamais aucune construction n'a donné au monde de si grandes et de si terribles leçons. En effet, quand vous avez pénétré dans ces profondeurs de la terre, vous apprenez par force ce qui est la grande leçon de la vie, à vous détacher de ce qui est visible, à vous détacher même de ce que par quoi tout est visible, c'est-à-dire de la lumière. Le cimetière enveloppe tout, comme la mort enveloppe la vie, et ces oratoires même ouverts par intervalles à droite et à gauche sont comme autant de jours ouverts sur l'immortalité, pour consoler un peu l'homme de la nuit dans laquelle il vit ici-bas. »

dans les plus anciennes basiliques romaines, mosaïques, sculptures et épitaphes lui révèlent les vieilles mœurs catholiques pendant les premiers siècles du moyen âge. On l'a dit avec raison, il n'y a rien pour nous attacher au passé comme de le voir ressusciter sous nos yeux. A son départ de la ville éternelle, la magnifique bibliothèque des Bénédictins du Mont-Cassin lui ouvre ses trésors ; enfin, il fait une ravissante et délicieuse excursion en Ombrie et surtout à l'antique et riante ville d'Assise, berceau de saint François et gardienne de sa tombe(1).

L'heure vint de reprendre le chemin de la France,

(1) Aucun des nombreux voyages entrepris par Ozanam n'a laissé dans ses notes et sa correspondance de plus nombreux et de plus vivants souvenirs. On devrait ou plutôt l'on voudrait tout citer : mais il faut savoir résister à ces tentations indiscrètes, ne fût-ce que pour ne pas interrompre à tout instant le fil du récit. Nous avons vu de quels transports son imagination poétique avait été saisie à Florence : Rome, cette capitale du monde catholique, ne fera pas sur son âme si profondément religieuse une moins profonde impression. Il faut l'entendre célébrer cette ville que l'Eglise et les arts ont ornée d'une couronne de gloire, ou décrire avec une pieuse émotion le palais du Vatican, « ce monument superbe où un seul esprit règne et domine au milieu de la variété de ses créations. Les musées précieux qu'il renferme, ce peuple de statues païennes rassemblées dans ses salles, c'est le cortège de captifs qui accompagne le triomphe. Les peintures qui revêtent ses murailles sont les titres ineffaçables de la victoire ; ce sont des séries de fresques historiques, rattachant à l'unité de l'Eglise tous les temps et toutes les choses humaines. La coupole de Saint-Pierre, enfin, c'est le diadème de la papauté suspendu entre la terre et le ciel. Des mers qui baignent la côte d'Italie on aperçoit en passant ce dôme colossal. D'autres fois, du haut des collines voisines, on voit le soleil se coucher derrière lui, emblème admirable de cette institution que nous voyons toujours debout et immobile, tandis que nous passons sur les flots du temps, et sur laquelle se couchera encore le dernier soleil de l'humanité. »

« Il le reprit lentement, comme un homme qui quitte à regret un pays auquel il a laissé tout son cœur. Heureusement il y avait encore en Italie des voituriers qui voyageaient à petites journées, se reposant chaque nuit. Ils donnaient ainsi aux touristes le temps de contempler, d'admirer des sites ravissants et les beautés artistiques des principales villes où ils s'arrêtaient (1). » Ozanam prenait beaucoup de notes, relevait des inscriptions, glanait de tous côtés : son esprit curieux et enthousiaste trouvait aux documents historiques, aux monuments de la science et de l'art autant d'intérêt et de charme qu'aux merveilles du paysage et à la variété infinie de la création.

A son retour, il fit paraître successivement ses *Etudes germaniques* (1847), puis ce recueil d'une grâce si pénétrante, *les Poètes franciscains en Italie au* XIII[e] *siècle*, véritable parterre « doux fleurant », comme s'exprimaient nos pères, enfin en 1849, le plus original peut-être et le plus remarquable de tous ses écrits, *la Civilisation chrétienne chez les Francs*. Ainsi se trouvait achevé son travail sur *les Germains*, dont l'Académie des inscriptions proclama le mérite exceptionnel en lui décernant deux ans de suite, en 1850 et 1851, le prix Gobert de dix mille francs. Pour sujet de son cours de 1849, il prit l'histoire des républiques italiennes au moyen âge, républiques fondées presque toutes à

(1) C.-A. Ozanam, p. 370.

l'ombre et avec l'appui de l'Eglise, et dans les annales desquelles tant de pages glorieuses se lisent à côté de scènes sanglantes et terribles.

Encore quelques années, l'édifice qu'il avait projeté touchait à son terme. C'était là son unique ambition et enco · songeait-il moins à son intérêt propre qu'à l'honneur de la vérité dont il avait accepté la défense. « Comme il y a dans une grande âme unie au monde le besoin d'achever le monument qu'elle a conçu et qui portera son nom, de même il y a dans une grande âme unie à Dieu le besoin d'achever l'œuvre commencée pour lui et où elle pense cacher son nom sous le sien (1). » Mais, si ennemi qu'il fût de toute ostentation, de toute réclame bruyante, sa réputation, comme celle de Fauriel son devancier, avait franchi les frontières de la France ; celui que l'Académie des sciences de Munich avait, dès 1846, élu comme associé, et à qui la célèbre Académie *della Crusca* de Florence allait ouvrir ses portes, n'était-il pas à l'avance un membre désigné de l'Institut ?

Mais à mesure que l'infatigable érudit semblait approcher du but, Dieu multipliait ses épreuves. Les crises politiques et sociales de 1848 et 1849 avaient eu au fond de son âme si sensible un contre-coup prolongé. Sa gaieté naturelle, qui ajoutait tant de charme à ses entretiens intimes, lui devint moins familière, et, de bonne heure, ceux qui l'observaient de plus près virent ses traits se couvrir peu à peu d'un

(1) Le R. P. Lacordaire.

voile de mélancolie. Avec les années s'accroissaient pour lui les inquiétudes et les tristes pressentiments qu'enfante la souffrance. Comment s'en étonner ? D'une santé constamment délicate, il devait succomber à la longue au travail soutenu dont il s'était fait comme une obligation de conscience : après avoir soutenu quelque temps l'effort, chaque fois il retombait épuisé et il lui fallait de longs jours pour se remettre. Ceux qui ont passé leur existence dans le tumulte des affaires ou les labeurs d'un art manuel ne se doutent pas combien sont parfois dévorants les combats de la pensée. Qui pourrait en compter les victimes ? Tel écrivain, encore dans la force de sa jeunesse, semblait avoir devant lui une longue carrière : soudain on le voit s'affaiblir, comme frappé par une main invisible, et se hâter vers la tombe.

Ce fut cependant une des périodes les plus heureuses de sa vie que son séjour en Bretagne pendant les vacances de 1850, au milieu d'amis qui lui offraient l'hospitalité à la fois la plus fraternelle et la plus gracieuse. Les spectacles qu'il y avait sous les yeux étaient comme une douce et perpétuelle satisfaction donnée à son esprit, à son cœur et à sa piété. Ecoutons plutôt la description qu'il en fait à un ami :

« J'ai vu le sévère rivage de Saint Gildas, la baie enchantée de Douarnenez, et je suis allé m'asseoir courageusement au dernier rocher de la pointe du Raz, d'où je contemplais avec une émotion infinie cet Océan qui fut pendant tant de siècles la limite du

monde. J'ai aimé les fraîches vallées du Finistère, et sur la rivière de Quimper nous avons visité des jardins qui défient ceux de Trianon. Mais, à vrai dire, ce qui m'attache à ce pays-ci, c'est bien moins la nature que les peuples. Ce sont leurs monuments primitifs, les menhirs de Locmariaker et de Carnac, les cromlechs de Crozon, et les traditions perdues qu'ils représentent. C'est la légende de leurs premiers apôtres, et toutes les traces encore vives des combats héroïques livrés par le christianisme aux anciens dieux. C'est le moyen âge et la renaissance, si intéressants dans le pays de Du Guesclin et d'Anne de Bretagne. Ce sont, enfin, les coutumes de ces braves gens si peu entamés par la trivialité et la corruption de nos mœurs... L'Italie a des cieux plus beaux, ses populations n'ont pas tant de caractère ; il faudrait aller en Grèce pour trouver des costumes aussi pittoresques, et faire le tour du monde avant de rencontrer une foi plus ferme, des hommes plus honnêtes et des femmes plus pudiques (1). »

En 1851, dans la société d'Ampère, il va visiter la fameuse Exposition de Londres, au Palais de Cristal. Là, ce qui le frappe plus encore que les merveilles du génie et de la main de l'homme, réunies dans cette construction alors presque sans égale, c'est l'incroyable détresse des pauvres relégués dans des ruelles étroites, obscures et fétides, et cela à quelques pas des avenues les plus fastueuses ; c'est la foule « des femmes

(1) T. XI, p. 309

en haillons, des indigents à demi nus qui poursuivent l'étranger, qui se jettent jusque sous les roues des voitures, portant sur leur visage l'empreinte d'un désespoir inexorable ». Sa seconde douleur, c'est de rencontrer du haut en bas de l'échelle sociale l'aversion du catholique et le mépris de l'Irlandais. « On ne peut nier, écrit-il, les qualités du peuple anglais. Il a le respect de la loi et l'amour de son pays, il est infatigable au travail, il semble même religieux, si l'on en juge par le grand nombre des clochers qui dominent Londres, et mieux encore par ce repos du dimanche, si exactement observé d'un bout à l'autre du pays le plus laborieux de l'univers. Mais je crains que de beaucoup d'entre eux Dieu ne puisse dire ce qu'il disait des Juifs : Ce peuple « m'honore des lèvres. » Chez ceux qui conduisent la multitude, rien de l'humilité, de l'oubli de soi-même, de l'amour enfin, qui constituent le fond même de la religion. » Ozanam entre à Westminster, ce Saint-Denis de la monarchie anglaise. « Là, les morts de la réforme trônent sur des montagnes de marbre entourés de génies et de personnages allégoriques, avec tout le paganisme de la Renaissance, moins l'élégance de la beauté. Mais les morts du moyen âge ne devaient pas dormir tranquilles ; la châsse de saint Edouard ne pouvait échapper aux iconoclastes. Ils l'ont mutilée, et le saint portant malheur aux rois qui reposaient à son ombre, les sépultures des Plantagenets sont là, profanées, délabrées, si bien que le voyageur français

qui les visite ne peut voir sans pitié ces vieux et illustres ennemis de son pays réduits à tant d'abandon et d'ignominie (1). »

L'été de 1852 se passa aux Eaux-Bonnes, où la Providence lui envoya pour distraire son exil un de ses élèves préférés, l'abbé Perreyve. Tous deux avaient fait de beaux rêves, tous deux aussi avaient comme le pressentiment de la fin prématurée qui les attendait. « Ils se promenaient à l'ombre des hautes montagnes, allant de la nature à Dieu, et du souvenir des ans passés à la conception bienheureuse des ans éternels. La jeunesse et la foi, la renommée de l'un, l'obscurité de l'autre, les prévisions tristes et les aurores joyeuses, tout donnait à ces entretiens derniers le caractère doux et divin de la mort acceptée (2). »

A l'exemple des pieux pèlerins d'autrefois, Ozanam avait rêvé un voyage au sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle. Ainsi que l'Italie, cette terre d'Espagne, si riche en poétiques légendes et en antiques souvenirs, avait un attrait tout particulier pour son âme si vivement éprise des vertus et des gloires du moyen âge. Ses vœux ne devaient pas se réaliser. Parti de Biarritz en novembre 1852, il fut forcé par l'inclémence de la saison de s'arrêter à Burgos ; mais quelle profusion de souvenirs éveille en lui la vue de cette héroïque cité ! « C'est le Cid dont il reconnaît la demeure, et dont il contemple, non sans mélan-

(1) T. XI, p.374 et 376.
(2) Le R. P. Lacordaire.

colie, les ossements troublés dans leur dernier asile par l'invasion française. Ce sont les sept enfants de Lara, dont il aperçoit les têtes coupées suspendues au frontispice de la cathédrale. C'est la forteresse monastique de *Las Huelgas*, où saint Ferdinand fut armé chevalier. C'est la chartreuse de *Miraflores*, élevée par la grande reine Isabelle, comme un magnifique mausolée, sur le tombeau de son père. Mais c'est pour la cathédrale, Notre-Dame de Burgos, cette merveille de l'art ogival, la digne sœur des églises de Chartres, d'Amiens, de Lausanne et de Strasbourg, qu'il réserve les accents de l'admiration la plus expansive. Il faut lire cette description animée, où se mêlent si agréablement au tracé des lignes architecturales, ici un souvenir de l'école, là un épisode littéraire, ailleurs une digression historique, plus loin des vues pleines d'intérêt sur le symbolisme divin qui a remué ces pierres, et leur a, pour ainsi dire, donné la pensée (1). »

Voilà comment de ce voyage de quelques jours, trop tôt interrompu, il rapportait une des fleurs les plus exquises de sa gerbe littéraire, ce joyau qui s'appelle *Un Pèlerinage au pays du Cid*. Hélas ! ce ne devait être pour lui qu'une gloire posthume (2). Les mois et les années se passaient, en effet, en vains combats contre la mort qui avançait toujours. Seuls, ses dis-

(1) M. Edouard Dufresne, *Frédéric Ozanam*, p. 38.

(2) Ce délicieux récit n'a paru dans le *Correspondant* qu'au mois d'octobre 1853.

ciples et ses amis se refusaient à penser qu'ils fussent menacés de perdre celui dont ils se croyaient si en possession. Pour lui, soumis avec douceur à cette longue et pénible attente, il ne cessait pas d'offrir à Dieu le sacrifice de lui-même, avec la candeur d'une âme déjà mûre pour le Ciel ; et cette résignation était d'autant plus admirable, qu'il goûtait dans toute leur pureté les affections d'ici-bas. Sa piété en rendait témoignage dans une phrase bien touchante : « Si Notre-Seigneur me fait part de sa croix, il m'en donne une parcelle bien légère et encadrée dans un beau reliquaire, je veux dire dans des consolations et des adoucissements infinis (1). »

Au commencement de 1853, sur l'ordre des médecins, il s'arracha à tout ce qui le retenait dans la capitale pour chercher une dernière fois, sous des cieux trop vantés, une guérison désormais difficile. Transporté sur les rives de l'Arno et de la mer de Toscane (2), qui passent pour toujours attiédies par une molle haleine de printemps, il n'y trouva néanmoins qu'une amélioration trompeuse. L'hiver fut exceptionnellement long et cruel : mais en vain le corps était accablé par les progrès du mal ; son esprit gardait toute son ardeur, toute sa vivacité. Si, à Pise, les intempéries de la saison le privent du plaisir

(1) T. XI, p. 515.

(2) Rien de plus charmant que la verve avec laquelle Ozanam, oubliant ses préoccupations et ses fatigues, raconte à ses amis les péripéties et les incidents du voyage. (Voir ses deux lettres à Cornudet et à Ampère, T. XI, p. 474 et 481.)

d'errer en méditant sous les portiques du Campo-Santo, décris par tant d'éminents artistes, il va droit à la bibliothèque, où « une armée de six cent mille volumes, sous le commandement du plus complaisant administrateur », est à sa disposition pour l'instruire des annales ecclésiastiques et municipales de la cité; ou encore il se réfugie dans la cathédrale, érigée, dès le XVe siècle, avec les dépouilles conquises par les guerriers pisans sur les infidèles, et ne se lasse pas de contempler cette incomparable construction. « On ne saurait dire, en vérité, si elle s'est élevée de la terre ou si elle y pose seulement, descendue du ciel. Les quatre-vingt-quatre colonnes qui portent ses cinq nefs sont élancées comme les palmiers des jardins éternels. Des anges qu'on croit peints par Ghirlandajo, mais qui vivent assurément, montent et descendent en groupes charmants le long du grand arc qui ouvre le sanctuaire... Quelle majesté impassible, éternelle dans les mosaïques de l'abside, et comment soutenir le regard immobile du Christ assis dans sa gloire? Que de merveilles peintes et sculptées, entassées par trois siècles de foi et de génie autour du tombeau de saint Regnier ! Ah ! que dans ces églises radieuses on s'écrie volontiers : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini* (1) *!* »

Au retour des beaux jours, « avec le rayon de soleil qui réveille les fleurs » se réveillèrent ses espérances.

(1) T. XI, p. 507 et 503.

Mais bientôt toute illusion disparut. Il fallut renoncer au voyage de Rome. Et cependant quel n'eût pas été le bonheur d'Ozanam d'assister une fois de plus aux imposantes cérémonies de la semaine sainte, et de se prosterner de nouveau au tombeau des Apôtres et aux pieds de Pie IX !

Dès que la première aube de mai put faire croire au retour du printemps, les exilés parisiens vinrent s'établir près de Livourne, sur les rochers de San-Jacopo, ayant devant eux « la Méditerranée avec le prestige de ses eaux qui changent à chaque heure, tour à tour étincelantes sous les feux du soleil, chatoyantes et moirées sous un ciel nuageux. » Ravissant séjour, rendu plus doux encore par les délicates attentions d'amis tout dévoués !

Malgré tout, sur cette terre enchanteresse la pensée d'Ozanam se réfugiait constamment vers la patrie : au mois d'août, sentant sa fin prochaine, il voulut revoir la France. Cette dernière traversée fut heureuse, mais les flots qui le berçaient si doucement le portaient au rivage de la patrie éternelle. C'est à Marseille, qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 8 septembre 1853, plein d'œuvres et de vertus. La religion, qui avait soutenu et ennobli sa vie, embellit et consola sa mort : sa fin, d'une sérénité sans égale, fut empreinte de la paix et de la majesté que donne aux derniers moments du chrétien la perspective de plus en plus rapprochée des choses célestes. Ce calme l'accompagna jusqu'à l'heure suprême : il n'était interrompu que par les effusions de sa piété. Le prêtre qui l'assistait

l'ayant exhorté à se jeter avec confiance dans les bras de Dieu, il s'écria : « Oh ! pourquoi craindrais-je Dieu? je l'aime tant ! » De telles morts expliquent et commentent merveilleusement ce pieux souhait de nos saints livres : *Moriatur anima mea morte justorum.*

Ce n'est pas ici le lieu de citer l'admirable testament qu'il avait rédigé en entier de sa main quelques semaines auparavant (1). S'il emportait un regret dans la tombe, ce n'est pas celui des jouissances ou des honneurs de la terre : comme le soldat frappé sur le champ de bataille, il ne songeait qu'à la cause qu'il eût voulu servir encore, quoique pour elle il se fût déjà dévoué jusqu'à épuiser ses forces et sacrifier sa vie.

Lyon avait réclamé avec instance ses précieux restes ; mais Paris, le théâtre de ses succès littéraires et de ses créations charitables, avait des droits évidents à les posséder (2). Ses funérailles à Saint-Sulpice eurent lieu le 24 septembre au milieu d'un concours exceptionnel : catholiques et universitaires, deux mondes divers, naguère encore opposés, étaient réunis autour de son cercueil. Malgré la dispersion des vacances, presque tous ses collègues, et à leur tête le doyen M. Le Clerc, M. Patin, M. Egger, M. Wallon, étaient là avec leurs insignes et leurs costumes, et auprès d'eux

(1) Le lecteur en trouvera plus loin quelques extraits dans le dernier chapitre de cette étude.

(2) Les Lyonnais n'ont point été indifférents ni ingrats. Sans parler ni de la rue qui a reçu et porte encore le nom d'Ozanam, ni de son buste en marbre qui décore la salle des séances de l'Académie, c'est grâce à une souscription ouverte à Lyon qu'a été publiée la précieuse collection de ses *Œuvres complètes.*

d'innombrables amis, appartenant à tous les rangs, à toutes les conditions sociales. Sur les traits de tous, dit un témoin oculaire, se lisaient une sympathie affectueuse, une tristesse profonde, un recueillement digne de celui qui l'inspirait. Plus d'une fois Ozanam avait exprimé le désir de reposer en terre bénie, à l'ombre du sanctuaire ; son vœu devait être exaucé. Quelques mois plus tard, la bienveillante intervention du ministre de l'instruction publique d'alors, M. Fortoul, son ancien camarade, permit qu'on élevât son tombeau dans la crypte de l'église des Carmes, à l'ombre de laquelle a grandi, depuis 1875, l'Institut catholique de Paris (1).

(1) La chapelle souterraine où son corps est enseveli est dédiée « à Jésus-Christ, vainqueur de la mort, et à la Vierge Marie, sa mère ». Par les soins du P. Lacordaire, qui, dit-on, faisait de cette chapelle le témoin préféré de ses mortifications, le verset suivant de saint Luc se détache en grandes lettres noires sur la blancheur de la paroi : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » Près de l'autel, sur une plaque de marbre ornée de pieux attributs renouvelés des murs des catacombes, on lit cette épitaphe latine :

OZANAM. PIENTISSIMUS. ADSERTOR. VERI. TOTIUS. CARITATIS.
VIXIT. A. XL. M. IX. D. XVI. DECESSIT. DIE VIII. SEPT. MDCCCLIII.
AMALIA. CONJUGI. CUM. QUO. VIXIT. ANN. XII.
ET. MARIA. PATRI. POSUERUNT

—

VIVAS IN DEO ET ROGA UT SALVI SIMUS.

Dans l'église supérieure (chapelle Saint-Joseph) une seconde inscription rappelle la mémoire de ce chrétien modèle. En voici le texte, qui énumère avec autant de précision que de modestie ses titres à la reconnaissance des cœurs catholiques :

A. F. OZANAM. VERE. CHRISTIANUS. DOCTRINA. ET. CARITATE.
ORATOR. IDEM. AC. SCRIPTOR. EGREGIUS. ADSERTOR. VERI. STRENUUS.
SODALITATIS. B. VINCENTII. CONDENDÆ. AUCTOR. INTER. PAUCOS. PRIMUS.
DICTORUM. SCRIPTORUM. ET. VITÆ. ELOQUENTIA. ANIMOS. JUVENTUTIS.
AD. FIDEM. REVOCAVIT.

Ne soyons pas surpris que Frédéric Ozanam, quoique mort si jeune, ait laissé une mémoire honorée, à laquelle tous sans distinction, amis et adversaires (car comment eût-il pu avoir un seul ennemi ?) se plurent également à rendre hommage. A peine avait-il pu goûter le premier enivrement de la renommée, et cependant, si l'on en croit ses contemporains, il y eut peu d'hommes de son temps, peut-être aucun, dont la mort ait excité de toute part une explosion aussi vive de regrets publics. M. Renan, déjà alors séparé de l'Eglise, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ozanam ! Ah ! que nous l'aimions ! quelle belle âme ! » L'Université de France, par la bouche de M. Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, lui adresse les plus touchants adieux, et rend à sa piété, à sa foi exemplaire le témoignage le plus complet qu'il eût pu souhaiter ; qu'on en juge par ce simple extrait :

« Et, maintenant, il ne nous reste d'autre consolation que de croire l'entendre, du fond de cette tombe, nous dire avec le poète : « Ne pleurez pas ; la mort, « c'est l'immortalité qui commence, et quand j'ai paru « fermer les yeux, je les ouvrais à la lumière éter« nelle. » Pour distraire notre douleur, nous pouvons nous dire aussi qu'il y avait dans cette destinée, sitôt brisée, quelques-unes des joies les plus pures qu'il soit donné à l'homme d'espérer : une éducation saine et généreuse, un cœur formé à tout ce qu'il y a de grand et de bon, des amitiés fidèles, les douces affections de la famille, les nobles triomphes de la pensée et de la parole, peut-être un jour la gloire.

Mais ce n'est pas ici, c'est plus haut qu'il avait placé son espoir et qu'il trouvera sa récompense (1). »

Enfin, le P. Lacordaire fut l'interprète de tous les catholiques, lorsqu'il composa, comme un dernier tribut d'affection à celui dont il avait été l'ami, cette biographie admirable, j'allais dire cette oraison funèbre, qu'on pourrait presque appeler le chef-d'œuvre littéraire de celui qui a laissé tant de pages ineffaçables.

Le couronnement manque à l'œuvre d'Ozanam ; néanmoins, à la distance où nous sommes de sa vie, on peut affirmer que l'histoire des lettres au XIX[e] siècle recueillera son nom, et ce ne sera pas parmi les moins célèbres. Il y a eu des vies plus éclatantes, pas de plus pures et de mieux remplies ; on peut citer des vertus et une charité plus héroïques, mais non une bonté plus constante et plus accessible, ni une piété plus ardente et plus douce, ni une générosité plus active et plus intelligente. De pareils hommes, on l'a dit avec raison, nous consolent d'être de ce monde et de ce siècle ; ils réhabilitent la nature humaine en nous la montrant dans ce qu'elle a de plus exquis et de plus idéal.

(1) A ce discours qui fut publié *in extenso* dans le *Journal général de l'instruction publique*, il faut ajouter les deux notices qui parurent peu après dans le même journal, sous la plume de deux universitaires, l'un, M. Boré, inspecteur d'Académie, l'autre, M. Rendu, l'un des amis et des correspondants d'Ozanam.

Parmi les combattants des nobles causes, il en est qui s'éteignent, chargés d'années, après la carrière parcourue et remplie, ou qui sont emportés au milieu même de la lutte. D'autres, et plus nombreux, meurent à la fleur de l'âge : on leur rêvait tout un avenir, et soudain ils disparaissent (1). Comme Balmès, comme Donoso Cortès (2), Ozanam a été enlevé au midi de l'été et de la journée, dans le feu des travaux poursuivis par une haute et féconde intelligence, dans toute l'expansion d'un talent qui grandissait chaque jour. En songeant aux épreuves de l'heure présente, un découragement invincible est le premier sentiment qu'on éprouve devant ces figures qu'entoure une re-

(1) Ozanam lui-même a pris soin de nous instruire des sentiments que devait éveiller en nous sa fin prématurée, lorsqu'il terminait son éloge d'Ampère par ces pieux avertissements :

« C'est un mot qui n'a jamais été chrétien, ni vrai de personne, mais qui l'est moins encore de l'homme que nous regrettons, ce mot impitoyable prononcé sur toutes les tombes : *Il n'est plus.* Nous dirons au contraire : Il nous a quittés, mais nous ne l'avons pas perdu. Il n'est pas perdu pour la science, cet infatigable ouvrier, car son œuvre est là, scellée de son nom pour l'avenir... Il n'est pas perdu pour l'amitié, qui lui était si tendrement attachée : le tombeau d'un chrétien est comme ces pierres de commémoration que les patriarches élevaient au bord de la route, au lieu où ils se séparaient pour un peu de temps ; la séparation sera courte et le rendez-vous éternel. Il n'est pas perdu surtout pour l'Eglise, qui le comptait parmi ses illustrations : l'Eglise est une société qui ne se dissout pas par la mort ; elle a une loi qui unit les âmes arrivées les premières au repos avec celles qui restent encore dans la lutte ; elle n'a sur la terre qu'un vestibule, où elle se tient pour appeler les générations qui passent. C'est dans l'éternité qu'elle a son sanctuaire, où elle rassemble peu à peu tout ce qu'elle a recueilli ici-bas de plus grand, de plus pur et de meilleur. » (T. VIII, p. 83.)

(2) Mort à Paris à l'âge de 44 ans, dans cette même année 1853.

nommée arrêtée dans son cours, et à qui le temps jaloux n'a pas permis, en quelque sorte, de se compléter. Mais les vues de Dieu ne sont pas nécessairement les nôtres. Au reste, si l'on considère la constance des efforts, la continuité du succès, l'autorité des exemples et la valeur des ouvrages que Frédéric Ozanam lègue à la postérité, on peut dire qu'il avait déjà fourni une longue et utile carrière, et mérité de la part du souverain juge la récompense promise au serviteur fidèle : *Consummatus in brevi explevit tempora multa, placita enim erat Deo anima illius.*



CHAPITRE DEUXIÈME

LE SAVANT ET L'ÉRUDIT

Rôle prépondérant de la critique au XIXe siècle. — Ozanam comparé à Guizot, à Fauriel, à J.-J. Ampère : il sera l'annaliste de la Cité de Dieu, l'historien des sentiments et des convictions. — Etendue des recherches d'Ozanam, sincérité de son témoignage, sûreté de son jugement. — Les origines de l'Europe chrétienne : rudes vertus des Germains, prestige et grandeur de Rome, luttes et triomphes de l'Eglise. — Rôle bienfaisant et civilisateur des monastères. — La légende : lumières qu'elle jette sur l'histoire. — A l'heure des invasions l'Eglise conserve les institutions sociales, les sciences, la poésie et les arts. — Rôle glorieux de Charlemagne. — Saint François d'Assise : merveilles opérées par sa charité. — Poésies de son disciple Jacopone de Todi. — Dante : sa vie errante ; sources où a puisé son génie : ce poète par excellence du moyen âge n'en appartient pas moins à l'humanité.

Un âge d'histoire et de critique, voilà sans doute à quels traits se reconnaîtra notre époque dans les annales de la littérature. Ce sont comme deux muses sévères, au service desquelles nombre d'écrivains éminents ont mis un infatigable esprit de recherche en même temps qu'un grand talent d'exposition. Les œuvres d'invention se font rares ; elles ont cédé la place à ces compositions magistrales qui portent la lumière sur les périodes les plus ignorées ou même sur celles que l'on croyait le mieux connaître. Que

de préjugés confondus ! que d'erreurs redressées ! que d'incertitudes précisées ! Les générations contemporaines ont entrepris de comprendre ce qu'elles s'étaient jusque-là bornées à admettre, et de cette pensée féconde est sortie toute une transformation de l'histoire.

Les uns se sont rendus célèbres en explorant les annales lointaines de l'Orient, de la Grèce et de Rome; les autres ont ressuscité les aspects successifs de notre vie nationale, ou creusé les grands systèmes philosophiques qui ont prévalu tour à tour au sein de l'humanité. Quant à Frédéric Ozanam, son nom rappelle, avant tout, un studieux et patient investigateur du moyen âge, et du moyen âge étudié de préférence à son berceau.

C'est, en effet, l'honneur de notre siècle, d'avoir rompu avec l'autorité parfois suspecte des traditions, et d'être remonté en tout jusqu'à la source. La tâche est rude, elle met à l'épreuve les résolutions les plus fermes, elle est ingrate. Ces questions d'origine sont volontiers enveloppées de ténèbres ; on est découragé et par l'insuffisance des documents et par la stérilité au moins apparente des résultats. De toutes parts l'œil n'aperçoit que décombres éclairés d'un jour douteux. Il faut une curiosité et une ardeur peu communes pour s'acharner à arracher à ces siècles obscurs ce qu'ils cachent d'instructif, pour s'enfermer dans ces époques préliminaires d'élaboration, de préparation, d'incubation, si j'ose le dire, où les débris du passé, qui sont en même temps les éléments de l'ave-

nir, fermentent, se confondent, s'amalgament de mille manières. Les poètes n'ont jamais fait défaut pour chanter les vertes forêts, les moissons fécondes et les guérets dorés. Seul, le naturaliste a la patience de suivre pas à pas la lente germination qui du grain de blé ou du gland jeté en terre et condamné à mourir tire un épi ou un chêne plein de sève et de vie.

Cette évolution intellectuelle ne date pas d'hier, Ozanam ne l'a pas créée; mais il y a pris sa part, et une part honorable. Elle est en germe dans quelques belles pages des *Martyrs*, et l'un des plus ardents désirs de Chateaubriand, ramené aux idées religieuses par ses recherches historiques, était que les annales du christianisme pussent, comme tout le reste, se rajeunir et briller d'un plus vif éclat au souffle de la critique moderne. Après lui, Augustin Thierry, dans ses *Récits mérovingiens*, donna l'un des premiers exemples de ces travaux où s'allient de la façon la plus heureuse la science qui nourrit l'imagination et l'imagination qui vivifie la science. Dans la sombre période à laquelle il s'est arrêté, que de tableaux saisissants et vraiment dramatiques mis en relief par le coloris et la vivacité de l'expression! Quelques années plus tard, en 1825, un esprit supérieur, mais d'une trempe toute différente, Guizot, déroulait devant l'immense auditoire de la Sorbonne le vaste tableau de la civilisation européenne, résumé dans ses sommités les plus saillantes, puis s'attachait à l'étude spéciale de notre civilisation française. Etat social de la Gaule au ve siècle, grandeur et vices de l'administration romaine, déca-

dence de la vie civile au milieu de l'activité étonnante de la société religieuse, fondation des monastères, état des tribus germaines à l'heure des grandes invasions, part de l'élément germanique dans les institutions modernes, caractères dominants de la littérature du VIe au IXe siècle, réveil intellectuel provoqué par Charlemagne, progrès de l'autorité pontificale ; — autant de sujets que Guizot a traités et qu'Ozanam devait aborder à son tour, le premier en érudit, en politique et en philosophe qui veut ramener ses concitoyens au respect de toutes les supériorités morales, le second en chrétien qui s'applique de préférence à faire connaître et aimer les bienfaits de la religion et les grandeurs de l'Eglise.

Le prédécesseur immédiat d'Ozanam dans sa chaire de la Sorbonne, Fauriel, était l'auteur d'une *Histoire de la Gaule méridionale sous les empereurs romains* (1). Remonter aux plus lointaines origines de l'italien et de l'espagnol, suivre pas à pas les premières vicissitudes de ces deux langues, telle avait été la préoccupation dominante de l'éminent érudit. De même il s'était flatté de diminuer, tout au moins de limiter les obscurités du texte de Dante par une étude approfondie des documents contemporains, des institutions de Florence, et de la destinée même du poète dont il a rédigé la biographie.

(1) A cet ouvrage, publié en 1836, se relie naturellement l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, que fit paraître de 1840 à 1842 Amédée Thierry.

J.-J. Ampère s'était réservé l'*Histoire littéraire de la France au moyen âge* comme sujet de ses leçons au Collège de France en 1836 et 1837. Littérature politique et scientifique, histoire et poésie, théologie et philosophie, rien n'échappe à ses curieuses investigations. Il analyse les langues, décrit les usages, compare les bardes du Nord aux aèdes des temps homériques, décrit avec une visible satisfaction le réveil des lettres sous Charlemagne, et croit retrouver dans les chants populaires des Grecs les types consacrés de la poésie provençale. On a vu dans le chapitre précédent l'étroite intimité qui l'unissait à Ozanam. « Quand je les lis, disait un de leurs contemporains, je ne suis jamais sûr que la phrase commencée par l'un n'ait pas été achevée par l'autre. » Tous deux ont décrit leurs impressions de voyage avec le même charme ingénieux, mais Ozanam était le premier à reconnaître ce qu'il devait à son modèle: « Vous êtes le maître des voyages lettrés, disait-il à Ampère : vous avez créé ce genre nouveau et tout à vous de littérature, le bourdon sur l'épaule et la plume à la main. »

Mais si nombreux que fussent les devanciers d'Ozanam, et je suis loin de les avoir nommés tous, il reste, pour assurer à ses travaux une originalité véritable, ce trait distinctif : tandis que les autres ont cherché surtout les rapports de la littérature et de la civilisation moderne avec les événements extérieurs et les vicissitudes politiques, Ozanam s'est attaché au monde des âmes, des idées et des convictions. Comme Ampère le lui disait en souriant : « Je vous ai pris les

lettrés, les hommes d'Etat; mais rassurez-vous, je vous ai laissé les missionnaires et les saints. »

Ozanam a écrit quelque part : « Il n'y a pas de belle vocation littéraire sans une idée maîtresse qui la décide, qui saisit l'esprit de bonne heure, qui l'enchaîne et le discipline, ne l'attachant à la glèbe que pour la féconder. »

Quelle fut pour lui cette idée maîtresse, cette mission providentielle? Ecoutons sa réponse : je l'emprunte à l'*Avant-propos* qu'il a rédigé lui-même pour le placer en tête de son œuvre :

« Je me propose d'écrire l'histoire littéraire du moyen âge depuis le v[e] siècle jusqu'à la fin du XIII[e], et jusqu'à Dante, à qui je m'arrête comme au plus digne de représenter cette grande époque. Mais dans l'histoire des lettres j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur, et dans la civilisation j'aperçois principalement l'ouvrage du christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines une nouvelle société capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau.

« En présence d'un dessein si vaste, je ne me dissimule point mon insuffisance : quand les matériaux sont innombrables, les questions difficiles, la vie courte et les temps pleins d'orage, il faut beaucoup de présomption pour commencer un livre destiné à l'applaudissement des hommes. Mais je ne poursuis

point la gloire, qui ne se donne qu'au génie ; je remplis un devoir de conscience.... Le concours des circonstances m'a fait étudier surtout la religion, le droit et les lettres, c'est-à-dire les trois choses les plus nécessaires à mon dessein. J'ai visité les lieux qui pouvaient m'instruire, depuis les catacombes de Rome où j'ai vu le berceau tout sanglant de la civilisation chrétienne, jusqu'à ces basiliques superbes par lesquelles elle prit possession de la Normandie, de la Flandre et des bords du Rhin. » Et faisant allusion aux conditions nouvelles créées à l'apologétique religieuse, il ajoutait : « Pendant que les catholiques s'arrêtaient à la défense de la doctrine, les incroyants s'emparaient de l'histoire. Ils mettaient la main sur le moyen âge, ils jugeaient l'Eglise quelquefois avec inimitié, quelquefois avec les respects dus à une grande ruine, souvent avec une légèreté qu'ils n'auraient pas portée dans les sujets profanes. Il faut reconquérir ce domaine qui est à nous, puisque nous le trouvons défriché de la main de nos moines, de nos bénédictins, de nos bollandistes (1). »

Ainsi, la justification du christianisme par l'histoire, et par l'histoire des premiers siècles du moyen âge, telle fut la préoccupation supérieure d'Ozanam, telle fut l'âme de sa vie. Sur ce terrain, que n'avaient pas fait les encyclopédistes et leurs disciples pour obscurcir la vérité? Ici elle avait été violemment supprimée, là audacieusement défigurée : il fallait la rétablir dans

(1) T. I, p. 1-5.

tout son éclat, et fermer à tout jamais à la fausse science les issues par où elle avait accrédité ses coupables hypothèses. Aujourd'hui, disons-le bien haut, la calomnie a fait son temps : grâce à Herder et à Janssen, à Gorini et à Balmès, l'histoire est devenue infiniment plus chrétienne ; nos adversaires désespérant désormais de la travestir, sont réduits à l'ignorer. Ainsi s'est vérifiée cette belle parole de Montalembert : « Les historiens de l'Eglise ont le droit de se confier à la tardive mais immortelle justice de l'avenir. Ils savent que souvent, après de longues ténèbres, la vérité trouve des issues secrètes, des lueurs imprévues, de merveilleux épanouissements que nulle conjuration humaine ne peut arrêter. »

Ozanam a combattu au premier rang dans cette croisade contre l'erreur. Guizot lui avait appris que de nos jours les faits sont, dans l'ordre intellectuel, la puissance en crédit, et saint Augustin qu'il n'y a rien de plus noble ni de plus touchant, pour le genre humain, que d'être le prix du combat incessant entre l'erreur et la vérité. En face de l'empire romain qui s'écroulait de toutes parts, l'évêque d'Hippone, jetant un regard prophétique sur l'avenir, avait salué à l'avance la société chrétienne, « cette cité meilleure qui a pour roi la vérité, pour loi la charité, pour durée l'éternité ».

C'est cette société des âmes, c'est cette cité de Dieu dont Ozanam s'est fait l'annaliste, dans une période confuse où l'on rencontre des scènes sanglantes et des vertus prodigieuses, des royaumes qui s'écrou-

lent et une unité qui se fonde, *mixte confuseque tam virtutes sanctorum quam strages gentium*, selon l'énergique expression de Grégoire de Tours. Au moment où une science orgueilleuse se flattait de sonner les funérailles du christianisme, Ozanam entreprit « d'en montrer le bienfait dans les siècles mêmes dont on lui impute les malheurs ». Son œuvre peut être comparée à un second *Génie du christianisme*, moins poétique sans doute, mais aussi plus scientifique que le premier et mieux approprié aux exigences de l'esprit moderne. C'est qu'en effet toute cette histoire littéraire et sociale des temps barbares, esquissée d'une main à la fois si habile et si sûre, n'a qu'un but : mettre en lumière la longue et laborieuse éducation dont l'Europe est redevable au catholicisme.

C'est ainsi qu'Ozanam réalisait à l'avance le beau programme de Léon XIII, assignant aux études historiques pour objet la défense de l'Eglise, et pour mot d'ordre la vérité. Quelle étendue de recherches, quelle connaissance prodigieuse de toutes choses chez cet homme assez maître de son sujet, assez initié aux ressorts secrets des événements, pour démêler tant d'allusions en apparence impénétrables, contenues dans les écrits de ces temps à demi barbares ! Quel vif et profond sentiment de ce qu'était alors l'Occident dans ces pages où revit tour à tour l'Allemagne des *Niebelungen*, l'Italie du XIIe siècle, l'Espagne croisée contre les Maures ! Ces contrées historiques, écrivait Ozanam, ne seraient à mes yeux que de lamentables

cimetières, si en les visitant je ne ressuscitais pas les générations qui les ont peuplées. Mais pour aimer à prendre toutes les sûretés et à mettre en jeu tous les dons de l'érudition, il n'en répudie pas moins hautement toutes ses témérités, et telle page de ses savants mémoires (1) renferme une condamnation aussi incisive qu'éloquente des accès de septicisme auxquels nous a habitués en ce siècle la science germanique.

Enfin, dernier trait sur lequel je crois devoir insister, quel respect pour la vérité, là même où la vérité s'accorde le moins avec l'admiration qu'il professe et les sympathies qu'il avoue ! Il sait que des dénégations inutiles ou maladroites retardent plutôt qu'elles ne hâtent son triomphe. « La gloire de Dieu fut-elle jamais intéressée à cacher les fautes des justes? Les incroyants peuvent s'en réjouir, les faibles s'en étonner. Les esprits fermes dans la foi en prennent sujet d'admirer la supériorité du christianisme, qui jamais n'imagina ses saints comme les stoïciens voulurent

(1) Voir notamment T. VIII, p. 199. — Ozanam ne se trompe pas en affirmant que les paradoxes de Niebuhr ont préparé les scandales de Strauss : « Il n'est pas aujourd'hui de lauréat dans les universités allemandes qui, au lendemain de ses thèses, se réveillant docteur, ne songe à se faire place dans le monde lettré par la témérité d'un nouveau doute. Il cherche quelqu'une de ces figures devant lesquelles se soit longtemps inclinée l'admiration des hommes : il n'aura pas de paix qu'il n'ait brisé l'idole, à peu près comme ces enfants dont les bandes malfaisantes errent autour de nos cathédrales et qui, à coups de pierres, s'exercent à mutiler les statues des pontifes et des rois. — C'est un triste jeu que de démolir les vieilles gloires. »

leurs sages, comme des hommes impassibles, sans passions et sans faiblesses : il les conçoit tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un jour de repentir plusieurs années d'erreurs (1) ». Avant Fra Jacopone et Dante, saint Thomas de Cantorbéry et saint Bernard avaient repris en termes douloureux et sévères les abus qui se glissaient jusque dans les rangs les plus élevés du clergé : à la suite des plus illustres apologistes, Ozanam nous fait entendre leurs plaintes et ne nous cache pas les motifs de leur indignation. Mais sa foi en sera-t-elle ébranlée? écoutez-le plutôt: « Il n'y a peut-être point de spectacle plus rassurant pour les destinées futures de l'Eglise que celui de ses épreuves passées. Quelle merveille que l'Evangile ait été livré entre des mains rapaces sans qu'il en ait été déchiré une page ! que la parole divine ne se soit point altérée en se transmettant par des bouches impures ! que tant de séductions n'aient jamais pu faire rendre un oracle menteur, et que l'autel, miné dans ses fondements, soit resté debout, soutenu par une invisible main (2) ! »

(1) T. V, p. 143.

(2) T. VII, p. 521, note. — Ces lignes me rappellent une des plus belles leçons qu'ait faites Mgr Perraud dans sa chaire de la Sorbonne. « L'Eglise, disait-il, n'a besoin que de la vérité pour être connue et pour être louée. Les mensonges intéressés de l'esprit de parti, si jamais ils parvenaient à se glisser dans son histoire, la feraient déchoir du rang supérieur qu'elle occupe et d'où elle peut dire, comme Dieu lui-même, aux apologistes imprudents qui s'imaginent servir sa cause en pliant les faits et les témoignages à leurs mesquines conceptions : En quoi Dieu

Ce n'est pas sans quelque prédilection, il l'avoue lui-même, qu'il s'était renfermé dans ce moyen âge parfois si décrié, dont il se plaisait, en apportant à sa tâche une sorte d'ingénieuse tendresse, à recueillir et à deviner les premiers bégaiements. Avec quelle infatigable ardeur il s'engage dans les sentiers les moins explorés de la critique, de la littérature et de l'histoire ! Sans doute, ce sont presque des âges perdus à retrouver, ce sont des mœurs et des figures disparues à ressusciter; mais il suffit d'avoir lu quelques pages d'Ozanam pour savoir à quel degré il possédait ce double talent.

Nos sociétés modernes lui apparaissaient, après l'immense naufrage de la domination romaine, comme autant d'îlots sortant peu à peu des flots et qu'il voyait se défricher, s'animer et s'embellir graduellement au souffle régénérateur de l'Evangile. Trois choses l'avaient séduit dans cette période obscure des annales européennes : c'était le germanisme avec ses vertus un peu sauvages, avec la libre organisation de ses tribus; c'était le génie de Rome, ses lois et ses tribunaux, ses écoles et ses poètes, sa civilisation en un mot, imposante jusque dans son extrême décadence; c'étaient enfin et surtout les triomphes de l'Eglise, qui par ses

et moi avons-nous besoin de vos mensonges? *Numquid Deus indiget mendacio vestro*? (Job, XIII, 7). Que ceux qui aspirent à l'honneur de raconter ses annales purifient d'abord leurs lèvres par le charbon ardent! Qu'ils parlent alors! que, suivant un beau mot de l'éloquent historien des *Moines d'Occident*, ils sachent ne dissimuler aucune tache pour avoir le droit de ne voiler aucune gloire, et l'histoire toute seule sera la plus magnifique et la plus concluante démonstration de la vérité et de la divinité du christianisme. »

évêques et ses missionnaires, saint Remi, saint Patrice, saint Augustin de Cantorbéry, saint Colomban, saint Boniface, devait initier nos ancêtres, encore à demi barbares, à toutes les promesses et à tous les bienfaits de la civilisation.

Inutile de rappeler ici comment les Romains conquirent le monde, et comment, au lendemain de leurs étonnantes victoires, ils surent organiser leurs conquêtes; inutile également de discuter la légitimité de cette domination, ou la moralité des procédés mis en œuvre, tantôt pour diviser, tantôt pour anéantir leurs adversaires. Si, comme l'a dit Bossuet avec sa concision éloquente, l'ambition ne permettait pas à la justice de régner dans leurs conseils, une administration éclairée, protectrice habituelle de l'agriculture, du commerce, même des sciences et des arts, conciliait aux vainqueurs l'obéissance et parfois jusqu'aux sympathies des vaincus : c'est ce qui leur a valu pendant quatre siècles l'empire le plus florissant, le mieux établi aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Sous la plume des historiens de l'ère impériale, ces grands mots, « la majesté romaine », « la paix romaine, » sont autre chose et mieux que des expressions sonores; elles traduisent fidèlement le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. En veut-on le commentaire sorti de la plume d'un érudit chrétien? Le voici :

« Quand la Providence prend à son service des ouvriers comme les Romains, assurément elle ne se propose rien de médiocre. Quand elle permet qu'un

pays soit labouré pendant plus de trois cents ans par les guerres les plus terribles, c'est qu'elle se réserve de semer dans le sillon. Au moment où Drusus jetait des ponts sur le Rhin et perçait des routes à travers la Forêt-Noire, il était temps de se hâter; car dix ans après devait naître, dans une bourgade de la Judée, Celui dont les disciples passeraient par ces chemins pour achever la défaite de la barbarie. Ce n'était pas trop des bras des légions pour élever ces villes superbes de Mayence, de Cologne et de Trèves, et tant d'autres qui devaient résister au fer et au feu des Vandales et abriter dans ces régions les premiers développements de la société chrétienne (1). » Et ailleurs :

« Les Romains donnaient à leurs ennemis le spectacle de l'intelligence disposant des plus grandes forces qui furent jamais ; le spectacle de l'ordre, des lois, des arts qui assurent la supériorité des nations civilisées. Ils réveillaient chez les barbares ces premiers sentiments d'admiration et de curiosité par où commence l'éducation des peuples comme celle des hommes (2). »

Un jour vint où ce grand empire dépeuplé, affaibli, dut renoncer à se défendre; même alors on peut lui appliquer le mot fameux de Lucain : *Stat magni nominis umbra*, car il frappe de respect les peuples mêmes dont il est impuissant à arrêter l'invasion. Une autre majesté, plus sainte et plus vénérable, s'élève à

(1) *Œuvres complètes*, T. III, p. 432.
(2) T. III, p. 324.

côté et à la place de celle qui s'efface : Alaric tremble devant le pape saint Innocent, le farouche Attila s'adoucit en face de saint Léon. Ces barbares ont comme une superstition pour cette puissance que les décrets du Ciel livrent entre leurs mains ; on les voit recueillir avec une incroyable sollicitude les exemples et les traditions des maîtres du monde dont ils se portaient les héritiers. La qualité de patrice, acceptée par Clovis, lui confère aux yeux de ses sujets une sorte de consulat perpétuel, ou plutôt une délégation de l'autorité proconsulaire des anciens empereurs. La cour de Théodoric n'a presque rien à envier à celle de Théodose.

Les lois romaines, déclarées saintes et vénérables par les canons de l'Eglise, survivent à la chute de l'empire au profit duquel elles avaient été promulguées. Mais avant de juger en historien leur influence séculaire, Ozanam les analyse et les commente en jurisconsulte, et, à la sûreté des conclusions, à la précision des détails, le professeur de droit se trahit sous la brillante exposition de l'écrivain.

Enfin, que dire de la langue ? La phrase célèbre d'Horace se vérifie ici en tout point de Rome : *Roma capta feros victores cepit.* A la cour des rois goths, dans le palais de Clovis et de Charlemagne, le latin règne et s'impose. On a reproché au christianisme d'avoir flétri ces générations neuves en les mettant au service d'une civilisation vieillie : « Nous ne nous repentons point, réplique Ozanam, de cette seconde et laborieuse éducation de nos aïeux, ni des siècles

qu'ils passèrent à lire en latin, à versifier en latin, à chanter en latin leurs exploits. L'empreinte latine était encore comme le sceau et le gage de l'empire du monde (1). »

Tournons-nous maintenant avec Ozanam du côté des envahisseurs : le spectacle n'est-il pas fait pour terrifier ? Certes, si Platon, dans l'Athènes de Périclès, a pu s'étonner qu'exposées à tant de causes de ruine, les sociétés humaines soient si stables de leur nature, ici pareil étonnement touche à son comble. Lorsque Genséric et ses Vandales, lorsque Attila et ses Huns, lorsque Odoacre et ses Hérules se répandaient comme un torrent dévastateur sur l'empire ouvert de toutes parts, comment la situation n'eût-elle pas paru désespérée ? Excusons les historiens profanes de ce temps, alors que les nuages étaient si sombres, d'avoir cru non à une tempête passagère, mais à la nuit éternelle.

C'était l'heure du châtiment et de l'expiation. La corruption romaine avait dépassé toute mesure : il fallait, dit Ampère, que le torrent barbare vînt balayer tant d'immondices et laver tant de souillures. Sans

(1) T. IV, p. 602. Un des chapitres les plus intéressants de l'œuvre d'Ozanam est intitulé : *Comment la langue latine devint chrétienne.* Dans ce latin d'Eglise, dont on ne remarque pas assez la naïveté et la grâce, et qui, plus encore que la langue morte de Cicéron et de Sénèque, donna ses grandes qualités à nos langues modernes, on retrouve quelque chose et de la richesse de la métaphysique grecque et de la hardiesse du symbolisme oriental.

doute, les Germains avaient certaines vertus que depuis longtemps Rome avait désapprises : la pauvreté, à laquelle un poète romain avait donné ce magnifique éloge : *Fecunda virorum paupertas ;* le sentiment de l'honneur, ce puissant ressort des nobles instincts ; la fidélité, c'est-à-dire le besoin de croire et de se dévouer. « Là même cependant on voit prévaloir, malgré les protestations de la conscience, cette ivresse des sens, ce culte de la chair et du sang, qui est le vice originel de tout paganisme, et malgré l'effort des institutions, cette passion de désordre qui fait le fond de la barbarie... Livrés à tous les débordements d'une vie errante, à toutes les fureurs d'une guerre presque perpétuelle, s'ils étaient pauvres, ils n'en convoitaient que plus l'or et les terres des nations riches ; ils portaient le sentiment de l'indépendance jusqu'à l'horreur du devoir ; et quand ils se dévouaient à un chef, c'était pour satisfaire, sous sa conduite, ce besoin qui les dévorait de combattre et de renverser... En un mot, il n'y a pas de beautés, comme il n'y a pas de vérités et de justices que ces esprits grossiers n'aient entrevues et qu'ils n'aient aimées ; et il n'y a pas d'horreurs comme il n'y a pas de faussetés qu'on ne voie parmi eux, où l'on ne sente je ne sais quelle haine de l'ordre, je ne sais quel effroyable amour des ténèbres, du mal et de la destruction (1). »

Ne l'oublions pas : tandis que la Gaule était déjà à

(1) T. IV, p. 307, et T. III, p. 291.

demi policée quand l'épée de César en fit une province de Rome, le Germain, sans autre culture intellectuelle que quelques traditions grossières, sans autre poésie que des chants guerriers d'une harmonie sauvage, continuait à chasser l'ours et l'aurochs dans ses solitudes brumeuses. Mais c'est là précisément ce qui enfle d'orgueil certains érudits allemands. Nos ancêtres, s'écrient-ils, n'ont pas goûté de l'éducation gréco-latine : ils sont restés eux-mêmes, avec la vigueur native, avec les qualités héréditaires de leur race, vierge de toute influence, comme de toute domination venue du dehors. Assez riches de leur propre fonds ils n'avaient que faire des présents de l'étranger.

Mais consultons la réalité en bannissant toute imagination; combien nous sommes loin de cette Atlantide fortunée que l'école teutonique a rencontrée dans les forêts de l'antique Germanie, où, dit-elle, les chênes, comme à Dodone, eussent fini par rendre des oracles! Cette civilisation autochthone, à laquelle le christianisme, si nous en croyons cette école, aurait donné le coup de grâce, Ozanam la conteste, parce qu'il ne l'aperçoit nulle part; et si vous lui demandez quel intérêt particulier s'attache pour lui à ses *Études germaniques*, il vous répond : elles m'ont prouvé que l'Allemagne est redevable de son génie et de sa grandeur à l'éducation chrétienne qui lui fut donnée.

Cependant ces barbares ont-ils tout brisé, rien fondé ? Non sans doute : ils n'ont pas été seulement le marteau qui broie, ils ont été aussi la bêche qui remue la terre et la féconde, la herse qui l'écrase et fait ger-

mer les moissons. Ozanam, comme l'avait fait avant lui Mignet, comme devaient le faire après lui Geffroy et Fustel de Coulanges, a suivi pas à pas, avec un attachement opiniâtre et une patience infatigable, les destinées des peuples germaniques, depuis les premières tentatives de conquête par les aigles romaines jusqu'au jour où le Saint-Empire essaya de réaliser dans l'ordre politique l'unité religieuse et morale, fruit de la chrétienté.

Ce fut par une admirable disposition de la Providence que la diffusion de l'Evangile et la prise de possession du monde occidental par le christianisme devancèrent l'heure où le colosse romain allait tomber en débris. Les barbares peuvent venir : l'Eglise est prête à les recevoir, les évêques sont là, comme « pour relever de la garde de l'empire les légions fatiguées ». Ils tiennent, en pleine tempête, le gouvernail des cités ; leur pouvoir seul demeure debout au milieu de tout le reste en déroute, et grandit en raison même des périls de la société dont ils étaient les sauveurs. Saint Remi, saint Eloi, saint Amand, saint Ouen, sont tout à la fois les apôtres de la bonne nouvelle et les Richelieu de ces temps barbares ; et nul ne peut dire ce qui serait advenu de l'Europe, si l'invasion n'avait pas trouvé l'empire déjà converti.

Considérez les écrivains chrétiens : leur foi à la Providence n'est jamais plus vive qu'au milieu de tout ce qui pouvait l'ébranler : sur toutes ces ruines ils voient la croix plantée comme un gage d'espérance,

cela leur suffit. Paul Orose remercie le Ciel d'avoir permis les horreurs des invasions, afin que tant de peuples inconnus pussent entrer dans la grande famille chrétienne, et au milieu d'Hippone assiégée par les Vandales saint Augustin écrit un de ses plus beaux livres pour proclamer cette vérité consolante : l'homme s'agite et Dieu le mène. « Ces grands écrivains du v[e] siècle pouvaient ou prendre parti pour Rome absolument, contre les barbares, ou bien se déclarer pour les barbares sans pitié et sans ménagements pour Rome... Mieux inspirés, ils eurent ce courage que l'on flétrit volontiers du nom d'optimisme quand on ne le partage pas, d'envisager d'un œil ferme et serein des temps difficiles et menaçants ; ils eurent la sagesse de distinguer ce qui appartenait encore au passé, au milieu de toutes les destinées si tremblantes de l'avenir (1). »

Et cependant, on ne peut se le dissimuler, l'œuvre des temps apostoliques était à recommencer. « Il fallait, dit excellemment Ozanam, un amour infini des hommes pour ne pas abandonner avec horreur les restes de cet empire romain qui avait fait tant de martyrs, et pour ne pas désespérer de ces conquérants du nord qui avaient fait tant de ruines. » Eclairer des peuples qui n'avaient jamais eu ni de Platon ni d'Aristote, ni de Périclès ni d'Auguste, ni de Cicéron ni de Sénèque, exigeait un long combat, où chaque effort triomphant succombait presque fatalement sous

(1) T. II, p. 220.

un retour offensif de la barbarie. C'est la tâche éternelle du christianisme d'établir et de maintenir sur la terre, en dépit de toutes les passions et de toutes les révoltes humaines, le règne de la justice et de la charité : cette mission bienfaisante se heurtait alors à des obstacles qu'on eût pu croire insurmontables. « Certes ce fut un grand jour que celui où Clovis et ses trois mille Francs sortirent du baptistère de Reims. Cependant ils ne furent point magiquement transformés en d'autres hommes : le fier Sicambre ne renonça ni au meurtre ni au pillage, et laissa après lui deux cents ans de fratricides et de guerres impies. »

Jusqu'alors l'Eglise avait comparu devant un double tribunal : le premier, celui des philosophes et des sages du paganisme, qu'elle avait confondus par le génie de ses apologistes et de ses docteurs ; le second, celui des maîtres du monde qu'elle avait stupéfaits et convertis par la constance de ses martyrs. Ici elle se trouvait en présence d'adversaires nouveaux pour elle, l'ignorance et la rudesse. Usant d'un tempérament admirable, « elle n'exigea point de ces populations encore toutes frémissantes de fureurs et de voluptés tout ce qu'elle devait demander à des temps meilleurs ; sans faire fléchir sa règle, elle mesura ses jugements ». Pour gagner les consciences, elle ménagea les imaginations, purifiant les usages qu'elle n'était pas forcée de proscrire ; en même temps elle soumettait les intelligences à une discipline nette et ferme, seule capable de les

affranchir du séduisant empire du vieux culte naturaliste. C'est par un long et insensible travail, non par une catastrophe éclatante, qu'elle devait procéder à la délivrance du genre humain (1).

Comme l'ancienne, la civilisation nouvelle eut ses camps retranchés : ce furent ses couvents et ses écoles. De quoi Dieu se servit-il pour refaire la conquête de l'univers après que les Césars l'eurent perdu ? Des monastères. Et quel fut le secret de la puissance du monachisme vis-à-vis de la société romaine ? « Ce sont trois choses : la pauvreté, au milieu d'une société qni meurt de son opulence ; la chasteté, au milieu d'une société qui expire d'orgie ; l'obéissance, au milieu d'une société qui périt de désordre... Dès le troisième siècle, on avait vu à l'extrémité de l'empire, dans les solitudes de l'Egypte et de la Palestine, le christianisme rassembler ces armées de cénobites destinées à former la réserve de la civilisation. Les âmes généreuses se réfugiaient au désert, et il ne faut pas les accuser d'avoir abandonné la société en péril : en emportant avec eux l'esprit de sacrifice qui la fonde

(1) « Le christianisme mesura les siècles qu'il mit à ses ouvrages sur la durée qu'il leur promettait. On ne regardait pas à trois cents ans pour bâtir une cathédrale, et on trouvait des générations d'ouvriers pour poser dans la boue et dans la poussière les premières assises, assurées que d'autres succ deraient pour continuer l'édifice jusqu'aux dernières, qui en achèveraient le couronnement et feraient monter la flèche triomphante vers le ciel. L'édifice des libertés publiques voulait plus de temps... Les principes sont patients, parce qu'ils sont éternels. » (T. IV, p. 419.)

et la soutient, ces hommes de solitude ont reconstruit la société (1). »

Ce sont les disciples de saint Antoine et de saint Basile, de saint Martin et de saint Benoît qui, au moment où l'invasion se déchaînait sur l'Occident, non contents de reprendre pied à pied le terrain conquis, ont poussé jusqu'aux derniers rivages du Nord leurs lignes victorieuses. Au temps où la science et la piété menaçaient à la fois de s'éteindre, on les vit parcourir en tous sens l'Europe pour rallumer ce double flambeau. L'intelligence s'illuminait à la lumière des méditations les plus hautes, en même temps que la volonté se trempait dans la pratique de la chasteté et des austérités de la pénitence.

Ozanam a raconté avec une prédilection visible les vies et les œuvres de ces moines illustres, de ces grands serviteurs du catholicisme au v[e] et au vi[e] siècle, préludant ainsi à ce livre immortel qui attestera devant toutes les générations la foi de son auteur : je veux parler de l'*Histoire des moines d'Occident*. Pendant que l'épée des barbares démembrait pièce à pièce l'empire romain, ces Thébaïdes de l'Occident, Marmoutier, Luxeuil, Lérins, Fulda, Saint-Gall, Saint-Maurice, furent autant d'asiles de paix « où s'abritèrent, comme l'alcyon sous une fleur marine, la science, la foi, l'amour du pauvre et du faible, tout ce qui console, enchante et régénère l'humanité. »

J'ajoute que dans la bouche du professeur de la Sor-

(1) T. IV, p. 97.

bonne, ce panégyrique de l'institution monacale était d'autant plus méritoire, qu'à l'heure même où il parlait, cette institution était violemment attaquée, tournée en dérision dans des chaires voisines. Juste récompense de cette fermeté courageuse : il semble que rarement sa parole se soit élevée plus haut. Quel spectacle saisissant que l'apostolat de ces hérauts de la bonne nouvelle qui traversent les fleuves et les montagnes, s'enfoncent dans les forêts et dans les solitudes, partout où il y a des âmes à gagner à Dieu! Quelle admirable réalisation de cette belle parole de nos saints Livres : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

On s'explique sans peine que, dans le récit de leurs pacifiques conquêtes, Ozanam, sans manquer à son scrupuleux respect pour la vérité historique, ait déployé toutes les richesses de son merveilleux talent.

Au milieu de cette phalange vaillante apparaît au premier plan une intrépide figure à laquelle un des professeurs les plus estimés de la Sorbonne contemporaine, M. Lavisse, a rendu un jour cet éclatant hommage : « Je doute si dans la foule des princes, des héros, des fondateurs d'empire, des personnages historiques, vingt hommes se rencontrent dont les actions aient été aussi considérables et d'aussi durable conséquence que celles de ce moine. » Il s'agit de saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, dont l'activité infatigable créa des prodiges. Ozanam n'a pu peindre sans enthousiasme le rôle admirable de ce simple religieux qui « consacre une dynastie nouvelle, admo-

neste les monarques adultères, préside des conciles, reconstitue la juridiction épiscopale » et au milieu de tant de travaux, de tant de voyages, trouve encore les loisirs d'enseigner la poésie et l'éloquence.

Pour jeter quelques fleurs sur un sol parfois aride, Ozanam ne dédaignait pas d'évoquer en passant quelqu'une de ces charmantes légendes si chères, partant si familières aux premiers siècles du moyen âge. Qui serait assez sévère pour lui en faire un reproche? La légende, c'est la poésie du souvenir; c'est l'histoire idéalisée par l'imagination des foules; ce sont les récits traditionnels transmis d'âge en âge, de génération en génération, et enrichis de ce merveilleux dans lequel nous apparaissent les époques lointaines. Partout on la retrouve; elle plane sur les tombes des ancêtres, sur les vieilles basiliques, sur les ruines des châteaux, sur les débris du passé. Mais précisément parce que la légende est née au jour et a reçu ses premiers développements dans les cloîtres, on ne sera pas surpris si les phases de sa destinée ont un lien étroit avec celles de la vie monastique.

Le paganisme avait eu sa mythologie, aussi licencieuse que brillante; le peuple chrétien méritait d'avoir la sienne, qui n'a rien ou presque rien à envier à la première comme attrait et qui lui est bien supérieure comme moralité. Voyez les *Actes des Martyrs* dans leur rédaction première : quelle brièveté, quelle simplicité! Plus tard l'esprit de foi et une vénération bien naturelle brodent maint détail édifiant sur le fond

ancien, jugé trop uniforme. Mais voici apparaître les grands cénobites, les évêques célèbres, les héroïques et infatigables missionnaires des premiers siècles : ils renouvellent les merveilles d'Orphée et d'Amphion, avec cette différence que ce ne sont pas les chênes de la forêt ou les lions du désert, mais bien les hommes les plus rebelles à tout frein qu'ils amènent à dépouiller leurs instincts sauvages; c'est à des cœurs altérés par la vengeance qu'ils prêchent l'oubli des injures et les joies du pardon. Qu'on ne s'étonne pas si la reconnaissance populaire, frappée par de tels prodiges, remanie l'histoire afin de lui donner un tour plus pathétique et plus merveilleux, si une espèce d'auréole poétique se forme autour de ces saints personnages dont on a reçu dans le passé, dont on attend encore dans le présent d'insignes bienfaits. Il n'y a que les grands hommes à qui l'on prête des traits aussi extraordinaires et de pareilles aventures, pleines tantôt d'effroi, tantôt et plus souvent d'une grâce naïve et d'un charme inimitable; il n'y a que les grandes choses qui projettent autour d'elles de telles ombres.

La légende n'est pas la poésie, puisqu'elle n'est pas chantée ; elle n'est pas le roman, parce qu'elle est sincère et croit à ce qu'elle raconte ; elle n'est pas davantage l'histoire, car elle exclut toute critique : tandis que l'une mesure l'influence exercée par un homme de génie sur les événements et les institutions de son temps, l'autre suit et décrit le mouvement imprimé par cet homme aux idées et à l'imagination des peuples.

Quand il y a de la poésie dans les faits, n'est-ce pas un trait de fidélité de plus d'en mettre dans le récit ? Non seulement, selon une heureuse expression d'Ozanam, le silence de l'histoire est la liberté de la poésie, mais on peut affirmer sans exagération que la légende est parfois plus instructive ou même plus exacte que l'histoire elle-même, car elle est l'expression fidèle et spontanée du sentiment populaire d'où elle jaillit. Ce sont les fragments authentiques par excellence de ce qu'on pourrait appeler la chronique idéale de l'humanité : souvent même la terre ne lui suffit pas ; lasse de ce que nos yeux peuvent voir, elle pénètre hardiment jusque dans le monde invisible.

C'est donc un dédain fort injuste que celui qu'affectent nos modernes critiques pour les « inventions ridicules » qui eurent si longtemps le don de charmer et de consoler nos pères. Loin de partager ce mépris, Ozanam, pour raconter quelques-unes de ces gracieuses légendes, se fit, selon l'expression d'un contemporain, tout peuple et tout cœur (1) : et les applaudissements réitérés de son auditoire montrèrent combien ses éloquentes paroles avaient trouvé d'écho.

Nous avons vu de quelles armes s'est servie l'Eglise pour triompher de ces deux adversaires si dissemblables : le paganisme et la barbarie. Mais comment

(1) Le pieux et savant écrivain pouvait s'appliquer à la lettre la belle pensée de Tite Live : *Nescio quomodo antiqua scribenti antiquus fit animus.*

a-t-elle réussi dans une tâche en apparence aussi surhumaine ? C'est qu'Ozanam a mis en pleine lumière dans ses deux ouvrages intitulés : *Etudes germaniques*, et la *Civilisation chrétienne au* vᵉ *siècle.*

Certes, si à certains égards ce qu'on a appelé, d'un nom significatif, « l'hellénisme », avait préparé quelques âmes d'élite à recevoir l'Evangile, il faut reconnaître, cependant, que la civilisation païenne avait opposé à la religion nouvelle une implacable résistance ; contre elle, elle avait eu recours à la discussion sérieuse et à la calomnie savante : pour l'anéantir, elle avait pris pour alliées la conscience des magistrats et les fureurs aveugles de la multitude. Le souvenir de ces deux cent cinquante ans de persécution n'avait pas eu le temps de s'effacer, lorsque le triomphe des barbares vint anéantir en Occident la puissance romaine. Il ne tenait qu'à l'Eglise de demeurer spectatrice impassible des coups frappés par les instruments de la justice céleste. Que fit-elle? Il lui parut que le paganisme contenait dans les monuments de ses arts, de sa philosophie et de sa littérature une part notable de l'héritage légitime de l'humanité : c'en fut assez pour qu'elle en gardât et qu'elle en ranimât les ruines, et selon l'admirable expression d'Ozanam, ce qu'elle arracha à la destruction, elle le conserva par le travail, le purifia par la sainteté, le féconda par le génie.

C'est ainsi que l'ordre surnaturel fut la colonne qui soutint l'ordre naturel ébranlé. La loi religieuse sauva les institutions sociales ; le dogme sauva la science ; le culte sauva la poésie et les arts.

Et, d'abord, l'Eglise préserva les institutions sociales. Si l'organisation romaine, si le droit romain eussent fait naufrage dans ces temps de barbarie, nul ne peut calculer de combien de siècles la marche de l'esprit humain en eût été retardée. Et cependant, là encore, le christianisme avait à tout pénétrer de son esprit. La jurisprudence sanctionnée par les Antonins est belle comme le Colisée, dit ingénieusement Ozanam : c'est un monument admirable, mais on y jette les hommes aux lions. Les Romains de l'empire ne surent jamais ce qu'il y a de sacré dans le sang et les larmes de leurs semblables. La société chrétienne ouvrira la voie universelle de la délivrance : les petits et les humbles y seront au premier rang. Mais fallait-il, sous prétexte de vengeance, ameuter les esclaves contre les maîtres, les pauvres contre les riches, les opprimés de toute classe contre leurs oppresseurs ? Non. Doctrine de liberté qui ne pouvait pas admettre l'asservissement des consciences, doctrine de charité qui protestait contre tant d'inégalités outrageantes pour la nature, le christianisme n'a pas tenté de changer le monde par une révolution soudaine : il se condamna, selon l'expression d'Ozanam, à vaincre lentement, patiemment. Il a pris la société romaine telle qu'elle était, se contentant d'effacer de cette vieille législation les turpitudes et les cruautés qui la déshonoraient, et comme l'écrivait Ampère, il laissait le présent se précipiter vers sa ruine, se réservant l'avenir qu'il avait conquis.

Ainsi le droit romain se retrouve à la base des

constitutions ecclésiastiques, et continue à être invoqué sous la domination des barbares. La royauté germanique était sans cesse compromise par la soif du meurtre et l'abus de l'arbitraire; le christianisme, dit Ozanam, lui jeta sur les épaules le manteau du magistrat romain, et lui apprit à commander en s'appuyant non sur la force, mais sur la justice, et sur la justice tempérée par la charité. L'Eglise voulut marquer de l'onction sainte le front des rois : pour leur assurer le respect d'autrui, elle exigea qu'ils eussent d'abord le respect d'eux-mêmes. Non seulement « le droit divin, tel que l'entendaient ces siècles reculés, n'avait rien de commun avec le dogme politique des légistes et des courtisans modernes (1), » mais les chapitres des ordres religieux ont donné le premier exemple des principaux usages en honneur dans les parlements nationaux; à bien des égards un abîme sépare la monarchie chrétienne de saint Louis de la monarchie absolue de Louis XV.

Ozanam ajoute que le dogme sauva la science. Les affirmations hésitantes, contradictoires des sages du paganisme font place à une doctrine précise, appuyée sur cette révélation divine que Platon appelait de son plus ardent désir. Et tandis que l'antiquité, aimant la science comme on aime un trésor, craignait de l'exposer aux profanations des hommes, tandis que mainte école de philosophie se faisait gloire de

(1) Voir le développement de cette importante assertion, T. IV, p. 377 et suiv.

ses « doctrines secrètes », le christianisme, repoussant loin de lui ces distinctions orgueilleuses, répète à tous les échos l'appel miséricordieux de son fondateur : *Venite ad me omnes.* Mais de plus la vérité révélée voulut être comprise, et la philosophie recommença. Les plus beaux talents de la Rome républicaine et de la Rome impériale n'avaient été que des copistes des Grecs : l'originalité des spéculations intellectuelles n'est pas un des moindres titres de gloire du moyen âge et, chose étonnante, on vit des Francs, des Irlandais, des Anglo-Saxons, des Germains, convertis d'hier, descendants des pirates et des brûleurs de villes, pâlir sur cette question : « Les genres et les espèces existent-ils par eux-mêmes ou seulement dans l'esprit qui les conçoit ? » La fameuse querelle des *universaux* n'a pas d'autre origine. « L'intelligence humaine a cet honneur que la ruine du monde ancien et le débordement de l'invasion n'ont pas pu prévaloir contre elle. La Providence ne laissa jamais le monde sans un foyer où il pût allumer son flambeau. » C'est ce qu'Ozanam appelait ingénieusement, en empruntant une expression de Bossuet, « la suite des lettres ».

Restent les arts. M. Leconte de Lisle, dans son discours de réception à l'Académie française, ayant affirmé à la légère que « en fait d'art original le cycle chrétien tout entier est barbare », s'est attiré cette verte réplique de M. Dumas : « Vous oubliez qu'à dater de la prédication de l'Evangile, l'humanité a passé de l'idolâtrie du beau à la religion du bien. »

Ce n'est pas que la mission élevée de l'art ait été ou répudiée ou méconnue par la religion nouvelle : loin de là, celle-ci appelle l'art à son aide pour rendre ses dogmes plus frappants, son enseignement plus accessible. On reproche aux chrétiens de s'être rués sur les temples, les autels, les tombeaux, les sanctuaires païens, et de les avoir, au deuil éternel des amis du beau, profanés et détruits. Rien de moins exact, à moins que l'esprit de parti ne veuille à toute force ériger en règle ce qui n'a été que l'exception. Bien plus, la tradition païenne s'est fait jour longtemps dans les scènes principales composées par des artistes chrétiens : où l'on s'attendrait à trouver la plus pure inspiration évangélique, l'œil surpris rencontre tel ou tel souvenir de l'ancienne mythologie. C'est qu'en effet l'Eglise à son berceau n'a pas craint d'emprunter tout au moins quelques-uns des types consacrés par l'imagination populaire, laissant, selon l'heureuse expression d'un contemporain, un aimable reflet de l'art classique égayer les sombres profondeurs des nécropoles sacrées.

Dans le chapitre précédent nous avons recueilli déjà un premier écho des impressions éprouvées par Ozanam en pénétrant dans les catacombes romaines : écoutons-le encore parler de ces asiles de la prière, qu'il avait tant de fois visités avec un respect pieux :

« Essayez de descendre dans ces vastes souterrains, et quand vous en remonterez, vous me direz si vous n'y avez pas trouvé des émotions qu'aucune des grandes constructions antiques n'aurait pu produire,

aucun des restes ni du Colisée ni du Parthénon, ni de ces autres édifices qui se croyaient bâtis pour l'immortalité. Ce n'est pas tout : ces oratoires et ces tombeaux sont couverts de peintures souvent très grossières. Parmi les chrétiens des premiers siècles, parmi ces plébéiens, ces pauvres que le christianisme avait préférés à tous, il y avait peu de grands artistes. Les Apelles et les Parrhasius de ce temps restaient au service de Néron et décoraient pour lui la Maison-Dorée... Cependant je ne sais quoi de plus qu'humain se trahit au milieu de toutes les faiblesses et de toute l'impuissance d'un art dégradé (1) .» Mais à peine aura sonné la fin de la persécution, on verra « les sépultures des catacombes soulever pour ainsi dire le sol » : elles se transformeront en somptueuses églises, bâties sur le plan des basiliques où siégeaient les préteurs, animées de peintures et de vitraux, et, ce que les anciens n'avaient jamais connu, retentissant de ce concert des lèvres, où se traduit d'une manière sensible le concert des âmes.

Sans doute l'art chrétien n'est pas né d'un coup, improvisant à la fois des sujets nouveaux et des formes nouvelles : il se contente d'abord de ce que l'art païen lui prête, sauf à se l'approprier. Au ve et au vi^e siècle, lorsque la barbarie roule ses flots sur l'empire romain, abattant les statues et les arcs de triomphe, livrant les temples et les palais aux flammes, l'art chrétien se prépare à ses splendeurs futures par d'humbles essais

(1) T. II, p. 270.

décrits par Ozanam avec une sorte de religieuse sollicitude :

« A mesure que le paganisme se retire, le ciseau chrétien devient plus libre et plus fécond. Au lieu de ces timides emblèmes qu'il esquissait sur la brique, il fouille hardiment le marbre, il en fait jaillir les bas-reliefs de ces sarcophages qui décorent les musées de Rome et les églises de Ravenne. On y retrouve les sujets bibliques déjà traités dans les catacombes ; mais d'autres scènes s'y ajoutent : le symbolisme plus riche et plus transparent annonce que le temps des persécutions est fini et que la discipline du secret ne voile plus les saints mystères (1). » Attendons quelques siècles, et les cathédrales romanes ou gothiques qui s'élèvent comme par enchantement des rives de l'Ebre à celles du Rhin attestent ce prodige que « deux cent cinquante ans de christianisme suffirent pour initier les arrière-petits-fils des conquérants barbares aux plus délicates comme aux plus sublimes conceptions de la véritable beauté. »

Et maintenant, que dire de la poésie ? Les chefs-d'œuvre du passé, qui avaient fait l'éducation de deux grands peuples, contenaient, à côté de croyances périssables, un élément immortel. L'Eglise, comme c'était son devoir, leur ôta la première place pour la laisser aux pages inspirées de la Bible et de l'Evangile ; mais elle ne les sacrifia jamais au ressentiment peu éclairé de quelques-uns de ses enfants. D'où

(1) T. V, p. 20.

partent en effet les ardentes invectives d'un Tatien et d'un Tertullien, d'où naît cet empressement de brûler tout ce qu'on a adoré, sans distinguer l'idole du métal précieux? Ozanam va répondre : « Pareille exagération, excusable chez de nouveaux chrétiens, plus périlleuse chez les docteurs qui professent, raisonnent et dogmatisent, montre chez eux peu de foi, une foi qui s'effraye, qui a peur de la raison, qui a peur des lettres de l'antiquité, qui croit que le christianisme a quelque chose à craindre de la philosophie, comme si la foi, misérable flambeau allumé pendant la nuit, était destinée à pâlir (1). » Et que de fois n'a-t-on pas vu la faiblesse de ces convictions irréfléchies, emportées, se trahir par une chute éclatante!

Après la conversion des empereurs, il fallait faire pénétrer dans les classes lettrées du monde romain les vérités chrétiennes, chez les barbares la connaissance et le goût des lettres antiques. La poésie eut sa part dans cette tâche sociale : dans les vers de saint Paulin, Ozanam nous fait admirer « la grâce charmante de l'imagination jointe à la tendresse infinie du cœur » ; dans les chants lyriques de Prudence, une pensée forte et élevée rendue sous une forme éloquente, et il s'indigne de voir le peu de justice que nous, chrétiens du XIX[e] siècle, nous rendons à ces admirables modèles (2). Ausone et Sidoine

(1) T. I, p. 300.
(2) Je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte de recommander ici deux ouvrages trop peu connus de Félix Clément : 1º *Carmina e poetis christianis excerpta*, ou chefs-

Apollinaire ont une inspiration moins pure : ils mêlent sans réflexion le sacré et le profane, les pensées évangéliques et les réminiscences empruntées à l'ancienne mythologie : c'est l'image de la double éducation que recevaient leurs contemporains et qui se continua longtemps après eux. La rupture entre le monde païen et le monde chrétien n'avait pas été aussi brusque, aussi complète qu'on l'a parfois affirmé.

Sans doute, dans la primitive Eglise, nous voyons maint concile fulminer contre tout ce qui rappelle le paganisme : institutions, réjouissances, cérémonies et pratiques superstitieuses ; mais,au sortir de la lutte, le christianisme choisit, pour les transformer et les tourner à son usage, en leur donnant une interprétation nouvelle, les meilleurs éléments de la vie religieuse antique. De même, dans la sphère de la culture intellectuelle, bien des traditions, bien des aspirations sont communes aux partisans de l'ancien culte et à ceux du nouveau. Lorsque l'école entre dans l'Eglise, Virgile et Homère, Cicéron et Platon demeurent en possession de leur vieille et légitime renommée. Ce fait, trop souvent méconnu ou contesté, Ozanam s'est attaché à le mettre en lumière. « On a trop élargi, écrit-il, l'abîme entre le moyen âge et la renaissance, de même qu'en 476 on ouvre un abîme et que l'on dit : Voilà les temps modernes à droite, à gauche les

d'œuvre des poètes chrétiens du moyen âge : 2° *Histoire de la poesie chrétienne*, depuis le IVe siècle jusqu'au XVe.

temps anciens, entre eux rien de commun. Il ne fallait pas méconnaître ce qu'il y eut de paganisme littéraire dans les siècles où l'on attribue à la foi chrétienne l'empire absolu des esprits et des consciences. Les temps que nous divisons sont liés par deux chaînes : la chaîne d'or du bien, que Dieu fait; la chaîne de fer du mal,que Dieu tolère ; l'histoire n'a pas d'autre but que d'en retrouver tous les anneaux. »

Mais cette littérature naissante greffée sur le tronc de l'Evangile, ces premières créations de l'esprit nouveau ne vont-elles pas sombrer dans le même naufrage que les monuments les plus fameux de l'esprit ancien ? Durant le tumulte des invasions, poésie et éloquence, œuvres encore intactes ou déjà mutilées de la vieille civilisation, tout semble disparaître à la fois. On dirait, au pied de quelque cime des Alpes, une vallée jadis aussi riante que fertile, et qu'une avalanche formidable a transformée pour toujours en un lugubre amoncellement de rochers et de décombres. Qu'on se rassure, l'Eglise est là qui aime les lettres et qui prescrira à ses clercs, à ses moines, de multiplier leurs veilles, de redoubler d'efforts pour conserver à la postérité tant de trésors qu'on pouvait croire à jamais anéantis (1).

(1) « Quoi d'étonnant si les moines conservèrent l'antiquité ? Ils étaient l'antiquité même... S'il eût été donné à Pythagore de revenir visiter ces rivages de la Grande-Grèce qu'il avait aimés, à la vue de ces pieuses républiques de Saint-Benoît, à l'aspect de cette vie commune, de ce silence, de ces graves figures enveloppées de leur pallium, errant sous les portiques, il aurait cru retrouver ses écoles. Et pourtant il y avait entre

Sans doute, certaines voix s'élèvent contre une sollicitude jugée inutile, peut-être dangereuse : il est dur, s'écrie Ozanam, d'entendre saint Ouen citer en termes presque injurieux au tribunal du Christ Tite Live, Virgile et Cicéron; mais il faut se rappeler la dureté des temps dans un siècle où la violence des événements ne laissait plus de loisirs aux paisibles études et au culte désintéressé du beau; il faut surtout pardonner à des évêques à qui la sagesse païenne, quelle que fût sa renommée, paraissait insuffisante pour conduire le peuple chrétien à travers tant de périls au but marqué par la Providence.

Au reste, il est visible que si les nations de l'Occident et du Midi ont reçu de Rome la forme de leur langue et de leur poésie, c'est à l'Evangile seul qu'elles pouvaient demander ce souffle, cette inspiration qui, sauf de rares exceptions, fait absolument défaut aux héritiers dégénérés de Cicéron et de Virgile. Depuis longtemps le tronc païen avait perdu sa sève; ses derniers rejetons périssent desséchés.

La seconde tâche de l'Eglise, après avoir conservé l'antiquité, fut de recueillir et de développer ce qu'il y avait d'éléments féconds dans le chaos de la barbarie. Les Bretons convertis voulaient livrer aussitôt

les deux institutions toute la distance du christianisme. C'étaient ces hommes qui devaient renouveler l'Europe par la foi, par la science, par le défrichement du sol. Détachés du temps, ils étaient de tous les temps : les moines devaient être des hommes éternels. » (T. VI, p. 29.)

tous leurs temples aux flammes; saint Grégoire blâme ce zèle de néophytes. « Le christianisme développa chez les Germains cette droiture d'intelligence qu'une fausse philosophie n'avait point gâtée : il consacra dans leurs lois ces deux beaux sentiments : le respect pour la dignité de l'homme et pour la faiblesse de la femme. L'Eglise se garda bien de briser la harpe des bardes gallois et des scaldes germaniques ; elle la purifia, elle y mit une corde de plus pour chanter Dieu, les saints et les joies de la famille au foyer que le Christ a béni (1). » Et Ozanam ajoute immédiatement : « Le dernier effort de ce travail qui fait pénétrer la civilisation dans le monde barbare, qui rajeunit par la barbarie le monde civilisé, le terme glorieux où aboutit la première période du progrès chrétien, c'est Charlemagne. »

Charlemagne ! quelle grande et imposante figure, d'autant plus extraordinaire qu'au regard de l'historien superficiel elle semble émerger soudain du milieu des ténèbres qui la précèdent et qui la suivent ! Plus exact parce qu'il est plus profond, Ozanam montre comment le vieil empereur fut préparé, servi par les événements. « Nous regrettons peu pour lui cette

(1) T. I, p. 50. — On lit dans l'Avant-propos de l'*Histoire de la Littérature allemande*, par M. G.-A. Heinrich, l'un des plus chers élèves de F. Ozanam : « Cette délicatesse de sentiments dont on découvre les premières traces chez les Minnesænger et qui fait encore aujourd'hui la plus grand charme de la poésie allemande, ne procède à coup sûr ni de la sauvage richesse des héros de l'Edda, ni des mythes effrayants de l'ancienne religion. »

majesté solitaire qu'on lui prêtait... Au contraire, il n'y a pas de destinée plus glorieuse que d'être le dernier effort d'un long travail de la Providence et de l'humanité, que de survenir, prédit et attendu... C'est l'honneur de ce grand homme qu'on arrive à lui par quelque chemin qu'on marche, par les lettres comme par la religion et le gouvernement. Au lieu d'une colonne isolée dans le désert, c'est le beffroi qui couronne une ville, au pied duquel on arrive de toutes les portes, dont l'inévitable perspective se représente au détour de chaque rue (1). »

Affermir la chrétienté au dedans, l'étendre au dehors, voilà le programme abrégé de son règne : de ces deux devoirs, le premier fit de lui un législateur et le second un héros. Ses expéditions contre les Sarrasins et les Saxons sont le véritable prélude des croisades ; les chroniques qui les racontent portent la même empreinte religieuse et militaire que les ouvrages plus savants de Villehardouin et de Joinville.

Jamais avant lui, rarement après lui, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat ne parut scellée avec plus de grandeur pour le bien et l'honneur de la chrétienté. « Pendant quatre cents ans, l'empire germanique devint le centre des affaires du monde... Les hommes ne s'y trompaient pas : au milieu de cette organisation dont ils voyaient l'appareil extérieur, ils sentaient une puissance mystérieuse qui en était l'âme. Et quand l'empereur, au jour de son couronnement, se montrait, le

(1) T. IV, p. 526.

diadème en tête, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre le globe du monde, faisant porter devant lui la croix, la lance et le glaive, entouré de la féodalité sous les armes, et des députés des villes libres du Danube et du Rhin; en présence d'un si grand spectacle, la foule répétait cette acclamation solennelle : « Le « Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ a « l'empire! *Christus vincit, Christus regnat, Chris-* « *tus imperat!* » C'était la charte du moyen âge; c'était aussi la constitution de toute la société moderne qui ne peut être autre chose que la victoire de l'esprit sur la matière, le règne du droit, et l'empire invisible des idées divines, réalisées dans les lois humaines (1). »

Mais ce qui, dans Charlemagne, captive surtout Ozanam, ce n'est pas l'éclat de la dignité impériale ou le nombre de ses victoires, ou le prestige de sa législation; c'est avant tout l'impulsion féconde qu'il sut donner à l'étude des lettres, ce sont « ces règlements souvent négligés, toujours rappelés, qui restaurèrent les écoles déchues, en suscitèrent de nouvelles, et en formèrent comme un réseau lumineux assez vaste avant la fin du neuvième siècle pour couvrir la France, la Lombardie et la Germanie jusqu'au Weser. » Les lettrés, les hommes de science se pressaient à la cour de ce conquérant, qui semblait n'avoir ambitionné la force que pour la mettre au service de l'esprit.

Les monastères d'Irlande avaient alors une renom-

(1) T. IV, p. 326.

mée exceptionnelle. La race celtique était singulièrement propre aux études : les anciens eux-mêmes en ont marqué leur étonnement. On vit se renouveler, dans l'Irlande du ve siècle, cette vive curiosité qui, depuis cinq cents ans, avait fait de la Gaule une émule de Rome. « Ce peuple de pâtres, resté si longtemps hors du commerce intellectuel du monde, veut savoir tout ce qu'il a ignoré. Nulle part les noces de Mercure et de la philologie (1) ne furent célébrées avec plus d'enthousiasme que sur les bords glacés de cette île du Nord où jamais les muses païennes n'avaient posé les pieds. Les Irlandais ont entrelacé dans la couronne légendaire de leurs saints le rameau d'or d'Homère (2). » Là, derrière les murs des cloîtres, au milieu des labeurs et des périls sans cesse renaissants de l'apostolat, la poésie latine est cultivée avec amour.

Ce n'est point assez. Remontant plus haut, au delà des modèles romains, ces néophytes de la civilisation apercevaient l'antiquité grecque, alors presque ignorée dans l'Occident, comme une région plus vaste et plus merveilleuse où ils brûlaient de s'aventurer. Les hymnes de saint Gall, comme celles de Bangor, se parsèment d'hellénismes. Et cette ferveur littéraire

(1) Allusion au titre du Manuel si célèbre alors de Martianus Capella.

(2) La légende de saint Patrice, qui convertit l'Irlande à la foi catholique, offre un trait bien caractéristique. On raconte qu'après trente ans de prédication, il désira voir le fruit de ses travaux. Dieu permit qu'il fût ravi en esprit au sommet d'une montagne, d'où l'Irlande lui apparut toute en feu. Ce feu, ajoute Ozanam, était celui de la science autant que de la foi.

n'est pas un entraînement d'un jour. Trois cents ans plus tard, elle jette encore en Irlande un tel éclat qu'on accourt de toutes parts puiser à cette source abondante. Possédé de la double passion de la lecture et de l'enseignement, Alcuin, sollicité de se fixer à la cour d'Aix-la-Chapelle, ne consent à vivre et à mourir sur une terre étrangère qu'autant qu'il lui sera permis de vivre dans la solitude et qu'on lui fera venir au moins « quelques-unes de ses fleurs d'Angleterre » ; il veut parler de ses livres.

La tradition se trompe quand elle fait de Charlemagne le fondateur de l'Université; mais c'est lui qui a accoutumé tout ce qu'il y avait de docte chez les peuples voisins à prendre le chemin de la France; c'est de lui que Paris reçut « ce pouvoir de la parole publique, dont nos pères comprenaient déjà toute la grandeur, lorsque, cherchant à se rendre compte des fonctions que la Providence partageait aux peuples chrétiens, ils voulaient qu'elle eût donné le sacerdoce aux Romains, comme aux aînés, l'empire aux Germains, comme aux plus jeunes, et l'école aux Français, comme aux plus intelligents (1) ».

Après Charlemagne, de nouveaux barbares couvriront l'Occident de nouvelles ruines; une nouvelle nuit succédera presque sans transition à cette première aurore, mais le flambeau que le grand empereur avait allumé ne s'est jamais éteint. Comme l'écrit Ozanam à la dernière page de ses *Etudes germaniques*,

(1) T. IV, p. 505.

les destinées de l'esprit humain sont désormais assurées

Ces belles études sur les siècles les plus obscurs de l'histoire chrétienne eussent suffi à la renommée d'un écrivain, mais, nous l'avons vu, le rêve d'Ozanam allait plus loin : il voulait écrire une histoire complète de la civilisation depuis la diffusion de l'Evangile dans le monde romain jusqu'à la fin du XIIIe siècle, et embrasser dans le même tableau, après la peinture de l'œuvre réparatrice de Charlemagne, ce qui se fit de grand en Angleterre au temps d'Alfred, en Allemagne sous les Othons, en France sous les premiers Capétiens.

« Alors, continue-t-il (1), j'aurais les trois plus glorieux siècles du moyen âge : les théologiens comme saint Anselme, saint Bernard, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure; les législateurs de l'Eglise et de l'Etat : Grégoire VII, Alexandre III et Innocent IV, Frédéric II, saint Louis, Alphonse X ; toute la querelle du sacerdoce et de l'empire, les communes, les républiques italiennes, les chroniqueurs et les historiens, les universités et la renaissance du droit; j'aurais toute cette poésie chevaleresque, patrimoine commun de toute l'Europe latine (2), et au-dessous toutes ces traditions épiques

(1) Dans une lettre à M. Foisset, datée du 26 janvier 1848 (T. XI, p. 211).

(2) Assertion heureusement commentée par M. G.-A. Heinrich à la première page de sa thèse française de doctorat (*Le*

particulières à chaque peuple, et qui sont le commencement des littératures nationales; j'assisterais à la formation des langues modernes, et mon travail s'achèverait par la *Divine Comédie*, le plus grand monument de cette période, qui en est comme l'abrégé et qui en fait la gloire. »

Le plan était vaste, et l'on voit avec quelles majestueuses proportions l'édifice apparaissait à l'imagination qui en arrêtait ainsi avec tant d'amour les lignes principales. La mort prématurée qui a brisé cette plume infatigable lui a laissé à peine le temps d'esquisser çà et là quelque fragment de ce magnifique ensemble : c'en est assez pour justifier et augmenter tous nos regrets.

Tel le morceau intitulé : *Des Niebelungen et de la poésie épique* (1), qui donna à Ozanam l'occasion d'exposer ses vues les plus pénétrantes sur la formation et le développement des épopées populaires, dans lesquelles au travail personnel de l'homme se mêle l'action providentielle des sociétés. Là, comme au temps d'Homère, les plus grands honneurs sont réservés au poète, qu'on appelle « l'homme aux pensées sublimes, et dont la mémoire est pleine de chants ». A lui d'ins-

Parcival de Wolfram d'Eschenbach et la légende du Saint-Graal), thèse dédiée « à la mémoire vénérée de Frédéric Ozanam, pieux hommage de reconnaissance et de regrets » : « Ce sont les mêmes légendes qui charment l'imagination de tout l'Occident, partout où s'étend l'influence de la civilisation chrétienne. C'est que l'histoire intellectuelle du moyen âge se résume en un seul fait : l'éducation des peuples naissants par l'Eglise. »

(1) Inséré dans les *Mélanges*, T. VIII, p. 187-216.

truire et d'amuser les foules ; à lui de conseiller et de reprendre les rois. Certes, comparées à l'idiome si riche et si harmonieux des Hellènes, les langues du Nord sont bien pâles, bien rudes, bien pauvres surtout en expressions propres à rendre toutes les délicatesses de l'âme; mais à travers les aspérités de la forme, au milieu de tant de scènes de violence et de carnage, perce une pensée morale singulièrement profonde, la lutte de la vertu et du vice, de la lumière et des ténèbres : « d'un côté la puissance du mal s'introduisant sous la figure du serpent, avec l'aide de la femme, de l'autre le héros, incarnation de la nature divine, subissant la mort pour la vaincre et pour expier une ancienne malédiction ».

Veut-on savoir maintenant comment Ozanam jugeait ce régime féodal si exalté par les uns, si dénigré par les autres, ce régime auquel un juge peu suspect, Littré, a rendu ce témoignage, qu'il a été favorable à notre développement national, à notre puissance et à notre fortune? Parmi les notes rédigées au cours d'un de ses voyages sur les bords du Rhin, on lit ce qui suit, à propos du manoir de Stolzenfels, dont la munificence d'un prince venait de relever et de meubler les murailles :

« Il n'en coûte rien maintenant pour se croire trans porté au siècle de la chevalerie, et pour se représenter les conditions de la vie féodale. On comprend cette vie solitaire mais indépendante, incommode mais superbe ; cette richesse qui ne donnait point ce que nous appelons l'aisance, mais la force ; ce plaisir des

yeux qui dominaient une admirable contrée sans y découvrir ni maître ni obstacle. A cette hauteur au-dessus des petits intérêts et des petites craintes, il était facile que les cœurs fussent élevés, invincibles. Si les nobles ont fait les châteaux, on peut dire aussi que les châteaux ont fait les nobles. Rheinfels, Ehrenfels, Marxburg, Stolzenfels, Heidelberg, ce sont les berceaux, ce sont les nids de tous ces aigles de batailles ; s'ils n'avaient pas habité dans les tempêtes, ils n'auraient pris ni un vol si haut ni une âme si intrépide (1) ».

Mais en face de la monarchie en apparence toute-puissante et de l'aristocratie féodale en apparence inexpugnable, le tiers état occupait une place et jouait un rôle : les cités s'imposaient, se jugeaient, se gardaient elles-mêmes. « Ainsi vivaient nos pères, générations intelligentes, dont le sens était droit, le cœur vaillant et les bras forts, dont on a calomnié les mœurs pour discréditer leur foi... De longues prospérités étaient promises à la société européenne. Il semblait surtout que le quinzième siècle, en scellant la clôture du grand schisme, en ouvrant à l'Orient et à l'Occident les portes des deux Indes, conviait l'humanité tout entière à de nouvelles et merveilleuses destinées... Du moins il nous est permis de conclure que les plus chères libertés des peuples sont écloses sous la fécondante influence du catholicisme, et sans oublier la mission céleste de la religion dont nous

(1) T. XI, p. 201.

sommes les disciples, il nous est consolant de rappeler ses bienfaits d'ici-bas (1). »

Voilà certes des jugements bien sympathiques; mais Ozanam était à la fois trop éclairé et trop équitable pour imiter ces détracteurs du présent qui prêtent trop généreusement au passé toutes les qualités et toutes les vertus. Dans le domaine intellectuel, sous l'apparente uniformité des sentiments et des croyances, l'historien du moyen âge aperçoit un fonds incohérent de superstitions et de préjugés, débris de toutes les erreurs qui s'étaient succédé en Occident depuis la chute du paganisme. Il n'en va pas autrement dans le domaine moral. « Durant ces siècles où l'on a coutume de représenter le christianisme régnant sans combat sur les âmes pacifiées, deux causes mal connues firent le péril de la foi et le scandale des mœurs. D'un côté, les souvenirs du paganisme, plus vivaces qu'on ne pense; de l'autre, le vieux levain de la barbarie, l'instinct de la chair et du sang. Vainement l'Eglise professait le respect de la vie humaine; ce temps aimait le spectacle de la mort : il se satisfaisait par les guerres incessantes, par les vengeances, par l'atrocité des supplices : châtiée dans les monastères, la concupiscence prenait

(1) Conclusion d'un article intitulé : *Protestantisme et Liberté* (T. VIII, p. 269), article lequel, pour le dire en passant, contient une réponse fière et ferme tout ensemble à ceux qui font dater, en Europe, la liberté politique et sociale de la révolte de Luther et de Calvin. Le siècle de la réforme fut, au contraire, celui de l'établissement universel de la monarchie absolue.

sa revanche dans les palais... Les vaisseaux qui ramenaient les croisés, rapportaient tous les vices de l'Orient, et en présence des débordements qui suivirent les guerres saintes, saint Bernard eut à se défendre de les avoir prêchées (1). »

Mais, ajoute aussitôt Ozanam, si le moyen âge eut le malheur de connaître le mal, il eut le mérite de le haïr. Il n'usa pas de nos ménagements et de nos délicatesses. Répandue par des saints, par des âmes ardentes, la vérité catholique, aux prises avec tant d'obstacles, tira de ce désordre les prodiges de vertu, de noblesse et de grandeur que nous admirons.

Du moins si l'édifice élevé par la science d'Ozanam est incomplet, il a reçu son couronnement. De bonne heure Dante lui était apparu comme le sommet lumineux où brillent de leur plus vif éclat la foi et la philosophie, les aspirations intimes et les mœurs publiques du moyen âge chrétien. Mais évidemment la voie avait été frayée à l'illustre poète ; le siècle qui le vit naître fut aussi celui du plus fécond épanouissement de la pensée catholique, le siècle de saint Louis et de sainte Elisabeth, le siècle de saint Dominique et de saint Thomas, le siècle de saint François et de saint Bonaventure : comment l'âme si éminemment religieuse d'Ozanam eût-elle passé indifférente à côté de tant de noms vénérés qu'entoure la double auréole de la célébrité et de la vertu ? Toutefois les

(1) T. V, p. 207.

grands événements de l'histoire ou les joutes passionnées de la scolastique l'attiraient moins que les élans inspirés de la poésie. De là, la prédilection toute particulière avec laquelle il a étudié la vie et les œuvres du solitaire d'Assise, puis de ses premiers disciples.

« Les saints sont vraiment les grands hommes de l'humanité, les cœurs aimants par excellence, et tous nos romans sont bien froids en comparaison. Une chose surprenante quand on lit leur vie, c'est la prodigieuse variété qui y règne, malgré la ressemblance des idées et des sentiments. » Je ne connais pas d'épigraphe mieux appropriée que ces paroles de Lacordaire au volume d'Ozanam sur les *Poètes franciscains*. Non seulement il est écrit avec un charme qui faisait dire à J.-J. Ampère : « On est stupéfait qu'il soit possible de parler avec tant de grâce de ces pauvres moines : cela aurait bien étonné Voltaire » ; mais à lui seul ce livre est une éloquente démonstration, en attestant à quel point le christianisme était parvenu à attendrir les descendants de tant de peuples barbares, et à rouvrir dans les âmes les sources taries des bienfaisantes émotions. N'a-t-on pas vu M. Renan lui-même s'enthousiasmer pour la grande et douce figure de saint François, et mettre la civilisation moderne au défi d'accomplir la moindre patrie des miracles sociaux opérés par le mendiant d'Assise (1) ?

(1) Voici sur ce point quelques aveux de cet écrivain si tristement célèbre : « Les siècles de petite vertu comme le nôtre sont

Si Ozanam n'a pu toucher sans émotion à cette poésie des vieux âges, c'est, il l'avoue, que par le cœur et l'imagination il s'était fait le contemporain des événements et des hommes qui l'inspirèrent. Plus d'une fois, et toujours avec un nouveau ravissement, il avait visité cette Ombrie que Dante comparait à l'Orient pour sa splendeur, et où d'antiques cités sont encore assises ou suspendues çà et là dans des attitudes superbes, au milieu d'un paysage qui unit à la majesté des grandes montagnes la beauté de douces et souriantes vallées (1). C'est là qu'il s'éprit d'amour pour le grand saint dont il avait sous les yeux tout à la fois l'humble berceau et la tombe vénérée, pour celui qui échangea les jouissances d'une vie toute mondaine contre les autorités du cloître et vécut « errant et mendiant, mangeant le pain d'autrui, comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, comme tous ces pauvres glorieux à qui Dieu n'a donné ni toit ni repos en ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs

essentiellement sceptiques. Jugeant tout à leur mesure, ils proclament impossibles et chimériques les grandes figures idéales du passé. Entre beaucoup de fruits excellents, la vie monastique avait l'avantage de soustraire à la vulgarité quelques âmes choisies, destinées à une mission spéciale d'enseignement religieux et moral. » Et ailleurs : « Après le christianisme, le mouvement franciscain est la plus grande œuvre populaire dont l'histoire se souvienne. » La même conclusion ressort de l'article que M. Gebhart a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er septembre 1886), sous ce titre : *L'Apostolat de saint François d'Assise. Une renaissance religieuse au moyen âge.*

(1) Voir, notamment, T. V. p. 51, et sa lettre à M. Janmot (T. X, p. 214).

pour visiter les peuples, les délasser et souvent les instruire (1). »

Mais ce religieux dont la tendresse égale la pieuse énergie, après avoir appris à aimer Dieu au-dessus de tout le reste, le cherchera partout, le demandera à la nature entière, et invitera toutes les créatures à célébrer avec lui leur Créateur. « Où d'autres yeux n'aperçoivent que des beautés périssables, il découvrait comme d'une seconde vue les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral et les mystères de la nature avec ceux de la foi (2). » Ni dans la lyrique grecque, ni même chez les prophètes hébreux, on ne rencontre une pareille explosion de sentiment. On dirait un nouveau Moïse qui a vu Dieu face à face, et redescend de la montagne pour laisser déborder son âme purifiée, enflammée et ravie. Sans doute ce langage mystique, que nous ne comprenons plus, n'excite aujourd'hui dans le monde que sarcasmes, ou du moins que dédaigneux sourires : on le traite d'éblouissement et de rêveries ; mais qui dit mysticisme dit aussi croyance, amour, enthousiasme, trois choses dont notre société sceptique se déshabitue chaque jour davantage. Qui dira d'ailleurs tout ce

(1) T. V, p. 68.

(2) Si les mystiques professent une telle sympathie pour la création tout entière, c'est qu'ils la considèrent moins dans sa dégradation présente, que dans la pureté primordiale du plan divin. Chose étonnante, il y a dans les *Elévations* de Bossuet, comme dans les écrits théologiques de saint François de Sales, des accents d'affection et d'admiration pour la nature qu'on pourrait croire renouvelés du grand saint d'Assise.

que ces naïves poésies du moyen âge cachaient de foi vivante et d'héroïques vertus?

Mais comment songer ici à une analyse? Peut-on analyser une fleur sans lui ôter le frais éclat de sa corolle et les parties les plus exquises de son parfum? Voilà pourquoi, plutôt encore que par crainte d'être trop long, je me borne à mentionner en passant la belle légende des *Fioretti di san Francesco*, si ingénieusement comparée à « un reliquaire dont les émaux représentent avec naïveté les miracles du saint et les figures de ses principaux compagnons ». Les plus pieux, les plus touchants et les plus aimables de ces récits ont été mis en français par la main délicate de Mme Ozanam, et le vieux narrateur a dû être bien surpris de revivre avec autant de grâce sous la plume de sa moderne traductrice. Mais le joyau par excellence de la poésie franciscaine, c'est cet hymne qu'à la suite d'une extase saint François dicta un jour à frère Léonard et qu'il appela lui-même le *Cantique du Soleil:* « œuvre bien courte, où cependant l'on trouve toute son âme : sa fraternelle amitié pour les créatures; la charité qui poussait cet humble et timide à travers les querelles publiques; cet amour infini qui, après avoir cherché Dieu dans la nature et l'avoir servi dans l'humanité souffrante, n'aspirait plus qu'à le trouver dans la mort. On y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs. Le langage a toute la naïveté de l'idiome populaire; le rythme, toute l'inexpérience d'une versification peu exercée... Ce n'est qu'un cri,

mais c'est le premier cri d'une poésie naissante, qui grandira et saura se faire entendre de toute la terre (1). »

La même contrée devait en effet, dans les desseins de la Providence, être un foyer de sainteté et le berceau de l'art. Du *Sacro Convento*, élevé sur le tombeau du glorieux patriarche, et de tant d'autres sanctuaires consacrés par la piété populaire, sortirent les premières inspirations du génie. Aujourd'hui encore, la basilique d'Assise, peuplée de chefs-d'œuvre, s'offre aux regards ravis du visiteur non seulement comme une prophétie monumentale de la vie posthume de saint François, mais comme une galerie de grands hommes, ses fils spirituels : architecture, tableaux, fresques et sculptures redisent et commentent à l'envi cette inscription si expressive dans sa concision : *Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet.*

C'est qu'en effet, par une sorte de miracle, un religieux qui n'avait vécu que pour les pauvres, prêché que dans leur langue, fut véritablement le père de toute la peinture comme de toute l'éloquence, comme de toute la poésie italienne. Il est devenu le héros céleste d'une véritable épopée séraphique (2). Et comme

(1) T. V, p. 80. — C'est faire étrangement fausse route que de se représenter sur certaines apparences, à l'exemple de Schopenhauer, saint François et ses disciples comme les « pessimistes du moyen âge ».

(2) Tel est précisément le sujet d'un très grand et très beau volume que M. Thode a fait paraître à Berlin, il y a quelques années, et qui d'un bout de l'Allemagne à l'autre a été accueilli avec une faveur tout exceptionnelle.

aux vertus solitaires du cloître les disciples de saint François allièrent une force d'expansion surprenante, on vit ces légions de prêcheurs que l'Eglise jetait à travers le monde emprunter hardiment la langue du peuple pour parler au peuple, ressuscitant ainsi l'action exercée par le christianisme des premiers siècles. Dans cette Italie en proie à tant de factions, désolée par tant de luttes et de vengeances, ils allaient de ville en ville, de bourgade en bourgade, messagers de concorde et de charité. A leur parole, le monde entier, où tout à l'heure on n'entendait que des cris d'oppression et de vengeance, semble comme malade d'amour : c'est une nouvelle trève de Dieu plus merveilleuse encore que la première.

Ces nouveaux croisés marchaient, chantant des psaumes, improvisant des vers, parce que seule la poésie pouvait traduire les élans de leurs cœurs. Un siècle plus tard, l'auteur de l'*Imitation*, fatigué des âpres discussions qui passionnaient les écoles, jettera du fond de sa cellule ce cri qui est une prière : « Que tous les docteurs se taisent ; ô mon Dieu, parlez-moi seul. » Cet ardent désir d'une union plus étroite avec Dieu que celle que peuvent donner le raisonnement et la science, n'est-ce pas là ce que respirent ces chants religieux qui ont valu à d'obscurs franciscains une place d'honneur au milieu des poètes du XIIIe siècle ?

Parmi eux, il en est un vers lequel Ozanam s'est senti attiré d'une façon toute particulière, précisément parce que l'Ordre de Saint-François n'eut pas de poète plus remarqué.

De bonne heure, Jacopone de Todi fut tourmenté d'une passion qui aspirait à quelque chose de grand : alors que le monde applaudissait à sa fortune, on le vit s'ensevelir dans un cloître, et du jurisconsulte déjà célèbre la douleur et la solitude firent un poète. « De même que le ciseau fait voler en éclats les couches de pierre sous lesquelles se dérobait la forme conçue par le sculpteur, ainsi la pénitence, en frappant à coups redoublés sur Jacopone, emportait l'une après l'autre toutes les passions qui retenaient l'inspiration prisonnière (1). » Fatigué du temps, il se retourne vers l'éternité, et il suffirait à sa gloire d'avoir composé le *Stabat*, cette complainte divine dont les strophes attendries et monotones « tombent comme des larmes ». Mais capable de tous les emportements quand il châtie, comme de tous les ravissements quand il contemple, il lui est arrivé en mainte occasion de joindre aux ardeurs mystiques de sainte Thérèse le zèle amer et satirique d'un Savonarole. Sa pensée ne recule ni devant les abîmes, ni devant les hauteurs de l'infini, et c'est lui plus que tout autre qui a appris et frayé à Dante la route de l'enfer et du paradis.

Voilà les poèmes populaires, tantôt frais et suaves comme la rosée du ciel, tantôt emportés et menaçants comme le vent d'orage, qu'Ozanam commentait dans sa chaire de Sorbonne avec le même enthousiasme qu'un érudit de la Renaissance eût fait un chant de Virgile ou un dialogue retrouvé de Platon. Si rien ne

(1) T. V, p. 181.

manquait à la hardiesse de l'initiative, rien non plus ne manqua à l'éclat du succès.

Mais nous avons hâte de terminer ce chapitre par l'analyse des travaux remarquables consacrés par Ozanam à l'illustre poète de Florence. L'imagination et la raison, l'érudition et la sensibilité brillent tour à tour dans sa belle thèse sur la *Philosophie de Dante ;* l'œuvre fit époque dans le monde savant au moment où partout, jusque dans le palais des rois (1), la *Divine Comédie* redevenait un sujet d'études, sans doute à cause de l'affinité secrète qu'offrent avec les agitations de notre siècle les luttes que le poète du moyen âge a retracées de sa plume éloquente (2). Quelques années auparavant, dans un de ses cours les plus applaudis, Villemain avait signalé les multiples aspects du génie de Dante: « Poète national par excellence, il aura dans son langage l'énergie populaire avec la sublimité ou la dou-

(1) On sait en effet que, dans sa jeunesse, le roi Jean de Saxe a publié sur Dante un volume particulièrement estimé.

(2) N'est-ce pas à propos de Dante qu'un critique écrivait naguère : « On dirait qu'il y a deux hommes dans chaque grand poète, l'un de tous les temps et de tous les pays, l'interprète des sentiments généraux, s'inspirant de lui-même, de la création, du problème de notre destinée, enfin de ce spectacle mobile, mais perpétuel, qu'offrent à la pensée l'âme, la nature, l'humanité ; l'autre qui réfléchit seulement les nuances de son époque, les douleurs comme les joies passagères qui sont particulièrement propres aux esprits d'alors... De ces deux poètes, si l'on peut dire, qui se relient et se concentrent dans l'unité puissante du génie, l'un est éternel, toujours accessible, toujours admiré : mais à certains moments on remonte vers le second par l'enthousiasme, on se reconnaît en lui avec orgueil, quand les événements remettent à nu les mêmes plaies du cœur » ?

ceur mystique ; il empruntera sans cesse à la riche nature dont il est entouré, au souvenir de ses fautes, de ses combats et de ses souffrances, mainte image de la vie réelle et des mœurs de son temps ; et pourtant, à certaines heures de son inspiration, il sera le plus idéal et le plus recueilli des poètes religieux. Lui qui tenait dans ses mains la malédiction des prophètes et la lançait au gré de sa haine et de sa justice, il trouvera les accents les plus purs qui aient jamais retenti sur la lyre, pour porter jusqu'à Dieu la prière et l'espérance humaines. »

Et cependant, si grand qu'il fût, la France du XVIIe et du XVIIIe siècle le connaissait à peine et ne le célébrait que sur la foi de sa renommée. Les noms les plus brillants du passé vont ordinairement à l'immortalité portés par une admiration traditionnelle et ignorante, et selon la remarque très fine d'Ozanam, les hommes illustres ont peu à se louer de ces complaisances paresseuses de la postérité. « Il semble, écrit-il (1), qu'une justice suffisante leur ait été rendue, parce qu'on leur paye à l'occasion un tribut de vulgaires louanges, tandis que leurs titres les plus précieux restent ensevelis dans la poussière. En sorte que, s'ils pouvaient tout à coup soulever les pierres de leurs tombes, on ne sait quel sentiment les agiterait davantage, ou l'indignation de se voir ainsi méconnus, ou l'orgueil d'être entourés de tant d'hommages, alors même qu'on les connaît si peu. Dante a

(1) T. VI, p. 51.

fait l'expérience de ces singulières destinées de la gloire humaine. »

Son poème, quelque profonde qu'y soit l'empreinte des événements d'alors, se rattache à ce qu'il y a de plus profond et de plus immuable dans les préoccupations de l'humanité : c'est à ce caractère qu'on reconnait le véritable génie. Aussi Lamartine, frappé de ce retour universel à la *Divine Comédie*, y saluait-il avec raison une révolution dans l'esprit de notre siècle, et « le symptôme d'une renaissance de la poésie grave et philosophique chez une nation qui a trop longtemps confondu la poésie et la futilité. »

De loin, les créations extraordinaires d'un Homère, d'un Aristote, d'un Shakspeare, apparaissent comme autant de monuments solitaires ; en réalité elles ne sont que le parfait épanouissement d'une lente germination antérieure. C'est ainsi que Dante a reçu des siècles précédents non son talent, mais la matière sur laquelle il l'a exercée : selon la belle expression d'Ampère, on arrive à lui par toutes les voies comme à la mer par tous les fleuves, lorsqu'on creuse attentivement les annales littéraires du XIe au XIIIe siècle. Dante ne touche pas un sujet, ne développe pas une idée, n'emploie pas une image où quelqu'un de ses devanciers n'ait laissé un souvenir, un sourire ou une larme. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire au Ve volume des *Œuvres complètes* d'Ozanam le savant chapitre intitulé : *Des sources poétiques de la Divine Comédie.*

Il n'est pas jusqu'à la fiction servant de cadre à cette

majestueuse épopée, qui n'ait été suggérée au poète par tout ce qu'il lui avait été donné de voir et d'entendre. Dès son premier pas il se met en possession du monde invisible : or chroniques et légendes nous offrent un nombre infini de descriptions de la vie future, rappelant au milieu des désordres de la terre l'ordre divin qui les domine, les explique et les répare. Avant Dante, bien d'autres avaient parcouru ces espaces, que sa foi, son génie et sa haine allaient remplir de tant de créations sublimes. « Toute la poésie du moyen âge, comme ses créations artistiques, était pleine des spectacles de l'éternité, car de même que les songes de la nuit se forment des pensées du jour, de même les poètes rêvent de ce que les peuples croient. » Dante n'a eu, pour ainsi dire, qu'à retenir les visions magnifiques qui, rapides et fugitives, avaient visité les solitaires des Thébaïdes et les contemplatifs du cloître, et à en faire descendre pour toujours la clarté dans ses vers.

Mais s'il a été le poète de l'humanité, à un plus haut degré encore il fut le poète de son temps : son œuvre a jailli de son âme meurtrie par les fiévreuses agitations des luttes politiques, assombrie par les larmes et les souffrances de l'exil. L'enfer, le purgatoire et le paradis : il ne lui fallait rien moins que cette scène infinie pour y évoquer tous ses contemporains, dessinés à la façon rude et grandiose de Michel-Ange : comme l'a dit un moderne, il ne trouva pas ce triple univers trop grand pour être le tribunal d'où il prononçait les arrêts de ses vengeances, le temple qu'il élevait à la

religion de son amour. Aussi pour le comprendre, faut-il l'avoir suivi à travers les vicissitudes de sa jeunesse et les orages de son âge mûr, de Florence, sa patrie bien-aimée, « le bercail de ses premiers ans », jusqu'à Vérone et à Ravenne, où il meurt sans que la plus généreuse hospitalité ait jamais pu consoler l'illustre banni. A l'exemple de son ami Ampère, Ozanam avait entrepris avec joie plus d'un « voyage dantesque », et dans ses leçons sur le grand poète de Florence, ses impressions de touriste se mêlent de la façon la plus heureuse aux lumières et aux découvertes infatigables de son érudition.

On ne saurait méconnaître une sorte d'enthousiasme religieux dans les pages qu'Ozanam a consacrées à cet homme extraordinaire dont la figure se dessine en traits de feu au milieu de l'histoire confuse du moyen âge (1). Il goûtait une satisfaction des plus vives à découvrir les vues profondes de ce hardi

(1) Ozanam fait observer quelque part que le moyen âge, pris dans son ensemble, est une de ces périodes où, par le fait de la communauté des doctrines, le caractère individuel s'atténue et s'efface devant ce qu'il appelle « le génie du temps ». Et selon sa coutume il commente ici sa pensée par une de ces comparaisons magistrales qui lui étaient familières : « Si quelques figures d'élite ressortent de la masse, elles ne s'en détachent pas ; elles font partie de l'édifice politique où elles eurent leur place, et lui empruntent une valeur pour ainsi dire monumentale ; pareilles à ces statues de nos basiliques qu'on admirerait peu, isolées sur un piédestal au milieu du parvis, et qui pourtant nous semblent belles, rangées en longues galeries, à l'ombre des niches curieusement ciselées ou sous la douteuse clarté des vitraux. » — Par la hauteur de son génie, Dante sort de la règle commune. C'est une exception unique, alors sa rivale chez aucune autre nation de l'Occident.

mythologue du christianisme, à pénétrer la pensée du poète, si souvent voilée sous des images tour à tour imposantes ou gracieuses, à analyser par de patientes recherches tant de merveilleuses surprises de délicatesse ou d'énergie. Il méditait ces strophes inspirées avec la passion que ressent un archéologue à la vue de quelque immense édifice où les siècles ont imprimé leur trace. « Mes études sur Dante, disait-il, m'ont fait éprouver quelque chose de pareil à mon voyage de Rome; cette servitude douce et volontaire qui enchaîne l'âme parmi les ruines la fait se complaire aussi au milieu des souvenirs. Et que sont les souvenirs, sinon d'autres ruines plus tristes et en même temps plus attachantes que celles que le lierre et la mousse recouvrent? Et n'est-il pas aussi pieux de s'arrêter aux légendes et aux traditions de nos pères, que de s'asseoir sur les débris des aqueducs et des temples dont l'antiquité a semé notre sol ? »

D'autres ont considéré Dante de préférence comme le créateur de la poésie italienne, comme le précurseur immédiat de Pétrarque et de Tasse ; ils ont admiré cette versification si cadencée, si harmonieuse, où les images grandioses côtoient sans disparate les comparaisons simples et familières. D'autres encore ont cherché dans ses strophes éloquentes l'écho des rivalités qui mettaient alors l'Italie en feu, les luttes des Guelfes et des Gibelins, de Florence et de Pise, du sacerdoce et de l'empire. Ozanam se choisit un autre domaine alors peu exploré, quoique non moins fécond: Dante lui apparut comme la personnification idéale

de la science, de la philosophie et de la théologie du moyen âge, déroulant les plus hautes théories politiques, les discussions les plus subtiles et la cosmologie la plus complexe au milieu des splendeurs de l'épopée. « On est effrayé, écrit-il, de contempler ainsi ramassé sur une seule tête le passé intellectuel du XIIIe siècle et peut-être de l'humanité tout entière. »

Dans ses déductions savantes, Dante suit presque partout saint Thomas, l'expression la plus complète de la pensée philosophique du XIIIe siècle ; mais sur les traces et par l'intermédiaire de ce beau génie, il plonge jusque dans les écoles les plus fameuses de l'antiquité. Voilà comment Ozanam a été amené à exposer successivement la doctrine de Platon et celle d'Aristote, et il l'a fait avec une connaissance des textes, une pénétration et un bonheur d'expression qui le rangent au nombre des interprètes les mieux inspirés de ces maîtres de la pensée. Dante lui-même, qu'il pénétrât dans les secrets du monde de l'âme ou de celui de la nature, ou qu'il dépeignît en traits de feu la lutte incessante, l'antagonisme gigantesque du bien et du mal à travers l'histoire, ne pouvait souhaiter ni un traducteur plus fidèle, ni un commentateur plus persuasif.

Mais si Dante continue le passé, il est en même temps, par quelques-unes de ses vues, un des plus hardis précurseurs de l'ère moderne.

Veut-on notamment connaître son système politique ? Ecoutons Ozanam : « Aux yeux de Dante, le dépositaire du pouvoir, même sous le nom de César

et le front ceint du diadème impérial, n'est que l'agent immédiat de la multitude. Entre tous les privilèges, nul n'est plus odieux au poète florentin que celui de la naissance ; il ébranle la féodalité dans sa base, et sa rude polémique, en attaquant l'hérédité des honneurs, n'épargne point l'hérédité des biens. Il avait cherché dans les plus hautes régions de la théologie morale les principes générateurs d'une philosophie de la société, il en devait poursuivre impitoyablement les déductions jusqu'aux plus démocratiques et aux plus impraticables maximes (1). » Hardiesse ou plutôt témérité funeste qui explique ce que déplore si justement Ozanam. « Le pauvre proscrit n'a pas trouvé dans sa couche funèbre le repos qui, là du moins, attend le reste des hommes. On l'en a tiré pour le jeter, encore couvert de son linceul, dans l'arène des factions. »

Aussi bien dès son vivant les inimitiés implacables qui le poursuivaient lui ont inspiré des explosions de haine. Contre tous ceux en qui son âme blessée croit découvrir des ennemis ou des traîtres, il a des anathèmes terribles dictés par la colère, écrits dans les amertumes de l'exil, et l'entraînement d'une indignation qui lui paraissait vertueuse lui fait répéter à la légère les calomnies de la renommée.

Mais détournons les yeux de ces écarts de la passion pour ne voir que les inspirations d'un génie capable de « s'enfoncer dans l'épouvante, pour en

(1) T. VI, p. 340.

tirer la grâce », et lorsque la raison l'abandonne au terme de sa route laborieuse, invoquant sous les traits de Béatrix la sagesse divine qui, par la voie du mystère, doit le conduire jusqu'au plus haut des cieux : alors, avec les auditeurs d'Ozanam, nous applaudirons sans réserve à cette page admirable :

« Dans l'Italie du XIIIe siècle, un homme s est rencontré dont l'âme a été de bonne heure façonnée par l étude, échauffée par la tendresse et par la douleur. Cet homme a l'inspiration, il a l'impatience de savoir ; son zèle n'a pas reculé contre l'inexorable ennui qui est au fond des sciences comme des plaisirs de la terre... Fatigué du temps, il se tourne vers l'éternité ; il la voit éclairée d'une tradition qui vient du fond des siècles. Il y entre, il y porte tout ce qu'il a d'art et de science, de colère et d'amour ; il se rend maître de l'ensemble, travaille pendant vingt ans jusqu'aux moindres détails, et ne se retire qu'en laissant partout la proportion et la beauté Et l'œuvre du poète forcera encore, au bout de cinq cents ans, l'admiration de ceux mêmes qui n'aiment ni la pensée de la mort ni celle de l'éternité, ni la théologie parce qu'elle en est pleine, ni l'Eglise parce qu'elle les prêche (1). »

D'aussi nobles accents, des vues aussi profondes font doublement regretter que l'édifice rêvé par la piété d'Ozanam soit resté si loin de son complet achèvement. « Dieu ne voulut pas que ce grand ou-

(1) T. VI. p. 500.

vrage, préparé par vingt ans de recherches, d'éloquence et de charité, reçût de la main de son auteur le sceau de la perfection. La mort devait le signer bien avant qu'il fût fini. Mais ce qui en reste suffit à l'illustration de notre ami, et ce qui en est perdu se retrouvera au livre où sont écrits les sacrifices des enfants de Dieu (1).. »

(1) Le P. Lacordaire. — N'avait-il pas comme le pressentiment de la destinée qui l'attendait, le jeune écrivain à qui échappait cette réflexion sur le *Novum Organon :* « Commencé laborieusement, ébauché douze fois en douze années différentes, cette vaste composition n'a point reçu la dernière main, et l'on y trouve à la dernière page ces mots qui découronnent tant de chefs-d'œuvre, et qui portent en eux une tristesse profonde, parce qu'ils sont pleins des larmes de la mort. *Cætera desiderantur* »? (T. VII, p. 414.)



CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉCRIVAIN

Caractères distinctifs du talent de Frédéric Ozanam : sûreté du goût, délicatesse du sentiment, grâce de l'imagination. — Les scrupules de sa conscience d'écrivain. — Dans ses ouvrages d'érudition, il pense en philosophe et parle en poète. — Eloges qui lui sont décernés par Villemain au nom de l'Académie française. — Charme particulier de ses lettres ; tour pittoresque de ses récits et de ses descriptions. — Quelques exemples de sa verve poétique

Je ne sais quel peintre a conçu un tableau représentant l'Allemagne et l'Italie s'unissant par les arts. « L'Allemagne était une jeune vierge, aux longs yeux d'azur, au maintien modeste et réfléchi, qui ressemblait à une figure d'Albert Dürer ; l'Italie, brune, couronnée de lauriers, avait l'air d'une muse du Parnasse de Raphaël. C'était la science demandant à l'inspiration sa flamme, l'inspiration demandant à la science ses conseils ; leurs mains s'enlaçaient comme celles de deux sœurs longtemps séparées, mais faites pour s'aimer et se comprendre. »

Ces lignes me paraissent définir très heureusement

le talent d'Ozanam, qui savait, dans son admiration, faire une part égale à Notre-Dame de Cologne et à Notre-Dame de Pise, à la littérature profonde et rêveuse des peuples du Nord et aux poésies enthousiastes des nations du Midi. Peut-être cependant le langage expressif et coloré qu'il affectionne reflète-t-il mieux encore l'Espagne du Cid que la vieille Germanie.

Que de fois l'érudition ne s'est-elle pas entendu reprocher son dédain de l'élégance ? Fière avant tout des documents qu'elle découvre et des textes qu'elle accumule, elle se croit dispensée de plaire à ceux qu'elle appelle « les profanes ». Sous la plume d'Ozanam, au contraire, c'est merveille de voir ses séduisants dehors.

Comme il l'a dit lui-même en renouvelant une pensée célèbre de Buffon, si les ouvrages excellents commencent par la pensée, c'est par la forme qu'ils durent. Mais chez lui la perfection du style était tout à la fois un don de la nature et un fruit du travail. Pour donner à ses idées le vêtement qu'il leur rêvait, aucun effort ne paraissait trop grand à la finesse de son goût. Sa conscience d'écrivain n'était ni moins délicate ni moins scrupuleuse que sa conscience d'homme et de chrétien. « Une lettre, des notes éparses, une page destinée à la publicité, tout ce qui sortait de sa plume portait l'empreinte d'un labeur difficile, d'un esprit inquiet, toujours mécontent de son œuvre, et d'une certaine indécision, hésitant entre les formes diverses et les nuances de l'expression. Ces singulières timidités d'une pensée qui s'effrayait d'elle-

même, se marquaient visiblement dans son écriture tourmentée, inégale, surchargée de ratures (1). » On sait jusqu'où Ozanam poussait le culte des lettres ; il se plaisait, nous le savons, à répéter qu'il avait en elles des amies très sévères, mettant à bien haut prix leur familiarité.

Juste récompense de ce persévérant labeur : il a connu ce qu'il appelle si bien, dans son *Discours sur la puissance du travail*, « le plaisir de l'effort vainqueur, la jouissance infinie de la vérité découverte ou de la beauté reproduite, le bonheur désintéressé, le frémissement de l'esprit aux approches de la lumière qui le visite ». Son style se recommande par une dignité sans prétention, une noblesse sans emphase, une élégance sans afféterie : les traces, je ne dirai pas pas de mauvais goût, mais de méprise, y sont rares. Il tenait en trop haute estime sa mission de professeur et d'écrivain pour imiter les beaux esprits constamment préoccupés de faire valoir la virtuosité de leur talent. « Chez eux, disait-il en s'appropriant pour un instant leur bizarre procédé, tout est sacrifié à la végétation d'une phrase heureuse, concentrée elle-même dans un mot que l'on place comme un germe, qui s

(1) Ces lignes sont empruntées à une notice des plus flatteus consacrée à son ancien maitre par M. Caro, qui avait été au collège Stanislas un des plus brillants élèves d'Ozanam. Cette notice a paru dans la *Revue contemporaine* (31 juillet 1856), sous ce titre : *Un Apologiste chrétien au XIXe siècle*. Quel rapprochement ! M. Caro, lui aussi, devait être enlevé aux lettres et à la philosophie, dans tout l'éclat de son beau talent, par une mort tristement prématurée.

développe, qui grandit, qu'on arrose, qu'on échauffe, et qui finit par étaler un verdoyant feuillage sur l'assemblée charmée. »

Il y a chez certains auteurs contemporains une grandeur plus imposante, ou une verve plus piquante, ou un esprit plus sémillant ; on en citerait difficilement qui se fassent lire avec plus de charme et exercent une plus durable séduction. Ce rare mérite, Ozanam le doit à son imagination, qui vivifie tout ce qu'elle touche, et à laquelle les recherches du savant avaient laissé toute sa grâce en lui laissant toute sa liberté : il le doit surtout à son cœur, qui s'ouvre de lui-même à l'émotion en face de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau : de cette source, d'où l'inspiration jaillit et s'épanche par mille canaux secrets, naissent chez lui une fleur, une grâce et une délicatesse de sentiment qui attirent et captivent. Jamais homme n'a senti plus vivement : c'était le tourment de sa vie, mais c'était aussi le secret de son talent.

Un autre don s'y ajoutait. Comme Dante, son poète favori, Ozanam abonde en réminiscences heureuses : grâce à d'ingénieux rapprochements empruntés tantôt à ses souvenirs classiques, tantôt à ses conceptions de poète et d'artiste, tantôt à ses impressions de voyage, il sait couvrir de fleurs les sentiers les plus arides et répandre je ne sais quelle douceur sur les aspérités de l'exposition scientifique. Ce qui en lui frappe et séduit le lecteur, ce sont ces traits que Cicéron appelait « les lumières du style » et qui sont à un écrit, et surtout à un écrit d'érudition, ce qu'est

la clarté du jour à un paysage. Les découvertes de l'érudit et les fines appréciations du lettré se marient sans effort sur le fond, ici sobre et discret, là chaud et imagé de son style : la solidité de la tige n'ôte rien à la délicatesse et à l'éclat de la fleur, ni l'opulence du feuillage à la maturité des fruits.

En appréciant Bacon, Ozanam a dit qu'il avait réuni sur sa tête la destinée du savant et celle du poète : le premier réduisant en chiffres et en formules les lois de la vie, pulvérisant dans son pilon ou volatilisant dans son creuset les trésors de la terre, tandis que pour le second tout dans la création est accord, splendeur, ravissantes visions. Dans un ordre d'idées bien différent de celui qui a occupé le célèbre chancelier anglais, Ozanam a joui du même privilège, et il n'est, pour ainsi dire, aucun de ses ouvrages auquel ne puisse s'appliquer l'éclatant témoignage que, dans une séance solennelle de l'Académie française, le 22 août 1856, Villemain décernait à la *Civilisation française au* v^e^ *siècle :* « Savant et naturel, dominé par une même pensée et rayonnant de mille souvenirs, exact et plein d'illusions charmantes, ce livre est une œuvre éminente de littérature et de goût. Il élève la critique à l'éloquence, et l'éloquence même, il la conçoit, il la cherche, il la trouve dans sa source la plus haute, dans son type qui ne meurt jamais, ou plutôt qui renaît toujours, dans l'instinct naturel de l'âme émue par le beau et le divin, par les seules grandeurs d'ici-bas, la vertu, la liberté, la science, et par les grandeurs d'en haut, celles que

nous promettent la foi et l'espérance chrétienne. »

Plus d'une page remarquable est là pour attester que maintes fois Ozanam a atteint à cet idéal de parler comme un poète, en même temps qu'il pensait comme un philosophe. Que dire, par exemple, de ce beau passage où Dante est si heureusement rapproché de Platon :

« Plusieurs traits généraux nous avaient paru d'avance devoir caractériser le génie philosophique du poète italien : l'étude de son œuvre nous les a rendus aisément reconnaissables. C'est une pensée hardie et naturellement métaphysicienne, qui se place tout d'abord dans le monde invisible, au-dessus du temps et de la terre, une expression métaphorique, non par caprice, mais par système, et qui s'empare de toutes les images de la création, parce que toutes sont des reflets des vérités éternelles qu'elle veut manifester... Mais n'est-ce pas également ce qui fait l'honneur principal du génie de Platon ? Lui aussi abandonne le monde des phénomènes ou des apparences, la caverne où se dessinent de pâles ombres, pour aller contempler les vérités absolues au grand jour de la métaphysique. Habitué à ne plus apercevoir dans les choses visibles qu'une représentation des conceptions divines, il voyait dans la nature un magnifique langage parlé par le Très-Haut, il essayait de le parler à son tour, et son style s'ornait de ces couleurs admirables qui font l'envie des poètes. Et cependant, il dédaigne de se perdre dans des spéculations oiseuses, ou de s'oublier au bruit flatteur de ses propres discours : sa parole ap-

pelle des résultats positifs et des réformes salutaires, toute science pour lui se résout dans la science du bien... A l'origine des choses apparaît la bonté infinie, la Raison suprême de qui provient tous les êtres et qui se révèle à toutes les intelligences... A ces hauteurs extrêmes, où le regard ne peut plus les suivre, le cygne des jardins d'Académus et le cygne de Florence planent encore de concert, et vont se perdre dans les mêmes splendeurs (1) » ?

En parlant des anciens philosophes, Ozanam invente ou découvre par une heureuse inspiration, dans leur texte même, des expressions d'un relief étonnant; c'est ainsi qu'une seule phrase lui suffit pour caractériser le lien qui rattache la scolastique à Aristote : « Entées sur ces deux racines, l'ontologie et la logique péripatéticiennes, les tiges vigoureuses de la révélation chrétienne avaient porté des fruits nouveaux. »

Dans un ordre d'idées voisin, mais où la littérature tient déjà plus de place, on peut citer comme un chef-d'œuvre à peu près irréprochable le *Discours préliminaire* placé en tête de sa *Philosophie de Dante :* on ne sait ce qu'il faut y admirer davantage, ou de l'étendue des connaissances, ou de la puissance de l'imagination, ou de la vivacité des sentiments, ou de la sûreté du goût.

Et cependant, si l'on me demandait quelle partie de l'œuvre d'Ozanam nous offre la révélation la plus

(1) T. VI, p. 284 et 293.

complète de l'aimable écrivain, j'irais sans hésiter à ces deux volumes de lettres, lesquels couronnent si dignement ses *Œuvres complètes*. C'est là plus encore que dans ses travaux d'historien ou d'érudit qu'il convient de l'étudier, si l'on veut se rendre compte du charme tout-puissant qui attachait à sa personne ; c'est là que s'épanouissent librement les qualités les plus élevées et les plus sympathiques de sa nature. Les feuilleter, on l'a dit justement, c'est ouvrir un écrin de perles. La jouissance que fait éprouver cette lecture doit être un motif de reconnaissance envers ceux qui ont généreusement partagé avec le public ce qu'ils pouvaient se réserver avec un soin jaloux.

Il faut le reconnaître, c'est un goût tout à fait moderne que celui des correspondances : elles abondent, et s'il en est qui ne servent, comme on l'a dit finement, qu'à allonger des œuvres déjà trop complètes, on ne doit pas en être surpris. Difficilement citerait-on un grand homme de notre siècle (et l'on sait avec quelle légèreté pareil titre se prodigue) dont quelques lettres au moins n'aient pas été publiées, tantôt pour l'agrément, tantôt pour l'instruction des lecteurs. Pourquoi ces confidences de nos meilleurs écrivains offrent-elles un charme si grand, parfois même supérieur à celui de leurs travaux les plus accomplis ?

C'est, n'en doutons pas, parce que, quittant dans ce commerce intime et assidu de l'amitié les hauteurs de la théorie, le vague des considérations générales, la froide discussion du passé, ils y descendent à des dé-

tails actuels et pratiques que chacun de nous peut mieux saisir et mieux goûter. Dans leurs écrits, ils sont les hommes de tous les temps, ou du moins ils doivent chercher à revêtir ce caractère : dans leurs lettres, ce sont les hommes de leur époque, de leur province, de leur cité. C'est là que, s'abandonnant aux souvenirs et aux sentiments qui les possèdent, et dégagés de toute loi de convention, ils laissent libre cours à des réflexions qui tirent leur attrait et leur forme originale de leur spontanéité. En vain un auteur a-t-il prodigué ses idées et multiplié ses créations : il n'a jamais tout dit quand il disparaît de la scène du monde. La meilleure part de lui-même, les impressions les plus personnelles de son intelligence, les confidences les plus émouvantes de son cœur restent au fond de ces lettres que l'on écrit à des âmes d'élite, presque en cachette de ce grand public dont l'admiration curieuse vous gêne quelquefois. Ces pages où l'amitié a déposé l'empreinte de ses douceurs et de ses alarmes, de ses tendresses et de ses douloureuses sympathies, empruntent en apparence tout leur à-propos aux circonstances : le temps s'écoule, et visiblement il y a en elles quelque chose qui les empêche de vieillir. C'est l'émotion de l'écrivain qui les a signées.

On connaît le journal de Maurice de Guérin : on connaît surtout les lettres de Montalembert et de Lacordaire, témoignage irrécusable de l'élan d'intelligence et de dévouement qui se manifestait alors au sein de la jeunesse catholique, de cette jeunesse dont

Ozanam allait devenir le chef aimé autant qu'obéi. Il y avait comme un parfum de sainteté antique, selon l'expression d'un contemporain, dans ces âmes jeunes, enthousiastes, dévorées de ce feu sacré que Dieu rallume dans le cœur des générations qu'il veut sauver. C'est à côté de ces volumes que la correspondance d'Ozanam mérite de prendre place dans la bibliothèque de l'étudiant chrétien.

Dans cette biographie involontaire, quel charme, quelle variété ! C'est l'enfant qui, dès ses premiers pas dans le monde, s'afflige du contraste entre sa foi, sa probité sévère et la vie irrégulière et toute matérielle du plus grand nombre ; c'est l'étudiant de Sorbonne préparant dans le silence de la méditation le plan des travaux qui doivent occuper sa vie ; c'est le fils reconnaissant, c'est le frère dévoué chez qui l'éloignement ne fait qu'ajouter à la vivacité des affections de famille ; c'est le jeune homme qui verse naïvement dans le sein d'un ami tantôt ses projets et ses espérances, tantôt ses déceptions et ses douleurs ; c'est le voyageur racontant les attrayants incidents d'une course de vacances ou décrivant en termes saisissants les merveilles de la nature et de l'art ; c'est le défenseur de l'Eglise félicitant ses compagnons d'armes de ce qu'il appelle leur verve catholique et soutenant leur énergie à travers tous les orages.

C'est plus encore. Avec le cours des années le professeur a remplacé l'élève : d'autres affections sont venues s'associer aux premières, le ton des lettres se transforme, et sans qu'elles perdent de cet agrément

qui séduit et captive le lecteur, il s'y ajoute cette connaissance des hommes et des choses que seule l'expérience nous donne, mais que parfois elle nous fait acheter si cher.

Cette correspondance contient une foule de mots charmants. Un de ses amis l'avait comblé d'éloges trop flatteurs à son gré ; il s'en venge par cette gracieuse épigramme : « L'amitié a bien sur les yeux la moitié du bandeau de l'amour. » Il écrit à M. de la Villemarqué, au sujet d'un roman historique de J.-J. Ampère : « Enfin vous avez *Hilda.* Que pensez-vous de la belle barbare, et la trouvez-vous au-dessous d'une si longue attente ? Mais je suis bien fou de vous pousser à des lectures qui effaceraient à jamais de votre souvenir mes pauvres *Poètes franciscains.* Rappelez-vous au contraire que ce sont des moines mendiants, et qu'ils ne cesseront de vous importuner, jusqu'à ce que vous leur ayez fait la charité d'un article (1). »

En plus d'un passage, Ozanam s'accuse ingénument de son penchant à la monotonie, à la solennité ; il envie à son ami Ampère sa plume piquante, alerte, enjouée. Et cependant quelle verve spirituelle et toute française dans les lettres où il reproche à ce même ami d'aller chercher et trouver le bonheur loin des salons parisiens où son esprit étincelait chaque soir ! Quelle vie et quel pittoresque dans les récits de ses excursions en Bretagne et en Italie ! Les exigences de ses études, plus tard celles de sa santé lui ont fait

(1) T. XI, p. 419.

visiter successivement les pays les plus divers ; mais les voyages étaient tout à la fois pour sa vive intelligence une source d'érudition particulièrement attrayante et féconde (1), et une occasion de bien douces émotions pour son âme sensible et généreuse.

L'amour de la nature a été, dit-on, l'un des sentiments les plus caractéristiques de la première moitié de ce siècle : en lisant la page suivante (il s'agit d'un pèlerinage à la Grande-Chartreuse), on reconnaîtra si le critique qui appréciait avec une si surprenante délicatesse la poésie des hommes était insensible en face de celle de la création :

«... Je n'avais entendu parler que de sublimes horreurs, de torrents, de précipices, de déserts, d'effrayantes austérités : et je n'ai vu qu'une solitude délicieuse, une végétation magnifique, de riches prairies, des forêts où la verdure du hêtre se mêle à la noirceur du sapin, des rochers entremêlés de rosiers, des ruisseaux tombant en élégantes cascades sur un lit de gazon et de mousse ; de tous côtés des touffes de campanules bleues, de larges et gracieuses fougères semblables à des palmiers nains, de grands troupeaux sur les montagnes, des oiseaux dans les bois, et là, dans le vallon, le monastère majestueux et grandiose, les moines au vêtement antique, au visage serein, exprimant dans tous leurs traits le bonheur et la quiétude ; les chants s'élevant à toutes les heures du jour, avec

(1) Après son trop court séjour à Burgos, il écrit : « En trois jours, j'ai vu ici trois cents ans d'histoire. »

force, avec harmonie... Je ne sais si cette idée n'est point bizarre, mais la Chartreuse, ainsi placée dans ce creux des montagnes, me semblait comme un nid solitaire où des âmes saintes, rassemblées et couvées sous les ailes maternelles de la religion, grandissaient paisiblement pour s'envoler un jour au ciel.

« La religion, mère pleine de condescendance et de bonté, a réuni autour de ce nid sacré toutes les harmonies de la nature, toutes les grâces de la création. Et c'est chose remarquable que les anachorètes et les moines de tous les temps, en se retranchant les jouissances artificielles de la société, en s'exilant du tumulte et des plaisirs des villes, aient toujours recherché pour le lieu de leur solitude des positions pittoresques, de grands aspects, des paysages magnifiques, et ne se soient jamais refusé le plaisir des yeux. C'est une remarque qui se vérifie à chaque instant en Italie : toutes les sommités des montagnes y sont couronnées de monastères. Il en était de même dans la vieille France. S'il était quelque part une montagne hardiment suspendue, une vallée riante, une forêt aux mélancoliques ombrages, le voyageur était sûr d'y voir s'élever un clocher surmonté d'une croix et d'y rencontrer dans les pieux sentiers la trace des sandales des cénobites. »

Aux souvenirs de l'historien se mêlent les réflexions du philosophe. Ozanam continue :

« La nature, dans sa simplicité, dans sa virginité, est profondément chrétienne ; elle est remplie de solennelles tristesses et d'ineffables consolations.... Les

montagnes surtout disent beaucoup de choses à l'âme dont elles sont en quelque sorte l'image : richesse et nudité, hauteurs sans mesures, abîmes sans fond ; tableaux innombrables et divers, désordre immense, traces d'antiques bouleversements, élancements, efforts pour atteindre le ciel, toujours impuissants, toujours renouvelés ! N'est-ce point là l'image de notre pauvre existence ? Les montagnes avec leur variété ressemblent à la nature humaine, comme la mer avec son immensité ressemble à la nature divine. C'est ainsi que sur le globe que nous foulons aux pieds sont écrites en caractères ineffaçables des leçons d'une philosophie sublime (1). »

La même élévation, la même délicatesse de sentiment se révèlent dans ces deux fragments de lettres, première ébauche de l'admirable introduction par laquelle s'ouvre le *Pèlerinage au pays du Cid* :

« Sans avoir la grandeur des Alpes, les Pyrénées ne manquent pas d'une certaine majesté tempérée de grâce. Il n'y faut pas chercher beaucoup de glaciers, et les neiges éternelles n'y couvrent qu'un petit nombre de sommets; mais on ne se lasse pas d'admirer la beauté de la lumière qui dore les roches, la courbe élégante des croupes, surtout les eaux qui jaillissent de toutes parts bruyantes et limpides.... Dieu est l'auteur de toute poésie et il l'a répandue à flots dans la création : autrement, dites-moi pourquoi ces belles cimes portent avec tant d'essor leurs pics de granit rose jus-

(1) T. X, p. 171.

qu'au ciel, pourquoi s'échappent de leurs flancs des cascades si bondissantes, des torrents si abondants et si purs. Oui, il y a comme un sentiment de pureté morale sur ces hauteurs que le pied de l'homme souille rarement, au bord de ces eaux qui ne désaltèrent que les chamois, au milieu de ces fleurs qui ne s'ouvrent que pour parfumer la solitude. David avait contemplé la mer quand il disait : *Mirabiles elationes maris;* mais il avait visité les sommets du Liban quand il s'écriait : *Mirabilis in altis Dominus* (1) *!* »

J'ai nommé plus haut le *Pèlerinage au pays du Cid.* Ni Chateaubriand ni Lamartine, dans leurs descriptions si vantées de la Grèce et de l'Orient, n'ont rien qui surpasse ces quelques pages, écrites par Ozanam sur le bord de la tombe, dans les intervalles de repos que lui laissaient ses souffrances. Son désir avait été de s'agenouiller à Compostelle au tombeau de saint Jacques, l'apôtre de l'Espagne : la Providence n'en permit pas l'accomplissement. « Une volonté qui dispose de nous sans nous devait m'arrêter à la première station et mon pèlerinage finir au pays du Cid. Je suis donc revenu les mains vides de coquilles, mais pleines de ces feuilles légères où le voyageur a crayonné ses premiers souvenirs, se promettant vainement de les retoucher plus tard. Je ne puis rien offrir de plus à mes amis. »

(1) T. XI, p. 423 et 439.

Ici la modestie de l'auteur se fait illusion : c'est, je ne crains pas de le redire, un véritable joyau qu'il a ajouté à tant de trésors d'érudition contenus dans ses œuvres. Comme l'a dit avec une heureuse précision un de ses biographes, nous retrouvons dans ces pages le chrétien avec les ardeurs de sa foi, l'érudit avec la profondeur de sa science, le poète avec la flamme de son imagination, et tout cela avec une grâce, une fraîcheur d'images dont peu d'écrivains ont eu au même degré le secret.

Suivons-le à travers les escarpements abrupts des Pyrénées et les pentes boisées des Asturies, sur cette route à la fois « mélancolique et menaçante » qui, de l'Océan, conduit entre deux chaînes âpres et sévères à Burgos, « la ville des rois et des héros ». Parcourons avec lui cette antique cité, avec ses monuments où chaque pierre, pour ainsi dire, réveille un souvenir, Burgos, le théâtre et le berceau de cette incomparable légende du Cid, où éclatent, dans un langage aussi simple qu'énergique, la foi religieuse, la passion de l'indépendance et la force des affections domestiques. Accompagnons le savant pèlerin dans ces temples et ces monastères consacrés à la louange de Dieu par la générosité des princes et la piété des peuples. Alors nous comprendrons pourquoi les accents d'une douce tristesse se mêlent à l'admiration d'Ozanam, lorsque les frimas de l'hiver, venus sur l'aile des vents, le condamnent à dire adieu aux pays de ses rêves :

« Le moment est venu de prendre congé de ces beaux lieux que je ne reverrai plus et auxquels je vais

laisser suspendue une partie de mes affections et de mes regrets, comme j'en ai déjà laissé à tant de vieilles villes, de montagnes et de rivages. Il y a, quelque part en Sicile, des tronçons de colonnes, ombragés d'un bouquet d'oliviers, à Rome un oratoire dans les catacombes, au pied des Pyrénées une chapelle côtoyée par des eaux limpides qui fuient sous un pont voilé de lierre, il y a sur les côtes de Bretagne des grèves mélancoliques où mes souvenirs retournent avec un charme infini, surtout quand l'heure présente est triste et l'avenir inquiet. J'ajouterai Burgos à ces pèlerinages de ma pensée, qui me consolent quelquefois du pèlerinage douloureux de la vie. Souffrez donc que j'embrasse d'un dernier regard l'ensemble de la cathédrale, que je m'agenouille dans le radieux sanctuaire, devant la Vierge du rétable, et si la prière d'un catholique vous scandalise, ne m'écoutez pas :

« O Notre-Dame de Burgos ! qui êtes aussi Notre-Dame de Pise et de Milan, Notre-Dame de Cologne et de Paris, d'Amiens et de Chartres, reine de toutes les grandes cités catholiques, oui, vraiment vous êtes belle et gracieuse, *pulchra es et decora* (1), puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. Des barbares étaient sortis de leurs forêts, et ces brûleurs de villes

(1) Cette invocation est reproduite par le balustre artistement découpé qui couronne le fronton de la cathédrale de Burgos.

ne semblaient faits que pour détruire. Vous les avez rendus si doux qu'ils ont courbé la tête sous les pierres, qu'ils ont obéi à des maîtres pour vous bâtir des églises. Vous les avez rendus si patients qu'ils n'ont point compté les siècles pour vous ciseler des portails superbes, des galeries et des flèches. Vous les avez rendus si hardis que la hauteur de leurs basiliques a laissé bien loin les plus ambitieux édifices des Romains, et en même temps si chastes que ces grandes créations architecturales, avec leur peuple de statues, ne respirent que la pureté et l'immatériel amour... O Notre-Dame ! en retour de cette pauvre maison de Nazareth, où vous avez logé son Fils, que de riches demeures Dieu vous a données (1) ! »

Non, ce n'est pas nous qui serons scandalisés de ces pieux élans de foi : bien plutôt nous remercierons la Providence d'avoir permis qu'Ozanam mît au service des sentiments les plus purs un talent que nous voyons si souvent consacré aux séductions du vice et de l'erreur. Mais nous allions oublier que c'est ici l'écrivain, et l'écrivain seul, qui nous occupe, et il nous reste à parler d'un côté à peine connu de son talent.

(1) T. VII, p. 90. — « De telles pages, écrivait M. Nourrisson après les avoir citées dans un article sur F. Ozanam (inséré dans ses *Portraits et Etudes*), peignent notre ami tout entier. Il n'y a pas jusqu'au titre même de son excursion à Burgos, qui ne serve à caractériser cet homme excellent. Oui, l'image peut être vieillie, mais aucune expression, selon nous, ne convient mieux pour qualifier la vie d'Ozanam et la louer, que le terme même de pèlerinage. »

A coup sûr, faire des vers n'est pas chose rare, mais, en dépit des illusions d'un grand nombre, ce n'est point encore assez pour être poète. Je ne parle même pas de ce génie supérieur, qui fait les Homère et les Corneille.

Cui mens divinior atque os
Magna sonaturum :

au-dessous de ces renommées éclatantes, il y a place sur le Parnasse pour des réputations plus modestes. Ozanam, tout ce qui précède nous l'a montré, avait une âme essentiellement poétique, et il eût pu s'appliquer sans hésiter cette réflexion d'Ampère : « Tout homme a ses heures de poésie ; dans une vie remplie de travaux souvent arides, j'ai eu aussi les miennes. » Mais au milieu d'études si sévères et si exigeantes, la poésie, semblable « au liseron au milieu des blés mûrs », ne pouvait prétendre qu'à une place discrète.

Au reste, quel que fût le charme ou l'à-propos de maintes pièces sorties de sa plume, il n'eut jamais, à l'exemple de son ami (1), la pensée de les recueillir, moins encore la hardiesse de les publier ; bon nombre touchent même à des sentiments d'un ordre trop intime pour qu'on ait pu songer à les mettre sous les yeux des profanes. Heureusement il en est d'un autre caractère que des amis dévoués n'ont pas hésité à livrer à la publicité. Telle une peinture des luttes

(1) *Littérature, voyages et poésies*, par J.-J. Ampère. Paris, 1850.

si pittoresques qui à cette heure encore constituent un des divertissements préférés du peuple breton.

Je l'emprunte à une épître en vers, adressée de Quimper-Corentin à Ampère qui, à peine de retour en France d'un long voyage, s'apprêtait à repartir pour l'Allemagne au lieu de rejoindre ses amis. Ozanam traite jovialement d'« espièglerie de vacances » ce plaisant réquisitoire dont voici l'exorde :

Tandis qu'enfourchant l'hippogriffe,
Vous courez après l'hiéroglyphe,
Qu'un diable écrivit de sa griffe
Sur quelque obélisque apocryphe,
Notre amitié s'en ébouriffe
Et demande que l'on vous biffe
Du livre des preux chevaliers.
Car deux jeunes et belles fées
De leurs chapeaux roses coiffées,
Vous attendaient bien attifées
Au perron de leurs escaliers.
Vous trahissez leur espérance.
Point ne prétextez ignorance :
Avez-vous oublié qu'en France
Chevaliers félons sont flétris ?
. . . .
Mais nous sommes des gens sans haine
Et nous voulons pour toute peine,
Vous raconter tout d'une haleine
Les plaisirs que vous avez fuis.

Suit, en tête d'une série d'épisodes esquissés avec une verve piquante, celui auquel il a été fait allusion plus haut.

C'était sur le penchant d'une verte colline
Que l'Aven caressait de son onde argentine.
La lice allait s'ouvrir, et le lutteur debout
Toisait son adversaire et mesurait son coup.
On voyait accourir et se former en haies
Bretons aux longs cheveux, Bretons aux larges braies.

. . . .

Les dames étalaient, en habits des dimanches,
L'édifice orgueilleux de leurs cornettes blanches,
Et les petits Bretons, à l'envi bretonnants,
Se suspendaient en grappe aux pins environnants,
Quand un cri, tout à coup, a soulevé la foule.
Tel aux rochers du Raz le vent pousse la houle.
Le combat s'échauffait : l'hercule de céans
A saisi son rival entre ses bras géants
Lorsque, lui se baissant pour recueillir sa force,
La chemise et la braie achèvent leur divorce
Et promettent soudain à ce peuple moral
Un spectacle nouveau, mais peu municipal.
Mais le maire veillait sur la vertu publique :
Courageux magistrat, vers le groupe athlétique
Il s'élance, et mettant la pudeur en repos,
La canne officielle intervient à propos.
Le reste se passa comme au siècle d'Homère.
Le plus adroit des deux mit son homme par terre,
Et, triomphant, reçut pour prix de son savoir
Un gros mouton qu'il fit rôtir le même soir.
C'est alors que le cidre et le vin circulèrent ;
De buveurs trébuchants les gazons s'émaillèrent.
Et plus d'un Bas-Breton, dans l'ornière versé,
Goûta jusqu'au matin l'oubli du mal passé.

M. Hersart de la Villemarqué, qui a publié ce charmant morceau en même temps que plusieurs autres dans la *Revue contemporaine* (1), y ajoutait cette remarque : « Brizeux déjà avait chanté ces luttes, mais sur un ton épique, et, malgré ses beaux vers, je regrettais toujours la note absente des chants du *Lutrin*. Cette note, Ozanam nous l'a donnée. »

Veut-on maintenant un exemple des délicates attentions dont il entourait sa chère petite Marie ? Un jour, au fort de l'été, l'enfant avait éprouvé une légère

(1) Avril 1855. L'article est intitulé : *Les derniers écrits de F. Ozanam.*

fatigue. A un charmant éventail dont il lui faisait présent, Ozanam ajouta cette gracieuse dédicace :

Quand le bon Dieu te fit, petit ange sur terre,
Pour essuyer les pleurs dans les yeux de ta mère,
Je demandai pour toi tous les dons précieux
Que l'Esprit saint répand sur les anges des cieux.
Pour toi je demandai leurs grâces immortelles,
Leur pureté, leur foi, tout, excepté leurs ailes,
De peur qu'il ne te vînt quelque jour le désir
De retourner là-haut sans nous et de t'enfuir.
C'est pourquoi tu n'as pas les deux ailes légères
Qui portent dans le ciel les chérubins tes frères,
Qui défendraient ton front des ardeurs du soleil
Ou qui, battant les airs d'un mouvement pareil,
Te feraient respirer, rafraîchie et charmée,
Le souffle bienfaisant d'une brise embaumée.
Ta tête maintenant, comme une pauvre fleur,
S'incline et porte mal le poids de la chaleur.
. . . .
L'éventail, des jours chauds nécessaire parure,
De l'aile qui te manque imite la figure.
Puisse le doux zéphyr échappé de ses plis
Rendre à mon ange aimé l'air pur du paradis !

Il serait aisé de multiplier ces échantillons poétiques : nous n'en ajouterons qu'un seul, destiné à révéler les pieux sentiments qui animaient à la veille du dernier sacrifice l'âme si aimante et si profondément chrétienne d'Ozanam. C'est une pièce datée « de l'écueil de San-Jacopo », près de Livourne, le 23 juin 1853, jour anniversaire de son mariage. Elle est adressée à l'épouse dont l'incessant dévouement embellissait ses joies et apaisait ses douleurs :

Sur un écueil lointain, notre nef échouée
Attend le flot sauveur qui la ramène au port,
Et la Madone à qui la barque fut vouée
Semble sourde à nos vœux, et l'Enfant Jésus dort.

Pourtant voici douze ans, sous ce doux patronage,
Nous partions pleins d'espoir : des fleurs ornaient ton front,
Et bientôt pour charmer, pour bénir le voyage,
A la poupe s'assit un petit ange blond.

Depuis ce temps le ciel s'est noirci sur nos têtes,
Les vents ont ballotté notre esquif nuit et jour :
Mais nous n'avons pas vu si cruelles tempêtes,
Climats si rigoureux où s'éteignît l'amour.

Non, non, je ne veux plus craindre sous votre garde,
Compagne de l'exil que Dieu me prépara.
Déjà d'un œil clément la Vierge nous regarde,
Tout à l'heure l'Enfant Jésus s'éveillera.

Et sa main nous poussant sur une mer calmée,
Sans peur et sans effort nous toucherons enfin
Au bord où nos amis, foule ardente et charmée,
Signalent notre voile et nous tendent la main.

Certes, sans exagérer le mérite de ces improvisations poétiques, n'est-il pas permis d'affirmer que la délicatesse du tour s'y joint à la grâce de l'invention ? Pas de métaphores prétentieuses, pas d'images abstruses : une veine pure et limpide comme l'eau vive qui jaillit du rocher.

Les onze volumes qui composent les *Œuvres complètes* d'Ozanam abondent en pages heureuses et même brillantes ; mais ce que nous avons choisi suffit, et au delà, pour mettre en lumière les multiples aspects de son talent d'écrivain. Un de ses contemporains ne s'est pas trompé quand il a dit : « On voit de quoi il eût été capable et quelle facile renommée il eût acquise sans travail et presque sans étude si, au lieu d'user sa vie sur des textes poudreux, dans l'ombre et les veilles, à la lueur d'une lampe, il eût, comme tant d'autres, ses auteurs à la main, sous son bras

son album, déployé sa jeunesse littéraire à l'air libre, au gai soleil de ses vingt ans. »

Si nous admirons ces descriptions si brillantes, ces pages où l'érudition la plus sévère n'exclut ni la chaleur ni l'enthousiasme, que devait éprouver l'auditoire qui les recueillait, vivantes et animées, de la bouche éloquente de l'orateur? Ozanam lui-même, comme Platon dans l'antiquité, semblait attacher aux succès de la plume moins de prix qu'à ceux de la parole : c'est dans sa chaire avant tout qu'il voulut défendre sa cause et qu'il sut la faire triompher. Nous savons maintenant ce qu'est en lui l'écrivain : montrons ce que fut le professeur.



CHAPITRE QUATRIÈME

LE PROFESSEUR

Débuts d'Ozanam dans l'enseignement : son cours de droit commercial à Lyon. — Mémoire remarquable relatif à l'enseignement appelé depuis *spécial.* — Son talent apprécié par le jury du concours d'agrégation. — Son enseignement au collège Stanislas : tableau qu'en trace M. Caro, son élève. — Son cours à la Sorbonne : comment son éloquence jaillissait de son émotion même. — Respect dont il était entouré. — Fermeté avec laquelle il défendait ses convictions. — Sa protestation publique contre certaines assertions hasardées de Jouffroy. — Son attitude au milieu des luttes soulevées au sujet de la liberté d'enseignement. — Publicité donnée à ces leçons.

S'il y a des vocations secrètes dont la soudaineté déconcerte, il en est de si manifestes qu'aucun obstacle, on le sent, n'eût réussi à en triompher. De ce nombre fut celle de Frédéric Ozanam. Il n'eût tenu qu'à lui, nous l'avons vu, de briller au premier rang de nos écrivains et de nos publicistes, peut-être même de nos avocats ; mais l'enseignement exerça sur lui dès son entrée dans la carrière un attrait irrésistible. L'action à distance ne lui eût pas suffi ; elle eût peut-être ajouté à sa renommée : son esprit certainement n'y eût pas trouvé le même aliment, ni son cœur les mêmes consolations.

De précieuses qualités naturelles, l'amour de l'étude, le don de communiquer ses convictions, le désir précoce et ardent de contribuer au bien général, tout se réunissait pour le pousser dans la voie où l'appelait si visiblement la Providence. Mais, par une destinée singulière, cet homme éminent, admirateur si passionné, critique si fier et si délicat de tout ce qui relève de la poésie, de l'éloquence et de l'art, devait débuter dans la carrière comme professeur de droit commercial. Cette chaire, établie à Lyon au milieu de circonstances médiocrement favorables, réunit un imposant auditoire malgré les appréhensions qui accueillent d'ordinaire dans cette cité les institutions nouvelles, malgré l'indifférence native du plus grand nombre, malgré l'extrême jeunesse du professeur, moins connu à ce moment dans sa propre ville qu'il ne l'était à Paris. Pour l'entendre, plusieurs notabilités financières, plusieurs têtes blanchies dans les plus honorables labeurs ne dédaignaient pas de prendre place à côté des fils de famille et des jeunes employés qu'encourageait leur exemple.

Ce succès n'est pas pour surprendre, quand on sait, d'une part, à quel point Ozanam était l'homme du devoir, de l'autre, l'ardeur intérieure qui animait sa parole.

Au surplus, voici comment cette partie de sa tâche a été appréciée par un juge compétent, M. Foisset :

« Ozanam monta dans sa chaire à vingt-six ans, armé de toutes pièces sur la philosophie comme sur l'histoire et sur la théorie positive de la portion de la

science qu'il était chargé d'enseigner. Profondément pénétré de la vraie mission du professeur, il ne se perdit point en d'intarissables discussions d'espèces controversées. Il aimait mieux enseigner des principes que des doutes, inculquer les règles du droit et en faire toucher du doigt la sagesse que d'initier ses auditeurs au double scandale, ce sont ses termes, de l'obscurité des lois et de la contrariété des jugements. »

En même temps, attentif aux transformations qui s'opéraient dans l'ordre économique et dans les conditions de la prospérité sociale, Ozanam l'un des premiers s'était posé le grave problème d'une instruction scientifique et commerciale offerte à la jeunesse française parallèlement à l'ancienne et traditionnelle éducation classique. C'est ce que l'on a appelé depuis, d'un nom d'ailleurs assez mal choisi, *l'enseignement spécial*. Dès 1840, bien des années avant les premières tentatives universitaires, qui ne remontent qu'au ministère de M. de Salvandy, Ozanam consignait ses réflexions dans un travail sur lequel un double motif nous commande d'insister. D'une part, cette étude ne figure pas dans le recueil de ses *Œuvres complètes*, et n'a obtenu, à notre connaissance, d'autre publicité que celle du *Contemporain;* de l'autre, elle touche à des questions plus actuelles et plus débattues que jamais, en dépit des tentatives plus ou moins heureuses faites depuis vingt-cinq ans pour les résoudre. On y remarquera d'ailleurs un don d'observation bien rare, et une maturité de jugement singulièrement précoce. En voici les passages les plus saillants :

I

« Ceux qui veillent à l'éducation de la jeunesse dans les grandes cités, ne sauraient s'empêcher de reconnaître, avec la préoccupation d'une sollicitude paternelle, deux faits principaux.

« D'une part, un entraînement presque irrésistible précipite les générations nouvelles vers les carrières qu'on nomme *libérales*. Toutes les ambitions de quinze ans qui se pressent sur les bancs des collèges, et qui trop souvent trouvent dans leurs familles un encouragement inconsidéré, se tournent du côté de la magistrature ou de l'administration, de la médecine ou du barreau. De là une affluence toujours croissante aux écoles, qui n'est pas sans avantage, puisqu'elle permet de porter plus haut les exigences des épreuves universitaires, et par conséquent aussi le niveau de l'intelligence publique. Mais la barrière ne peut être si élevée que, tôt ou tard, les médiocrités ne la franchissent, et les avenues dont elle livre l'accès ne suffisent plus à l'écoulement de la foule. Le trop plein reflue dans ces professions bâtardes, pis aller des existences dévoyées, la littérature de bas étage et la politique de carrefour. Le désœuvrement seul, quand il demeurerait inoffensif, serait encore un mauvais exemple : les classes inutiles de la société n'en sont pas les moins dangereuses.

« D'un autre côté, les professions industrielles sem-

blent destinées à d'incalculables développements. En même temps que les produits s'accumulent, les débouchés se multiplient. Les jouissances obtenues réveillent de nouveaux besoins qui provoquent à leur tour des applications nouvelles de l'activité humaine. La division progressive du travail élargit et varie les classifications où viendront se ranger les hommes laborieux. La diversité des services matériels, intellectuels, moraux, que réclament les grandes entreprises manufacturières et commerciales, peut désormais correspondre à tous les degrés d'aptitude, et satisfaire les instincts favoris de tous les caractères.

« Ces deux faits, contraires au premier aspect, se concilient néanmoins, et le second est pour ainsi dire la sauvegarde du premier. Les agrandissements de l'industrie préparent d'avance une place pour l'inévitable reflux que déterminera l'encombrement des carrières libérales. Il serait peut-être sage de hâter, de ménager et de régulariser une pareille réaction. De plus longs retards laisseraient s'aggraver le mal présent, et réserveraient pour l'avenir quelqu'un de ces retours violents qui ne s'accomplissent jamais sans désordre.

« Les moyens ne seront pas difficiles à découvrir, si l'on considère les motifs par lesquels se décident la plupart des vocations jurisprudentielles, littéraires, médicales. Du côté de la jeunesse, c'est l'amour-propre séduit par le prestige d'une position influente, c'est l'éclat flatteur qui s'attache à ces arts difficiles, et qui résulte lui-même de la naturelle supériorité du travail

scientifique sur les occupations matérielles. De la part des pères de famille, c'est le besoin de voir s'épanouir sous une culture plus complète les facultés de leurs enfants, l'espoir de leur assurer une destinée plus brillante par un noviciat prolongé, enfin l'orgueil paternel qui se sait gré d'avoir dépassé la mesure des sacrifices ordinaires. Or si l'industrie recevait officiellement la consécration de la science, si elle sortait de roture pour ainsi dire et s'ennoblissait par une alliance publique avec les hautes disciplines intellectuelles, s'il y avait pour les connaissances sérieuses une place d'honneur au comptoir; le jeune homme qui croirait se sentir de la tête et du cœur, des pensées élevées et des inclinations généreuses, leur trouverait un exercice et une satisfaction légitime sans déserter la position sociale que la Providence lui avait faite. En même temps la prévoyance des parents serait rassurée par la perspective d'un cours d'éducation professionnelle, servant de transition et de lien entre les études classiques et les devoirs pratiques de la vie.

« Tandis que les professions industrielles gagneraient en considération et en sécurité, elles s'éclaireraient aussi d'une nouvelle lumière : de saines doctrines remplaceraient les traditions d'une routinière expérience et les caprices d'une imagination inculte. Et comme il y a dans la vérité, de quelque ordre qu'elle soit, une énergie salutaire, comme aux sommités de la théorie l'utile et le juste se rencontrent et se confondent, on pourrait espérer que l'instruction

des classes qui nous occupent ne serait pas sans influence sur leur moralité.

« Ces observations pourraient suffire à établir l'utilité d'un enseignement supérieur pour l'industrie et le commerce. Il en faut maintenant prouver la possibilité. Car l'enseignement suppose l'existence antérieure des sciences enseignées; il suppose des méthodes rationnelles, des notions systématiques.

II

« La sagesse antique avait abandonné les arts lucratifs à l'arbitraire de l'opinion, et réservait les immuables déductions de la philosophie pour les études désintéressées. C'était la conséquence de l'orgueilleux préjugé qui flétrissait le travail des mains comme le partage exclusif de la servitude. La réhabilitation du travail chez les sociétés modernes devait conduire à d'autres résultats : en même temps qu'il se fit sa part dans le monde politique, il dut réclamer une place dans le monde intellectuel. Des sciences nouvelles se formèrent pour éclairer la production, l'échange et la distribution des richesses. Développées maintenant par une lente élaboration, elles constituent un ensemble remarquable et se soutiennent mutuellement. — L'industrie n'est que l'application des forces de l'homme aux éléments féconds de la nature; elle doit trouver dans la connaissance de l'homme et de la nature les doctrines dont elle emprunte la clarté.

Les unes seront de l'ordre moral, les autres de l'ordre physique : les premières se diviseront selon qu'elles auront pour point de vue principal le juste ou l'utile ; les autres se distribueront en autant de catégories que les agents naturels proposés à leurs investigations (1).

III

« L'existence et le mérite des sciences industrielles et commerciales étant constatés, une seule difficulté reste, c'est de les faire entrer dans le cercle universitaire. — Mais ce cercle flexible ne s'est-il pas élargi sans cesse sous l'effort des siècles, et le nom même d'université ne renferme-t-il point l'idée d'un professorat encyclopédique, grandissant avec l'intelligence contemporaine ? — Ainsi aux sept arts primitifs, qui formèrent d'abord tout le domaine du savoir

(1) Je prends la liberté de faire remarquer combien est juste la distinction, combien est nécessaire l'alliance ici proposée par Ozanam entre les deux ordres d'enseignement appelés à concourir au succès de toutes les professions commerciales et industrielles : si chacune d'elles, en effet, suppose des connaissances spéciales, toutes sont soumises à des lois, toutes reposent sur la double notion de droits à exercer et de devoirs à accomplir. Mais il faut se borner, et pour ne pas étendre outre mesure mes citations, je supprime à regret les considérations si judicieuses qui servent dans ce travail à justifier soit l'opportunité d'un double cours de droit, administratif et commercial, soit la place considérable qui revient aujourd'hui à l'économie politique dans les préoccupations de tous les esprits sérieux. Toutefois je me reprocherais de ne pas mettre en lumière quelques lignes relatives à la statistique, et où apparaissent dans tout leur jour la conscience et la pénétration que le jeune professeur de Lyon apportait dans l'étude de ces problèmes : ne dirait-on

officiel (1), vinrent s'ajouter successivement la théologie, le droit et la médecine. Puis un temps fut où la vieille faculté des Arts dut se démembrer à son tour : les sciences, fortes de leur importance nouvelle, se séparèrent d'avec les lettres et réclamèrent un département distinct. Les connaissances dont nous venons de parler ne peuvent-elles pas espérer quelque chose de pareil ? Portées par la faveur publique, elles viennent demander à l'Université la solennité de l'installation. Refuser de leur ouvrir ses cadres serait se laisser déborder par le mouvement des esprits ce serait abdiquer une partie de cette souveraineté pacifique si longtemps exercée sur eux, pour leur gloire et pour leur repos.

« Les antécédents ne manquent pas. Plusieurs d'entre les universités d'Allemagne, si jalouses pourtant de leurs usages et de leurs traditions, ont vu s'ériger dans

pas qu'il discernait longtemps à l'avance certains abus aujourd'hui trop communs :

« L'économie politique déduit des lois : les faits qu'elle suppose sont de la statistique. Conçue sous des formes plus larges, cette dernière science ne se borne pas à recueillir des chiffres, à dresser des tableaux. Elle embrasse l'histoire et la géographie commerciales. Elle porte son flambeau sur tous les marchés du monde, pour y découvrir les causes de leur opulence ou de leur abandon, et par les leçons du passé elle prévient les crises financières des temps futurs. Elle marque sur la carte du globe les points où pourrait s'écouler l'excédant des valeurs vainement offertes sur les places fournies. En même temps qu'elle signale sur des plages lointaines la *demande* négligée, elle apprend à l'*offre* téméraire la concurrence qui se prépare sur la frontière voisine. Là encore se rencontre la matière d'un cours qui ne saurait demeurer stérile, et qui joindrait à l'étendue des vues spéculatives, l'immédiate efficacité des applications de chaque jour »

(1) Allusion au *trivium* et au *quadrivium* qui résumaient l'enseignement donné dans les écoles du moyen âge.

leur sein une faculté spéciale sous le titre de *Kamerale Wissenschaften*, sciences financières. L'administration, l'économie, la statistique y occupent des chaires dont quelques-unes sont devenues célèbres. En France, une ordonnance de la Restauration avait institué dans les facultés de droit des cours d'économie politique; mais cette disposition, d'ailleurs insuffisante, est demeurée sans effet. Enfin l'établissement du Conservatoire des arts et métiers, à Paris, présente un modèle qui n'aurait besoin que de subir, en passant sous la direction du ministère de l'Instruction publique, de légères modifications, et d'être reproduit sur les points principaux du pays, pour remplir complètement les vœux que nous avons exprimés.

« Cependant l'enseignement privé a pris les devants. Des cours particuliers de commerce s'ouvrent chaque jour. Beaucoup s'étendent jusqu'au droit commercial, et plusieurs se terminent par un traité sommaire d'économie industrielle. »

Ces pages, qui précisent avec tant de bonheur d'expression, avec tant de justesse de pensée, des vérités dont l'opportunité est à cette heure aussi frappante qu'au premier jour, restent comme un programme qui sera lu avec intérêt et appliqué avec fruit. C'est là, ajoute M. A. Cochin, un témoignage d'un ami des lettres au profit des sciences, et l'appel d'un maître expérimenté en faveur d'une alliance qui convient particulièrement à l'état et aux besoins de la société contemporaine. C'est qu'en effet de toutes parts une voix

s'élève : elle demande quelle éducation il faut donner à ces populations nombreuses qui sont émancipées, qui doivent être instruites et qui ne peuvent pas l'être d'après le système réservé à l'élite des esprits. Il faut armer pour la bataille de la vie une foule d'intelligences auxquelles il ne suffit pas de savoir lire, écrire et calculer ; il faut donner à une notable fraction de la jeunesse française une instruction spéciale et solide, qui lui permette d'affronter toutes les concurrences à l'intérieur comme au dehors. Encore une fois, voilà ce que, longtemps avant nos gouvernants et nos ministres, Ozanam avait discerné sûrement et nettement indiqué.

Mais il nous tarde de le suivre et de le retrouver sur le terrain où il doit cueillir ses véritables lauriers. Arracher à l'histoire ses secrets, ramener les lettres modernes à leurs premières origines, commenter d'une voix et d'une âme émues les beautés païennes de Virgile, ou les sublimités chrétiennes de Dante, voilà sa vraie mission. Lors de la soutenance de ses thèses en Sorbonne, plus tard au concours bien autrement solennel de l'agrégation des Facultés, ses juges avaient d'avance rendu à ses étonnantes aptitudes un solennel et public hommage. Voici ce qu'on lit dans le rapport adressé au ministre par M. Victor L. Clerc, président de ce dernier concours :

« M. Ozanam, déjà connu comme ses deux rivaux (MM. Egger et Berger) par les plus honorables épreuves devant notre Faculté, a semblé mériter le

premier rang, moins par ses connaissances classiques, fort étendues sans doute, mais égales peut-être chez d'autres, que par sa manière large et ferme de concevoir un auteur ou un sujet, par la grandeur de ses commentaires et de ses plans, par ses vues hardies et justes, et par un langage qui, alliant l'originalité à la raison et l'imagination à la gravité, paraît éminemment convenir au professorat public. » De telles qualités nous expliquent seules son triomphe. A peine initié aux traditions universitaires, dépourvu de la forte préparation que dispensait dès lors l'Ecole normale, il ne comptait parmi ses juges ni maîtres, ni protecteurs, ni amis anciens : mais, comme l'a dit un témoin de ces épreuves mémorables, comment résister à cette instruction inépuisable, à cette abondance d'idées, à cette expression toujours vive, saisissante et colorée ?

Inutile d'ajouter que le jeune suppléant de la Sorbonne justifia et surpassa même les espérances qu'avaient fait naître les premières manifestations de son talent. On le vit s'éprendre pour ainsi dire d'un égal amour pour la science et pour la poésie, animant la pensée par la parole, et relevant la parole autant par la spontanéité de son enthousiasme que par l'emploi des plus heureux secrets de l'art.

Etudions-le d'abord sur un théâtre plus modeste. Voici en quels termes son plus brillant élève, M. Caro, dans un article déjà cité de la *Revue contemporaine*, l'a dépeint dans sa vive et familière attitude au milieu de ses rhétoriciens de Stanislas :

« Il avait le secret d'intéresser tout le monde aux choses de l'esprit. Les âmes les plus stériles et les plus glacées s'ouvraient aux impressions de sa parole, et sentaient naître je ne sais quelle curiosité nouvelle qui les étonnait elles-mêmes... Cette action pénétrante d'Ozanam sur les intelligences les plus rebelles, tenait au mouvement et à l'élévation morale de son enseignement. Il avait toutes sortes de prises sur l'esprit : il le saisissait par la raison, qu'il avait forte et exercée ; par l'imagination, qu'il avait brillante, et par une espèce de dialectique socratique où il excellait (1) et par laquelle, interrogeant l'élève et le conduisant avec art, il lui donnait l'illusion d'avoir trouvé ce qu'il lui faisait voir... Avec lui on aimait à penser. Il élevait doucement à son niveau les jeunes gens, encourageant leurs efforts, applaudissant de tout cœur au zèle heureux, plein d'une indulgente sympathie pour les écarts d'une fantaisie juvénile ou les échecs d'une intelligence pauvrement douée : pourvu que l'on fût courageux, il était content ; il adorait la bonne volonté.

« Il fallait l'entendre expliquer Virgile : il fallait le voir tenant à la main un vieil exemplaire des *Géorgiques*, lisant ce poème tout pénétré du parfum de la nature, s'animant à cette grave mélodie du vers latin, et après les essais malheureux de quelque écolier inégal à tant de perfection, reprenant la traduction

(1) A ce signe, qui ne reconnaîtrait aussitôt le disciple et l'héritier du digne abbé Noirot ?

faiblement ébauchée, rectifiant le sens indécis, et luttant, à son tour, de grandeur avec une belle image, d'harmonie avec cette poésie qui est l'harmonie même ! Avec tout cela pas l'ombre de pédantisme, l'ingénuité et l'esprit dans leur vivacité naturelle, car il avait de l'esprit, et du meilleur, du plus agile à la repartie, et du plus gai.

« A cette époque privilégiée de la vie d'Ozanam, où nous l'avons rencontré pour la première fois, et où sa maturité précoce retenait encore tout l'entrain et le premier élan de la jeunesse, il se livrait volontiers à cette aimable et franche gaieté d'esprit qui est un rafraîchissement au milieu des études austères. Il s'y abandonnait avec la sincérité d'une âme excellente et pure que les fortes douleurs n'ont pas encore touchée, et qui, pleine de la joie de sentir vivre sa pensée et son cœur, laisse de temps à autre cette joie de la vie intérieure éclater au dehors... Candide et fin, c'était bien la manière d'être d'Ozanam, quand il s'égayait, et s'il y a une contradiction, nous la mettons à la charge de la nature, qui avait conservé à Ozanam la simplicité du cœur au milieu des raffinements littéraires de l'esprit.

« Ingénu et bon, il ne faut pas s'étonner s'il était populaire parmi tous les jeunes gens réunis et groupés autour de lui : je n'ai jamais connu maître plus aimé. La jeunesse allait à lui par d'inévitables sympathies, et ces sympathies, des deux côtés, étaient fidèles. On ne se décidait pas à se passer de lui quand on l'avait connu. »

On nous accordera que de tels éloges, venant d'une telle plume, rendent ici tout autre témoignage superflu. Néanmoins, veut-on une preuve décisive de la séduction qu'exerçait son enseignement ? Nombre de ses élèves demandèrent spontanément à redoubler leur rhétorique, dans l'unique dessein de continuer un an de plus cette douce et féconde vie intellectuelle sous la discipline d'un maître aussi éminent. Lorsque, deux ans plus tard, sa nomination définitive à la Faculté des lettres le força à briser les liens étroits qui l'attachaient à cette jeunesse enthousiaste, ce fut un concert unanime de regrets, qui se traduisirent par les démarches les plus touchantes. Avec une classe de vingt élèves l'érudit chrétien avait trouvé le moyen de donner à la France plus d'hommes distingués, d'une religion éprouvée, d'un talent indiscutable, que les professeurs réunis de cinquante lycées.

Suivons-le maintenant à la Faculté des lettres, dans la chaire qu'avait occupée avec tant de distinction M. Fauriel. Ici, la tâche du professeur était tout à la fois d'un ordre plus relevé et d'une préparation plus exigeante. Ozanam l'avait pleinement compris ; l'exorde de sa première leçon en fait foi. Voici en quels termes pleins de modestie il inaugurait son enseignement :

« Au moment de paraître pour la première fois dans l'antique Sorbonne au milieu de tant de vieilles gloires rajeunies par de récentes illustrations, parmi tant de souvenirs rattachés depuis six cents ans à

l'histoire générale de l'esprit humain, on ne saurait se défendre de ces émotions profondes dont l'âme est toujours pénétrée aux heures solennelles de la vie. Surtout si la place où l'on vient s'asseoir était occupée par une érudition qui fait autorité pour l'Europe savante, et qui a porté des lumières inespérées sur les points les plus controversés de l'antiquité littéraire : alors la suppléance devient un périlleux honneur, et la gratitude n'exclut pas la timidité. Pour moi, un concours de circonstances personnelles légitime et multiplie ces alarmes. Inopinément appelé aux fonctions de la parole universitaire dont je comprends toute la responsabilité, à un âge où les études préparatoires seraient toujours insuffisantes, alors même qu'elles auraient été exclusives, j'ai dû vouer ces trop courtes années au noviciat d'une autre science, et je n'apporte ici qu'une voix exercée à de plus modestes ministères (1). »

Je ne sais s'il est facile à un profane de se représenter la somme étonnante de travail que coûte le moindre cours d'érudition : ce sont les textes originaux qu'on doit parcourir, les commentaires qu'on n'a pas le droit d'ignorer ; puis vient l'interminable série des opinions et des hypothèses, la succession presque infinie des théories et des systèmes : véritable dédale à

(1) On lira avec le plus grand intérêt cette première leçon tout entière, consacrée par Ozanam au tableau de la littérature allemande au moyen âge depuis le poème des *Niebelungen* jusqu'aux œuvres philosophiques d'Albert le Grand. Elle a été insérée au tome second des *Mélanges* (*Œuvres complètes*, t. VIII, p. 155-186).

travers lequel il faut s'orienter d'abord, et ensuite se tracer à soi-même une route, au risque d'être appelé tantôt imitateur servile, tantôt novateur téméraire. Si encore on n'avait qu'à égrener une à une sous les yeux de son auditoire les notes réunies laborieusement au prix d'infatigables recherches ! Mais il ne s'agit de rien moins que de reconstruire un tout vivant à l'aide de débris informes et, si l'on me permet cette comparaison, d'ossements épars : d'une poussière presque insaisissable il faut, par un prodige de l'art, tirer un édifice à la base solide, aux proportions harmonieuses, aux contours largement et sûrement dessinés.

La chose, on le devine, ne va pas sans peine ; mais Ozanam était en tout l'homme du devoir. Il faudrait l'avoir connu de près, avoir vécu dans son intimité pour mesurer ce que chacune de ses leçons lui demandait d'investigations opiniâtres à travers les documents et les matériaux de tout genre accumulés par son incessante activité (1) ; néanmoins, chose rare, au moment de communiquer à son auditoire les résultats conquis au prix de tant de labeurs, il re-

(1) Combien admirent un tel exemple sans avoir le courage de le suivre ! Et cependant, comme l'écrivait naguère M. Boissier, en face d'une littérature d'improvisation et de superficie, nous devons tenir plus que jamais à tout ce qui donne à l'esprit l'amour du savoir sérieux, le goût de l'exactitude minutieuse, la haine des généralités hasardées, le besoin d'aller au fond des choses et de ne parler que de ce qu'on sait. Ces qualités, précieuses dans tous les temps, sont surtout utiles aujourd'hui que nous sommes travaillés des maladies contraires, et à qui peuvent-elles mieux convenir qu'à ceux qui font profession d'élever la jeunesse ?

trouvait une élocution entraînante, souvent animée de tout le feu de l'improvisation. Mais puisqu'il ne nous est pas donné d'évoquer ici des souvenirs personnels, cédons la parole au plus éloquent peut-être de ses contemporains.

« Ceux-là seulement qui ont dit leur âme devant un auditoire savent les tourments de la parole publique, tourments qui arrachaient à Cicéron ce cri plaintif : « Quel est l'orateur qui, au moment de parler, n'a pas senti ses cheveux se raidir et ses extrémités se glacer ? » Plus qu'un autre, Ozanam était sujet au mal de l'éloquence ; défiant de lui-même, il se préparait à chacune de ses leçons avec une fatigue religieuse, amassant des matériaux sans nombre autour de sa pensée, les fécondant par ce regard prolongé de l'intelligence qui les met en ordre, et enfin leur donnant la vie dans ce colloque mystérieux de l'orateur qui se dit à lui-même ce qu'il dira demain, ce soir, tout à l'heure, à l'auditoire qui l'attend. Ainsi armé, tout pâle cependant et défait, Ozanam montait à sa chaire. Il n'y avait rien de bien ferme ni de bien accentué dans son début : sa phrase était laborieuse, son geste embarrassé, son regard mal sûr et craignant d'en rencontrer un autre; mais peu à peu, par l'entraînement que la parole se communique à elle-même, par cette victoire d'une conviction forte sur l'esprit qui s'en fait l'organe, on voyait de moment en moment la victoire grandir, et lorsque l'auditoire lui-même était sorti de ce premier et morne silence, si accablant pour l'homme qui doit le soulever.

alors l'abîme rompait ses digues, et l'éloquence tombait à flots (1). »

Lors de ses débuts, il fallait que ses amis lui fissent cortège pour le ranimer, le calmer et le soutenir contre ses perpétuelles appréhensions. Après cinq ans, après dix ans d'un succès ininterrompu, on pouvait le croire définitivement aguerri contre cette sorte de terreur irréfléchie : pour lui, son émotion demeurait la même, mais elle était si réelle et si sincère, qu'elle devenait par le fait un artifice admirable ; il y puisait des accents auxquels il eût été bien difficile de résister. En vérité, celui qui dans l'amphithéâtre de la Sorbonne voyait apparaître, pour la première fois, cet homme d'une taille médiocre et sans élégance, la tête entourée d'une épaisse chevelure noire, trahissant ses préoccupations intérieures sur sa physionomie le plus souvent pâle et maladive, avait de la peine à pressentir qu'il était en face d'un des professeurs les plus éloquents de l'Université : au premier abord on l'eût bien plutôt pris en compassion. Mais peu à peu le calme se faisait sur ses traits agités, la tête se relevait en même temps que s'illuminait le regard ; la voix, d'abord sourde et étouffée, retentissait sonore et vibrante, le front puissant secouait et dissipait tous les nuages. L'attention qu'il captivait par des récits touchants ou naïfs, ou qu'il étonnait par des réflexions fortes et profondes, il savait la retenir par mille traits éblouissants et variés. Sous son souffle

(1) Le P. Lacordaire.

les vieilles chroniques s'animent, les événements naissent, grandissent, prennent une physionomie vivante. Ces textes oubliés ou obscurs acquièrent une signification ou retrouvent une jeunesse qu'on ne leur soupçonnait pas : et de degré en degré, l'orateur s'élève pour toucher parfois aux plus hauts sommets. Tel, ajoute M. Pellissier (1), un habile cavalier contient d'abord sa monture, se défie de son ardeur ; mais quand il s'est assuré et de lui-même et de son cheval, il rend la main, abandonne les rênes et accorde libre carrière à l'impétuosité du coursier à la fois ardent et docile.

De sa nature l'auditoire des cours de la Sorbonne est flottant et mobile : Ozanam eut le mérite, plus rare qu'on ne le pense, de s'attacher un public d'élite, charmé de jouir d'une science qui savait si bien se rendre agréable sans cesser jamais d'être sérieuse et solide. Je n'ai rencontré personne, écrivait Ch. Lenormant, qui, l'ayant entendu dans sa chaire, ne parlât de lui avec un mélange précieux de respect et d'affection. Comment en être surpris ?

« Lorsque, tout rempli d'un sujet profondément étudié, et s'échauffant peu à peu sous l'empire de quelque sentiment généreux de religion ou d'humanité qu'il savait faire jaillir des matières les plus arides, Ozanam, tout ému, tout palpitant, mêlait l'en-

(1) *Les Gloires de la France chrétienne*, p. 209. Le chapitre consacré à Ozanam est peut-être un des plus beaux de ce bel ouvrage.

thousiasme à la science, passionnait l'érudition, et élevait par moments la chaire du professeur au niveau de la tribune oratoire ou de la chaire chrétienne, il passait sur son auditoire de ces frémissements qui sont le témoignage de l'éloquence le plus incontestable, parce qu'il est le plus involontaire (1). »

Dans ces heures d'inspiration, le savant disparaissait pour faire place au poète, lequel, selon ses propres expressions, se tenait comme malgré lui sur le trépied. Certes, la plume d'Ozanam est une plume éloquente, et cependant lui-même regrettait dans ses écrits l'absence de cette chaleur qui, disait-il, l'animait quelquefois dans la chaire, et l'abandonnait trop souvent dans le cabinet.

Ainsi jamais ne s'est mieux vérifié le vieil adage *Pectus est quod disertos facit*. Si la parole d'Ozanam allait à l'âme, c'est parce qu'elle venait de l'âme. D'autres mettaient dans leur enseignement tout leur esprit : Ozanam n'était jamais plus heureux que lorsque son sujet lui permettait de laisser parler son cœur, et d'emprunter aux événements de l'histoire ou aux fictions de la légende quelque exemple touchant, quelque démonstration décisive de la divinité du christianisme.

Nous savons déjà avec quel empressement les juges les plus éminents de l'Université avaient apprécié et couronné son mérite. Plus tard, à mesure que les

(1) J.-J. Ampère.

années le mirent dans un plus grand jour, il se vit entouré d'une sympathie croissante, la plus enviable, après la gloire, des récompenses d'ici-bas. Au temps du rayonnement le plus brillant de la Sorbonne, plusieurs de ses maîtres ou de ses collègues ont joui d'une admiration égale ou supérieure : aucun n'a mieux su se faire aimer. En veut-on une preuve?

Dans les années qui précédèrent immédiatement 1848, une partie de la jeunesse universitaire, inféodée aux théories de Quinet et de Michelet, affichait aux cours de certains professeurs, tels que M. Lenormant, des dispositions singulièrement hostiles. Ozanam n'avait jamais consenti à séparer sa cause d'avec celle de son ami ; bien plus, sans hésiter, il était intervenu de sa personne pour le protéger autant qu'il dépendait de lui contre des scènes de violence sans cesse renouvelées. Un jour vint (il fallait s'y attendre) où lui-même allait être en butte aux provocations tapageuses de ces fanatiques perturbateurs. En fut-il prévenu ? ou la Providence lui ménagea-t-elle, en cette occasion, une inspiration particulièrement heureuse? Toujours est-il qu'il fut tout à la fois si noble et si bon, si ferme et si attrayant, et, pourquoi ne pas l'ajouter? si chaleureusement applaudi par le reste de son auditoire, qu'aucun des conjurés n'osa prendre sur lui de commencer l'attaque. Son charme les avait désarmés.

Quant à ses élèves, sa leçon finie, chacun, au récit d'un témoin oculaire, se précipitait pour avoir un mot de lui, pour l'entendre encore; on lui faisait

ainsi un cortège le long des allées du Luxembourg, qu'il traversait pour rentrer chez lui. Que de courage au travail, que de fortes résolutions, que de vocations durables il sut inspirer à ses jeunes auditeurs ! C'est qu'en effet ce n'était pas assez pour lui d'éveiller le goût des choses intellectuelles, son ambition visait plus haut. Enfanter à la vérité des défenseurs, n'est-ce pas le premier honneur et le devoir le plus pressant de celui qui enseigne? Non que je m'exagère la portée morale d'un cours fait dans une Université, fût-ce même à la Sorbonne; mais il y a une classe d'esprits (et comment leur en faire un reproche?) qui sont moins sensibles aux exhortations du plus renommé prédicateur, qu'aux conseils d'un maître qu'ils s'honorent d'avoir pour ami. Quelle confiance refuser à celui qui, après avoir reçu toutes vos confidences, éclairé vos premiers doutes et dirigé vos premiers pas dans la carrière, se trouve comme malgré lui si bien au fait de vos dispositions, de vos aptitudes et de vos imperfections personnelles (1)?

Mais le P. Lacordaire l'a dit avec raison : « C'est un rare secret que celui de la popularité, j'entends la popularité véritable, celle qui ne s'achète point par de lâches concessions aux erreurs d'un siècle : il

(1) Au temps d'Ozanam, on n'avait point encore imaginé, dans l'enseignement des Facultés, ces multiples conférences où des travaux entrepris et poursuivis en commun aboutissent d'ordinaire à créer, entre maîtres et élèves, une véritable intimité. Et cependant quel professeur a eu sur la jeunesse studieuse qui suivait son enseignement, une autorité plus durable et plus docilement acceptée?

suppose avant tout d'inébranlables certitudes et une persévérante direction. Il n'y a que les convictions invincibles qui règnent sur les âmes, surtout si le talent y rehausse la fermeté de la conduite et l'éclat du dévouement. » Telle fut la mission d'Ozanam.

Nous l'avons vu, il s'était préparé par une vie toute d'études, de recherches et de travail, à l'enseignement supérieur dont il était chargé. Ses amis, alarmés, essayaient en vain de contenir cette application excessive dont ils prévoyaient, hélas ! les fatales conséquences ; pour lui, jusqu'à sa dernière heure, il s'en fit une règle sacrée ; mais s'il exerçait autour de lui une si profonde influence, ce n'était pas seulement par l'étendue et la sûreté de son inépuisable érudition, c'était encore et surtout par la droiture et l'élévation de son caractère, incapable de se plier à une démarche ou de se résigner à un silence que réprouvaient ses convictions.

Si l'on a pu dire de l'honnête homme qu'il ne peut trouver place dans notre société peu scrupuleuse qu'en employant toute sa finesse à dissimuler sa loyauté, que penser de l'homme de foi aux prises avec l'irréligion contemporaine ? Combien, même parmi les moins timides, sont tentés d'acheter des suffrages au prix d'un amoindrissement de leurs croyances ! Que de catholiques qui prêtent une oreille plus attentive aux dissertations de leur journal qu'aux enseignements infaillibles de l'Eglise, et qui, élevés sur la scène, s'étudient, au moyen d'interpré-

tations subtiles et de définitions arbitraires, à concilier leur foi avec l'esprit du siècle ? Qu'ils le sachent ou non, le monde a sur eux plus d'influence qu'ils ne croient en avoir sur lui. Ils veulent être puissants ; ils sont faibles selon Dieu. Quand, sur la terre, les préjugés et les passions auront cessé de tenir asservi le cœur des hommes, alors, mais alors seulement, le christianisme pourra chercher dans l'opinion publique son point d'appui, et pour ainsi dire son piédestal (1).

C'est un rêve chimérique que la conciliation du christianisme avec le monde ; mais ce sera toujours l'ambition des grandes âmes de réconcilier le monde avec le christianisme. Marche-t-on à ce but par des compromis équivoques entre Dieu et l'homme, entre les volontés du ciel et les intérêts de la terre ? Non ; seules la constance et l'énergie donnent droit à l'estime, et ce n'est qu'en ne redoutant jamais d'arborer son drapeau qu'on réussit à le faire respecter. Peut-être par des complaisances incessantes et des ménagements sans fin se flatte-t-on de provoquer des adhésions d'un jour ; mais, osons-le dire, rien ne retarde davantage les progrès du bien que l'attitude flottante de ces hommes politiques qui, attachés à leurs croyances, ne les acceptent cependant en public qu'avec mille restrictions. La négation systématique et audacieuse de la vérité soulève, en dehors des

(1) « Si je voulais plaire aux hommes, écrivait saint Paul, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. »

rangs de l'incrédulité, une répulsion invincible; son amoindrissement, au contraire, surtout quand on le présente comme une des conditions indispensables du maintien de la foi dans le monde, n'apparaît que trop aisément comme opportun et légitime (1).

Mais revenons à Ozanam afin d'admirer le courage avec lequel, comme étudiant d'abord, plus tard comme professeur, il défendit ses convictions. Quelques traits de sa vie suffiront à le démontrer.

Jeune encore, il assistait à Paris aux leçons du plus remarquable disciple de Cousin, Jouffroy. Ce même philosophe, qui devait plus tard décrire dans une page célèbre les ravages que le doute avait faits dans son âme, et qui, après avoir exposé pompeusement *comment les dogmes finissent*, avoua humblement à son lit de mort que tous les systèmes ne valent pas une page de catéchisme, occupait alors un des premiers rangs dans la phalange rationaliste. Témoin de ses attaques contre la révélation, le jeune chrétien se sentit ému et indigné. Oserait-il, lui si inconnu, si isolé, convaincre d'erreur le philosophe qui régnait à la Sorbonne ? Cette réflexion n'arrête

(1) « Les temps sont trop avancés pour que l'on puisse encore impunément divaguer sur tout, disait, il y a déjà un demi-siècle, un publiciste catholique : nous devons être sevrés de la littérature d'académie, de la littérature de salon, de la littérature de la place publique. Une erreur radicale, la plus détestable des erreurs, pourvu qu'elle soit poussée à bout par un esprit sérieux, et qu'elle nous dévoile sur-le-champ toutes ses conséquences, vaut mieux aujourd'hui qu'une demi-vérité soutenue par la demi-science, aux grands applaudissements de la frivolité contemporaine. »

pas le noble élan de son courage (1); il écrit à Jouffroy une première, puis une seconde lettre, et voyant que ce dernier n'en tient aucun compte, il rédige une protestation publique. Pour lui donner plus de poids, il faut qu'il recueille des signatures; dans ces temps de lutte virile, il n'eut pas à les chercher en vain. Quinze jeunes gens ajoutèrent leur nom à celui d'Ozanam, et, en présence de cette profession de foi écoutée avec respect par son nombreux auditoire, Jouffroy, cœur noble et élevé, malgré les préjugés qui pesaient sur son intelligence, rétracta ouvertement les paroles qui lui étaient échappées. Un témoin contemporain affirme que cette imposante démarche eut pour effet de rendre désormais les professeurs de la Sorbonne plus mesurés dans leur langage et plus comptables d'impartialité dans leurs jugements.

C'est avant tout dans la correspondance d'Ozanam qu'il faut lire avec quelle joie il annonce à ses amis ce succès inespéré, avec quelle fierté il leur apprend que « chaque fois qu'un professeur élève la voix contre la révélation, des voix catholiques s'élèvent à leur tour pour lui répondre. » Le champ d'action de sa foi s'étendait même bien au delà des limites de la France, et, lorsque, par exemple, en 1837, Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, préludant à la politique

(1) La même indépendance d'une âme blessée dans ce qui lui tient le plus au cœur, se fait jour dans ce passage d'un de ses livres où il n'hésite pas à reprendre M. Guizot, alors au faîte de sa renommée et de sa puissance, au sujet des origines que l'historien de la civilisation européenne assignait à l'autorité religieuse de la papauté.

tardivement répudiée de son successeur, fit arrêter dans son palais épiscopal et emprisonner dans une forteresse de Poméranie Mgr de Droste, archevêque de Cologne, Ozanam mit tout en œuvre pour organiser une manifestation publique de la jeunesse chrétienne de Paris. C'est ainsi qu'il préludait à de plus sérieux combats ; dans la suite, en effet, le professeur resta fidèle aux traditions de l'élève, et jamais on ne put lui reprocher d'avoir un seul jour caché par pusillanimité son titre et son drapeau de chrétien.

Les événements allaient d'ailleurs se charger de mettre sa constance à une rude épreuve. Certes, Ozanam ne se faisait aucune illusion sur le fâcheux esprit qui s'insinuait dans l'enseignement officiel, sur le peu de vigilance que mettaient dès lors certains de ses chefs à garantir les jeunes générations contre des doctrines manifestement subversives. Jamais la lutte n'avait été plus vive entre l'Université à laquelle il appartenait et où son talent lui avait conquis un avancement si rapide, et la France catholique qui réclamait la liberté d'enseignement comme un droit d'autant plus sacré, que derrière cette cause s'agitait celle de la liberté même de l'Eglise et de son domaine souverain sur les âmes. D'un côté des attaques violentes, des cris de haine poussés contre la religion et ses ministres ; de l'autre une phalange compacte, bien résolue à combattre jusqu'au bout pour le triomphe de ses revendications.

Dans les hautes fonctions où Dieu l'avait appelé,

le professeur de la Sorbonne pouvait être tenté de croire sa conscience elle-même intéressée à ces transactions que l'on qualifie si volontiers de prudente habileté.

A la Faculté de Paris, Ozanam était l'unique défenseur de la vérité religieuse; « nul homme de foi, au moins d'une foi éclatante, n'avait encore paru dans les chaires qui retentissaient chaque jour d'applaudissements donnés à d'autres doctrines en d'autres orateurs. » Voilà le temps et l'auditoire qu'il choisissait non seulement pour affirmer sans détours sa foi catholique, mais encore pour commenter avec une visible prédilection les élans mystiques de Dante et les cantiques de saint François d'Assise, tout pénétrés de piété et d'extase.

Obligé de se montrer homme de conciliation plus que ne le voulaient plusieurs de ses amis et certainement plus qu'il ne l'eût souhaité lui-même, Ozanam demandait chaque jour à Dieu la double grâce de ne sacrifier ni ses devoirs d'état par imprudence, ni son honneur de chrétien par timidité. Nous n'avons point cherché, dit-il un jour, à mettre dans la Faculté de Paris une division qui n'existait pas, à faire deux camps, à livrer des batailles; mais jamais nous n'avons eu le malheur de déserter en face du devoir. Recueillons ici le beau témoignage que lui a rendu le P. Lacordaire, son émule et son ami, au terme de cette mémorable polémique :

« Par la position qu'il tenait de Dieu, Ozanam était de nous tous le plus douloureusement placé. Catho-

lique ardent, ami dévoué des libertés sociales, de celles de l'âme en particulier, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres, il ne pouvait cependant méconnaître qu'il appartenait au corps dépositaire légal du monopole de l'enseignement. Fallait-il rompre avec ce corps qui l'avait reçu si jeune, et comblé d'honneurs ? Fallait-il, demeurant dans son sein, prendre une part active et nécessairement remarquée, à la guerre qui lui était faite ?

« Ozanam conserva sa chaire : c'était son poste dan le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément l'Université à laquelle il appartenait : c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée avec nous tous ; aucun des liens qui l'attachaient aux chefs et aux soldats ne subit d'atteinte. Il était, il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps, et ce qu'il ne disait pas dans sa chaire ou dans ses écrits, ressortait de son influence avec une clarté qui était plus qu'une confession. Aussi pas un seul moment de défiance ou de froideur ne diminua-t-il le haut rang qu'il avait parmi nous ; il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre, et au dehors des deux camps, la sympathie de cette foule mobile et vague qui est le public et qui tôt ou tard décide de tout. »

Si la Providence eût permis que la France entrât trente ans plus tôt en possession de la liberté de

l'enseignement supérieur, qu'eût fait Ozanam ? Aurait-il jugé préférable de demeurer à son poste, afin d'y continuer au profit du bien un genre d'action plus discret et plus périlleux jusque dans sa prudence ? Aurait-il obéi à ses inclinations secrètes et serait-il allé défendre la vérité là où il pouvait se donner à elle sans mesure et sans réserve ? Je l'ignore : tout ce que l'expérience autorise à dire, c'est que, dans l'un et l'autre cas, il eût suivi ou entraîné des exemples également honorables.

Mais n'a-t-il d'autre arme que sa parole, le professeur chrétien, fermement résolu à ranimer autour de lui avec le goût des choses sérieuses la fierté des nobles convictions, et non moins jaloux d'entretenir le sentiment du beau qui élève les imaginations, l'admiration du bien qui échauffe les cœurs? son influence expire-t-elle avec les derniers applaudissements de son auditoire ? est-elle condamnée à ne jamais franchir l'enceinte presque toujours si étroite d'un amphithéâtre de Faculté ? Peut-être en était-il ainsi au temps des premiers sages du paganisme, des Platon et des Aristote : de nos jours, plus ailée et plus rapide que la parole elle-même, la page imprimée portée par la vapeur s'en va à toutes les extrémités du monde civilisé répandre la vérité ou l'erreur, l'édification ou le scandale. La presse a acquis, j'allais dire, a usurpé depuis un demi-siècle une importance si décisive, que ce second genre d'enseignement est devenu aussi nécessaire et souvent plus fécond que le premier.

Ozanam de bonne heure le comprit, et s'il lui arrive de se demander non sans tristese : « Est-ce la peine d'écrire pour ajouter quelques feuilles à celles que je vent de chaque hiver balaie de nos jardins et de la mémoire des hommes ? » il vit et il meurt la plume à la main (1). Venait-il d'entendre quelque conférence éloquente, d'assister à quelque discussion mémorable ? il gémissait en secret « de cette obscurité forcée où vont s'ensevelir des pensées qui devraient devenir l'opinion commune de tous les gens de bien ». A dix-huit ans, nous l'avons vu publier, au mépris de tout respect humain, ses *Réflexions sur les écrits de Saint-Simon;* jeune étudiant, lorsqu'en novembre 1833 un groupe de catholiques déterminés fonda l'*Univers*, afin que chaque jour, sur le terrain des droits et des enseignements de l'Eglise, la défense répondît à l'attaque, il fut un des premiers à s'engager dans la vaillante phalange ; mais ennemi par tempérament des polémiques brûlantes, il se réserva, comme la colombe de l'arche, un rôle plus pacifique, écrivant sous forme de *Variétés* de remarquables articles qui préludaient à ses compositions futures. Plus tard, ce fut le *Correspondant* qui eut l'honneur de recueillir et de publier

(1) Le P. Lacordaire écrivait à Ozanam, qui venait de lui envoyer son travail sur Dante : « Il faut se garder de quitter la plume : sans doute c'est un rude métier que celui d'écrire mais la presse est devenue trop puissante pour y abandonner son poste. Ecrivons non pour la gloire, non pour l'immortalité mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume. Quand personne ne nous lirait plus dans cent ans, qu'importe ?... Que de livres, perdus aujourd'hui dans les bibliothèques, ont fait, il y a trois siècles, la révolution que nous voyons de nos yeux ? »

quelques-unes de ses plus belles leçons, revues par lui avec un soin infini. Enfin, que dire de ses grands ouvrages dont l'ensemble constitue une si admirable apologie historique du christianisme ? Chacun d'eux fut pour ce nouveau chevalier comme un champ clos où il descendait, armé de son talent et de sa science, pour se mesurer avec les préjugés, même les plus triomphants en apparence et les plus redoutables, comme un tribunal où il montait pour faire consacrer publiquement par l'impartiale histoire les droits imprescriptibles de la vérité.

En repassant dans sa mémoire trente ans de prédications incessantes de Jésus-Christ et de son Evangile, saint Paul écrivait : *Bonum certamen certavi.* Comme plus d'un grand chrétien de ce siècle, Ozanam mourant a pu se rendre ce noble témoignage. Oui, par ses écrits comme par sa parole, il avait « combattu le bon combat ».



CHAPITRE CINQUIÈME

L'AMI DE LA JEUNESSE

Frédéric Ozanam consacre à la jeunesse le meilleur de son zèle et de son dévouement. Pour lui, pas de bonheur plus grand que « de s'entretenir avec des jeunes gens qui ont de l'intelligence et du cœur ». — Difficultés de tout genre qui menacent le jeune étudiant ; nécessité de lui tendre une main sympathique et fraternelle. — Amabilité et bonté de cœur exquises d'Ozanam ; ardeur de ses affections, générosité de son caractère. — Sa constante fidélité au devoir. Il prêche à la jeunesse l'amour de l'étude et du travail par ses paroles et surtout par son exemple. — Le succès des grandes entreprises ne s'achète que par l'entente et la persévérance.

Parmi les auditeurs qui se pressaient autour de la chaire d'Ozanam, il en est à qui il s'adressait avec une préférence visible, et auxquels il réservait dans l'intimité ses plus douces faveurs. Ai-je besoin de le dire ? ce qu'il recherchait sur toutes choses, c'était la société, c'était l'amitié des jeunes gens. La jeunesse ! comme elle a le don de plaire et d'attirer ! C'est un bel arbre dont tous les rameaux s'élancent vers le ciel, les orages ne les ont point encore courbés. Et puis, qui ne voit tout ce que ce seul mot renferme d'espérances ! De la jeunesse on peut dire en toute vérité qu'elle porte dans ses mains

les destinées de la religion, de la société, de la patrie : forte et vertueuse, elle peut relever un peuple abattu ; frivole et coupable, elle peut précipiter la ruine des nations les plus prospères. Comment donc cesserait-elle un instant de préoccuper quiconque, au delà du présent, fixe ses regards sur l'avenir ?

Pour les jeunes gens ses contemporains, Ozanam fut un ami incomparable. Comment, en effet, cette âme, aussi simple et candide que vaillante, n'eût-elle pas été avide de répandre autour d'elle la contagion du dévouement et du courage ? comment, pour parler avec le P. Lacordaire, n'eût-elle pas été ravie par ces témoignages échangés de foi mutuelle et de tendresse désintéressée qui, dans des cœurs jeunes et chrétiens, brillent d'un éclat plus pur et plus aimé que toutes les victoires ?

Sait-on sous quelles poétiques images concevait l'amitié celui qui l'a si heureusement définie : une association de deux âmes pour le bien ? Voici une lettre de ses vingt ans, adressée à un camarade d'enfance : « Nos âmes sont comme deux jeunes étoiles qui se lèvent ensemble et s'entre-regardent à l'horizon : une vapeur légère peut passer entre elles et les voiler quelques heures ; mais bientôt l'illusion se dissipe, et elles reparaissent pures, intactes, brillantes l'une pour l'autre, et elles se retrouvent sœurs... L'amitié est une vierge timide et jalouse, le moindre souffle de froideur la fait frissonner (1) ».

(1) T. X, p. 68. — Ces lignes et tant d'autres non moins char-

Vingt ans plus tard, au déclin de sa vie, pendant son dernier exil à Pise, ces sympathies du cœur se retrouvent en lui tout entières : « Cher ami, écrit-il à un de ses collègues, après les consolations infinies qu'un catholique goûte au pied des autels, après les joies de la famille, je ne connais pas de bonheur plus grand que de parler à des jeunes gens qui ont de l'intelligence et du cœur. Ah ! pauvre Sorbonne ! que de fois je retourne en pensée vers ses murs noirs, dans sa cour froide, mais studieuse, dans ses salles enfumées, mais que j'ai vues remplies d'une si généreuse jeunesse (1) ! »

C'est qu'en effet, malgré les années, malgré les épreuves, malgré les souffrances, si l'imagination se modère, si la part de la réflexion a grandi, celle du cœur chez Ozanam est demeurée intacte. On sent qu'on se trouve en présence d'une de ces natures privilégiées auxquelles s'appliquent ces paroles d'un célèbre écrivain :

« Il y a des âmes d'élite chez lesquelles la foi n'exclut ni la bienveillance ni le besoin des affections humaines, et qui conservent, tout en aimant Dieu, des allures sympathiques et indulgentes... Heureux celui

mantes que renferme le premier volume des *Lettres d'Ozanam* m'ont souvent rappelé cette pensée de Vauvenargues : « On ne trouve nulle part l'amitié si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux dont l'âme modérée connaît la vertu : car elle soulage leur cœur oppressé sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie »

(1) T. XI, p 502.

qui connaît de telles âmes ! plus heureux encore celui qu'elles honorent de leur amitié ! Partager avec Dieu l'affection d'un grand cœur, illuminé par un esprit droit et lucide, n'est-ce pas obtenir sur la terre un avant-goût des joies du Ciel ? »

Tel fut le bonheur des nombreux jeunes gens dont Ozanam vécut constamment entouré. C'est sur eux, je le répète, qu'il reportait ses constantes sollicitudes ; c'est à eux surtout qu'il brûlait de communiquer le feu de ses nobles aspirations. Il eût voulu en faire autant d'apôtres en les entraînant à sa suite dans les étroits sentiers de la vie chrétienne. C'est chose rare assurément qu'une sympathie aussi ardente, qu'un dévouement aussi éclairé, aussi dégagé de tout intérêt terrestre, aussi surnaturel, s'il est permis de parler ainsi, dans son origine et dans son objet. Mais, sans même nous élever à ces hauteurs familières à la foi généreuse d'Ozanam, dans nos grandes villes où les exigences impérieuses de la civilisation moderne poussent tant de fils prématurément éloignés du foyer paternel, nous sommes-nous souvent demandé : que fait-on pour la jeunesse ? qui s'empresse de lui tendre une main bienveillante et secourable pour l'empêcher de sombrer sur les écueils ? qui se dévoue à elle afin qu'au milieu de ces cités populeuses, elle ne rencontre pas la solitude, c'est-à-dire le découragement et l'ennui ? qui songe à remplacer auprès d'elle les tendresses d'une mère, le dévouement d'un frère, l'affection de toute une famille ?

Le travail est souvent bien aride, l'accomplissement

du devoir impose plus d'un sacrifice : où le jeune homme ira-t-il chercher un visage qui lui sourie, une main qui serre amicalement la sienne, un cœur à qui il puisse ouvrir son cœur ? sait-on ce qu'il lui faut souvent de vertu et de conviction pour résister à tous les entraînements coupables, en l'absence de toute jouissance légitime ? Que l'on veuille y réfléchir, parmi tant de beaux rêves provoqués par la pressante nécessité d'une régénération sociale.

Du reste, ce n'est pas seulement la sauvegarde morale de la jeunesse, c'est encore son développement intellectuel qui est ici en cause. Une riche nature peut rester comme endormie, si rien ne la sollicite, et ignorer toujours les dons qu'elle avait reçus. De nos jours la jeunesse n'arrive que trop tôt à se désintéresser des nobles ambitions, et ce sont des hommes d'un autre âge qui sont obligés de la retenir sur la pente de son abdication. Elle a besoin d'entendre autour d'elle des voix aimées, seules capables de remuer profondément les cœurs et de leur imprimer une durable impulsion. On connaît cette belle parole d'un Père de l'Eglise : « Les âmes s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux. » Rien ne saurait suppléer à ce contact intime. « Tel est le malheur des livres, aucun n'est écrit pour nous. La parole vivante, sortant d'une âme qui comprend la nôtre, est bien plus puissante. Je suis toujours inquiet, quand je recommande des livres, parce que presque jamais un livre ne tombe juste. Mais l'âme ! il ne lui faut qu'un moment pour en

deviner une autre et lui donner ce dont elle a besoin (1) ».

Il est des natures timides et concentrées qui évitent en quelque sorte les conseils et se dérobent aux sympathies. Une réserve excessive, une défiance exagérée d'elles-mêmes paralyse l'essor de leurs plus belles qualités. Parfois c'est un chagrin précoce, une déception poignante et imméritée, ou quelque circonstance soigneusement cachée dans leur existence qui les menace, au seuil même de la carrière, d'étendre sur la vie entière un voile d'isolement et de tristesse. Comment fondre cette glace et les tirer de cet état qui leur pèse et leur ôte la force de travailler au bien général ? Les joies et les récompenses du monde glissent sur ces cœurs sans y pénétrer : seule la douce chaleur d'une amitié éprouvée peut les ouvrir à la confiance, et y faire germer les généreuses résolutions.

Il est au contraire des caractères passionnés auxquels songeait Bossuet quand il écrivait ces belles paroles : « Vous dirai-je ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. » Ici encore, que deviendra cette énergie exubérante, si l'ascendant d'un maître aimé ne réussit pas à lui mettre un frein et à la diriger vers l'honneur et la vertu ?

(1) Le P. Lacordaire, *Lettres à des jeunes gens.*

Aimez donc la jeunesse, vous tous que la Providence ou la société a appelés plus spécialement à veiller sur elle : aimez-la, c'est-à-dire dévouez-vous à elle, prenez intérêt à ses joies comme à ses peines et, dans les moments difficiles, sachez lui tendre une main fraternelle. Voulez-vous qu'elle vous prête une oreille docile ? Parlez-lui un langage qu'elle comprenne et où elle retrouve l'écho non de ses erreurs et de ses faiblesses, mais de ses aspirations et de ses espérances ; prouvez-lui qu'à travers les vicissitudes de l'existence vous avez gardé ce qu'un contemporain appelait « la clef des archives du cœur ». On l'a dit avec raison, il faut de la gaieté et de l'entrain dans le gouvernement de la jeunesse, afin que, se sentant heureuse dans l'observation de la règle, elle ne soit pas tentée de chercher la joie loin du devoir. Qu'on ne craigne pas de trop exalter ses saintes ambitions : assez tôt le temps se chargera de les refroidir, parfois, hélas ! de les éteindre. Les grandes générations, a dit avec raison un publiciste, sont celles qui, après bien des luttes et bien des mécomptes, arrivent au soir de la vie à réaliser une partie des rêves du matin (1).

(1) Je me plais à citer ici quelques lignes d'un des plus dignes héritiers d'Ozanam, M. Heinrich, enlevé, lui aussi, dans la force de l'âge, par une mort prématurée, à la science et au catholicisme qu'il honorait également par son enseignement et ses travaux : « C'est par les jeunes gens qu'on renouvelle le monde, et, pour être compris de leurs imaginations ardentes, il faut rester toujours jeune... Aussi ceux qui ont eu le don de parler à la jeunesse ont-ils constamment conservé cette foi dans l'avenir, cette ardeur qui a effrayé les pusillanimes, scandalisé les esprits étroits, irrité les intolérants, et qui, en somme, leur

Ozanam l'avait compris : il s'était fait de l'amitié chrétienne, telle que nous venons de la dépeindre, le premier comme le plus doux des devoirs ; c'est elle qui, par une juste récompense, a entouré son front d'une immortelle auréole. Après quarante ans de séparation, ceux de ses amis qui survivent encore ne peuvent évoquer son souvenir sans une véritable émotion. Sa sollicitude suivait même au delà des frontières de la France, même au delà des mers, ceux à qui elle se dévouait : dans un échange aussi fraternel de pensées, de vues et de sentiments, quelles lumières pour l'intelligence, quel renouvellement et quel rajeunissement pour le cœur ! (1)

Les hommes d'une renommée déjà consacrée cèdent volontiers à l'inévitable tentation de faire sentir aux autres leur supériorité. Un philosophe contemporain l'a fait observer avec justesse dans son langage un peu abstrait : une grande supériorité intellectuelle isole plus que toute autre chose, et si elle s'unit à une haute position sociale, elle creuse entre un homme et un autre un large abîme que la bonté du cœur peut seule aider à franchir : car la bonté est le principe opposé, le principe unifiant qui identifie chaque être avec le propre moi ; c'est une qualité transcendante qui ne saurait se mesurer à aucune autre perfection. Elle éclipse et rejette dans l'ombre

a fait gagner tant d'âmes, ramener à Dieu tant d'intelligences. »

(1) Voir notamment sa correspondance avec Jean-Jacques Ampère.

même la beauté, même les plus brillantes qualités de l'esprit, même le génie. Or, la bonté, voilà bien en effet le secret qui explique l'extrême popularité d'Ozanam ; voilà ce qui lui communiquait quelque chose d'attirant et d'irrésistible. Il a écrit en parlant de Dante : « Au milieu des occupations austères de la science il n'avait perdu ni le sens délicat des beautés de la nature, ni la promptitude des émotions généreuses, ni même cette crédulité naïve qui parfois provoque le sourire. » Pour peindre l'illustre poète de Florence, on dirait qu'il s'était d'abord interrogé lui-même.

Ne joignait-il pas, en effet, des manières dégagées de tout apprêt à ce fonds inépuisable de modestie dont sa correspondance intime nous offre tant de preuves touchantes? Il avait au plus haut degré ces vertus, les plus précieuses comme les plus rares, qui ne se doutent pas d'elles-mêmes, que rien n'effraie autant que les applaudissements ; ces vertus de tous les jours et de tous les instants, dont chacun jouit et que nul ne remercie, tant elles prennent soin de ne pas se faire remarquer. Dans sa conversation, la sûreté de son jugement, la richesse de ses connaissances étaient relevées par de spirituelles saillies, par des traits sans malice, agréments naturels d'un esprit ingénieux et varié. Il savait combien certains airs de vanité, de hauteur ou même d'austérité affectée alarment promptement l'amour-propre et la fierté habituelle des jeunes gens; lui, d'un tempérament si grave, si réfléchi, il s'associait à leurs projets et,

sans jamais pactiser avec leurs égarements ni leurs fautes, il ménageait délicatement leurs illusions. Son zèle pour diriger leur inexpérience et soutenir leur faiblesse ne connaissait pas de bornes.

C'était une de ces âmes qui tournent contre elles toutes les austérités de la vertu, pour n'en laisser sentir aux autres que les charmes. Les habitudes de forte discipline qu'il avait contractées dès sa jeunesse n'ôtaient rien chez lui à la fraîcheur des sentiments. Si l'un de ses amis, placé en face des séductions du plaisir, semble hésiter sur la route à suivre, voici en quels termes pressants il plaide auprès de lui la cause du devoir :

« Le monde est une lime de fer qui use bien des jeunes vies : ne lui donne pas la tienne; si tu ne croyais à rien, permis à toi de dire : Courte et bonne : *Coronemus nos rosis antequam marcescant*... Chrétien et croyant à Dieu, à l'humanité, à la patrie, à la famille, souviens-toi qu'à eux et non pas à toi appartient ton existence, et qu'il vaudrait mille fois mieux languir durant un demi-siècle en donnant aux autres l'exemple de la résignation et en faisant un peu de bien, que de s'enivrer pendant quelques mois de bruyantes délices et de mourir dans son délire (1). »

Ailleurs ce ne sont plus des conseils, mais une invitation éloquente : « Maintenant, mon cher ami, que nos mains s'étreignent plus fort que jamais. L'avenir est devant nous, immense comme l'Océan : hardis

(1) T. X, p. 90.

nautoniers, naviguons dans la même barque et ramons ensemble ; au-dessus de nous la religion, brillante étoile qu'il nous est donné de suivre ; devant nous le sillage glorieux des grands hommes de notre patrie et de notre doctrine ; derrière nous nos jeunes frères, nos compagnons, plus timides, qui attendent l'exemple (1). »

S'agit-il enfin, dans les luttes de la vertu, non plus d'exciter au combat, mais de célébrer une victoire ? alors sa plume émue rencontre les expressions les plus touchantes, commentaire éloquent de ce cri d'admiration de la sagesse éternelle en face de la vertu du jeune homme : *Quam pulchra est generatio casta cum claritate* (2) !

Voilà comment Ozanam aimait la jeunesse, voilà comment elle doit être aimée. Il savait d'ailleurs que pour obtenir non seulement ses sympathies, mais son respect et son estime, il faut au conseil ajouter l'autorité persuasive de l'exemple, il faut marcher à sa tête dans la route qu'on lui trace, il faut affronter et vaincre les difficultés contre lesquelles on veut l'armer de courage.

S'il est une disposition, j'allais dire une vertu, nécessaire au jeune homme, dans quelque condition que l'ait placé la Providence, c'est l'amour du tra-

(1) T. X, p. 77.

(2) Comment ne pas songer ici à tant de lettres non moins inspirées du P. Lacordaire, où se rencontrent des phrases comme celle-ci : « L'arome de la jeunesse a survécu aux enchantements trompeurs de la première liberté, et je reconnais dans votre style, seule image où je puisse vous voir aujourd'hui, la grâce de votre parole et la virginité de votre front. »

vail : sur un sol laissé inculte les plus chauds rayons du soleil de l'été ne sauraient faire germer ni mûrir les moissons. Mais qui est moins assujetti à sa tâche que le jeune étudiant ? qui cède plus aisément à toutes les distractions qui se pressent sur sa route ? qui est plus exposé aux mille tentations du laisser-aller et de la paresse ? Qui donc a besoin d'avoir plus fréquemment sous les yeux, comme un encouragement ou comme un reproche, le spectacle de ce dévouement au travail, de cette régularité sévère, de cette persévérance qui lui est si indispensable et dont il semble parfois se préoccuper si peu ? — Recueillons ici l'exemple vraiment admirable qu'Ozanam a donné à ses contemporains et légué à la postérité.

Un de ses contemporains lui a rendu ce beau témoignage : « Je n'ai pas rencontré d'homme qui prît si fort à cœur les grandes choses, la poésie, la religion, l'art, l'éloquence et la philosophie. C'était un esprit d'élite, travaillé pour ainsi dire par la passion des grandes idées et des nobles sentiments, et en même temps une de ces âmes fortes qui, à mesure que les illusions évanouies font apparaître plus distinctement les austérités du devoir, s'arment pour l'accomplir d'un courage nouveau. »

Riche de son propre fonds, il se fit néanmoins du travail, jusqu'à sa dernière heure, une obligation sacrée : cet effort d'application, qui a pu contribuer à abréger ses jours (1), était favorisé en lui par la séré-

(1) Ch. Lenormant écrivait, à ce sujet, dans le *Correspon-*

nité d'une âme pure que ne troublait aucun repentir du passé, aucun calcul ambitieux pour l'avenir. Quelle constante fidélité au devoir dans cet homme qui, malgré ses souffrances, se déclarait en face de Dieu obligé à manier la plume, puisqu'il n'avait pas reçu la force de conduire une charrue ? Nul ne poussa volontairement plus loin l'obéissance à cette loi impérieuse du travail que le Créateur, au jour de la chute, a imposée à l'humanité tout entière, sans en excepter les heureux du monde ni les privilégiés de la fortune. Dans un de ses plus mémorables discours, après avoir montré à ses auditeurs cette loi vivante et honorée dans toute la tradition de l'Eglise, Ozanam ajoutait : « Aujourd'hui nous ne travaillons pas... Sept ou huit heures par jour données à la science alarment pour nos misérables santés la sollicitude de nos amis... Sachons-le pourtant, il ne faut pas se croire dispensé par la foi de la fatigue et des veilles. Le travail, châtiment de la déchéance, est devenu la loi de la régénération. »

Et ailleurs, au Cercle catholique, voici en quels termes, pleins d'une simple mais mâle éloquence, il s'adressait à l'élite de la jeunesse de Paris : « Tous les jours, nos amis, nos frères se font tuer comme

dant, au lendemain de la mort de son ami : « On dit vulgairement d'un prodigue ou d'un débauché qu'*il brûle la chandelle par les deux bouts* ; qu'on me pardonne cette allusion triviale ! je ne trouve pas d'expression plus forte pour rendre cette activité incessante, cette fièvre continue pour le bien et pour le beau qui fut le trait caractéristique d'Ozanam et qui explique qu'il ait vécu si peu. »

soldats ou comme missionnaires sur la terre d'Afrique ou devant les palais des mandarins. Que faisons-nous, nous autres, pendant ce temps-là ? Croyez-vous que Dieu ait donné aux uns de mourir au service de la civilisation et de l'Eglise, aux autres de vivre les mains dans leurs poches et de se coucher sur des roses ? Ah ! Messieurs, travailleurs de la science, gens de lettres chrétiens, montrons que nous ne sommes pas assez lâches pour croire à un partage qui serait une accusation contre Dieu qui l'aurait fait, et une ignominie pour nous qui l'accepterions. Préparons-nous à prouver que, nous aussi, nous avons nos champs de bataille où parfois l'on sait mourir (1). »

De lui, du moins, on peut dire qu'il y mourut. Pour Ozanam, vivre, c'était travailler, et travailler, c'était combattre. Sa famille ne le voyait pas sans terreur abréger ses nuits, et se refuser toute distraction lorsqu'il s'agissait d'achever, en dehors de sa tâche ordinaire, une de ces œuvres que lui avaient inspirées et imposées son dévouement à la cause de Dieu. Nature frêle et ardente, arrêté quelquefois par la douleur qui minait sourdement ses forces, il se hâtait de revenir à ses documents et à ses livres. Ses

(1) Ozanam, qui possédait si bien l'histoire des deux civilisations païenne et chrétienne, et qui de leur rapprochement a fait jaillir tant de réflexions profondes, disait un jour : « Les anciens savaient jouir, mais nous avons une autre science : ils savaient quelquefois mourir, mais mourir, c'est bien court ; nous, nous savons ce qui fait la véritable dignité humaine, ce qui est long, ce qui dure autant que la vie : nous savons travailler et souffrir. »

meilleurs amis, Ampère à leur tête, craignant pour lui les suites d'une fatigue qu'il cherchait en vain à dissimuler, essayaient de leur mieux de conseiller et de modérer cette ardeur imprudente (1). « Oubliez-vous, leur répondait-il, que Dieu, qui nous commande ici-bas quelques années de travail, nous prépare dans le ciel une éternité de repos? »

Plus tard, quand le progrès du mal auquel il devait succomber l'avertit de mettre la main à l'édifice qu'il avait depuis longtemps construit dans ses rêves, mais dont il n'avait point encore amassé tous les matériaux, il écrit sans hésiter dans une dernière préface ces lignes, digne testament de son grand cœur : « La vie s'avance, il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu la promesse de mes dix-huit ans... Nous sommes tous des serviteurs inutiles; mais nous servons un maître souverainement économe, et qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs qu'une goutte de sa rosée... Je ne sais quel sort attend ce livre, ni s'il s'achèvera, ni si j'atteindrai la fin de cette page qui fuit sous ma plume ; mais j'en sais assez pour y mettre le reste, quel qu'il soit, de mon ardeur et de mes jours. » Et, à ces lignes que nul ne pourrait lire sans attendrissement, il ajoutait

(1) La dernière édition des *Lettres* (tome II, p. 427), contient les pressantes exhortations que lui adressait, sur ce même sujet, le R. P. Lacordaire : « Vous ne ménagez pas assez le cours de votre carrière... Restez avec nous longtemps. Hélas! nous ne nous en irons que trop vite, et si la vie est peu de chose pour soi, il faut s'y attacher pour les autres. »

cette parole qui jetait autour de lui la consternation : « Je me suicide, je le sens : mais Dieu le veut ainsi (1). »

Il n'y a qu'un mot pour qualifier de tels sentiments : c'est de l'héroïsme. Mais qu'il est rare (2) !

Parmi les jeunes gens que la Providence a fait jouir du bienfait d'une éducation libérale, combien se demandent, le jour où elle s'achève, comment ils pourront l'étendre et en multiplier les fruits ? Combien, au contraire, anéantissent en quelques mois de dissipation le résultat de plusieurs années d'étude ? Ils désertent la science au moment même où elle leur ouvrirait un utile et peut-être un brillant avenir. L'expérience ne leur a pas encore révélé la vérité de ce mot d'un contemporain : « J'ai fini par comprendre que le travail est encore ce qui use le moins la vie. »

(1) On nous permettra de rappeler, à cette occasion, un trait mémorable d'Ozanam. Peu d'années avant sa mort, retenu chez lui par la fièvre, il apprend qu'à la Sorbonne ses auditeurs murmurent de son absence; il s'y rend aussitôt, malgré ses souffrances, et commence ainsi sa leçon : « Notre vie vous appartient, Messieurs ; nous vous la devons jusqu'au dernier souffle, et vous l'aurez. »

(2) Dans ses dernières années, après une vie toute de labeur et de méditation, un des rénovateurs de la science historique en France, Augustin Thierry, écrivait d'une main déjà défaillante : « Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science. » Selon sa touchante expression, contraint par sa cruelle infirmité de lier amitié avec les ténèbres, à l'intérieur il n'en vivait que d'une vie plus intense.

Sans doute, s'il y a d'heureuses natures qui arrivent a la renommée sans pâlir sur les livres, elles ne sont et ne peuvent être que l'exception; l'extrême facilité d'écrire est même généralement un signe caractéristique de médiocrité. Par elle-même, la méditation solitaire n'a rien qui plaise à l'enfance ou qui séduise la jeunesse; mais il est si doux de s'y plonger pour Dieu et sous le regard de Dieu ! Quelles satisfactions intimes l'étude ne réserve-t-elle pas à ceux qui s'y adonnent avec amour ? Si l'on trouve que c'est mettre à trop haut prix la culture sérieuse des lettres que de s'imposer pour y réussir un long enchaînement et une prodigieuse variété de travaux, qu'on songe à ce que doit éprouver l'érudit, l'historien et le philosophe en voyant se multiplier sous sa plume les rapprochements imprévus, les comparaisons instructives, les solutions jusqu'alors vainement cherchées.

« L'étude ! s'écriait le P. de Ravignan dans une de ses plus belles conférences, que ce nom rappelle à la fois de souffrances pénibles et de douces jouissances ! et qu'une vie studieuse mérite bien du Seigneur, autant que la culture des champs, une abondante moisson ! Mais combien d'hommes, après les premières années de la jeunesse, demeurent totalement étrangers aux lois sacrées d'une étude attentive ? Une incroyable légèreté, une indéfinissable nonchalance arrêtent et paralysent trop souvent la sève des talents les plus généreux (1). »

(1) C'était, aux yeux d'Ozanam, une tentation perma-

Jeunes gens, à qui Dieu a départi les loisirs d'une existence opulente, pourquoi les lettres et, par là, j'entends, non pas le feuilleton de votre journal ou le roman de votre revue, mais la littérature noble et sérieuse, pourquoi les lettres ne continueraient-elles pas à être le but constant de vos travaux et votre plus cher délassement ? L'orateur romain, vous le savez, n'hésitait pas à les appeler un ornement dans la prospérité, un refuge dans l'adversité : les siècles n'ont rien ôté à la vérité de cet éloge. Quel abri vous préparez-vous contre les dégoûts qu'entraîne infailliblement une perpétuelle oisiveté ? Et quand les déceptions inévitables dans le commerce de la vie viendront frapper à votre porte, pensez-vous que vos divertissements ordinaires suffiront toujours pour rendre la paix à votre âme ? Estimez-la assez pour la croire digne de plus nobles satisfactions.

Montesquieu, on le sait, aimait à répéter : « Je n'ai pas eu une peine dans ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler, parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture n'ait dissipée. » Et en vérité, pour qui sait ouvrir son intelligence à ces impressions aussi élevées que bienfaisantes, dans les jours d'ennui, dans les moments de lassitude, quelle jouissance rafraîchissante dans la plus lointaine émanation d'éloquence ou de poésie !

nente et très redoutable que cette disposition d'esprit à se laisse distraire, et il lui semblait que le grand secret de l'éducation devait être de nous en corriger.

D'ailleurs si pour tous l'étude peut être une source de plaisirs, pour quelques-uns elle est un devoir, et, pour ainsi dire, la rançon obligée des dons de la fortune. Dieu n'a pas entendu affranchir de toute charge ceux à qui il a prodigué les richesses et les douceurs de la vie : il a voulu qu'ils fussent au milieu de leurs frères les dispensateurs des connaissances utiles ou nécessaires à l'humanité. Tandis que le laboureur se courbe vers la terre pour la forcer à se couvrir de fertiles moissons, tandis que l'artisan est absorbé par les soucis du négoce et l'ouvrier par les durs labeurs de l'industrie, aux riches la mission de répandre autour d'eux la lumière, d'instruire l'ignorance, de dissiper les préjugés.

Après les paroles éloquentes d'Ozanam, tout commentaire peut paraître ici superflu. Mais précisément à ce point de vue, les hautes classes de la société ne donnent-elles pas trop fréquemment le spectacle d'une abdication coupable ? Depuis un demi-siècle nous avons vu se succéder des générations qui ne demandaient qu'à se laisser mollement bercer sur l'oreiller du plaisir : comment n'eussent-elles pas perdu le sens de la vie ? Notre temps est en proie à un matérialisme pratique auquel les opinions les plus conservatrices ont contribué peut-être autant que les tendances les plus révolutionnaires. Ce n'est point ici le lieu de développer ce sujet : quelques réflexions suffiront.

De quel courage le jeune homme n'a-t-il pas besoin pour résister à l'exemple et ne pas se laisser énerver par l'atmosphère au sein de laquelle il grandit ? Les

illusions naïves, dont nos pères, dit-on, se berçaien autrefois trop aisément, ont été définitivement bannies et remplacées par les réalités prosaïques ; n'est-il pas à craindre, dès lors, que l'idéal,« ce rayon descendu des cieux pour éclairer la terre », ne devienne de plus en plus un mot vide de sens ? Aux passions généreuses de la jeunesse qui ne demandent, pour être fécondes, qu'à être sagement dirigées, succèdent des sentiments intéressés et mesquins. C'est ainsi que pour plusieurs la vie, devenue pour ainsi dire sans but, s'écoule dans un marasme continu d'indifférence qui ne laisse de place qu'aux futiles agitations d'ici-bas. Le comte de Maistre a peint quelque part, en deux ou trois mots énergiques, ces hommes dont la tête est « chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme poids du rien ».

Voilà le mal social contre lequel Ozanam a lutté avec une infatigable ardeur. Lui qu'on était sûr de retrouver partout où il y avait une impulsion à donner, une vérité à défendre, une grande œuvre de charité à accomplir, il gémissait profondément de ces désertions si fatales à la cause du bien. Toute sa correspondance n'est en quelque sorte qu'un cri d'alarme où l'encouragement se mêle au reproche, où dominent tour à tour les fières espérances de la victoire et les sinistres appréhensions de la défaite. Il retrace à un un de ses jeunes amis les obligations redoutables qu'impose aux hommes de foi la situation présente ; puis il ajoute aussitôt : « Voilà ce que nous devrions faire si nous en étions dignes. Mais que nous sommes loin d'une si belle vocation ! que de lâches ha-

bitudes à vaincre! quelles idées mesquines à abdiquer! quelle élévation et quelle pureté de caractère à acquérir pour mériter de devenir les instruments de la Providence, dans l'exécution de ses plus admirables desseins! »

Certes, en aucun temps les luttes n'ont manqué au monde; mais quand vit-on au même degré cette lassitude qui fait fuir le combat? Des regrets, des lamentations stériles, ou encore des protestations impuissantes, voilà bien souvent, en face des plus audacieuses tentatives, les seules armes auxquelles on ait recours. Qu'on le sache, ce sont là des digues insuffisantes pour contenir le torrent qui déborde. Quand un navire est en péril, ce ne sont pas les passagers effrayés et éperdus qui peuvent le sauver, mais bien le pilote courageux qui, tandis qu'il suit de l'œil les progrès menaçants de la tempête, de ses mains vigoureuses maintient le gouvernail, malgré l'assaut des flots irrités.

Lorsque les complications menacent de devenir trop pénibles ou trop nombreuses, on prend volontiers le parti héroïque de se réfugier dans l'insouciance, comme s'il suffisait de négliger un danger pour le conjurer. On ignore ou l'on feint d'ignorer que l'esprit du christianisme doit être un esprit de courage et de force, un esprit de fermeté et de vigueur, et on achète parfois la paix au prix de transactions coupables (1). Est-ce là l'exemple que nous ont laissé les

(1) Dans saint Augustin déjà nous pouvons lire ce mémo-

saints de tous les temps et en particulier ces intrépides et héroïques missionnaires du IVe siècle, dont Ozanam a raconté avec une si entraînante éloquence la vie semée de tant de luttes, mais aussi illustrée par tant de conquêtes? Sont-ce les sentiments qui se trahissent dans cette lettre écrite par Ozanam, jeune étudiant, au lendemain des émeutes populaires qui suivirent 1830 :

« Mon intelligence tantôt rêve un avenir de gloire et de bonheur, tantôt croit apercevoir dans le lointain la barbarie et la désolation approchant à grands pas. Les derniers faits surtout m'ont frappé de la consternation la plus profonde et m'ont rempli de l'indignation la plus vive. Néanmoins ces considérations mêmes m'animent et me pénètrent d'une sorte d'enthousiasme. Je me dis qu'il est grand, le spectacle auquel nous sommes appelés ; qu'il est beau d'assister à une époque aussi solennelle; que la mission d'un jeune homme dans la société est aujourd'hui bien grave et bien importante. Loin de moi les pensées de découragement ! Les dangers sont un aliment pour qui se sent au cœur un besoin immense et indéfini que rien ne saurait satisfaire (1). »

Pareil zèle vit encore, j'ose l'affirmer ici au risque de paraître me contredire : oui, dans les plus humbles sphères comme dans les plus hautes, on rencontre quelques-unes de ces âmes que l'amour du bien pour-

rable avertissement : « *Vide ne forte ideo non sit bellum, quia pax perversa est.* »

(1) T. X, p. 13.

suit d'un continuel aiguillon, de ces âmes pénétrées jusque dans leur fond le plus intime du sentiment d'une vocation sainte, de ces âmes enfin pour qui l'existence n'a de prix qu'autant qu'elle est mise au service d'un infatigable dévouement. Qu'est-ce donc qui retarde et compromet le succès de tant d'efforts?

C'est d'abord l'isolement, isolement tantôt forcé, tantôt volontaire, mais d'autant plus déplorable que nos adversaires combattent en rangs plus serrés et plus compactes : c'est ensuite, seconde cause non moins décisive, le manque de persévérance.

Il y a un âge où l'on se nourrit de généreuses espérances, de fortes résolutions. Puis vient l'inévitable dispersion du temps et de la vie qui éteint cette flamme sacrée : les difficultés déconcertent, les revers abattent. Naturellement nous désirons marcher sur un sentier uni, récompensés par des succès sans revers, entourés d'amis toujours prêts à nous encourager et à nous applaudir. Mais la Providence a permis les inimitiés, les abandons, les souffrances et les orages : et, comme l'a dit un illustre évêque, la grande question de savoir si nous atteindrons le but, si nous grandirons en force d'esprit et de cœur, ou si nous végèterons dans l'impuissance, dépend avant tout de l'usage que nous ferons de l'adversité. Malheur à ceux dont le courage cède à la première épreuve et qui demandent leur salaire avant la dernière heure du jour!

Mais pour préparer ainsi à l'ordre social et religieux de vaillants défenseurs, certaines conditions sont

nécessaires : Frédéric Ozanam eut le double mérite et d'en comprendre l'importance et d'en hâter la réalisation. De quelle manière et en quelles circonstances ? C'est ce que nous apprendront les deux chapitres qui suivent.



CHAPITRE SIXIÈME

LES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME ET LES CERCLES CATHOLIQUES

Bienfaits de l'enseignement supérieur chrétien. — Protestation publique d'Ozanam et de ses amis en faveur de l'Université qui venait de se fonder à Louvain. — La prédication catholique et les besoins religieux de la jeunesse : Pétition adressée par Ozanam à Sa Grandeur l'Archevêque de Paris. — Premiers succès de l'abbé Lacordaire. — Les Conférences de Notre-Dame : leur rôle, leur éclat, leurs résultats. — Utilité de centres de réunion et de travail pour la jeunesse studieuse : Cercles, Conférences littéraires, Sociétés d'études. — Part active prise par Ozanam au mouvement intellectuel de son temps.



Il est des jeunes gens moins à blâmer qu'à plaindre. Aucune tradition chrétienne n'a entouré leur berceau : sous leurs yeux, au foyer domestique, aucun exemple de pratiques pieuses, j'entends de ces graves exemples qui laissent dans la mémoire une impression ineffaçable ; plus tard, élevés dans des collèges et par des maîtres étrangers à tout esprit religieux, ils grandissent à leur insu dans une atmosphère d'indifférence, et si l'Eglise avec ses dogmes et ses prescriptions ne leur inspire pas de haine, elle n'a du moins à compter ni sur leur zèle ni sur leur amour. La miséricorde divine tient en réserve

des voies imprévues afin d'éclairer ces âmes dont bien souvent la sincérité native n'a besoin, pour reconnaître et embrasser la vérité, que d'un rayon soudain de lumière : où elle remporte ses plus éclatants triomphes, les moyens humains eussent peut-être invariablement échoué.

Mais ne songeons ici qu'à ces jeunes gens qui ont appris à prier sur les genoux de leur mère, qui ont vu leur père s'agenouiller avant eux et avec eux à la table sainte, qui enfin ont eu le bonheur de recevoir une éducation foncièrement chrétienne. A seize ans, à dix-sept ans, ils ont terminé leurs études secondaires, ils vont entrer dans le monde : si rassurantes qu'elles soient, ces garanties passées peuvent-elles répondre de leur persévérance ? Pour l'affirmer, il faudrait ignorer et les tentations propres à cet âge et les mille prises que l'incrédulité se ménage par le livre savant, par la conférence publique, par l'article de revue, par le feuilleton de journal, sur ces âmes trop confiantes. On leur insinuera sur tous les tons, depuis le plus sérieux jusqu'au plus ironique, que le christianisme a fait son temps : que l'histoire dément ses origines, que la philosophie renie ses dogmes, que la science condamne ses traditions : que la nature mieux connue se passe victorieusement de Dieu et surtout de sa Providence : que les sociétés modernes, enfin émancipées, rejettent l'Evangile comme un fardeau désormais inutile. A l'heure actuelle, la critique historique et littéraire, qu'elle affecte des dehors légers et frivoles avec Voltaire et Michelet, ou savants

et lourds avec Renan et Strauss, ne touche pas d'aussi près à nos croyances que les systèmes philosophiques et que les hypothèses scientifiques elles-mêmes, telles que les proposent avec audace les naturalistes modernes.

Qu'on y prenne garde. C'est précisément à l'âge où commence ce qu'on est convenu d'appeler l'enseignement supérieur, que viennent se poser devant l'intelligence les plus difficiles et les plus redoutables problèmes, ceux que soulève l'accord de la philosophie et de la religion, l'union de la science et de la foi. Ce complément de l'éducation n'en est-il pas au fond la partie capitale, puisque c'est alors que le jeune homme, parvenu à la plénitude de ses facultés, va décider non seulement de la carrière qu'il doit embrasser, mais, ce qui est bien plus grave encore, de la ligne religieuse et morale qu'il va suivre (1) ?

Quelle émotion chacun de nous n'a-t-il pas éprouvée lorsque, les puissances de l'âme sortant du demi-sommeil de l'enfance, il s'est senti appelé, après avoir été initié au bien par l'obéissance, à se diriger lui-même

(1) « Nous croyons que la question de l'enseignement supérieur est la grande question de ce temps-ci.

« Nous le croyons pour y avoir beaucoup réfléchi, pour avoir beaucoup pensé aux causes des maux dont souffre notre société.

« Nous le croyons en dépit de l'oubli où nos amis eux-mêmes semblent laisser ce problème pour courir aux questions brûlantes, qui passionnent, à si juste titre, hélas ! les spectateurs de la grande lutte engagée, sur toute la ligne, entre la religion et l'athéisme. »

(Que vont devenir les facultés libres ? par Mgr d'Hulst : brochure remarquable, à laquelle nous ferons plus d'un emprunt dans les pages qui vont suivre.)

par des principes librement choisis ? Plus le moment est décisif et solennel, plus il importe que le jeune étudiant soit mis à l'abri de tout ce qui pourrait violemment ébranler ses convictions. Si précieux que soient les trésors de la science, jamais ils ne compenseraient la perte du trésor de la foi.

Aussi voilà où se porte l'effort principal de l'incrédulité et, en même temps, voilà ce qui dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde rend des Universités catholiques non plus seulement désirables et opportunes, mais impérieusement nécessaires. L'Eglise, qui a élevé les peuples modernes, combat et combattra toujours pour conserver la part qui lui est due dans l'éducation de la jeunesse : si elle triomphe, ce sera le salut de la civilisation chrétienne; si elle succombe, qu'attendre, sinon un retour graduel au paganisme corrompu des plus mauvais jours de l'antiquité ?

Or quels furent les sentiments d'Ozanam sur les graves questions auxquelles je viens de toucher ? Une page de sa biographie les met en pleine lumière : il convient de nous y arrêter quelques instants.

Lorsque en 1830 la Belgique eut secoué le joug de la Hollande protestante, les catholiques de ce nouveau royaume comprirent combien contribuerait au maintien de leur foi la création d'un centre d'enseignement supérieur où ni l'erreur ni l'incrédulité ne pussent trouver accès. L'impiété s'en émut et tenta par des clameurs, des insultes et des menaces d'étouffer au berceau l'œuvre commencée. Dès que le bruit des excès accomplis se fut répandu, Ozanam, au nom de la

jeunesse catholique de l'Université de Paris, rédigea une protestation pleine de noblesse. Que mes lecteurs en jugent :

« L'épiscopat belge vient de fonder une Université libre et catholique.

« Université catholique : cette nouvelle devait être un sujet de joie pour l'Eglise, heureuse de voir s'élever dans son sein un témoignage de plus de sa maternelle sollicitude, un monument de plus de l'immortelle alliance de la science et de la foi, un démenti de plus à ceux qui vont annonçant la mort prochaine du christianisme.

« Université libre : ce devait être un sujet d'orgueil pour tous les amis de la nationalité belge, fiers de voir fonder sur un sol si longtemps asservi une institution vierge de toute protection étrangère, vierge de toute intervention gouvernementale, se soutenant par ses propres forces, digne d'un peuple véritablement ami des lumières et de la liberté. »

Puis, après avoir flétri, comme ils le méritaient, les actes insensés qui avaient été commis, Ozanam terminait par ces paroles bien dignes de fixer l'attention :

« Nous disons enfin, que tout en reconnaissant les bienfaits de l'Université à laquelle nous appartenons et envers laquelle nous ne serons jamais ingrats, nous envions à nos frères de Belgique le bonheur de pouvoir recevoir le pain de la science d'une main connue, de la même main qui leur distribue le pain de la parole sainte ; nous leur envions le bonheur de posséder un enseignement fondé sur une base solide, à l'abri

de l'incertitude des systèmes : de pouvoir entendre parler le langage des lettres humaines sans entendre blasphémer les choses divines; de ne pas être obligés, comme nous, d'écouter avec défiance les discours des maîtres et d'en faire deux parts : celle de l'erreur et celle de la vérité.

« Nous espérons qu'un jour la France jouira du même bienfait. »

Et ces braves jeunes gens n'entendaient pas se borner à une manifestation purement platonique ; aussi ajoutaient-ils en terminant :

« Et en attendant, afin de témoigner de nos sympathies et de nos respects pour l'œuvre sainte et généreuse des évêques de Belgique, nous nous empressons de prendre des actions pour la soutenir. »

Qui n'admire la prospérité vraiment providentielle de cette Université de Louvain où, depuis près de soixante ans, la Belgique puise des forces toujours renaissantes pour lutter avec persévérance, et le plus souvent avec succès, contre les envahissements de l'incrédulité? On s'explique sans peine la satisfaction profonde avec laquelle Ozanam devait visiter plus tard cette ville studieuse : témoin cette page où il consignait en 1840 les souvenirs de son passage en Belgique :

« Déjà au milieu des églises de la capitale, la prodigalité du luxe religieux, le nombre et la piété des fidèles m'avaient appris que je foulais un sol plein de foi. Malines et ses hautes tours archiépiscopales apparaissant à travers un nuage de vapeur, ses ateliers de

charité, ses écoles chrétiennes de commerce fondées par le cardinal actuel, me témoignaient de la parfaite alliance qui unit ici l'industrie et la religion. Mais Louvain, la Sorbonne des Pays-Bas, où deux fois sous Joseph II et sous Guillaume, une tentative schismatique de la part du pouvoir a suffi pour soulever le peuple, Louvain, remis par les évêques nationaux en possession de son antique gloire, doté de quarante chaires, d'une bibliothèque de cent trente mille volumes, de trois collèges où les étudiants trouvent un asile pour leurs mœurs en même temps que d'inappréciables secours pour leur instruction, Louvain m'a fait voir comment l'Eglise, quand elle est maîtresse d'elle-même, sait s'emparer du patriotisme et de la science pour s'en faire d'honorables appuis. Nulle part je n'ai vu aimer si franchement ces trois choses : l'orthodoxie, la liberté et les lumières » (1).

Voilà sans doute un des secrets de cette haute position morale que le petit peuple belge a si rapidement conquise parmi ses aînés.

A son tour, après des débats mémorables, la France catholique a conquis, en 1875, la liberté de l'enseignement supérieur. Qu'eût fait en présence de ce vote Ozanam, titulaire d'une chaire en Sorbonne ? Je ne prétends point le savoir : ce que l'on peut affirmer, parce que sa correspondance tout entière nous y autorise, c'est qu'il eût sincèrement et généreusement

(1) T. X, p. 399.

applaudi. Hélas ! il ne s'agissait pour nous que d'une liberté précaire, à la merci (les événements ne l'ont que trop prouvé) des fluctuations de la politique. Quand la minorité de 1875 fut devenue à la Chambre la majorité de 1879, elle voulut avoir sa vengeance, et pour lui complaire, il se trouva un ministère empressé de mutiler cette liberté qu'il n'osait pas ouvertement abroger. Le nom d'Université interdit; les maîtres de l'enseignement libre écartés des jurys d'examen, où ils n'avaient cependant figuré jusqu'alors qu'à leur honneur : la gratuité des inscriptions votée avec une précipitation sur laquelle les déficits croissants du budget ont contraint naguère l'Etat de revenir : autant de mesures hostiles qui ne pouvaient manquer d'avoir un douloureux contre-coup dans nos Facultés naissantes. Et cependant la plupart ont survécu intactes à l'orage déchaîné contre elles : s'il en est qui se soient transformées, toutes, à l'heure où j'écris, continuent pour le plus grand bien de la patrie et de l'Eglise, à servir la double cause de la science et de la foi.

Veut-on connaître leur programme? Le voici, résumé par un de leurs plus éminents représentants, en quelques lignes où revivent les nobles et chrétiennes ambitions d'Ozanam : « Prendre résolument sa place dans le vaste atelier de la science ; emprunter les méthodes nouvelles, mais les manier avec discernement, dans la sphère qui leur est propre ; n'abjurer du passé que ses erreurs, garder ses vraies conquêtes, sa psychologie, sa métaphysique, sa morale, et rap-

procher ces vérités supérieures, patrimoine antique de la pensée, des vérités nouvellement acquises par où se grossit son héritage, tel apparaît le rôle glorieux et fécond des Universités libres. Et ce rôle, mieux que personne, les croyants, les catholiques sont désignés pour le remplir, parce que la foi donne précisément à l'esprit cette fixité qui le préserve des aventures, et que les limites nettement tracées du dogme assurent à l'investigation scientifique toute la liberté nécessaire à son succès ».

Mais dans ces vastes Universités où toutes les sciences profanes comptent de nombreux et parfois d'illustres représentants, où leur conquête est la première préoccupation d'une jeunesse ardente, la vérité la plus essentielle, la seule absolument nécessaire, la vérité religieuse, sera-t-elle laissée à l'écart et n'aura t-elle pas, elle aussi, le privilège de soulever parfois un noble enthousiasme ?

Peut-être ne réfléchit-on pas assez qu'un des éléments de son action sur les âmes, c'est la forme et, si j'osais le dire, le vêtement extérieur sous lequel elle nous apparaît. Toute constante, tout immuable qu'elle soit, la vérité ne rencontre pas toujours devant elle les mêmes obstacles : ici elle doit triompher des persécutions du pouvoir, là des révoltes des passions, ailleurs des lâchetés de l'indifférence ou des fallacieuses objections de l'incrédulité. Il faut, pour qu'elle s'ouvre l'accès des cœurs, qu'elle se fasse toute à tous par la voix de ses dépositaires, et que dans son lan-

gage se reflètent les diversités d'âge, de condition, de contrée et de siècle.

La jeunesse studieuse en particulier, en contact continuel et presque obligé avec tant d'ouvrages, de journaux, de publications hostiles à la révélation et à l'Eglise, la jeunesse si prompte à tomber, si prompte aussi à se relever au souffle d'une parole éloquente, a besoin de trouver au pied de la chaire sacrée une armure pour son intelligence, un stimulant à son énergie. La sève chrétienne a pu souffrir de ces longues années passées trop exclusivement au milieu des sages et des héros du paganisme : dans la société de Platon, de Cicéron ou de Sénèque, on oublie aisément l'admirable régénération dont l'humanité déchue est redevable à Jésus-Christ. Ecoutons le P. Lacordaire parlant de ce péril dont il avait failli devenir la victime :

« Je sortis du collège à l'âge de dix-sept ans avec une religion détruite et des mœurs qui n'avaient plus de frein, ayant devant moi l'idéal humain de la gloire. Ce résultat s'explique facilement. Rien n'avait soutenu notre foi dans une éducation où la parole divine ne rendait parmi nous qu'un son obscur, sans suite, sans éloquence, tandis que nous vivions tous les jours avec les chefs-d'œuvre et les exemples de l'héroïsme de l'antiquité. Le vieux monde présenté à nos yeux sous ses côtés sublimes nous avait enflammés de ses vertus ; le monde nouveau, créé par l'Evangile, nous était demeuré comme étranger. Ses grands hommes, ses saints, sa civilisation, sa supériorité morale et civile,

le progrès enfin de l'humanité sous le signe de la Croix nous avaient échappé totalement. »

L'expérience eut bientôt révélé à Ozanam la triste réalité cachée sous ces paroles : et il aimait trop les âmes pour ne pas être affligé du vide dont elles souffraient. Saintement avide de ramener au bercail des brebis égarées, jaloux de relever l'empire de la foi et fort de l'adhésion unanime de ses nombreux amis, il présenta à l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen la pétition suivante qu'on nous permettra de transcrire et dont le texte, à la fois précis et éloquent se passe de tout commentaire :

« Monseigneur,

« Quand, l'année dernière, quelques jeunes gens catholiques témoignèrent à Votre Grandeur le désir d'entendre de la chaire de vérité une prédication spéciale, destinée à encourager la foi de ceux qui croient encore, et à la ranimer dans ceux qui ne croient plus, vous daignâtes les accueillir avec une paternelle bonté ! Votre cœur les avait compris, et ils rapportèrent à ceux dont ils étaient les envoyés des paroles de consolation et d'espérance.

« Jusqu'ici cette espérance n'a pu se réaliser, et pourtant les mêmes besoins subsistent aujourd'hui, rendus plus sensibles par une longue attente.

« En poursuivant pendant une année encore les études par lesquelles la Providence veut que nous passions, plus que jamais nous avons pu reconnaître combien elles sont sèches pour le cœur et stériles

pour l'intelligence, quand l'esprit religieux ne vient pas les animer. Plus que jamais nous avons senti la nécessité d'un enseignement chrétien qui sanctifie pour nous la science, et nous la montre comme la sœur de la foi.

« L'avidité, générale aujourd'hui, des jeunes intelligences pour les études sérieuses, n'a point trouvé l'aliment qu'elle cherchait dans de vains systèmes, que chaque jour voit changer, et que la raison abandonnée à elle-même élève et détruit. La religion seule, avec sa sagesse immuable, peut combler ce vide; déjà nous avons éprouvé une consolation bien douce à voir plusieurs de nos condisciples revenir à cette lumière dont ils ne s'étaient éloignés que parce qu'ils ne la connaissaient pas. Oh ! si nous pouvions voir cet exemple suivi par toute cette jeunesse des écoles à laquelle il ne manque, pour aimer le christianisme, que d'en savoir la beauté !...

« Il est un âge où l'homme, revenu de ses premiers enchantements, et quelquefois de ses premières erreurs, éprouve le besoin d'une doctrine certaine qui, d'une part, affermisse son intelligence, coordonne et vivifie ses premières études en les rattachant à un ordre d'idées supérieur, et, d'un autre côté, prépare sa vertu en lui traçant les règles de cette vie sociale où il va prendre une position définitive.

« La religion seule peut lui donner cette virilité d'âme nécessaire pour accomplir sa mission. Voilà pourquoi nous eussions désiré des conférences où l'on ne se fût pas borné à entrer dans le détail des preuves

de fait du christianisme, à démontrer l'authenticité de ses titres, à réfuter les objections vulgaires déjà tombées dans le mépris, mais où on l'eût développé dans toute sa grandeur, dans son harmonie avec les aptitudes et les besoins de l'individu et de la société. Là trouveraient leur place : une philosophie des sciences et des arts qui nous découvrît dans le catholicisme la source de tout ce qui est vrai et de tout ce qui est beau, afin qu'à cette source chacun vînt puiser suivant ses forces et sa vocation ; enfin, une philosophie de la vie qui, sondant les problèmes de la vie humaine, expliquât à l'homme son origine, dirigeât sa marche et lui fît envisager sa fin. Nous eussions désiré que cet enseignement fût tombé de la chaire sacerdotale, parce que sur les lèvres du prêtre se trouve une grâce qui fortifie et qui convertit. A tous la porte serait ouverte, et ceux qui errent et ceux qui croient, confondus dans la même enceinte, simples auditeurs, recueilleraient en silence la parole sacrée, germe qui grandirait dans leur cœur, fécondé par la méditation. Peut-être, au milieu de ces jeunes gens réunis autour des mêmes autels, naîtrait un fraternel amour, qui les rapprocherait d'abord, et qui, s'épanchant ensuite, irait chercher l'indigence au dehors et lui porter secours (1).

« Alors, de toutes ces âmes rassurées par la foi ou consolées par la charité, s'élèverait un concert de

(1) Allusion discrète aux conférences de Saint-Vincent de Paul, qui ne faisaient alors que de naître et dont les origines seront racontées dans le chapitre suivant.

louanges pour Dieu, de filiale reconnaissance pour l'Eglise, et de bénédictions pour celui qui aurait été l'auteur de tout ce bien.

« Nous avons l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur, les très humbles et très obéissants serviteurs et fils dévoués en Jésus-Christ. »

Février 1834.

Suivent les signatures.

Une double tentative de ce genre s'était déjà produite sur un théâtre restreint, mais avec un succès qui suggéra immédiatement la pensée de la renouveler avec plus d'ampleur et de publicité. Chez M. Bailly, l'hôte préféré des jeunes étudiants catholiques, l'abbé Gerbet venait précisément d'inaugurer de savantes et pieuses conférences qui avaient un peu le prestige du mystère et dont Ozanam aimait à dire en souriant : « C'est maintenant que la lumière brille dans les ténèbres : *Lux in tenebris lucet.* » En même temps, au collège Stanislas, l'abbé Lacordaire, alors dans tout le feu de sa jeunesse et de sa conversion, tenait son auditoire suspendu à ses lèvres : les rares survivants de cette époque se souviennent des joies intellectuelles du petit groupe devant lequel se révéla pour la première fois le plus populaire des orateurs chrétiens au XIXe siècle. « Sa parole si originale et si fière, qui enseignait les antiques dogmes dans un langage si moderne, ne pouvait passer inaperçue, et bientôt la modeste chapelle fut trop étroite pour contenir la foule qui se pressait à cet enseignement merveilleusement approprié aux hommes de ce temps. Mais si le

succès fut grand, il fut loin d'être incontesté. Ces accents si nouveaux dans la chaire chrétienne effrayèrent certains esprits attardés dans les formes du passé. Ils ne surent pas distinguer entre la vérité essentiellement immuable, parfaitement respectée par l'orateur, et la forme extérieure qui n'est que le vêtement variable et contingent de cette vérité, et que le jeune conférencier savait si bien adapter aux goûts d'un siècle qu'il aimait passionnément... Lacordaire fut accusé de prêcher des nouveautés. Les conférences de Stanislas durent cesser (1). »

Cette défaveur momentanée était faite, semble-t-il, pour arrêter le zèle des pétitionnaires, dont la pensée, sans le nommer, se tournait d'elle-même vers Lacordaire : elle ne contribua, au contraire, qu'à le redoubler. La tâche, on le comprend, était délicate, et soulevait des hésitations et des appréhensions de plus d'un genre, au moment de la suspension de l'*Avenir* et de la publication des *Paroles d'un croyant*. Mais on avait confiance dans la Providence et l'événement fut l'éclatante justification de cette confiance : par un

(1) M. Favatier, *Eloge du P. Lacordaire*. — Ozanam a fait allusion à l'émotion profonde causée, dans les rangs de la jeunesse chrétienne, par la suspension de ces conférences : « Ce nous est un grand chagrin de voir ceux de nos frères égarés qui, à cette voix puissante, avaient repris le chemin de la vérité, s'en retourner à leurs erreurs, secouant la tête et levant les épaules. Peut-être le Ciel veut-il ce silence, cette humiliation des catholiques comme un sacrifice de plus, peut-être avions-nous trop tôt relevé le front. Nous mettions notre orgueil dans la parole d'un homme, et Dieu met la main sur la bouche de cet homme, afin que nous apprenions à nous passer de tout, hormis de la foi et de la vertu. » (*Lettres d'Ozanam*, T. X, p. 139, 5 février 1835.)

revirement inattendu et en apparence presque inexplicable, l'archevêque de Paris se décida presque subitement à céder aux instances de M. Affre, alors son grand vicaire, et le jour (8 mars 1835) où l'abbé Lacordaire prit possession de la chaire de Notre-Dame, ce qui n'avait été jusque-là qu'un beau rêve se transforma soudain en une saisissante réalité.

Une intime et complète communauté de vues et d'espérances unissait Ozanam à l'illustre orateur chrétien, qui en a rendu témoignage dans ce grand style dont il avait le secret : « Nous vivions dans la même vérité, mais aussi dans le même siècle, les mêmes aspirations, les mêmes pressentiments, et en descendant des devoirs et des sommets éternels, nous nous rencontrions encore au-dessous, là où les ombres commencent, où les doutes sont possibles, et où la foi elle-même ne suffit plus pour tenir les cœurs étroitement embrassés. » On devine, dès lors, la joie d'Ozanam et l'empressement infatigable avec lequel il travailla à faire connaître et goûter cette prédication si nouvelle. Détail aussi simple que touchant, qui nous est révélé par un de ses biographes : afin d'aplanir les difficultés à ses jeunes amis, et pour les mettre à même d'entendre mieux et plus commodément l'orateur, il arrivait à Notre-Dame deux ou trois heures avant la conférence, et s'établissait gardien d'un nombre considérable de places. Il les cédait ensuite aux étudiants qu'il avait invités à venir, et dont le zèle n'aurait pas été assez ardent pour les retenir plusieurs heures à l'église, jusqu'à l'arrivée du prédicateur.

Ce que furent ces mémorables conférences, quels services elles rendirent à la cause de Dieu, nul ne l'ignore. Quelques lignes ont suffi au P. Lacordaire (1) pour en préciser le caractère :

« On a demandé quel était le but pratique de ces conférences, de cette parole singulière, moitié religieuse, moitié philosophique, qui affirme et qui débat, et qui semble se jouer sur les confins de la terre et du ciel. Son but, son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître, et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé! Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre? »

Comment cette promesse a-t-elle été tenue? Disons-le d'un mot, à la plus grande gloire de Dieu : magnifiquement. Le P. de Ravignan n'était que l'interprète des sentiments unanimes de ses auditeurs quand il leur disait, en parlant de son prédécesseur et de son émule :

(1) Dans la *Préface* qu'il a mise en tête de l'édition définitive de ses *Conférences*.

« Il vous fut donné, dans cette vaste basilique, trop étroite pour votre empressement, de rencontrer un orateur digne du choix pontifical, digne de vous. Vous vous plaisiez à retrouver, dans les libres épanchements de son âme, avec l'étonnante fécondité d'un rare talent, la vivante expression de son dévouement intime à vos plus chers intérêts. C'était un ami qui parlait éloquemmenr à vos cœurs, et, aux accents de cette conviction ardente, vous ne pouviez refuser l'entraînement de vos religieuses sympathies (1). »

Ceux qui ont assisté, ne fût-ce qu'une fois, à ces conférences de Notre-Dame de Paris en perdront difficilement le souvenir. Dans les rangs serrés qui occupent cette majestueuse enceinte toutes les conditions et, chose plus étonnante, toutes les opinions sont confondues : le croyant coudoie l'incrédule, l'humble religieux s'assied aux côtés de l'homme du monde, et, sans respect humain, les fils de Voltaire se mêlent aux fils des croisés. A l'époque où parlait

(1) Je trouve dans la vie du P. Lacordaire, par le P. Chocarne, un heureux commentaire des passages que je viens de citer : « On voulait entendre à tout prix cette parole qui disait les choses anciennes avec un accent nouveau, qui, tout en plaidant la cause éternelle, avait des consolations et des espérances pour les sociétés d'un jour, qui savait que Dieu a fait les nations guérissables et croyait que la première condition pour leur faire du bien était de ne pas les maudire. On acclamait ce christianisme si large et si ouvert, si sympathique, où l'homme et Dieu, l'Eglise et la société se rencontraient encore pour s'aimer après un demi-siècle de divorce, où la patrie tressaillait, où la vie était partout, où la jeunesse se sentait aimée, où le but et le mot d'ordre étaient toujours : *En avant.* »

le P. Lacordaire, on y voyait côte à côte Chateaubriand et Victor Hugo, Guizot et Cousin, les sommités de l'enseignement et l'élite de la magistrature. Jamais Bossuet et Massillon, appelés à prêcher « devant la cour la plus auguste de l'univers », n'avaient eu une popularité semblable ; jamais la chaire de la grande métropole parisienne n'avait vu s'agiter à ses pieds tant de flots pressés et palpitants.

N'est-ce pas un admirable et consolant spectacle que la parole sainte régnant par la bouche d'un moine inspiré sur cette foule immense, et la même émotion religieuse s'emparant d'âmes venues de points si opposés ?

Voici comment Ozanam lui-même se plaisait à le décrire dans un article composé presque à la veille de sa mort, et consacré à la mémoire d'un des plus célèbres évêques parisiens du moyen âge :

« Derniers venus d'un siècle las et épuisé, nous nous pressons sous les voûtes élevées par la simplicité hardie de nos aïeux : jeunes ouvriers arrachés à la corruption des ateliers, jeunes soldats enlevés à la licence des casernes, disciples des écoles, hommes de lettres et hommes d'Etat, échappés au naufrage de toutes les doctrines et de toutes les révolutions. Le successeur de Maurice de Sully, comme lui conduit aux honneurs de l'Eglise par la science et par la vertu, comme lui béni des pauvres, monte dans la même chaire pour y porter la même parole. Et, lorsqu'il finit en entonnant le *Te Deum*, quand l'hymne de la reconnaissance, répété par trois

mille voix, ébranle les nefs triomphantes, nous touchons aux générations qui les ont bâties, les sept cents ans écoulés disparaissent comme un jour; la pensée du temps s'évanouit et ne laisse plus courir dans l'assemblée frémissante que le sentiment de l'éternité (1). »

Et quand l'orateur a cessé de suspendre à ses lèvres la multitude attentive, quand ces flots d'auditeurs se pressent par les trois portes du temple pour couvrir la place, arrêtez-vous un instant et jetez les regards en arrière : considérez cette grande basilique, avec sa façade majestueuse et ses tours séculaires, laissant apercevoir par son portail ouvert la nef illuminée : vous y verrez, pour me servir des expressions mêmes d'Ozanam, une image de l'édifice sacré de la foi, dont les mystères aussi sont imposants et sévères au dehors, mais recèlent au dedans d'infinies clartés.

En parlant de son œuvre, le P. Lacordaire aimait à répéter : « C'est une préparation à l'Evangile. D'autres viendront après : ils feront mûrir l'épi, ils le cueilleront sous leur faucille. » Cette prophétie reçut un premier et visible accomplissement lorsque, quelques années plus tard, en 1842, le P. de Ravignan compléta cette mémorable institution par la retraite annuelle de la semaine sainte, retraite suivie de la communion générale de Notre-Dame, le jour de Pâques (2). Assurément Dieu seul a pu mesurer les

(1) *Correspondant* du 25 avril 1853.

(2) Qu'on me permette de reproduire ici quelques-unes des

résultats durables de tant d'éloquentes prédications; mais n'eussent-elles eu d'autre mérite que d'être pour les cœurs catholiques une douce revanche des ironies, des mépris et des cris de triomphe de la presse incrédule, il suffirait pour que nous eussions à remercier la Providence d'avoir suscité à notre cause d'aussi brillants défenseurs. Et ce qui achève de montrer qu'il s'agit ici d'une œuvre providentielle, c'est que depuis 1835, c'est-à-dire depuis plus d'un demi-siècle, cet attrait, cette puissance, ce prestige de la parole catholique dans l'une des premières chaires du

réflexions éloquentes qu'inspirait ce pieux spectacle à un jeune et déjà brillant professeur, Anatole Feugère, moissonné, comme Ozanam, à la fleur de l'âge : « Etaient-ils des fanatiques et des illuminés, selon le mot d'un dédaigneux critique, ces trois ou quatre mille hommes qui chantaient d'une voix lente et grave, sous les voûtes de la vieille basilique, le vieux symbole de nos pères? Non, c'étaient des hommes habitués, pour la plupart, à la réflexion et à l'examen, des esprits sérieux et pénétrant au fond de leur cœur. On eût été étonné de voir quelle variété de caractères, de sentiments, d'aspirations, de besoins dans cette foule d'âmes, depuis le jeune étudiant de nos écoles, qui venait chercher ce que l'expérience de tant de générations, qui ont fait tour à tour le voyage d'ici-bas, a proclamé « le viatique par excellence de la vie » : depuis l'homme heureux dans sa carrière et dans ses entreprises, qui apportait ses actions de grâces et appelait sur sa prospérité les bénédictions du Père céleste, jusqu'à l'homme environné de maux et renversé dans ses espérances, qui suppliait le divin Consolateur de secourir sa détresse et peut-être de s'asseoir à son foyer désolé. Et l'auguste Sacrement s'applique à tous ces états, répond à tous ces besoins, satisfait à tous ces désirs... Qui saura jamais combien une communion générale, comme celle de Notre-Dame, représente de bonnes résolutions formées, d'engagements pris et dont beaucoup, en dépit de la fragilité humaine, seront tenus, de sacrifices méritoires et définitifs, sacrifices de préférences et d'aversions, de préjugés et de haines, de passions violentes et de pensées superbes? »

monde se sont transmis de main en main sans jamais s'interrompre, sans jamais s'affaiblir.

Sans doute, chaque grande ville ne saurait prétendre à posséder son Monsabré et son Lacordaire : toutefois serait-ce former un vœu téméraire, de souhaiter que dans tous les centres d'enseignement, rendez-vous de la jeunesse studieuse, il y eût ainsi, à l'exemple des premières conférences de l'abbé Lacordaire au collège Stanislas, une prédication spécialement consacrée aux jeunes gens, une prédication qui fortifiât leur intelligence contre les erreurs contemporaines, et qui, en leur montrant la route ardue du bien, fît constamment appel à leur honneur et aux sentiments les plus généreux de leur nature, une prédication qui s'adressât moins aux convictions solides qu'aux croyances ébranlées et chancelantes, et qui n'eût pas plus d'éloges pour l'innocence demeurée fidèle que de ménagements pour la vertu reconquise par le repentir (1)?

Mais suffit-il au jeune homme de trouver à son entrée dans le tourbillon de la vie un aliment à son intelligence et un soutien à sa foi ? Ce sont là des secours précieux, sans nul doute : est-ce assez pour pouvoir conserver dans son cœur le contentement et la paix ?

(1) Ecoutons ici la voix d'un profond moraliste, Jules Simon : « Lorsque, au temps de la jeunesse, une place a été faite à l'amour des choses éternelles, il faut une métamorphose bien invraisemblable pour que, sous les cheveux blancs, rien ne survive de l'ancienne énergie et du premier enthousiasme. »

Suivons-le loin de sa famille, dans les grandes cités où l'appelle impérieusement le soin de son avenir. En échange de cette famille qu'il vient de quitter, et sous les ailes de laquelle s'était abritée jusque-là son existence, en échange de ses compagnons d'enfance auxquels il a dû dire adieu, ne rencontrera-t-il autour de lui que le vide et la solitude ? Alors, soit qu'il cherche avidement une distraction dans les dissipations du monde, soit qu'il préfère s'envelopper stoïquement dans sa tristesse, quelle destinée est la sienne ? Je ne saurais mieux la dépeindre qu'en reproduisant quelques paroles du vénéré M. Beluze, dont le cercle catholique de Paris garde pieusement le souvenir. Elles sont tirées d'un de ces discours où il laissait déborder toute la poésie en même temps que toute la bonté de son âme :

« ..... Le vent apporte à l'humble plante cachée dans le gazon un germe qui la féconde ; l'hirondelle, aux mauvais jours d'automne, rencontre un compagnon : le cœur de l'homme serait-il seul condamné à l'isolement avec ses étreintes glaciales et ses tortures intimes ? Vous l'avez éprouvé, n'est-il pas vrai, ce sentiment d'indéfinissable angoisse qui fait rêver de la patrie absente et glace l'âme, plus froid qu'un souffle d'hiver. Seul dans ce modeste fauteuil, en face d'un livre acheté d'hier, vous avez songé au foyer, à votre père, à votre mère en larmes ; vous avez surpris comme un écho lointain de ces dialogues animés qui trompaient la longueur des soirs d'octobre. Puis, prêtant une oreille plus attentive, vous

n'avez entendu que la pluie qui fouettait vos vitres ou les murmures confus de la cité : votre cœur s'est serré et vous avez pleuré.... Et quand l'ennui vous gagne, que faire? Se plonger dans l'étude! On le conseille; mais les brouillards qui montent du cœur obscurcissent l'intelligence, et ce n'est pas quand les yeux sont en larmes que l'esprit est dispos. Et pourtant à vingt ans l'heure n'a pas encore sonné des tristesses et des brumes éternelles.... Le plaisir passe alors avec son cortège tapageur et ses enivrantes séductions. Donnera-t-il le repos à ce cœur brisé? Hélas! il passe dans l'âme comme un torrent, et ne laisse après lui que des ruines. »

Or qui jamais ressentit plus profondément qu'Ozanam ces tristesses intérieures, perpétuelle tentation du jeune homme au moment où il est laissé seul aux prises avec le monde, avec les événements et avec lui-même? Dans un chapitre antérieur de ce travail, j'ai cité quelques lettres du jeune étudiant, et mes lecteurs ont encore présentes à l'esprit ces pages touchantes. Lorsque plus tard il travailla avec persévérance à créer un centre de réunion aux jeunes gens arrachés à leur famille par la vie intellectuelle ou élégante de la capitale, il montrait qu'il n'avait point oublié le beau vers du poète :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Un passage remarquable de sa correspondance nous initie aux laborieux débuts de cette œuvre à

laquelle il apporta, durant sa vie entière, une part active de dévouement. On me saura gré ici, j'ose le croire, de céder une fois de plus la parole à l'éminent écrivain; c'est à l'un de ses amis qu'il s'adresse :

« Lorsque tu viendras à Paris, je pourrai t'introduire dans une sphère nouvelle où tu ne trouveras sans doute ni brillantes fêtes ni joyeux tumulte, mais où tu rencontreras en échange des jouissances plus pures et plus fécondes.

« Tu sais quel était avant mon départ de Lyon l'objet de tous mes vœux. Tu sais que j'aspirais à former une réunion d'amis travaillant ensemble à l'édifice de la science, sous l'étendard de la pensée catholique. Cette idée était restée longtemps stérile; seulement un ami m'avait ouvert la porte d'une réunion littéraire très peu nombreuse, dernier débris de l'ancienne *Société des bonnes études*, mais dont les habitudes peu scientifiques ne laissaient presque pas de place aux investigations sérieuses. Une étroite enceinte nous rassemblait : à peine quinze membres étaient fidèles à ce rendez-vous studieux, à peine les hautes questions de l'avenir et du passé osaient-elles s'y produire. Aujourd'hui cette société a grandi d'une merveilleuse manière : elle compte soixante personnes dont plusieurs portent des noms qui ne manquent pas de célébrité... Les uns, voyageurs précoces, ont visité plusieurs parties de l'Europe, et l'un même a fait le tour du monde : il en est qui ont approfondi les théories de l'art, d'autres qui ont sondé

les problèmes de l'économie politique. Le plus grand nombre se livre à l'étude de l'histoire, quelques-uns à la philosophie. Nous avons même deux ou trois de ces âmes choisies à qui Dieu a donné des ailes et qui seront un jour des poètes, si la mort ou les tempêtes de la vie ne viennent pas les briser en chemin. Le domaine tumultueux de la politique est en dehors de nos excursions. Mais partout ailleurs pleine et entière liberté...

« Nous sommes surtout une dizaine, unis plus étroitement encore par les liens de l'esprit et du cœur, espèce de chevalerie littéraire, amis dévoués qui n'ont rien de secret, qui s'ouvrent leur âme pour se dire tour à tour leurs joies, leurs espérances, leurs tristesses.

« Quelquefois, lorsque l'air était plus pur et la brise plus douce, aux rayons de la lune qui glissaient sur le dôme majestueux du Panthéon, le sergent de ville, l'œil inquiet, a pu voir six ou huit jeunes hommes, les bras entrelacés, se promener de longues heures sur la place solitaire : leur front était serein, leur démarche paisible, leurs paroles pleines d'enthousiasme, de sensibilité, de consolation ; ils se disaient bien des choses de la terre et du ciel, ils se racontaient bien des pensées généreuses, bien des souvenirs pieux ; ils parlaient de Dieu, puis de leurs pères, puis aussi de leurs amis restés au foyer domestique, puis de leur patrie, puis de l'humanité. Le Parisien stupide qui les coudoyait en courant à ses plaisirs, ne comprenait point leur langage : c'était une langue morte, que peu

de gens connaissent ici. Mais moi, je les comprenais : car j'étais avec eux et en les entendant je pensais et je parlais comme eux, et je sentais se développer mon cœur ; il me semblait que je devenais homme et j'y puisais, moi si faible et si pusillanime, quelques instants d'énergie pour les travaux du lendemain (1). »

L'œuvre de science chrétienne décrite en si beaux termes dans cette lettre d'Ozanam, a traversé depuis lors bien des vicissitudes (2); jamais elle n'a rayonné de plus d'éclat qu'au temps où des savants éminents, à la tête desquels brillaient le baron Cauchy, Pardessus, le vicomte de Villeneuve, Raoul-Rochette, fondèrent l'*Institut catholique*. Voici l'esquisse qu'en retrace une plume éloquente :

«... On traversait alors une époque où les passions anti-religieuses se déchaînaient avec violence. Aux cours publics de la Sorbonne et du Collège de France, des cris presque sauvages répondaient à des applaudissements frénétiques, et souvent la leçon finissait par des tumultes indescriptibles et des scènes sans nom.

« L'un des principaux objets des fondateurs de l'Œuvre nouvelle fut précisément d'apporter un remède à ces abus. Sous le nom modeste de *Conférences*,

(1) T. X, p. 73. — La lettre est du 19 mars 1833.

(2) Deux années plus tard, en 1835, Ozanam écrivait avec autant de modestie que de franchise, à l'un de ses plus intimes confidents : « Nous avons bien encore des conférences littéraires, mais les pauvrettes sont mourantes, et ce n'est pas moi, à coup sûr, qui les sauverai. »

on organisa des réunions dans lesquelles devraient être traitées les questions littéraires ou scientifiques qui, par leur importance et leur actualité, offraient le plus d'intérêt... Une jeunesse studieuse et avide de savoir, disait Cauchy, a espéré que les maîtres de la science, les hommes que distinguent et des talents éprouvés et un attachement sincère à la foi catholique, ne refuseraient pas de lui servir de guides. Cet espoir ne sera pas trompé (1). »

Ai-je besoin d'ajouter que dans le Comité formé pour les lettres Ozanam faisait admirer la profondeur de ses vues, la chaleur communicative et la poésie de sa parole ? Cette précieuse tradition a été depuis continuée, autant du moins que le permettaient les circonstances, par les Cercles catholiques fondés dans la plupart de nos grandes villes (2) : et pour celui qui écrit ces lignes ce sont de bien doux souvenirs que ceux qui s'attachent à la *Société des études catholiques*,

(1) *La Vie et les travaux du baron Cauchy*, par C.-A. Valson. — On lira avec le plus vif intérêt, dans l'ouvrage consacré par l'éminent doyen de la Faculté des Sciences à la vie et aux travaux d'André-Marie Ampère (p. 177 et suiv.) le récit des débuts de l'Académie fondée à Lyon par les soins d'Ampère, dans le courant de l'année 1804, sous la dénomination de « Société chrétienne ». Elle n'eut pas sans doute une longue durée : mais tous ceux que cette initiative généreuse avait ainsi groupés demeurèrent dans la suite étroitement unis.

(2) On m'excusera de nommer ici avec une prédilection particulière le Cercle de Paris, si intelligemment organisé et dirigé, si agréablement installé aux portes mêmes du beau jardin du Luxembourg, à proximité de toutes les grandes écoles. Le nom d'Ozanam, par une juste reconnaissance pour sa mémoire vénérée, a été donné à la conférence littéraire qui y réunit chaque semaine une jeunesse ardente à la discussion.

créée en 1878 dans la capitale, à l'ombre et avec le concours de l'Université catholique de Paris.

Son programme avait été en quelque sorte tracé à l'avance par Ozanam dans une de ses lettres les plus remarquables (1); il pouvait se résumer dans ces seuls mots : « Développer l'intelligence humaine sous les auspices et pour la gloire du christianisme. »

Rappelons en terminant les grands exemples que nous donnent nos frères de l'étranger. Les catholiques belges qui ne demandent le triomphe de leur cause qu'à la pratique courageuse et persévérante des libertés publiques, puisent dans leurs Cercles un de leurs principaux éléments de force et d'influence. L'Allemagne (2), la Suisse et l'Italie ont leurs associations ouvrières, leurs sociétés d'étudiants, leurs unions de jeunesse qui, par des voies différentes, travaillent au même but et rendent d'inappréciables services; mais, qu'il me soit permis de le répéter, il est bon, il est désirable et éminemment désirable que dans chacune de nos villes studieuses ou industrielles il y ait pour la jeunesse un sûr asile, où elle trouve des amis et de bons exemples, où tous, dans une fraternelle unité de principes et de sentiments, se réunissent pour prier

(1) Lettre à M. de La Noue, du 24 novembre 1835. (T. X, p. 191 et suiv.)

(2) Accordons ici une mention spéciale à la *Gœrresgesellschaft*. Fondée le 25 janvier 1876, jour où l'Allemagne catholique célébrait le centenaire de la naissance de l'illustre historien et publiciste Gœrres, cette Société, qui depuis a fondé plusieurs revues savantes auxquelles elle accorde son patronage, se propose comme but exprès de travailler au progrès de la science éclairée par la foi.

ensemble, étudier ensemble, travailler ensemble, être ensemble joyeux et vertueux : où l'on s'encourage mutuellement à une vie virile et laborieuse, tout en cherchant un délassement commun dans des divertissements légitimes : où l'affection redouble les joies et soutienne dans les peines, où se nouent et se resserrent ces liens de solidarité chrétienne qui ont sur la vie entière une si décisive influence. Qui compterait les louables entreprises, les grandes actions que le parfait accord de quelques amis a seul rendues possibles, surtout lorsqu'il s'agit d'une de ces amitiés qui, fondées sur le terrain solide des aspirations généreuses et de l'harmonie des croyances, demeurent inébranlables à travers la diversité des fortunes politiques, à travers les vicissitudes inséparables de l'âge et du cours de toute vie mortelle, d'une de ces amitiés bénies du Ciel auxquelles s'applique à la lettre la belle définition de Bossuet : « un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu » ? Et dans un temps où l'association est la dernière arme que les hommes de foi puissent opposer aux progrès menaçants de l'impiété, comment apprendraient-ils trop tôt à se connaître, à se grouper et à s'unir pour la défense de leurs principes, de cet amour qui est plus fort que tous les obstacles, plus fort que la mort ? *Fortis, ut mors, dilectio*.



CHAPITRE SEPTIÈME

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT DE PAUL

Charité inépuisable de Frédéric Ozanam; émotion qu'il éprouve à la vue des misères matérielles et morales des classes souffrantes : ses généreux desseins. — Première réunion tenue en mai 1833 : obstacles à vaincre. — Intervention de la sœur Rosalie. — Proposition de division en deux conférences : éloquents débats soulevés à cette occasion. — L'opinion d'Ozanam triomphe : extension merveilleuse et inespérée de la Société de Saint-Vincent de Paul : Ozanam en demeure, jusqu'à ses derniers jours, l'infatigable propagateur. — Heureux résultats de cet enrôlement spontané de la jeunesse catholique sous la bannière de la charité.



De même que notre siècle paraît avoir pour défaut dominant l'égoïsme, de même, et par une conséquence inévitable, le grand péril social, c'est une scission profonde entre les opinions et plus profonde encore entre les intérêts : d'un côté, le camp des riches et de la cupidité qui veut amasser sans relâche, de l'autre le camp des pauvres et des convoitises envieuses qui ne songent qu'à ravir : entre deux une haine irréconciliable.

Le seul espoir de paix, s'il en est un encore, c'est la charité. Comment ne pas admirer ici, à côté et peut-être au-dessus de toutes les autres vertus d'Ozanam,

cette existence de dévouement héroïque, d'autant plus méritoire devant Dieu qu'il la dérobait avec plus de soin au regard des hommes ? Il est rare sans contredit de voir la compassion pour les douloureuses réalités de la vie s'allier avec le goût des spéculations intellectuelles. Quiconque habite ce que les anciens appelaient « le temple serein des sages » est volontiers indifférent aux misères dont il n'a pas lui-même à souffrir. « Ozanam, au contraire, avait reçu à la fois les deux dons, celui d'une ardeur scientifique extrême, et celui d'une sensibilité non moins active aux maux de ses frères (1). »

Volontiers il se fût approprié cette belle parole d'un autre grand catholique, Donoso Cortès : « Je n'ai jamais regardé le pauvre assis à ma porte sans penser que j'avais en lui un frère. » Sa charité s'inspirait aux sources les plus hautes. « Nous ne voyons Dieu, disait-il, que des yeux de la foi, et notre foi est si faible ! Mais les hommes, mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair ; ils sont là, nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front ; ici l'incrédulité n'a plus de place possible. Nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'apôtre : *Tu es Dominus et Deus noster.* »

Ses biographes nous rapportent mille traits touchants de sa pieuse abnégation. Au milieu de ses travaux multipliés, à la veille de son concours, il quittait

(1) Le P. Lacordaire.

ses livres et sa famille pour aller le soir apprendre à lire à de pauvres soldats. Sur le déclin de ses jours, quoique épuisé par la fatigue et par de longues souffrances, il ne voulait permettre à personne de gravir à sa place les escaliers sombres et tortueux qui conduisent à l'étroite demeure du pauvre. Et tandis que Jean-Jacques Ampère, son compagnon de voyage à l'exposition de Londres, s'absorbait dans la contemplation des merveilles de l'industrie réunies au Palais de Cristal, Ozanam, avec sa charité toujours vivante et toujours généreuse, allait visiter les caves habitées dans la splendide métropole anglaise par les pauvres catholiques irlandais. Il en revenait tout ému et certainement « un peu plus pauvre » qu'en y descendant. Aussi ajoute-t-il dans ses notes de voyageur après avoir parlé du prestige dont l'Angleterre est redevable à l'essor surprenant de sa puissance matérielle et de son industrie : « Il y a deux choses qu'elle se garde d'exposer et que ces visiteurs d'un jour n'ont pas vues, quand ils vont publiant que le peuple anglais est le premier du monde : ces deux choses sont la misère des pauvres, et la violence des passions protestantes. »

Mais pourquoi m'arrêter à ces détails, quand le nom d'Ozanam est si intimement lié à la plus belle et la plus féconde des œuvres charitables de notre siècle, à la *Société de Saint-Vincent de Paul?* En raconter en toute simplicité l'humble et touchante origine, c'est faire de sa vertu le plus légitime panégyrique.

Jeune encore, Ozanam avait été ému par la détresse et les souffrances des populations laborieuses des grandes villes (1) : à Lyon d'abord, et plus tard à Paris, il avait entendu l'écho de ces plaintes amères, de ces colères aveugles qui enveloppent dans une même aversion l'Eglise, le pouvoir et la société. Pendant que cette irritation se propageait au sein des masses, il semblait que le souffle du siècle eût comme desséché les cœurs des privilégiés de la fortune : la charité s'était affaiblie en même temps que la foi, et c'est à des utopies insensées, au saint-simonisme, au fouriérisme, que des esprits même sérieux demandaient la solution du problème social.

Je n'ignore pas que, malgré les paroles de l'Evangile, nos philanthropes modernes se sont vantés de supprimer la pauvreté sur la terre : il y a longtemps que cette préoccupation sollicite nos politiques et nos économistes, qui voudraient que la misère cessât enfin d'être une inquiétude permanente pour les classes satisfaites, une provocation pour les esprits aigris et irritables. Est-il nécessaire de le dire ? Tous leurs efforts sont restés stériles, et on a vu un publiciste célèbre, entrant dans une voie tout opposée, se

(1) On vante bien souvent à l'excès le progrès réalisé par les découvertes surprenantes de l'industrie. Au milieu du travail monotone et assourdissant de tant d'immenses machines, il semble que l'ouvrier ne soit plus qu'un rouage comme un autre. C'est un économiste qui en fait l'aveu : « Le fer brut entré dans les manufactures en sort brillant et façonné ; mais les hommes qu'on y a jetés intelligents et aimants en sortent grossiers et abrutis. »

faire le théoricien de la misère, et proclamer, pour ainsi dire, la légitimité de son règne.

Entendons maintenant le langage sévère, mais compatissant, du chrétien :

« Hélas ! si au moyen âge la société malade ne put être guérie que par l'immense effusion d'amour qui se fit surtout par saint François d'Assise; si plus tard de nouvelles douleurs appelèrent les mains secourables de saint Philippe de Néri, de saint Jean de Dieu et de saint Vincent de Paul; combien ne faudrait-il pas à présent de charité, de dévouement, de patience, pour guérir les souffrances de ces pauvres peuples, plus indigents encore que jamais, puisqu'ils ont refusé la nourriture de l'âme en même temps que le pain du corps venait à leur manquer ! La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts, ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes une lutte se prépare, et cette lutte menace d'être terrible : d'un côté, la puissance de l'or, de l'autre, la puissance du désespoir. Entre ces armées ennemies, il faudrait nous précipiter, sinon pour empêcher, au moins pour amortir le

choc. Et notre âge de jeunes gens, notre condition médiocre, nous rendent plus facile ce rôle de médiateurs que notre titre de chrétien nous rend obligatoire (1). »

Voilà les paroles prophétiques qu'écrivait Ozanam longtemps avant 1870, longtemps avant 1848; et comme son dévouement, au lieu de se consumer en phrases sonores, mais vides et inefficaces, prenait à la lettre les leçons et les recommandations de l'Evangile, voilà ce qui suggérait à ce jeune étudiant de vingt ans la pensée d'un généreux effort en vue du soulagement des classes populaires. « Il faut, disait-il, enlacer la France dans un réseau de charité. » Précisons davantage : voilà le dessein qui, un soir de mai 1833, réunissait avec lui sept jeunes gens dans les bureaux de la *Tribune catholique*, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Ozanam était le Saint Pierre de cet obscur cénacle, a dit le P. Lacordaire avec un remarquable bonheur d'expression.

Que se proposaient ces conspirateurs d'un nouveau genre ?

« Nous étions alors envahis (c'est Ozanam lui-même qui parle) par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous, et nous éprouvions le désir et le besoin de fortifier

(1) T. X, p. 218. — Cette lettre d'Ozanam est adressée à un de ses compatriotes lyonnais, M. Janmot, peintre d'un talent original et d'une inspiration vraiment élevée, qui a publié en 1886, sous ce titre : *Opinion d'un artiste sur l'art*, un ouvrage justement remarqué.

notre foi au milieu des assauts que lui livraient les systèmes divers de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'étude étaient matérialistes; quelques-uns saint-simoniens; d'autres, fouriéristes, d'autres encore déistes. Lorsque nous, catholiques, nous nous efforcions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous : « Vous avez raison si vous parlez du passé; le « christianisme a fait autrefois des prodiges; mais au- « jourd'hui le christianisme est mort. Et, en effet, vous « qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous? « Où sont les œuvres qui démontrent votre foi et qui « peuvent nous la faire respecter et admettre? » Ils avaient raison : ce reproche n'était que trop mérité. Ce fut alors que nous nous dîmes : Eh bien, à l'œuvre! et que nos actes soient d'accord avec notre foi. Mais que faire? que faire pour être vraiment catholiques, sinon ce qui plaît le plus à Dieu? Secourons donc notre prochain, comme le faisait Jésus-Christ, et mettons notre foi sous la protection de la charité (1). »

Néanmoins, si solennelle qu'elle fût, cette résolution ne laissait pas que de créer quelques embarras à ces bons jeunes gens. En effet, comment se procurer des ressources? Inutile de faire remarquer qu'aucun n'était fils de millionnaire. On décida qu'à toutes les séances chacun apporterait son obole, généreuse ou modeste, selon l'état de sa bourse et les inspirations de son

(1) Discours adressé aux membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul de Florence le 30 janvier 1853.

cœur; puis qu'on ferait appel à la charité d'autrui. Le président, M. Bailly, hasarda une troisième proposition qui fut accueillie avec transport : « Vous êtes tous plus ou moins des collaborateurs de ma *Tribune*; désormais c'est entre les mains ou dans le chapeau de nos quêteurs que je verserai vos honoraires ».

Dès la première heure, la société s'intitula « conférence de charité », nom modeste et dont personne ne pouvait prendre ombrage ; en outre, elle se mit ouvertement, publiquement, sous le patronage du modèle par excellence de la charité, saint Vincent de Paul, une des gloires les plus pures et les plus populaires de notre terre française. « Un saint patron, disait Ozanam à ce propos, ce n'est pas une enseigne banale, ce n'est même pas un nom honorable sous lequel on puisse faire bonne contenance dans le monde religieux : c'est un type qu'il faut réaliser, une vie qu'il faut continuer, un cœur auquel il faut réchauffer son cœur : c'est un modèle sur la terre et un protecteur au Ciel... Saint Vincent de Paul, l'un des plus récents d'entre les canonisés, a un avantage immense par la proximité du temps où il vécut, par la variété infinie des bienfaits qu'il répandit, par l'universalité de l'admiration qu'il inspira. Les grandes âmes, qui approchent Dieu de plus près, y prennent quelque chose de prophétique. Ne doutons pas que saint Vincent de Paul n'ait eu une vision anticipée des maux et des besoins de notre époque. Il n'était pas homme à fonder sur le sable... Voyez les Augustin, les Benoît, les Bruno, les François qui dorment

depuis quinze, douze, huit, six siècles dans la poussière : ils ne cessent pas d'avoir leur postérité spirituelle, leurs représentants debout au milieu des ruines du passé. L'astre de saint Vincent de Paul, monté plus tard sur l'horizon, n'est pas destiné sans doute à fournir une moins longue carrière » (1).

Mais ce qui pressait, c'était d'aller aux pauvres : et pour des jeunes gens sans beaucoup d'expérience, il y avait là plus d'un côté délicat, plus d'une difficulté sérieuse dans la pratique. Heureusement, la Providence leur vint en aide en ménageant à leur portée un guide et en quelque sorte un bureau de renseignements. Ce bureau n'était autre qu'un pauvre parloir de religieuse, et ce guide, Sœur Rosalie, dont la mémoire, après un demi-siècle, n'a pas cessé d'être en vénération dans ce quartier Saint-Médard, où pendant un demi-siècle son zèle héroïque a accompli tant de prodiges. Le trésorier de la petite réunion, un étudiant en médecine, M. Devaux, fut délégué auprès d'elle en qualité d'ambassadeur, et, comme on pouvait le prévoir, sa mission eut un complet succès. Comment Sœur Rosalie n'eût-elle pas accueilli avec autant de joie que de reconnaissance ces jeunes et vaillants auxiliaires qui ne demandaient, eux aussi, qu'à se dévouer ! Comme elle s'empressa de donner les adresses des mansardes et des galetas qu'elle avait si fréquemment visités, les noms des infirmes, des vieillards, des infortunés qu'elle avait tant de fois consolés !

(1) T. X, p. 290.

Mais quel accueil l'opinion publique ferait-elle à cette croisade nouvelle, ouvertement inspirée par la foi catholique? Ses promoteurs pouvaient concevoir quelques craintes : la Providence permit qu'elles fussent promptement dissipées. Mais laissons encore parler Ozanam :

« ..... A peine les premiers membres de la Société eurent-ils franchi l'escalier du pauvre, distribué le pain à des familles en pleurs, envoyé aux écoles les enfants jusque-là négligés; à peine eut-on reconnu à ces signes que le peuple avait en eux de vrais amis, qu'ils trouvèrent aussitôt autour d'eux, non seulement tolérance, mais faveur et respect. Ce siècle, en effet, tout corrompu qu'il soit sur tant de points, honore et respecte, il faut le dire à sa louange, ceux qui se vouent à l'amélioration du sort du peuple et qui cherchent à rendre plus léger le joug qui pèse sur la tête des fils désolés d'Adam. »

La même pensée se trouve développée avec une simple et touchante éloquence dans l'allocution prononcée par le grand pape Pie IX, lorsqu'en 1855 il présida l'assemblée générale des conférences de Rome dans la salle consistoriale du Vatican :

« En vous consacrant à la pratique de ce commandement, que Notre-Seigneur appelait un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres, vous vous êtes placés sur un terrain où le monde lui-même ne craint pas de venir pour admirer le bien dont Dieu vous fait les instruments. Chose étrange, en vérité, et pourtant incontestable, le monde, tandis qu'il dépré-

cie toute autre vertu, est prodigue de louanges pour les œuvres de charité ! L'humilité, la chasteté, le zèle apostolique ne sont à ses yeux que bassesse, résistance aux lois de la nature, aveugle fanatisme. Ce n'est que pour bénir les effets de la charité que le monde s'unit à vous. Protestants, incrédules, mauvais catholiques confondent ici leurs sentiments avec ceux des vrais justes, et portent aux nues les œuvres charitables qui s'accomplissent parmi vous. »

Restait un dernier genre d'adversaires : des croyants sincères, mais attardés (1), voyant dans la Société nouvelle, utile et active auxiliaire du clergé, mais non soumise à sa direction, une dérogation aux usages antiques de l'Eglise, dont jadis, dans des siècles de foi, la tutelle bienfaisante s'était étendue sur toutes les œuvres de miséricorde même temporelles. Une lettre d'Ozanam contient une réponse indirecte et néanmoins victorieuse à cette défiance aussi inopportune qu'imméritée :

« L'humanité de nos jours me semble comparable au voyageur dont parle l'Evangile : elle aussi, tandis qu'elle poursuivait sa route dans les chemins que le

(1) Ozanam a dépeint lui-même quelque part, non sans une pointe de malice, « ces gros bonnets de l'orthodoxie, pères de concile en frac et en pantalons à sous-pieds : docteurs qui prononcent entre la lecture du journal et les discussions du comptoir, entre la poire et le fromage : gens pour qui les nouveaux venus sont toujours les mal-venus, pour qui tout ce qui arrive de Paris est présumé pervers, qui font de leur opinion politique un treizième article du symbole : qui s'approprient les œuvres de charité comme leur chose, et disent en se mettant modestement à la place de Notre-Seigneur : Quiconque n'est pas avec nous est contre nous. » (T. X, p. 289.)

christianisme lui a tracés, elle a été assaillie par des ravisseurs, par les larrons de la pensée, par des hommes méchants qui lui ont ravi ce qu'elle possédait, le trésor de la foi et de l'amour; et ils l'ont laissée nue et gémissante, courbée au bord du sentier. Les prêtres et les lévites ont passé, et cette fois, comme ils étaient des prêtres et des lévites véritables, ils se sont approchés de cet être souffrant et ils ont voulu le guérir. Mais, dans son délire, il les a méconnus et repoussés.

« A notre tour, faibles Samaritains, profanes et gens de peu de foi que nous sommes, osons cependant aborder ce grand malade; peut-être ne s'offusquera-t-il point de nous. Essayons de sonder ses plaies et d'y verser de l'huile; faisons retentir à son oreille des paroles de consolation et de paix; et puis, quand ses yeux se seront dessillés, nous le remettrons entre les mains de ceux que Dieu a constitués les gardiens et les médecins des âmes, qui sont aussi, en quelque sorte, nos hôteliers dans le pèlerinage d'ici-bas, puisqu'ils donnent à nos esprits errants et affamés la parole sainte pour nourriture et l'espérance d'un monde meilleur pour abri.

« Voilà ce qui nous est proposé, voilà la vocation sublime que la Providence nous a faite (1). »

Chose singulière et qui fait penser une fois de plus au vieil adage *l'homme propose, et Dieu dispose;* parmi les fondateurs de la société, plusieurs étaient à

(1) T. X, p. 145.

l'origine bien éloignés de la pensée de l'étendre par une active propagande; tout au contraire, comme s'ils eussent été jaloux de leur trésor, ils parlaient de n'ouvrir à personne les portes de leur réunion. La tradition rapporte même que l'un des huit fut vertement grondé pour avoir amené un jour avec lui un de ses amis.

Tout autres étaient les desseins d'Ozanam, qui jamais n'avait songé à limiter à quelques privilégiés cette forme nouvelle d'apostolat. Dès le mois de juillet 1834, il écrivait à un de ses condisciples : « Je voudrais que tous les jeunes gens de tête et de cœur s'unissent pour quelque œuvre charitable, et qu'il se formât par tout le pays une vaste association généreuse pour le soulagement des classes populaires. » Et quelques semaines plus tard, ravi d'apprendre que par son inspiration une société analogue venait de se fonder à Nîmes, il en félicite avec une sorte d'enthousiasme le fervent chrétien qui en avait pris l'initiative : « Le vœu que nous exprimions est donc accompli. Vous êtes le premier écho qui ait répondu à notre faible voix; d'autres s'élèveront bientôt peut-être, alors le plus grand mérite de notre petite société parisienne sera d'avoir donné l'idée d'en former de pareilles. Il suffit d'un fil pour commencer une toile; souvent une pierre jetée dans les eaux devient la base d'une grande île. » Et il ajoutait en terminant : « Comme il est probable qu'au renouvellement de l'année scolaire, notre nombre augmentera et s'élèvera à une centaine, nous serons obligés de nous

diviser et de constituer plusieurs sections qui auront périodiquement des assemblées communes. »

L'événement justifia cette prédiction. Bientôt le local où l'on s'assemblait, si vaste qu'il fût, devint trop étroit; on s'y touchait littéralement les coudes, selon l'expression d'un contemporain. Il fallut se mettre en quête d'un endroit plus spacieux. On quitta la rue du Petit-Bourbon pour une maison de la place de la Vieille-Estrapade, à côté de l'ancienne Société des Bonnes Etudes. Comme on l'a dit ingénieusement, l'idée débordait de plus en plus le cadre ou plutôt le sanctuaire où l'on avait cru pouvoir l'enfermer. La plupart se réjouissaient, quelques-uns s'effrayaient d'un accroissement aussi rapide et aussi considérable.

Ce dissentiment n'éclata jamais avec plus de vivacité que dans les séances mémorables où fut agitée, en décembre 1834, la division de la réunion en deux conférences. C'était l'un des derniers venus, lequel cependant était sans contredit le plus réfléchi, le plus doux, le plus pacifique de tous, M. Le Prévost, qui, sans le savoir, avait ainsi jeté au milieu de ses confrères ce redoutable brandon de discorde. Un contemporain de cette discussion en a raconté les incidents, dans une page peu connue, sinon avec toute l'exactitude d'un historien, du moins avec toute la verve d'un chroniqueur (1); je ne saurais mieux faire que de lui céder la parole :

(1) C'est M. Claudius Lavergne, mort à Paris en 1888, après

« M. Le Prévost, encouragé par Frédéric Ozanam, avait émis l'idée d'élargir le cercle d'action de la conférence en essayant d'en établir une autre semblable, d'abord à Saint-Sulpice, et puis ailleurs, s'il était possible.

« Cette proposition souleva dès l'abord une tempête si violente qu'au lieu de faire semblant de dormir, comme c'était sa coutume en pareille occasion, M. Bailly, qui présidait, se hâta de renvoyer la discussion à huitaine et de lever la séance... Les étudiants de la rue de Buci surtout étaient en ébullition. J'en faisais partie, et lorsque dans nos entretiens, M. Paul de la Perrière nous développait les arguments sous lesquels il se préparait à accabler M. Le Prévost, je ne trouvais pas que ce discours fût assez foudroyant.

« Vint enfin le jour du grand combat. Avant l'heure, la Conférence était au complet, et dans le salon de la rue de l'Estrapade, plus animé que jamais, un jeune champion de la rue de Buci se distinguait entre tous par sa pétulance.

« M. Le Prévost en fut inquiet et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à le faire taire et à le rendre doux comme un mouton. « Mon bon ami, lui dit-il, « apaisez-vous, je vous en prie. Ce n'est pas moi « seul qui ai songé à dédoubler la Conférence, c'est

avoir été pendant de longues années syndic-président de la corporation des artistes peintres verriers de France. Son remarquable talent a enrichi bon nombre de nos églises, à commencer par Saint-Nizier de Lyon, de vitraux qui sont de vrais chefs-d'œuvre au double point de vue de la noblesse du sentiment religieux et du fini de l'exécution.

« Ozanam, c'est la sœur Rosalie qui y tient absolu-
« ment. »

« Au nom de la sœur Rosalie, le jeune discoureur, complètement désarçonné, n'eut plus qu'à se laisser asseoir sur le dernier rang des chaises, à côté de M. Le Prévost. »

La séance s'ouvrit : M. Paul de la Perrière demanda la parole, et fut encore plus vif et plus pressant qu'à l'ordinaire. Frédéric Ozanam lui répondit, et dans les deux camps on fit assaut de dialectique et d'éloquence. C'étaient, si je puis ainsi parler, les joies de l'amitié chrétienne qui étaient aux prises avec les saintes ambitions de la charité. Celles-ci devaient triompher, et à la suite d'un incident bien touchant, qui peint admirablement le caractère doux et affectueux d'Ozanam. On était au soir du 31 décembre 1834 : le débat s'était prolongé outre mesure et les douze coups de minuit annonçaient le commencement d'un nouveau jour. A ce moment, Ozanam se lève, court à La Perrière, se jette dans ses bras, et aux applaudissements de toute la salle, les deux antagonistes se donnèrent l'accolade la plus fraternelle en se souhaitant mutuellement la bonne année.

A dater de ce jour la seconde conférence était fondée, et d'autres suivirent rapidement ; tel fut le point de départ de cette multiplication merveilleuse qui, en quelques années, répandit en France d'abord, et plus tard dans toute l'Europe et dans l'univers catholique l'œuvre d'Ozanam et de ses jeunes amis. Je crois devoir employer cette expres-

sion collective, quoique sans aucun doute il ait eu dans cette création une part prépondérante et décisive : il eût été en effet le premier, si on l'eût interrogé sur ce point, à appliquer aux Conférences ce qu'il a dit d'une autre d'entre les plus grandes institutions chrétiennes de ce siècle : « Dieu souvent y prépare toutes choses, de façon que nul ne puisse en être appelé l'auteur et qu'il ne s'y attache pas un nom humain. Il cache et divise leur source comme celle des grands fleuves, dont on ne peut pas dire à quel ruisseau ils ont commencé. »

Certes, les jours d'épreuve n'ont pas manqué à la Société de Saint-Vincent de Paul. Francs-maçons et libres-penseurs, philanthropes d'occasion qui ne reconnaissent guère d'autre morale que les élucubrations retentissantes du philosophisme, tous ces adversaires du catholicisme ne pouvaient rester indifférents en face d'une œuvre qni attestait si éloquemment son action toujours présente pour consoler et régénérer notre civilisation vieillie. Ils n'ont rien omis ici pour empêcher l'établissement, là pour détruire les progrès d'une association qui prouvait tout au moins qu'au milieu de l'abaissement général des caractères, la religion avait le droit de s'enorgueillir d'une réserve au cœur d'or, aux aspirations nobles et généreuses. Triste souvenir : c'est un ministre français qui en 1861 rêva de frapper au cœur cette association née sur le sol de la France et dont la France avait lieu d'être fière. — Mais l'arbre était plein de sève : la hache qui l'a

atteint n'a pu l'abattre, et il a jeté des racines jusque dans les pays les plus lointains. Tel le vieux chêne sous lequel Vincent, petit berger, s'abritait en gardant ses brebis. « Ce bel arbre ne tient plus au sol que par l'écorce d'un tronc dévoré par les ans : mais ses branches sont magnifiques, et dans cette saison avancée, elles ont encore un vert feuillage. J'y voyais bien l'image des fondations de saint Vincent de Paul, qui ne semblent tenir à la terre par rien d'humain, et qui cependant triomphent des siècles et grandissent dans les révolutions. (1) »

Inutile de rappeler ici par quels moyens a été maintenue l'unité d'esprit et de direction au sein de cette grande famille désormais aussi vaste que l'univers chrétien ; inutile de reproduire et plus inutile encore de commenter les sages règlements auxquels la Société n'a cessé de se montrer fidèle; plus stables, plus respectés que tant d'autres constitutions, sans doute parce qu'ils étaient mieux conçus, ils sont aujourd'hui comme il y a cinquante ans, sa force et sa sauvegarde. Il suffira d'ajouter que durant toute sa carrière, hélas! sitôt brisée, Ozanam demeura l'éloquent et infatigable propagateur de cette création de sa charité. Jusqu'à la fin ce fut sa préoccupation constante, son œuvre de prédilection. De toutes parts, à l'étranger comme en France, on s'adressait à lui pour demander conseils, lumières et directions. Ses lettres contiennent de précieux traits de lumière sur

(1) T. XI, p. 462 (Lettre du 2 décembre 1852).

l'esprit généreux qui unissait les Conférences naissantes et sur les progrès accomplis dans ce qu'il appelait naïvement « l'art de dévaliser les riches au profit des pauvres ».

En 1844, on le pressa d'accepter la présidence générale de la Société : il refusa pour des motifs aussi pleins de délicatesse que purs de tout respect humain. Nommé à la vice-présidence, il remplit ces fonctions avec un zèle croissant jusqu'à son dernier jour. Chaque voyage notamment auquel le condamnait l'état de sa santé était pour lui une occasion saisie avec empressement de jeter sur son passage le germe d'une Conférence et, dans la suite, de réchauffer l'ardeur de ses confrères par une de ces allocutions où il excellait à mettre toute son âme. Partout, même hors de France il était invité et accueilli avec un pieux empressement. Il écrit de Pise en février 1853 : « Des larmes de joie me viennent aux yeux quand je retrouve à de telles distances notre petite famille, toujours petite par l'obscurité de ses œuvres, mais grande par la bénédiction de Dieu. Les langues diffèrent, mais c'est toujours le même serrement de mains, la même cordialité fraternelle, et nous pouvons nous reconnaître au même signe que les premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment » (1).

Les témoignages de ce genre abondent dans sa correspondance, et il faut abréger. Cependant je me reprocherais de passer sous silence la lettre suivante

(1) T. XI, p. 497.

adressée au P. Pendola, supérieur du collège Tolomei à Sienne : c'est une des dernières qu'ait écrites sa main défaillante, et il est permis d'y voir comme un premier testament de son grand cœur :

« Vous avez des enfants riches. O mon Père, l'utile leçon pour fortifier ces caractères amollis, le bienfaisant spectacle de leur montrer des pauvres, de leur montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, non seulement dans des images peintes par les plus grands maîtres ou sur des autels éclatants d'or et de lumière, mais de leur montrer Jésus-Christ et ses plaies dans la personne des pauvres ! Nous avons souvent parlé de la faiblesse, de la frivolité, de la nullité des hommes même chrétiens dans la noblesse de France et d'Italie. Mais je m'assure qu'ils sont ainsi parce qu'une chose a manqué à leur éducation ; il y a une chose qu'on ne leur a point enseignée, une chose qu'ils ne connaissent que de nom et qu'il faut avoir vu souffrir aux autres, pour apprendre à la souffrir quand elle viendra tôt ou tard. Cette chose, c'est la douleur, c'est la privation, c'est le besoin... Il faut que ces jeunes seigneurs sachent ce qu'est la faim, la soif, le dénûment d'un grenier. Il faut qu'ils voient des misérables, des vieillards malades, des enfants en pleurs. Il faut qu'ils les voient et qu'ils les aiment. Ou cette vue réveillera quelque battement dans leur cœur, ou cette génération est perdue (1). »

Affirmons-le sans crainte, une des plus douces ré-

(1) T. XI, p. 559.

compenses que la Providence ait ménagées dès cette terre à la vertu d'Ozanam, ce fut cette extension incessante et vraiment merveilleuse du grand arbre des Conférences. Quelques années à peine s'étaient écoulées, et déjà sur ce sol français que la jeunesse du XVIIIe siècle avait si tristement profané, on voyait nos grandes écoles députer aux mansardes de la capitale, et bientôt de toutes nos villes, les ambassadeurs de la vraie charité. Ozanam, l'inspirateur de cet admirable mouvement, pouvait s'approprier avec une fierté toute chrétienne cette apostrophe de Tertullien aux païens de son temps : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes et vos campagnes, vos maisons, vos palais et vos tribunaux. » Quelle preuve tout à la fois de l'unité et de la fécondité du catholicisme ! Quand on songe que la Société de Saint-Vincent-de-Paul étend aujourd'hui ses rameaux vigoureux sur toutes les plages du globe, et qu'on se reporte à ses modestes et obscurs commencements, à cette chambre haute où se réunissaient quelques étudiants sans influence et sans fortune, quand on se rappelle que l'œuvre immense et catholique entre toutes de la *Propagation de la foi* est sortie du cœur d'une simple chrétienne (1), on réfléchit malgré soi au grain de senevé de l'Evangile, en même temps qu'on mesure

(1) Mlle Jaricot, de Lyon. — Rappelons à cette occasion à l'honneur d'Ozanam que cet homme qui n'avait pas ou plutôt qui ne s'accordait pas de loisirs, a voulu être pendant bien des années un des principaux rédacteurs des *Annales* si édifiantes publiées par la *Propagation*.

les fruits de bénédiction qui peuvent sortir d'une pensée de dévouement et de foi.

Sans doute depuis un demi-siècle de nouvelles crises sociales ont provoqué de nouvelles initiatives, suscité de nouveaux dévouements ; d'autres œuvres sont venues se joindre à la première, mais sans la faire oublier. C'est ainsi qu'au lendemain de nos désastres et de la guerre fratricide de 1871, les cercles catholiques d'ouvriers se sont fondés pour offrir au travailleur l'inappréciable bienfait du patronage chrétien. Mais écoutons le bel hommage rendu par leur créateur, le comte de Mun, à son devancier et à son modèle :

« Quand Frédéric Ozanam, à vingt ans, au milieu d'un monde affamé de puissance, de richesses et d'intérêt personnel, appelait à lui ses amis, ses compagnons d'étude, pour tendre avec la sienne leur main aux déshérités de la vie, quand il leur montrait la lutte engagée entre ceux qui ont trop et ceux qui ont peu, et qu'il les adjurait, au nom de leur titre de chrétien, de se jeter entre eux comme des médiateurs, assurément il mettait le doigt sur la plaie, il dénonçait le mal et il ouvrait la voie par où devraient nécessairement passer ceux qui voudraient y porter remède. Voilà pourquoi l'œuvre d'Ozanam reste l'œuvre maîtresse, et comme l'atelier d'apprentissage où toutes les œuvres sociales vont chercher leurs ouvriers (1). »

(1) Extrait d'un discours prononcé au Congrès de Liège (septembre 1886).

Hélas ! si consolants que soient les résultats obtenus, que sont-ils en réalité, comparés au bien qu'il faudrait accomplir ! « L'homme est si impuissant pour l'homme ! c'est là sa plus grande misère », disait un illustre orateur. A la vue de l'effrayante détresse matérielle et morale de tant de malheureux, est-il quelqu'un parmi nous qui, dans un moment d'enthousiasme, n'ait résolu de prendre sa part dans cette croisade sociale contre la souffrance ? C'est une erreur de trop vanter l'humanité : mais c'est une faute plus grave encore de ne pas l'aimer quand même, malgré ses vices et ses bassesses, de ne pas savoir se dévouer à son bonheur, tout en se résignant à son ingratitude.

Avouons-le ici non sans quelque tristesse. Chez ces pauvres dans l'âme desquels on voudrait réveiller les célestes espérances qu'engendre la foi chrétienne, quelle froideur parfois, et quelle indifférence ! Ozanam le premier, malgré son zèle si ardent, si infatigable, en avait été le témoin : « Ce sont, écrivait-il (1), des natures usées par la civilisation matérielle, qui n'offrent plus de prise à la religion, qui n'ont plus le sens des choses invisibles, qui tendent la main pour recevoir le pain, mais dont les oreilles demeurent presque toujours closes à la parole que nous leur annonçons. Oh ! que souvent nous souhaiterions de rencontrer des gens qui nous reçussent à coups de bâton, à condition d'en trouver d'autres qui nous écoutassent et nous comprissent ! Mais

(1) T. X, p. 177.

non : ce sont des âmes énervées, qui nous reçoivent toujours avec la même réserve au bout d'un an qu'au premier jour. »

Comme pour se consoler de tant de généreux efforts condamnés en apparence à demeurer stériles, Ozanam s'empresse d'ajouter immédiatement après les lignes qui précèdent : « Le bien se fait surtout parmi nous, qui nous soutenons et nous encourageons mutuellement. » Parole profonde et bien digne d'attention ! Souhaitons que la jeunesse catholique l'ait toujours présente, afin d. n'oublier jamais les sources d'édification et de joi. qui lui sont ouvertes au sein des Conférences (1). C'est le caractère de toutes les œuvres du dévouement chrétien d'être un admirable échange de bénédictions entre ceux qui reçoivent et celui qui donne.

Parmi ces fils de familles chrétiennes, qu'Ozanam compare si ingénieusement à des oiseaux de passage éloignés pour un temps du nid paternel, et sur lesquels l'incrédulité, ce vautour de la pensée, plane pour en faire sa proie, combien avoueront sans peine qu'après Dieu, c'est la pratique assidue de la charité qui a sauvé leur foi et leur innocence ? où trou-

(1) « La charité est belle en quiconque l'accomplit. Elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner à la souffrance : elle est belle dans la femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus le nom : elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre : mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même, au printemps de son éternité. » (Le P. Lacordaire) ·

ver un remède plus efficace contre les vanités de la fortune, contre les doléances de l'amour-propre, contre les déceptions quotidiennes de la vie? « Que de fois, accablé de quelque peine intérieure, inquiet de ma santé mal affermie, je suis entré plein de tristesse dans la demeure du pauvre confié à mes soins, et là, à la vue de tant d'infortunés plus à plaindre que moi, je me suis reproché mon découragement, je me suis senti plus fort contre la douleur et j'ai rendu grâces à ce malheureux qui m'avait consolé et fortifié par l'aspect de ses propres misères? Et comment dès lors ne l'aurais-je pas d'autant plus aimé (1)? »

Pour un cœur vraiment généreux, il y a une douceur qui surpasse celle de toutes les fêtes du monde à essuyer une larme, à ramener un sourire sur un visage éploré. Sachons donner au pauvre non pas seulement nos richesses, mais notre cœur : alors aux insensés qui déclament contre l'aumône nous répondrons avec Ozanam : « Oui, l'assistance humilie, quand elle prend l'homme par les besoins terrestres seulement, quand elle ne s'intéresse qu'aux souffrances de la chair, à ce qui fait pitié, au cri de la faim et du froid. L'assistance humilie si, en nourrissant ceux qui souffrent, vous ne semblez préoccupé que d'étouffer les plaintes qui attristent le séjour d'une grande ville, ou de conjurer les périls qui en menacent le repos. Mais l'assistance honore quand elle prend l'homme par en haut, quand elle s'occupe premièrement de son âme,

(1) Allocution d'Ozanam aux Conférences de Florence (Février 1853).

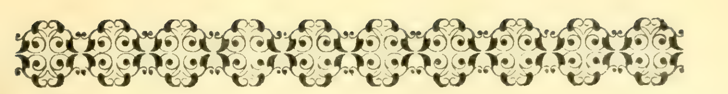
de son éducation religieuse, morale, politique, de tout ce qui l'affranchit de ses passions, de tout ce qui le rend libre et de tout ce qui peut le rendre grand. L'assistance honore quand elle joint au pain qui nourrit la visite qui console, le conseil qui éclaire, le serrement de main qui relève le courage abattu, quand elle traite le pauvre avec respect, non seulement comme un égal, mais comme un supérieur, puisqu'il est parmi nous comme un envoyé de Dieu pour éprouver notre justice et notre charité (1). »

Qu'on me permette d'ajouter à ces belles et profondes réflexions d'Ozanam un dernier commentaire. Sans doute la charité est dans la pièce d'or que le riche dérobe à son superflu, dans les secours matériels qui éloignent du foyer de l'indigent ces deux spectres horribles, le froid et la faim : mais son domaine ne connaît pas d'autres limites que celles de l'infortune. Elle est dans la science qui instruit, dans le crédit qui protège, dans l'exhortation qui corrige, dans la parole bienveillante qui encourage. Toutes

(1) Extrait de l'*Ere nouvelle* (T. VII, p. 275). — Dans un autre passage, je rencontre ces lignes non moins dignes d'attention : « On reproche à la société chrétienne d'avoir inventé la charité pour se dispenser de la justice. Mais pour nous, la mendicité et l'aumône sont inséparables de toute destinée humaine. Nous croyons que la Providence a su mettre les plus fiers dans la nécessité de demander la charité et de la recevoir... Quel savant ne s'est assis aux pieds d'autres plus savants que lui, et ne leur a mendié des lumières ? Les heureux mendient des plaisirs, et les affligés qui viennent pleurer auprès de vous mendient une de vos larmes. » (*Les Poésies de Jacopone*, T. V, p. 223.)

les classes de la société, même les plus humbles, renferment des hommes à qui Dieu a départi les dons de l'intelligence et qui par le travail ont fécondé au centuple ces trésors naturels : à eux de les communiquer et de les répandre. Les vérités que nous possédons, et je ne parle pas seulement ici de la vérité la plus haute, la vérité religieuse, mais de toute vérité intellectuelle et sociale, nous devons les faire briller aux yeux qu'aveuglent les préjugés ou l'ignorance. Il y a en ce monde des avares de la science, et ils sont aussi coupables que ceux de la fortune. En gardant pour soi ce qui peut servir à tous, on commet une injustice envers l'humanité. Le pauvre a besoin de pain, et le mauvais riche le laisse mourir à sa porte : les nations ont besoin de s'éclairer, et le savant égoïste laisse l'erreur s'accréditer, les préventions s'accroître, les ténèbres s'épaissir : tous deux auront des comptes sévères à rendre au juge suprême.

Si tant de passions mauvaises fermentent en secret au sein des masses, si de temps en temps des explosions soudaines font redouter le retour des jours les plus néfastes du passé, que chacun de nous descendant dans le fond de sa conscience se demande s'il a fait, s'il fait encore chaque jour tout ce qui est en son pouvoir pour conjurer ces terribles catastrophes. L'Evangile qui n'a que des consolations pour le pauvre, n'a que des rigueurs pour le riche : c'est d'une bouche divine qu'est tombée cette sentence : *Væ divitibus*, après ces paroles de bénédiction : *Beati pauperes.... Beati qui lugent.*



CHAPITRE HUITIÈME

LE PUBLICISTE

Modération éclairée et douceur de caractère d'Ozanam ; nombreux témoignages qu'en ont rendus ses contemporains.— Difficultés de la polémique contemporaine : nécessité d'une foi intégrale, d'une conviction inébranlable, et en même temps merveilleux résultats obtenus par l'esprit de conciliation. — Obéissance empressée d'Ozanam aux enseignements de l'Eglise ; ses sympathies pour « les conquêtes légitimes de l'esprit moderne ».— Coup d'œil rétrospectif sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat dans la France du XIXe siècle. — Théories politiques et sociales d'Ozanam : joie que lui causent les démonstrations populaires qui accueillirent à Rome l'avènement de Pie IX : sa collaboration à l'*Ere nouvelle* après la révolution de 1848. — La notion de progrès : rêves de *palingénésie sociale.* — *Le Progrès par le Christianisme*, devise constante d'Ozanam : sa foi profonde et filiale au gouvernement de la Providence.— Dangers du progrès matériel séparé du progrès moral.

METTRE en lumière le zèle à la fois ardent et éclairé d'Ozanam, c'était un des devoirs que m'imposait cette étude, ou plutôt c'était une des jouissances qu'elle me réservait. Mes lecteurs l'ont vu tour à tour préoccupé de l'instruction et du bonheur de la jeunesse, ou se dévouant au soulagement matériel et au relèvement moral des classes souffrantes. Il serait facile d'ajouter de nouveaux traits au tableau que je viens de dérouler : mais je dois me hâter. Jusqu'ici j'ai

tracé ou du moins esquissé le portrait de ce que je pourrais appeler l'homme extérieur : j'ai parlé des travaux de l'érudit, de la popularité du professeur. Comment passer sous silence les tendances et les principes dont s'inspirait l'homme intérieur ?

Quand on considère dans leur origine et qu'on suit dans leur développement les œuvres auxquelles demeure attaché le nom d'Ozanam, on est surtout frappé de deux choses : la promptitude et la durée de leur succès. Comment réussit-il à récolter de riches moissons sur un champ que d'autres ouvriers non moins laborieux avaient arrosé ou arrosent en vain de leurs sueurs ? Pourquoi le flot des ans et des révolutions, qui laisse après lui tant de ruines, a-t-il respecté et en quelque sorte consacré les créations de son zèle ? Sans doute parce qu'elles répondaient à un besoin réel et actuel de la société, parce qu'elles réalisaient le vœu secret de plus d'une âme généreuse. Mais il est une autre considération à laquelle je voudrais m'arrêter.

Parmi les qualités du cœur qui concilièrent à Ozanam le plus de sympathies, je n'hésite pas à mettre au premier rang cette modération, cette douceur de caractère, cette élévation de jugement que certains esprits se plaisent à nous représenter comme incompatibles avec d'inébranlables convictions : de tous ses mérites c'était le plus apprécié. Hâtons-nous de le dire : il y a une modération qui vient de la faiblesse : c'est la réserve forcée de l'ignorance qui craint de se

trahir, ou de la timidité qui n'ose point se compromettre. Mais il y a une autre modération qui a sa source dans le calme serein d'un cœur ferme, résolu, maître de lui-même et de ses passions : ce qu'elle suppose, ce n'est pas seulement de la prudence, mais de la force, et de grands exemples nous attestent qu'elle s'accorde volontiers avec le génie. J'ajoute même que plus on se sent convaincu et fort, moins on est tenté de donner le change sur son peu de vaillance par une perpétuelle attitude d'hostilité. Si j'insiste sur ces réflexions et qu'on me reproche ce qui peut paraître d'abord une digression stérile, qu'on se remette en mémoire l'histoire contemporaine : je ne demande pas d'autre justification.

Inutile de le redire, le temps actuel n'est pas celui du règne paisible et absolu de la vérité. Parmi ses adversaires, les uns ne l'ont connue que pour la renier : d'autres, hélas ! l'ignorent ou sont retenus loin d'elle par mille causes que l'on peut condamner, mais que l'on doit reconnaître. — Et cependant est-il rare, au milieu de nos discordes intellectuelles, de rencontrer des gens qui se font un jeu de tout pousser à l'extrême et qui s'imaginent, semble-t-il, que les contradictions sont d'autant plus près de s'effacer qu'elles sont plus hardies et plus intempérantes (1) ? N'est-ce

(1) Interrogeons sur ce point Bossuet lui-même : voici sa réponse : « Les bonnes maximes outrées perdent tout : qui ne veut jamais plier, casse tout à coup... Quelquefois il faut prendre de vigoureuses résolutions. Ce qui importe, c'est de savoir connaître les conjonctures et de ne pas toujours pousser les braves gens sans mesure et à toute outrance. »

pas là une tendance dangereuse, propre à servir les intérêts d'une opinion ou d'un parti plutôt que ceux de la vérité? Et dans la lutte, est-ce donc un devoir impérieux de dépouiller tout sentiment d'affection et d'estime envers celui que l'on combat, mais que l'on ne doit combattre qu'afin de le gagner au bien? On comprend sans peine que l'erreur et la mauvaise foi aient recours au dénigrement et à l'insulte, afin d'effrayer ceux qu'elles désespèrent de convaincre, de même que la révolte au pouvoir s'appuie sur la terreur, à défaut du prestige de la justice et du droit. La bonne cause veut être servie par de tout autres armes.

Notre siècle offre plus d'un exemple de cette controverse agressive, provocante, pleine d'amertume et d'ironie, dont la première règle ou à peu près est de se persuader que plus on traite de haut en bas ses contradicteurs, plus aisément on les réduit au silence. Le sarcasme a beaucoup détruit sans avoir jamais rien relevé. Sans doute la discussion a ses entraînements, le paradoxe son ivresse, la passion aime mieux frapper fort que frapper juste. Excusons l'orateur qu'égare au delà des bornes le feu de l'improvisation, le journaliste qu'emportent les fiévreuses impatiences de la polémique : mais de l'excuse ne faisons pas un éloge. Selon le beau mot d'un religieux, il ne s'agit pas d'écraser, mais de sauver : à ce rôle la vérité et la vertu suffisent.

Ouvrons les écrits d'Ozanam : quelle bonté de cœur, et malgré l'impressionnable vivacité de sa na-

ture, quelle mesure dans l'expression de ses sentiments ! Il y avait autour de lui, écrit Lamartine, comme une atmosphère de tendresse pour les hommes ; cette atmosphère cordiale adoucissait toutes les aspérités entre les idées. A ce témoignage qu'on ajoute celui du P. Lacordaire : « On a beau lire les pages qu'Ozanam nous a laissées, on a beau se rappeler ses actes et ses discours, on n'y découvre ni la colère qui se venge, ni l'amertume qui s'accroît en se répandant, ni le mépris qui brave, ni l'ironie qui se moque, sous prétexte d'instruire ou de corriger. Il plaint plus qu'il n'accuse, il pardonne plus qu'il ne condamne, et toujours invincible sous le bouclier, il tempère dans l'épée la force qu'il y sent, de peur d'achever la mort en quelque âme qui peut encore revivre. » Ou plutôt, le seul défaut en face duquel il ne fut pas toujours maître de son irritation, c'est le manque de charité, ce sont les soupçons gratuits, les accusations injustifiées, les insinuations téméraires.

Ce qui fut la règle habituelle de sa conduite, c'est cette bienveillance qui, selon sa propre définition, « cherche plutôt les mérites que les torts, qui s'attache aux espérances plutôt qu'aux pressentiments funestes, qui, au lieu d'envenimer les plaies, les panse avec l'huile du bon Samaritain » (1). Il aimait ce mot

(1) Nous ne nous souvenons point assez de ces belles paroles de saint Jacques (III, 13-18), si opportunément rappelées par Ozanam dans sa célèbre conférence sur les *Devoirs littéraires des chrétiens :* « Qui est sage et discipliné parmi vous ?... Qu'il le fasse paraître par la mansuétude de sa sagesse. Que si votre zèle est amer, et que l'esprit de contention soit en vous, ne vous

d'un pape du moyen âge : « Comment relever, à moins de se courber soi-même, le malheureux qui est tombé ? » et il écrivait à un de ses amis, non sans une légitime fierté : « Une de mes plus douces consolations, au penchant de ma carrière, c'est la certitude de n'avoir jamais insulté personne, irrité personne, tout en défendant la vérité avec énergie. » Indulgent pour autrui autant que sévère pour lui-même, il se montra digne de ce bel éloge qui fut déposé sur sa tombe : « Il était doux envers tout le monde et juste envers l'erreur. » Aussi n'a-t-il laissé de blessures à aucun, si ce n'est cette blessure qui guérit de la mort, parce que c'est la charité qui la fait.

« La réunion de tous ceux qui croient et qui aiment sous une même bannière où ne brilleront plus les devises d'une école ni les couleurs d'un parti, » voilà, selon ses propres expressions, quel fut le vœu le plus cher d'Ozanam (1). De lui nous pouvons apprendre à porter dans nos discours et dans nos critiques, dans nos dissentiments et dans nos préférences, cette mesure qui parfois se confond avec le bon goût avant même d'être une vertu. Loin d'imiter ces apologistes chez qui l'abus de l'ironie et de l'exagération gâte les plus

glorifiez point : car ce n'est point là cette sagesse qui vient d'en haut et qui est d'abord chaste, puis amie de la paix, modérée, docile, susceptible de tout bien, pleine de miséricorde : elle ne juge point, elle n'a point de dissimulation. Or les fruits de la justice sont semés dans la paix par ceux qui font des œuvres pacifiques. »

(1) N'est-ce pas une des plus solides espérances, une des plus douces consolations de l'heure présente, de voir ce vœu toucher enfin à son entière réalisation ?

nobles qualités, jamais il ne consentit à mettre au service de ses croyances d'autres armes que la logique et la persuasion : penseur sévère et sérieux, mais à qui toutes les grandeurs étaient sympathiques, il tenait dignement sa place dans le petit nombre de ceux à qui ni le respect ni l'admiration ne coûtent, dès que les convictions les autorisent.

Mais il est rare que les esprits extrêmes rendent justice aux esprits modérés, souvent contredisants et plus souvent encore contredits, selon la remarque d'un moraliste. Quand les idées et les opinions sont aux prises, la modération court risque de ne satisfaire aucun des partis engagés dans la lutte (1). Ozanam en fit la désobligeante expérience : plus d'un passage de ses lettres contient à cet égard de singulières révélations.

Et cependant n'est-ce pas à la modération qu'appartiennent en définitive, dans l'ordre des choses humaines, les triomphes les plus sûrs et les plus durables ? n'a-t-elle pas les promesses de la vie présente, en vertu même de cette parole divine : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram ?* et l'histoire, même l'histoire d'aujourd'hui et d'hier, ne prouve-t-elle pas que l'esprit de conciliation a maintes fois produit des résultats vainement poursuivis par des moyens opposés ? D'ailleurs, ainsi qu'une guerre prolongée finit tôt ou

(1) Qui ne connaît cette étonnante maxime du sceptique Bayle : « Les extrêmes sont dangereux et les milieux insoutenables » ?

tard par réveiller des passions violentes dans le cœur des combattants, de même il y a au fond de notre nature certains instincts que le christianisme est venu réprimer et qui se font jour dans l'emportement de la lutte. Les mesquines jalousies, les rivalités blessantes, l'amour immodéré de la domination y trouvent une spécieuse excuse, et la vanité personnelle s'y déguise sous le manteau du désintéressement.

Je n'ignore pas qu'on peut alléguer et qu'on allègue en effet d'autres motifs, sauf à se mettre à couvert sous l'autorité de quelques grands noms du passé. Dans un discours auquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt, après avoir cité de frappants exemples des dangers auxquels expose un zèle ardent et impétueux, Ozanam ajoutait : « Que si l'on objecte l'autorité de saint Jérôme et de saint Hilaire, et leurs paroles toutes frémissantes d'une indignation religieuse, ce sont là d'illustres exceptions, comparables à ces martyrs qui brisèrent les statues ou arrachèrent les édits. L'Eglise les honore, sans cesser de rappeler la loi qui interdit de provoquer la colère (1). » Plus près de nous, quel souvenir s'attache au nom de Lamennais ?

Ah ! plutôt sachons être, selon le beau mot du P. Lacordaire, « plus forts que le diamant contre les puissances orgueilleuses ou corruptrices, et envers

(1) On lit dans les canons du concile tenu vers 305 dans la ville espagnole d'Illibéris : « Si quelqu'un met en pièces les idoles et s'il est tué pour ce fait, il ne sera pas inscrit au nombre des martyrs, car nous ne voyons pas dans la sainte Ecriture que les apôtres aient rien fait de semblable. »

quiconque souffre plus faibles qu'une mère ». Surtout gardons-nous d'aggraver, par une rigueur outrée ou par des soupçons imaginaires, les difficultés déjà trop évidentes de la situation (1). Si la faiblesse humaine a laissé tomber dans quelque égarement notre ami ou notre allié de la veille, pourquoi notre main se hâterait-elle de repousser la sienne ? Un de nos ennemis se rapproche de nous avec l'intention loyale de combattre pour notre cause : refuserons-nous son concours sous prétexte que son drapeau n'est point encore entièrement le nôtre ? Sans doute, en théorie la vérité et l'erreur sont deux termes contradictoires, entre lesquels il n'y a point de milieu : mais dans la pratique que de degrés entre la foi complète et l'incrédulité ? — Je sais que certaines nuances ne sont saisies que par des intelligences d'élite, et qu'ailleurs on ne s'attache qu'aux couleurs nettement tranchées : c'est si commode, en vérité, de condamner en masse, sans autre examen, tout un peuple, toute une école, tout un parti ! Les opinions extrêmes, comme le faisait remarquer finement l'abbé Perreyve, séduisent toujours par l'apparence d'une grande netteté. Elles ont pour complices

(1) « Sicut parata est severitas peccata quæ invenerit vindicare, ita non vult caritas quæ judicet invenire » (S. Augustin) Et que lit-on dans l'admirable Encyclique de Léon XIII, en date du 8 décembre 1882 ? « Nous recommandons aux écrivains d'écarter les différends par leur douceur et leur mansuétude, et de favoriser l'union des esprits aussi bien entre eux-mêmes que dans la foule : car l'action de la presse est très puissante dans les deux sens. Et comme il n'y a rien d'aussi contraire à la concorde que les paroles âpres, les soupçons téméraires, les attaques injustes, il faut avoir grand soin d'éviter et de détester tout ce qui y ressemble. »

la paresse de notre esprit qui se fâche d'avoir à ménager l'accord de plusieurs vérités différentes, et la faiblesse de notre volonté qui trouve plus d'aise dans le despotisme d'une opinion absolue qu'aux libres et délicats démêlés de la justice.

Il faut que dans nos discours s'embrassent la miséricorde et la vérité, la justice et la paix, selon la belle image du Psalmiste :

Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatæ sunt.

Laissons parler Ozanam : « Il ne s'agit pas de mortifier nos adversaires, il s'agit de les convaincre. La réfutation est assez humiliante pour eux quand elle est décisive. Quelle que puisse être la déloyauté, la brutalité de leurs attaques, donnons-leur la leçon d'une polémique généreuse. Gardons-nous de pousser à bout leur orgueil par l'injure. » Aux vivants comme aux morts on ne doit que la vérité, mais les convenances exigent qu'on ne la leur dise pas aux uns et aux autres de la même façon (1).

Le nombre est grand des esprits égarés, quoique sincères. L'erreur est une souffrance spirituelle, et plus souvent peut-être qu'on ne le pense, c'est une infortune involontaire. « Il y a de belles intelligences mal engagées dans la vie par le malheur d'une éducation insuffisante ou par l'entraînement d'un mauvais

(1) « *Lingua placabilis lignum vitæ*, est-il écrit au livre des Proverbes : *quæ autem immoderata est, conterit spiritum.* » — « *Pacificos esse oportet Dei filios, corde mites, sermone simplices, affectione concordes* ». (Encyclique *Inter multiplices*, 1853.)

entourage : beaucoup ressentent amèrement la douleur de ne pas croire. On leur doit une compassion qui n'exclut pas l'estime. Il serait habile, quand il ne serait pas juste, de ne les point rejeter dans la foule des impies, de diviser leur cause et de distinguer entre les étrangers et les ennemis. Il n'est pas sage de dédaigner leurs sympathies et de repousser le concours de leurs efforts. »

Quelle tentation incessante que celle de méconnaître une vérité dont tant d'intérêts et de passions nous cachent la lumière ! Quelque saisissante que soit l'évidence avec laquelle les principes spiritualistes et religieux s'imposent à toute intelligence capable de réfléchir, nous les ramenons à notre mesure, et si nous ne pouvons résister, du moins nous ne rendons les armes qu'avec le cortège de nos faiblesses, de nos préjugés et de nos erreurs. Qui de nous peut prétendre ici-bas à la possession de la vérité totale ? Comme l'a dit Bossuet, notre sagesse propre est toujours courte par quelque côté, et n'eussions-nous jamais failli, de qui tenons-nous le droit de nous ériger en censeurs inexorables des pensées de nos frères (1) ?

(1) Je prends la liberté de reproduire ici quelques lignes empruntées à la correspondance du P. Lacordaire ; elles font voir combien il est difficile, même aux esprits les plus justes, de maintenir constamment l'expression dans les limites de la pensée : « Le mouvement du vrai chrétien est de chercher dans une doctrine la vérité et non l'erreur, et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines. Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme qui a fait à Dieu

Il est temps de conclure ; je le ferai en me servant des paroles mêmes du P. de Ravignan : « Le prêtre défend le dogme catholique ; mais il sait que ceux qui le repoussent et s'égarent sont plus à plaindre qu'à blâmer, que l'erreur a pu naître d'illusions en quelque sorte généreuses, et qu'après tout un fond de vérité demeure ineffaçable dans les âmes même les plus dévoyées... Gardons-nous donc des rigueurs d'un zèle amer ou des sévérités d'une justice exagérée. Dieu est un père, Jésus-Christ est un frère, l'Eglise est une mère ; toutes les menaces de la justice divine, toutes les exigences de la foi, toutes les prescriptions de la loi évangélique, et les instances de l'Eglise, et ses jugements, et ses foudres même, n'excluent jamais, elles comprennent toujours au contraire les tempéraments, la mesure et les tendresses de la charité. »

des sacrifices visibles, celui-là est un pharisien, la seule race d'hommes qui ait été maudite par J.-C. Oh ! que l'homme qui combat pour Dieu est un être sacré ! et jusqu'au jour d'une hérésie manifeste, qu'il faut porter sa pensée dans des entrailles amies ! »

Ozanam, ce me semble, était plus heureusement inspiré quand il terminait ainsi son analyse des satires dirigées par Fra Jacopone contre Boniface VIII : « Il faut assurément détester ce langage ; mais il faut rappeler que Jacopone, égaré, croyait flétrir un usurpateur et non le chef légitime de l'Eglise. Il faut enfin considérer le péril d'un siècle de luttes où deux grands esprits peuvent se rencontrer sans se reconnaître, et employer à se combattre des armes qu'ils devaient réunir pour le service de Dieu. D'autres se scandaliseront d'un tel spectacle ; nous pouvons nous y instruire. Nous y apprendrons, pour les temps de discordes, à croire la vertu possible dans des rangs qui ne sont pas les nôtres, et à mesurer nos coups dans la mêlée, puisqu'ils peuvent tomber sur des adversaires dignes de tous nos respects. » (T. V, p. 168.)

Après de telles citations, je n'ai pas à craindre, je pense, qu'on prenne le change sur ma pensée. J'ai demandé que dans les luttes auxquelles nous astreint la défense de la vérité on sût allier la fermeté et la douceur (1), qu'on cherchât ce qui unit plutôt que ce qui divise, ce qui peut rapprocher les cœurs plutôt que ce qui n'aboutit qu'à les aigrir; je n'ai point demandé qu'on désertât le combat, encore moins qu'on décorât du beau nom de conciliation l'abdication des droits et des devoirs les plus sacrés. La question est importante, qu'il me soit permis de m'y arrêter quelques instants.

Nous vivons dans un siècle où tant d'opinions se heurtent, où tant de systèmes se disputent l'empire des intelligences, que l'esprit humain, au milieu de cette confusion, perd insensiblement le pouvoir de discerner le vrai. Le domaine de l'émotion, comme celui de la foi, va se resserrant tous les jours. A force de discuter froidement le bien, il ne cause plus d'enthousiasme, d'analyser et d'expliquer le mal, il ne soulève plus d'indignation. Cette insensibilité morale, un des plus graves symptômes de notre époque, on s'en console, si même on ne s'en félicite, en l'appelant douceur de caractère, tolérance, respect d'autrui (2).

(1) C'est ce que saint Grégoire le Grand exprimait il y a déjà treize siècles, par ces belles paroles : « *Sit itaque amor, sed non emolliens : sit vigor, sed non exasperans : sit zelus, sed non immoderate sæviens* ».

(2) Cet état de la société a été dépeint en traits énergiques

Ce que l'on rencontre à chaque pas dans le monde, ce sont des impartialités sans limite : on ne sait plus, on ne veut plus choisir. Non seulement on perd cette conviction profonde qui double les forces et, seule, dans les temps difficiles, inspire des moyens à la hauteur du but, mais on refuse de tenir compte des justes délicatesses, des susceptibilités légitimes de la vérité. Ce n'est point ainsi, assurément, que Frédéric Ozanam entendait son devoir. On a pu dire de lui que si le respect des âmes lui inspirait une exquise modération, le respect de la sienne l'élevait au-dessus de toute crainte humaine. Dans ces épreuves du doctorat et de l'agrégation, dont le succès devait seul assurer sa carrière, placé en face de juges plus ou moins hostiles à ses croyances, il en maintenait l'autorité contre leurs objections et leurs attaques avec une fermeté respectueuse mais inébranlable. Qu'on examine un à un les actes de sa vie publique ou les livres sortis de sa plume : partout il agit, il parle, il écrit en chrétien.

Quel que soit le prix de la concorde, le désir de tout concilier, de ne heurter personne, ne doit pas aller jusqu'à tout confondre, encore moins jusqu'à tout

par le P. de Ravignan : « Une erreur forte, ardente, suivie et constituée est désormais impossible, et je suis réduit à le déplorer. Une erreur passionnée et puissante est une crise redoutable, je le sais, qui peut être fatale, mais peut aussi être salutaire. C'est la crise qui sauve ou qui tue. Mais une tiède, une vague, une morne indifférence, ce n'est pas la mort, ce n'est pas la vie, ce n'est plus même un espoir de vie. Et n'allons-nous pas ainsi de nos jours, flottant languissamment sans mourir, sans vivre, sans vérité, sans erreur, et comme nageant au milieu de toutes les erreurs? »

céder. La neutralité que certains affectent n'est trop souvent que le prête-nom de l'indifférence ou la diplomatie des hommes assez courageux pour ne vouloir ni risquer le présent ni compromettre l'avenir. « Nous voulons nous persuader, dit Bossuet, que nous faisons par modération ce que nous faisons par paresse. Nous appelons souvent retenue ce qui en effet est timidité, ou courage ce qui est orgueil et présomption, ou prudence et circonspection ce qui n'est qu'une basse complaisance. »

Où règne la paix, conservons la paix; où l'agression n'a pas cessé, poursuivons la lutte. En face d'un ennemi irréconciliable, notre rôle n'est pas de négocier des associations ni de conclure des traités d'alliance, mais de combattre et de vaincre. La lutte, c'est la vie, c'est l'honneur, quand ce n'est pas le triomphe. Elle féconde, elle développe, tandis que le repos dans la mollesse et l'insouciance ne prépare que des catastrophes. Au moindre choc, l'édifice vermoulu, que nulle force ne soutient, s'écroule en débris. — Ils sont nombreux, il faut le reconnaître, ceux qui ne comprennent ni le prix ni le bonheur de l'action. Véritables fanatiques de la tranquillité, le bruit leur déplaît, le mouvement les fatigue, le péril les épouvante. Leur première vertu, c'est un prudent égoïsme, une sorte de désintéressement universel. Est-ce cette passion de l'immobilité et du silence qui fait les grands caractères et qui importe au salut de nos temps agités (1)?

(1) « A quoi ont-ils jamais servi, ces mécréants de tout, ce

D'ailleurs, qu'on ne se fasse pas d'illusion, pendant que nous reculons de concessions en concessions, nos adversaires avancent d'exigences en exigences : c'est une route sur un plan incliné où la rapidité de la marche s'accélère en raison du chemin déjà parcouru. Certaines tendances qui paraissent au premier abord légitimes, ou du moins que l'on considère comme des égarements excusables, conduisent par degrés aux abîmes. A toutes les époques et jusque sous nos yeux, de beaux talents, de grands génies ont confirmé par une déplorable expérience ces paroles de la Sagesse : *Est via quæ videtur homini recta. et novissima ejus ducunt ad mortem.*

Sans doute notre siècle incrédule et sensuel se détourne de la doctrine catholique comme d'un breuvage amer, que repoussent son orgueil et ses convoitises : hommes de foi, pensons-nous qu'il y ait un autre remède efficace à ses souffrances ? La vérité, n'en

joueurs de flûte, ces dévots de la stérilité, ces fauteurs d'équivoque, ces docteurs satisfaits et infatués du rien faire et du rien dire, qui professent que la suprême raison est, sitôt qu'on touche à l'avenir, de ne dire ni oui ni non à rien? » (Amédée Bonnet, *De l'Oisiveté de la jeunesse dans les classes riches.* Lyon, 1858.) Redisons au contraire bien haut, à la suite de M. l'abbé Lagrange, dans son *Histoire de sainte Paule :* « Il est des temps où la lutte est nécessaire, où, malgré ses amertumes et ses périls, il faut s'y jeter, coûte que coûte. Mieux vaudrait sans doute pour le bonheur un tranquille repos : permis aux cœurs timides, incapables de défendre une cause et de tenir un drapeau, de ne rien comprendre à l'étendue des vues et à la générosité des âmes militantes; mais il faut savoir respecter et honorer ceux qui combattent, au prix souvent de douleurs intimes inénarrables et même en laissant voir parfois la faiblesse et la passion humaines, les combats de la vérité et de la justice. »

doutons pas, est armée d'une invincible puissance qui se manifeste tôt ou tard, et à laquelle les esprits les plus rebelles ne réussissent jamais entièrement à se soustraire. Je connais les scrupules et les réserves de certains esprits timorés dont j'honore les intentions : combien me paraît préférable cette noble assurance d'un de nos plus éloquents évêques : « La foi catholique est ce qu'elle est : elle ne peut être à la remorque des fantaisies et des caprices de l'opinion. Au risque d'être impopulaires, les catholiques doivent conserver et défendre le trésor intégral de leur foi... Ce que le temps présent demande de nous, c'est que nous soyons des apôtres, et non des politiques, des diplomates ou des stratégistes de la parole. » *Non in sermone est regnum Dei, sed in virtute*, écrivait saint Paul aux premiers chrétiens.

Etudions sans cesse les moyens les plus efficaces pour gagner à la vérité les intelligences et les cœurs : mais acceptons-la généreusement tout entière. Aux âmes fatiguées des angoisses du doute ou des ténèbres de l'erreur, est-ce un catholicisme voilé et amoindri qui rendra la lumière (1) ?

(1) Comment résister ici à la tentation de rappeler ces belles paroles de Charles Périn : « Je ne comprendrais pas qu'aujourd'hui, au milieu d'une des luttes les plus formidables qui aient jamais été engagées entre le bien et le mal, on cherchât à atténuer la vérité ou à la voiler. Gagne-t-on les batailles en désertant ses drapeaux ou en cachant ses armes ? Le monde ébranlé par les assauts redoublés de la Révolution n'a pas trop de toute la puissance de la vérité pour se défendre. Ce sont les fortes doctrines qui font les grands courages. Si les âmes ont de nos jours si peu d'élan, si les volontés fléchissent et capitulent aussi aisément, n'est-ce point parce que chez un grand nombre les

Au reste, dans la grande bataille engagée entre la religion et l'impiété, tous les rôles ne sont pas les mêmes. Naguère encore, par je ne sais quelle aberration bien faite pour provoquer la tristesse, au milieu de ces soldats qui luttaient sous le même drapeau avec une foi égale et une égale ardeur, il s'en trouvait qui oubliaient l'ennemi commun pour ne songer qu'à leurs divergences réciproques, et tournaient imprudemment contre leurs alliés des armes que réclamaient de tout autres combats. Ces temps sont passés. A la suite du *Syllabus* et du Concile du Vatican, les admirables encycliques de Léon XIII ont fait disparaître jusqu'aux dernières traces de ce fâcheux antagonisme. Chacun conserve son poste, mais tous ont le même mot d'ordre, tous s'inspirent au même foyer doctrinal, tous obéissent aux mêmes chefs, et si chacun garde ses armes préférées, c'est qu'à côté de l'unité qui est nécessaire, l'uniformité est à peine désirable. Cette pensée, Ozanam l'a rendue avec autant de justesse que de profondeur : « J'aime mieux, disait-il, que Dieu ait répandu ses dons avec diversité : qu'il y ait des hommes hardis, quand même on devrait les trouver téméraires ; qu'il y en ait de prudents, dût-on les

doctrines sont timides et flottantes ? Du côté des ennemis de l'Eglise et de la société, toute erreur s'affirme. Il faut que nous tous qui voulons servir l'Eglise et travailler au salut de la société, nous leur rendions affirmation pour affirmation. L'école révolutionnaire nous montre le chemin, à ses négations radicales opposons la pleine et simple vérité. L'erreur totale qui prétend nous imposer son joug ne sera vaincue que par la vérité totale ». — La vérité, a-t-on dit avec raison, est un édifice où une seule pierre arrachée entraîne après elle toutes les autres.

accuser de tiédeur ; que surtout nul ne puisse par ses fautes personnelles compromettre la cause commune de l'Eglise, et qu'enfin le ciel nous préserve seulement des deux espèces d'hommes qui font perdre les batailles : les lâches et les traîtres (1). » Et il ajoutait ailleurs : « Nous avons ce bonheur, nous autres catholiques, que notre cause veut être servie en même temps de deux manières qui se prêtent à la diversité des esprits : il lui faut des hommes de guerre et des hommes de paix, la croisade de la polémique et le prosélytisme de la charité. »

Mes lecteurs connaissent maintenant l'attitude à la fois ferme et conciliante observée par Ozanam dans les questions religieuses. Ce qui fut l'honneur de sa foi, c'est d'avoir cru énergiquement et d'avoir professé dans sa chaire les enseignements de l'Eglise avec la même constance qu'il en pratiquait les commandements dans la vie quotidienne. Ce qui fut l'honneur de sa charité, c'est de s'être penché non seulement avec condescendance, mais avec amour, vers la misère et la souffrance, c'est d'avoir compris que tout n'est point à condamner dans les tendances de notre siècle et que pour gagner et convertir les âmes, ce n'était pas trop de tous les ménagements d'une généreuse sympathie. — Nous en trouverons une preuve nouvelle dans le rapide examen de ses doctrines politiques et sociales. S'il n'a pas eu le périlleux privilège d'en

(1) T. XI, p. 87.

dérouler le programme à la tribune d'une assemblée délibérante, ses écrits sont là pour nous révéler sa pensée.

Déjà les pages qui précèdent nous ont fait pressentir en lui, ainsi que dans le P. Lacordaire, à qui il était venu, selon son expression, « comme à un prêtre animé du souffle des temps nouveaux », un enfant du XIXe siècle, serviteur dévoué d'une religion dix-huit fois séculaire, mais joignant au respect et même à l'admiration du passé une adhésion sincère à l'ordre de choses issu des bouleversements produits par la Révolution (1). Il en a lui-même rendu témoignage : « Je suis passionné pour les conquêtes légitimes de l'esprit moderne : j'aime la liberté et je l'ai servie. »

Peut-être ces paroles appellent-elles un commentaire. A beaucoup d'égards, la situation n'était pas pendant la première moitié du siècle ce qu'elle est aujourd'hui, et précisément ces différences expliquent ou tout au moins excusent certaines opinions dont le prestige a singulièrement baissé depuis. C'est ce que nous voudrions établir par quelques considérations sommaires, à défaut du volume entier qu'exigerait une démonstration complète.

A côté de mérites incontestables, la Restauration se méprit en plus d'une conjoncture sur le vrai rôle de l'Etat dans ses rapports avec l'Eglise ; la tradition gallicane exerçait encore sur les esprits un certain

(1) C'est une disposition d'esprit toute semblable qui a dicté à un Lyonnais éminent, contemporain d'Ozanam, à Ballanche, quelques-unes de ses remarquables compositions.

empire, et dans la France de 1820 et de 1828 on continuait à traiter le catholicisme comme l'avait fait l'ancien régime, si bien qu'en matière religieuse l'intervention du pouvoir séculier dans les années qui précédèrent 1830 n'avait pas toujours été absolument heureuse.

En outre, après la révolution de Juillet, invoquer comme auparavant l'action de l'Etat en faveur de l'Eglise paraissait une sorte de contre-sens ou d'anachronisme : le trône s'était, comme on le disait alors, détaché de l'autel. D'autre part, l'avènement de ce nouveau système politique fondé en apparence sur la liberté coïncidait avec une véritable renaissance de l'activité religieuse et de l'esprit chrétien rajeuni par l'étude consciencieuse du passé. De là vient que la génération catholique de 1830 s'éprit d'une sorte de sympathie exceptionnelle pour un état social dont elle ne connaissait pas encore le péril, et au milieu duquel, dès l'abord, elle avait conquis par la fierté de son attitude l'estime et, ce qui vaut mieux que l'estime, le respect. Justement enthousiaste d'un rôle militant qui ne laissait pas d'avoir sa grandeur, elle parut oublier qu'une nation chrétienne n'est pas dans l'ordre quand la vérité catholique y a pour unique garantie de sa liberté la liberté de toutes les erreurs. Tout en honorant historiquement la haute conception de l'Etat chrétien, tout en rendant un éclatant hommage à la grande œuvre civilisatrice accomplie à son ombre, elle s'accoutumait à ne la voir que dans un passé irrévocable, à s'accommoder sans trop de regrets de la situation nouvelle,

bref, à considérer comme une évolution régulière ce qui était une déviation, et presque comme un progrès ce qui est une décadence. Tel fut le point de départ, pour quelques-uns, de théories plus tard reconnues fausses, et pour un grand nombre, de déplorables et persistantes illusions.

Peut-on dire qu'Ozanam y ait complètement échappé (1)?

Elevé dans les collèges de la Restauration, il y subit des influences politiques que la réflexion ne tarda pas à modifier : « Il y a longtemps, écrivait-il en 1840, que je les ai sacrifiées à une vue que je crois plus haute et plus large des destinées humaines. Je n'ai pas foi à l'inamissibilité du pouvoir. Les dynasties ont, à mes yeux, une mission dont l'accomplissement fidèle est la garantie de leur durée, dont l'infraction entraîne leur déchéance. D'ailleurs les questions de personnes, celles même de constitutions me semblent d'un médiocre intérêt en présence des problèmes sociaux qui dominent l'époque présente. Je dois à l'étude mieux approfondie du Catholicisme un sincère amour de la liberté... En tenant à l'orthodoxie chrétienne, je l'espère, plus qu'à la vie même; en aimant de toute la puissance de mon cœur l'Eglise, qui est pour moi l'idéal souverain de l'humanité, je

(1) Dans un article de la *Revue de Dublin*, publié il y a quelques années, le cardinal Manning, après avoir rendu un éclatant hommage à l'action chrétienne d'Ozanam et de ses amis, exprimait néanmoins le regret « qu'ils eussent été d'une manière si sensible affectés par l'influence trop docilement subie des principes de 1789. »

n'ai jamais adopté les sentiments mesquins, les habitudes tracassières de quelques-uns. Il me suffit d'être sûr, par mes correspondances et mes amis, que le Saint-Siège approuve la voie où nous marchons. »

J'insiste sur ce dernier point, car ce qu'Ozanam mettait sans hésiter au-dessus de tout le reste, c'est la docilité de son adhésion aux décisions de l'Eglise, c'est la conservation intégrale de la pureté de sa foi. Nul doute qu'il n'ait applaudi de grand cœur à ces belles paroles de Lacordaire écrivant en 1834 : « Je me réjouis de ce que le Souverain Pontife, père non pas d'un seul chrétien, mais de tous, a enfin fixé par sa divine autorité des questions qui déchiraient mon Eglise natale en sa fleur, qui détournaient de la vraie route une foule d'âmes sincèrement trompées, et dont j'avais senti si longtemps et si amèrement le charme malheureux. »

Dans tous les temps et jusque dans le nôtre, que de croyants, fiers de leur crédit ou de leur science, n'a-t-on pas vus refuser leur entière adhésion à l'enseignement infaillible de l'Eglise et se faire, au nom de leur sens propre, une doctrine à part, dès que les décrets des papes et des conciles étaient en désaccord avec leurs vues personnelles ? A l'exemple du Père Lacordaire, — qui, pressé par Lamennais de le suivre dans sa révolte, lui opposa cette belle réponse : « Pourquoi l'Eglise nous a-t-elle été donnée, sinon pour nous ramener à la vérité quand nous prenons l'erreur pour elle ?... L'obéissance coûte, mais j'ai appris par l'expérience qu'elle est tôt ou tard récompensée et

que Dieu seul sait ce qui nous convient »,— Ozanam demeura humble dans sa foi. Quelque franchise qu'il apportât dans l'expression de ses opinions, il a proclamé hautement son respect absolu, sa soumission complète à l'autorité tutélaire de l'Eglise. Volontiers il eût sacrifié ses théories les plus chères et ses pages les plus éloquentes plutôt que de s'exposer à émettre sciemment une proposition, je ne dis pas fausse, mais hasardée (1). « Soyons sûrs, écrivait-il, que l'orthodoxie est le nerf, la force de la religion, et que sans cette condition vitale toute association catholique est impuissante. Il est doux de rêver, mais quand on rêve, on dort, et quand on dort, on n'agit point. Pour agir il faut voir d'un œil imperturbable, d'une conviction assurée, le but sacré vers lequel on marche. »

Mais après s'être ainsi mis en règle à l'égard de sa conscience et de son devoir de chrétien, Ozanam prêtant l'oreille aux fluctuations de l'opinion y discernait sans peine, comme une note dominante, la guerre déclarée à l'Evangile au nom de la triple devise arborée dans notre pays par la Révolution. A entendre ces esprits égarés, non seulement la liberté, l'égalité et la fraternité seraient étrangères aux doctrines du christianisme, mais elles rencontreraient dans ces doctrines mêmes une opposition et des anathèmes irréconciliables. Ozanam s'indignait, et s'indignait

(1) Ses amis racontent qu'ils ne l'ont jamais vu se rendre à son cours sans qu'il eût prié à genoux et imploré l'assistance d'en haut afin de ne laisser échapper aucune parole de nature à fausser ou à compromettre la vérité.

justement en face d'un tel mensonge ou, s'il faut l'appeler de son nom, d'une telle calomnie. Pour la combattre, il en appelait tour à tour et au texte sacré, et à l'enseignement authentique de l'Eglise, et aux leçons irréfutables de l'histoire (1). C'est ainsi qu'il écrit à un de ses collègues dans l'enseignement supérieur : « Si au lieu d'être resté sur le seuil du christianisme, vous aviez comme moi le bonheur d'y avoir déjà passé dix-huit ans d'études, vous ne feriez dater de la Révolution ni la liberté, ni la tolérance, ni la fraternité, ni aucun de ces grands dogmes politi-

(1) Comparons la fière apostrophe jetée par Mgr Dupanloup aux incrédules : « Vous nous parlez de progrès, de libéralisme et de civilisation, comme si nous étions des barbares et ne savions pas un mot de tout cela : mais ces mots sublimes que vous dénaturez, c'est nous qui vous les avons appris, qui vous en avons donné le vrai sens, et, mieux encore, la réalité sincère. Chacun de ces mots a eu malgré vous, conserve encore et conservera à jamais un sens parfaitement chrétien : et le jour ou ce sens périrait, ce jour-là périrait aussi tout progrès réel, tout libéralisme sincère, toute civilisation véritable. « Le cardinal Perraud, dans sa chaire de la Sorbonne, ne tenait pas un autre langage : « En vain ou la tactique intéressée de nos adversaires ou les maladroites exagérations de quelques-uns de nos frères essaient de créer un antagonisme factice entre la liberté et la justice d'une part, et l'Eglise catholique de l'autre. En vain on s'obstine à nous représenter comme rivés par l'immobilité de nos institutions à un état de société qui ne franchira pas la limite du XIXe siècle. La voix du vicaire de Jésus-Christ l'a proclamé : on insulte l'Eglise, quand on lui conseille de se réconcilier avec la civilisation : car cette civilisation dans tout ce qu'elle a de noble, de généreux, d'élevé, c'est nous qui l'avons faite. La vraie liberté, c'est nous qui l'avons introduite dans la société païenne et qui avons formé à son usage la société moderne à travers la longue et laborieuse initiation du moyen âge. »

ques servis par la Révolution, mais descendus du Calvaire (1). »

Comment se souvenir de ces courageuses déclarations et ne pas saluer avec autant de reconnaissance que de respect la grande lutte soutenue de 1830 à 1848 pour la liberté de l'Eglise par cette pléiade de chrétiens d'élite à la tête desquels brillaient alors Montalembert et le P. Lacordaire? Plus tard seulement, et surtout dans le temps qui suivit la mort d'Ozanam, le catholicisme qui s'intitulait ou s'était laissé intituler *libéral* poussa au delà des bornes légitimes la hardiesse de ses affirmations et l'expression de ses injustes défiances. De là les censures formelles qui, à plusieurs reprises, l'ont condamné du haut de la chaire pontificale (2).

Mais dans le domaine politique proprement dit, aucune forme honnête et sérieuse de gouvernement n'est réprouvée ni par l'Evangile, ni par la tradition catholique. Sans doute, comme l'expose Ozanam dans une page magistrale, « à chaque époque le pouvoir, tendant à s'assimiler tout ce qui l'environne, convoite non pas l'amitié de l'Eglise, mais l'identification de l'Eglise avec lui, et toujours il se plaint de ce qu'elle

(1) T. XI, p. 262.

(2) La banqueroute du libéralisme politique (nous prenons ici ce mot dans le sens que lui donnent nos adversaires) n'est pas moins évidente. Un écrivain contemporain l'a résumée en trois lignes : « Point de principe, point de cœur. Il n'a jamais voulu de l'Eglise pour compagne de sa destinée, et il expire dans le vide et dans la platitude. »

n'y consent pas. Ce sont d'abord les empereurs chrétiens d'Orient, qui voudraient faire de l'Eglise un patriarcat soumis à leur autocratie; ce sont les barbares qui la pressent de s'unir avec eux pour le pillage du vieil empire romain; ce sont les grands seigneurs féodaux qui essaient de la barder de fer; puis les rois qui l'invitent à s'asseoir dans leurs royaumes à côté de ces parlements qu'ils gouvernent avec le fouet et l'éperon; enfin ce sont les modernes fondateurs des constitutions représentatives qui daignent bien lui ménager un banc dans une Chambre haute, et qui s'irritent de ce qu'elle ne se prête pas au mécanisme étroit de leurs administrations, de ce qu'elle ne parle point le langage passionné de leurs tribunes, de ce qu'elle n'arbore point sur ses basiliques séculaires leurs drapeaux d'un jour. Mais l'Eglise n'a jamais voulu entendre à être impériale, ni barbare, ni féodale, ni royale, ni libérale, parce qu'elle est plus que tout cela : elle est catholique. Vainement, comme les prétendants de Pénélope, la voyant seule en ce monde, ils ont pensé la séduire et régner sous son nom, et ils lui ont offert richesse et puissance. L'Epouse immortelle répudie ces noces indignes (1). »

Veut-on maintenant connaître avec précision les théories d'Ozanam? Le futur professeur de la Sorbonne n'était encore qu'un simple étudiant en droit lorsqu'à une bienveillante interpellation d'un ami il répondait par ces déclarations qui ont toute la conci-

(1) *Les Deux Chanceliers* (T. VII, p. 549).

sion d'une formule et où se trahit la maturité précoce de ses réflexions :

« Je crois à l'autorité comme moyen, à la liberté comme moyen, à la charité comme but.

« Il y a deux espèces principales de gouvernements, et ces deux espèces de gouvernements peuvent être animées de principes opposés.

« Ou c'est l'exploitation de tous au profit d'un seul : et c'est la monarchie de Néron, monarchie que j'abhorre.

« Ou c'est le sacrifice d'un seul au profit de tous : et c'est la monarchie de saint Louis, que je révère avec amour.

« Ou c'est l'exploitation de tous au profit de chacun : et c'est la république de la Terreur, et cette république, je la maudis.

« Ou c'est le sacrifice de chacun au profit de tous . et c'est la république chrétienne de l'Eglise primitive de Jérusalem ; c'est peut-être aussi celle de la fin des temps, l'état le plus haut où puisse monter l'humanité.

« Tout gouvernement me semble respectable en ce qu'il représente le principe divin de l'autorité : en ce sens je comprends l'*omnis potestas a Deo* de saint Paul. Mais je pense qu'en face du pouvoir, il faut aussi la place du principe sacré de la liberté ; je pense qu'on peut revendiquer énergiquement cette place ; je pense qu'on doit avertir d'une voix courageuse et sévère le pouvoir qui exploite au lieu de se sacrifier. La parole est faite pour être la digue qu'on oppose à

la force : c'est le grain de sable où vient se briser la mer (1). »

Dans ces lignes on peut sans doute discerner quelques traces d'une certaine exaltation juvénile, et il est plus aisé, assurément, de tracer un programme de politique idéale que d'avoir à le réaliser au milieu des difficultés et des orages de la vie publique : mais si on le traite de rêve, qui niera ce que la société gagnerait à son entière réalisation ?

Au reste il y eut un jour ou plutôt une époque dans l'existence d'Ozanam, où il crut toucher au terme de ses espérances ; ce fut lorsque Pie IX, à son avènement au trône pontifical, se vit entouré d'une popularité si extraordinaire, et salué comme l'auteur d'une ère nouvelle. La Providence semblait avoir ménagé au professeur chrétien, appelé alors par ses études en Italie, le bonheur d'être témoin de ces scènes mémorables. Reçu au Vatican avec une bienveillance que justifiait assez son constant dévouement à l'Eglise, il put connaître de près le successeur de Grégoire XVI, et dès 1847 il le juge et l'apprécie en termes qu'on pourrait appeler prophétiques :

« Ce qui éclate surtout en lui, ce sont deux sentiments qui ont fait la grandeur de tous les grands papes : cette foi inébranlable en l'autorité divine dont il est le dépositaire, et une profonde conviction de son indignité ; une confiance en Dieu qui le met en état de tout entreprendre, un mépris de lui-même

(1) T. X, p. 120.

qui le met en état de tout souffrir : de là cette auréole de sainteté qui éclaire sa belle physionomie et cet accent chaleureux qui anime ses paroles (1). »

Mais comment dépeindre l'émotion d'Ozanam, le jour où il entendit un pape proclamer la liberté au milieu des cris d'allégresse de son peuple, en face de Saint-Pierre, sous l'azur étincelant du ciel de Rome? Quel spectacle eût saisi plus vivement son âme enthousiaste? Son cœur se remplit d'un doux et tendre orgueil à voir le Père en qui il croit entouré de tant d'admiration et d'amour. « Pour moi, écrit-il en terminant la narration de cette fête, je restai quelque temps encore au pied de l'obélisque qui domine la place, profondément ému par cette pensée, que je venais de voir la fin du déchirement profond dont souffre depuis soixante ans la société européenne. Depuis soixante ans la société veut, cherche la liberté : elle ne saurait s'en passer à aucun prix. Elle ne peut pas se passer non plus du christianisme. Cependant on lui a fait croire que ces deux grands biens sont incompatibles, qu'il faut choisir, et elle n'a pu prendre sur elle de renoncer ni à l'un ni à l'autre. »

Et pour bien établir, selon ses propres expressions, que le pape « peut compter sur d'autres sympathies que celles des radicaux et des mécréants », Ozanam proposait à l'*Univers* d'ouvrir une souscription catholique pour offrir au souverain de Rome les fonds nécessaires à l'armement de sa garde civique. Quand

(1) T. XI, p. 152.

parut dans le *Correspondant* son article intitulé : *Les dangers de Rome et ses espérances*, des amis clairvoyants, tels que M. Foisset, exprimèrent de prudentes réserves. Mais, il faut le dire, ces généreuses illusions étaient alors partagées par bien des cœurs. Hélas ! la bonté et la mansuétude de l'illustre Pontife ne recueillirent que l'ingratitude et la haine, et l'histoire redira aux générations futures par quelle série d'attentats la Révolution étouffa au berceau cette liberté qui venait de recevoir la bénédiction du Vatican.

Ozanam revint de Rome à Paris au mois d'août 1847. On sait la tempête politique qui six mois après se déchaînait sur la France. Pour des motifs faciles à comprendre, le professeur de la Sorbonne ne pouvait songer à se jeter dans la mêlée des partis. Une attitude réservée lui était imposée par sa situation, alors même qu'elle ne lui aurait pas été suggérée par son caractère. Louis Veuillot, avec le tempérament de lutteur qu'on lui connaît et qui a fait sa renommée, a pu écrire avec une absolue sincérité : « J'aurais été à ma vraie place dans la foule des croisés ou au fond d'un couvent, et me voilà sur un théâtre. Cela n'est pas bon pour moi. » Dès lors que devait penser de l'âpre métier de journaliste un homme aussi habituellement modeste, timide même, que Frédéric Ozanam? Ce seul titre de publiciste, écrit en tête de ce chapitre faute d'un terme plus exact, il ne l'eût sans doute jamais envisagé sans un certain effroi. D'ailleurs, si admirables que fussent dans un autre

genre ses qualités d'écrivain, il était bien loin d'avoir au même degré ce que amis et adversaires admiraient chez le rédacteur en chef de l'*Univers*, le mot tantôt délicat et spirituel, tantôt incisif et mordant, la note tour à tour gaie et facétieuse, ou au contraire grave et profonde, le trait pénétrant qui, par une merveille de l'art, semble venir naturellement et de lui-même au bout de la plume.

Et cependant Ozanam avait une âme trop passionnée pour les grandes causes mises en question par la révolution de Février pour demeurer spectateur impassible des événements. Les souvenirs des républiques catholiques du moyen âge exerçaient sur son esprit une sorte d'attrait fascinateur, au point de lui faire oublier que la France en particulier devait sa grandeur à quatorze siècles de royauté. « Ce que je sais d'histoire, répétait-il alors, me donne lieu de croire que la démocratie est le terme naturel du progrès politique et que Dieu y mène le monde, mais j'avoue qu'il l'y mène par de rudes chemins (1). » Et il ajoutait avec la conviction qu'il y a presque toujours péril à identifier l'intérêt religieux avec l'intérêt politique : « La république croit, elle espère en nous : faut-il la décourager? D'ailleurs, à quel autre parti se rattacher? Et qu'est-ce que la république, sinon le gouvernement naturel d'une société quand elle a perdu toutes ses ancres et toutes ses traditions? »

(1) T. XI, p. 251. — Des esprits également sincères, quoique de trempe fort différente, tels que Louis Veuillot et Victor de Laprade, étaient d'accord à ce moment pour croire à la possibilité d'une démocratie chrétienne.

Ces mêmes préoccupations étaient celles de l'abbé Maret et du P. Lacordaire : tous trois convinrent de les exposer et, au besoin, de les défendre dans un journal. Le 15 octobre 1830 avait vu se fonder l'*Avenir;* le 15 avril 1848 vit se fonder l'*Ere nouvelle*, sous la direction de M. de Coux. Entre ces deux publications il y avait sans doute plus d'un trait de ressemblance et plus d'une aspiration commune : en revanche, les rédacteurs de la seconde repoussaient jusqu'à l'apparence du schisme et de l'hérésie où était si tristement tombé l'inspirateur de la première. Et pour bien établir que leur but n'était pas d'entourer leurs noms d'une popularité bruyante, il fut convenu que, sauf exceptions, les articles saillants du journal ne seraient pas signés.

Ce n'en était pas moins alors chose considérable en France que des religieux, des écrivains chrétiens prenant hardiment sous leur protection le courant moderne (1). Que rien d'inconsidéré ni de chimérique ne se mêlât à leurs revendications les plus légitimes, c'est ce que l'on ne saurait prétendre : du moins ils avaient un sentiment profond des graves devoirs imposés de nos jours aux classes riches et instruites. C'est ainsi qu'on lit à la fin d'un article d'Ozanam sur les *Causes de la misère* (2) :

(1) Qu'on relise les encycliques de Léon XIII et les délibérations des Congrès catholiques les plus récents, qu'on suive la marche des idées dans l'Amérique contemporaine, on verra quel chemin a été fait depuis vingt ans dans le sens de l'*Ere nouvelle*.

(2) Octobre 1848. (T. VII, p. 261-272.)

« En ébauchant ce rapide programme des réformes que réclamera la démocratie chrétienne, nous n'avons pas voulu nous donner la stérile satisfaction de dresser un réquisitoire de plus contre la société, qui a déjà trop d'ennemis. Nous ne sommes pour elle que des amis sévères dont la jalousie ne souffre rien de vicieux dans ce qu'ils honorent et défendent. Pourquoi le tairions-nous? Notre pensée, en effet, est de commencer et d'entretenir parmi les chrétiens une *agitation charitable* contre les abus qui font, depuis cinquante ans, la détresse d'un peuple libre. »

Les rédacteurs de l'*Ere nouvelle* ont eux-mêmes avoué qu'en plus d'une occasion ils avaient manqué de prudence humaine : de graves esprits leur ont reproché d'avoir sacrifié le passé de l'Eglise et de la France aux nécessités imaginaires du présent et aux décevantes perspectives d'un état social inconnu. Dans ces temps obscurs où Dieu seul semble s'être réservé le secret de l'avenir, même de l'avenir le plus immédiat, voir toujours juste est un privilège qui n'est pas accordé même à la droiture des intentions ou à la pénétration du génie. L'œuvre d'ailleurs, malgré son succès ou peut-être à cause de ce succès même, avait soulevé une opposition violente : aussi n'eut-elle qu'une durée éphémère; mais en annonçant à Ozanam, le 21 août 1848, la cessation imminente du journal, le P. Lacordaire avait quelque droit de lui écrire :

« Nous avons donné l'exemple d'une presse vraiment chrétienne, c'est-à-dire honnête, calme, impartiale, charitable; nous avons contribué à entretenir

l'union des esprits en faveur de l'Eglise dans des temps pleins de dangers : les catholiques nous ont répondu avec empressement : c'est quelque chose pour notre conscience, si ce n'est pas tout pour notre gloire et pour le bien. »

A en juger par les articles assez rares qui ont été recueillis dans ses *Œuvres complètes* (1), Ozanam n'aurait eu d'ailleurs qu'une part très secondaire à la rédaction de l'*Ere nouvelle;* mais il ne faudrait pas trop se hâter de tirer pareille conclusion.

Quelques années plus tard, lorsque les catholiques de France, effrayés par les orages de 1848 et las de lutter au nom de la liberté, crurent plus habile de se jeter dans les bras du pouvoir, Ozanam, fidèle à ses principes, ne dissimule ni ses appréhensions ni sa tristesse :

« Nous n'avons pas assez de foi, nous voulons toujours le rétablissement de la religion par des voies politiques, nous rêvons un Constantin qui, tout d'un coup et par un seul effort, ramène les peuples au bercail. C'est que nous savons mal l'histoire de Constantin, comment il se fit chrétien précisément parce que le monde était déjà plus qu'à moitié chrétien, comment la foule des sceptiques, des indifférents, des courtisans qui le suivirent dans l'Eglise, ne firent qu'y apporter l'hypocrisie, le scandale, le relâchement. Non, non : les conversions ne se font point par les lois, mais par les mœurs,

(1) T. VII, p. 246-286.

mais par les consciences, qu'il faut assiéger une à une (1). »

Et, dans une autre lettre, il ajoute ces réflexions qui n'ont été que trop justifiées par l'événement :

« Je ne sais pas comment se reconstituera l'Europe; il est clair que les rêves des vieux partis s'évanouiront... Voyez comme la grande leçon de 1848 est loin d'avoir instruit les hommes. Les voici tous, les uns après les autres, se faisant un point d'honneur de déclarer à la face du ciel et de la terre qu'ils ne se sont jamais trompés, et que ces grands bouleversements ne leur ont rien reproché et rien appris; les voici qui reprennent leurs haines et leurs petites passions de chaque jour : ils feront tout pour forcer la Providence à frapper une seconde fois et plus fort (2). » — Après les journées de juin 1848, Paris a vu celles de mai 1871 !

J'ai parlé de la liberté. Il y a dans le nombre des idées que l'on appelle par excellence « modernes », un autre mot très propre également à fasciner les masses, un mot qui est devenu tour à tour le cri de ralliement de cent écoles différentes, dont le seul trait commun est une aversion profonde contre les institutions du passé. Mes lecteurs le pressentent : c'est le mot de *progrès*. « Nom sublime et profané, redoutable et fascinateur, doué d'un singulier prestige et d'une force

(1) T. XI, p. 348.
(2) T. XI, p. 345.

d'entraînement presque irrésistible, le progrès est l'invocation suprême des sectes et des partis, le mot d'ordre de toutes les batailles d'idée et de rue. Il a été le ferment des plus nobles passions; il est la parure et l'excuse des plus mauvaises (1). »

Remontons à un demi-siècle en arrière. La France sortait alors d'une longue et pénible suite de révolutions : elle avait subi successivement les violences de l'anarchie et le joug du despotisme; élevée un instant par l'ambition d'un conquérant au faîte de la gloire et de la puissance, elle avait payé l'orgueil de ses victoires par l'humiliation d'une double invasion. Tant d'événements extraordinaires avaient laissé des traces trop profondes et trop bouleversé la société, pour qu'un retour complet à l'ancien ordres de choses fût possible. Aussi, quand une paix prolongée eut permis à l'activité inquiète des esprits de se concentrer tout entière sur les questions d'organisation sociale, la France, mécontente du passé, peu satisfaite du présent, tourna les yeux vers l'avenir. Renouveler la face de la terre en reconstituant la société sur des bases absolument nouvelles : tel fut le rêve d'abord de quelques imaginations aventureuses, plus tard celui de la multitude. Partout se propageait une idée aussi étrange que le mot qui l'exprime, l'idée d'une *palingénésie sociale.*

Des cœurs généreux se laissèrent abuser : ne trouvant pas autour d'eux l'idéal de noblesse et de justice

(1) E. Caro.

qu'ils poursuivaient, pour le chercher les uns se réfugièrent vers les souvenirs lointains du moyen âge, les autres, et c'est le plus grand nombre, vers les vagues perspectives d'une rénovation future. C'était le temps où Lamartine s'écriait : « Je vois des institutions vieillies qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de vie tourmente et pousse en tous sens, et qui reconstruisent sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donné à faire et à refaire sans cesse à l'homme, sa propre destinée. »

Les découvertes merveilleuses qui se succédaient incessamment dans le domaine scientifique et industriel, l'étonnante facilité des échanges entre les nations, et par-dessus tout la brusque commotion produite par la révolution de 1830, contribuèrent à accélérer le mouvement. L'heure approche où Lamennais écrira : « Je vois les peuples se lever en tumulte, et les rois pâlir sous leur diadème... Aujourd'hui, tout flotte ; rien n'a de raison. Ni la pensée ni le cœur ne sauraient s'attacher à quoi que ce soit. La terre est dans l'enfantement : quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde. Il y a là un travail de Dieu. »

Au milieu de l'ébranlement universel, de toutes parts surgirent des doctrines qui, promettant à l'homme le ciel sur la terre, prétendaient combler l'abîme constaté par l'expérience des siècles entre le désir et le bonheur. Dans l'enthousiasme des théories, on crut à un faux progrès des races humaines en dehors et au delà du christianisme.

« Qu'est-ce donc que cette loi prétendue de développement nécessaire et progressif de l'humanité, intelligence ou matière? où est-elle? qui l'a bien conçue, énoncée avec quelque précision du moins? Personne et nulle part... On s'élance au-devant d'un dogme régénérateur et nouveau, sans savoir ce qu'il pourra être; on se berce de rêves et de chimères, et l'on s'évanouit ainsi dans de folles et coupables pensées, sans tenir compte des faits les plus formels, sans daigner même faire attention à l'histoire attestée du gouvernement providentiel de l'univers. »

Ainsi parlait en 1837 le P. de Ravignan dans la chaire de Notre-Dame : mais lorsque Ozanam entrait dans la carrière avec son imagination ardente, au milieu de l'effervescence des esprits, soyons moins étonnés qu'il ait cédé à ce qui était alors la préoccupation générale. En janvier 1831, nous le voyons adresser à ses amis cette confidence surprenante :

« Comme vous, je sens que le passé tombe, que les bases du vieil édifice sont ébranlées, et qu'une secousse terrible a changé la face de la terre. Mais que doit-il sortir de ces ruines? La société doit-elle rester ensevelie sous les décombres des trônes renversés, ou bien doit-elle reparaître plus brillante, jeune et belle? Verrons-nous *cœlum novum et novam terram?* Voilà la grande question. Moi qui ai foi dans la Providence et qui ne désespère pas de mon pays, je crois à une sorte de palingénésie... Il faut chercher dans les débris de l'ancien monde la pierre angulaire sur laquelle on construira le nouveau : mais cette pierre d'attente.

cette colonne de traditions, cette barque de salut, où la trouver ? Quelle sera la forme, la loi de la société nouvelle? Je n'entreprends pas de le décider (1). »

D'autres étaient bien éloignés de cette retenue du jeune étudiant; ils s'en allaient, saints-simoniens, fouriéristes, phalanstéristes, prêcher dans les villes et les bourgades les ridicules élucubrations de leur cerveau malade : pas d'illusion, pas d'utopie qui ne fût sûre alors de rencontrer des adeptes, dès qu'elle s'abritait sous le patronage d'un nom populaire (2). On parlait de l'ascension de la société, d'autant plus, semble-t-il, qu'on la voyait descendre davantage. Mais la réalité eut bientôt mis à nu le néant de ces chimères, et les partisans désabusés de tant de fausses doctrines puisèrent dans leurs cruelles déceptions cette haine contre tout ordre établi qui devait éclater plus tard comme un sinistre ouragan. Les âmes droites et sincères reconnurent, non sans tristesse, ce qui s'était mêlé de témérité à leurs généreuses espérances : les unes se replièrent avec découragement sur elles-mêmes, les autres, éclairées par la foi, demandèrent à la religion ce que leur avait refusé la sagesse humaine.

C'est parmi ces dernières, est-il besoin de le dire,

(1) T. X, p. 5.

(2) « Les problèmes jadis réservés à une élite préparée à en peser les termes, à en mesurer les solutions, se sont dressés tout d'un coup devant des foules impatientes et inquiètes. L'esprit d'affranchissement a pénétré partout, confondant trop souvent les privilèges abusifs et les inégalités nécessaires, les ambitions légitimes et les convoitises malsaines, la liberté et la licence, le pouvoir et le droit. » (O. Gréard, *Discours de réception à l'Académie française.)*

que Frédéric Ozanam devait marquer sa place. Le *Progrès par le christianisme*, tel est le titre d'une de ses études les plus remarquables (1), telle est la devise adoptée par lui dès sa jeunesse et fidèlement gardée jusqu'à la fin : tel a été le sujet d'une série d'éloquentes conférences du P. Félix dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Ici réellement s'ouvrent à nos yeux ces sereines et lumineuses perspectives que saluait la parole enthousiaste de l'orateur : « Par delà les sombres nuages qui s'élèvent des passions ténébreuses de la terre, j'aperçois des horizons splendides, éclairés par la pure lumière du christianisme, et où s'épanouit, dans la fécondité des vertus chrétiennes, le véritable progrès... Nous voulons tout ce qui est vrai, légitime, saint, progressif en un mot : nous voulons tout ce qui nous faisait grandir hier, ce qui nous élève aujourd'hui et ce qui nous fera marcher demain vers notre commune et universelle destinée. »

Oui, le progrès est l'œuvre par excellence de la foi chrétienne : ne cessons pas de proclamer cette vérité, puisqu'elle ne cesse pas d'être méconnue. Que les admirateurs arriérés de je ne sais quel paganisme de convention ouvrent les écrits d'Ozanam : qu'ils lisent attentivement la page suivante :

« La pensée du progrès n'est pas une pensée païenne. Au contraire, Grecs et Romains se croyaient sous une loi de décadence irréparable ; le genre humain se

(1) Publiée dans les *Œuvres complètes*, T. VII, p. 97-135.

souvenait des hauteurs d'où il était descendu et il ne savait comment en remonter les pentes. Ainsi du moins l'enseignent les plus vieilles croyances des peuples : ainsi le pensèrent les plus beaux génies : Platon et Cicéron après lui ont éloquemment parlé de ces ruines de l'âme. Jamais avant le Christianisme la philosophie n'affirma, même en tremblant, la perfectibilité humaine...

« Tant qu'elle demeure solitaire, la raison ne saurait trouver nulle part la certitude de la loi du progrès. Si le passé a été témoin de la jeunesse et de la croissance du genre humain, l'avenir ne pourrait-il pas l'être de sa décadence et de sa vieillesse ? Au reste, qu'est-ce que le progrès ? Une ascension continue vers un type de bonté souveraine, un effort par lequel l'homme s'arrache à son imperfection présente pour chercher la perfection, au réel pour atteindre à l'idéal. Donc point de progrès aussi longtemps que l'homme s'aime, qu'il est content de son ignorance et de sa corruption...

« C'est avec l'Evangile qu'on voit commencer la doctrine du progrès. L'Evangile n'enseigne pas seulement la perfectibilité humaine, il en fait une loi, *estote perfecti*. Les anciens connurent sans doute le divin attrait de la perfection : ils s'en approchèrent sur plusieurs points. Mais elle ne se montrait à eux que dans une image troublée et obscurcie, et les âmes qu'elle avait un moment soulevées, appesanties par l'égoïsme païen, finissaient par retomber sur elles-mêmes. Afin que l'homme sortît de lui-même,

qu'il en sortît non pour un moment, mais pour toujours, il fallait que la perfection pure lui apparût et que Dieu se révélât. »

Evitons toutefois d'imprimer une sorte de caractère fataliste à une loi qui, comme toute loi morale, souffre résistance au lieu de se faire invariablement obéir. Qu'on considère l'histoire : il y a telle époque où la civilisation semble rétrograder ou même disparaître : mais tantôt suivant un cours paisible, tantôt se précipitant de chute en chute, ce grand fleuve, selon l'expression d'Ampère, n'en continue pas moins sa route vers les champs de l'avenir qu'il doit féconder. Ozanam ne s'est pas borné à mettre en lumière ces étranges vicissitudes ; il en a cherché et donné l'explication. « S'il n'y avait dans l'homme qu'un bon principe, le progrès n'en serait que le développement calme et régulier. Mais il y a dans l'homme deux principes, l'un de perfection, l'autre de corruption : dans la société deux puissances, la civilisation et la barbarie. Le progrès est donc une lutte avec des alternatives de défaite et de victoire... Je ne m'effraie pas des chutes et des écarts qui l'interrompent : les froides nuits qui remplacent la chaleur des jours n'empêchent pas l'été de suivre son cours et de mûrir les fruits. »

Comme ces dernières lignes le prouvent, Ozanam était pénétré d'une foi profonde et filiale au gouvernement de la Providence, au triomphe final de la vérité et de la justice, et dans son dévouement à la cause de Dieu il apportait, avec un constant amour, une iné-

branlable espérance. De là son calme inaltérable, même aux jours d'épreuve et de tristesse : à ses amis que faisaient trembler en 1848 les désordres causés par l'anarchie et la révolte, il se plaisait à répéter le vers du poète :

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

Et il ajoute ailleurs : « J'apprends à ne pas désespérer de mon siècle en retournant à des époques plus menaçantes, en voyant quels périls a traversés cette société chrétienne dont nous sommes les disciples, dont nous saurions être au besoin les soldats. »

Toutefois, comment se défendre d'une certaine surprise, lorsqu'en tête d'un de ses cours les plus remarquables, on lit ce titre en apparence étrange : *Le Progrès dans les siècles de décadence* (1)? En voici ce qu'on pourrait appeler l'exorde :

« L'histoire des décadences est triste, elle n'a pas coutume d'attacher les esprits; elle est néanmoins pleine d'enseignements nécessaires. De même que les médecins, penchés sur le lit des malades ou sur la couche funèbre des morts, y apprennent les secrets de la vie, de même il faut que le spectacle des sociétés qui périssent éclaire les nations qui veulent durer...

« Nous aimons ce qui est héroïque, ce qui vaut mieux que nous, ce qu'il faut admirer, et ce senti-

(1) T. I, p. 15-71.

ment fait honneur à la nature humaine. Cependant les décadences sont instructives. Il faut savoir pourquoi les grandes choses finissent, si c'est une fatalité qui les précipite, ou des fautes qui les font descendre... Les décadences sont fécondes. Tout ne périt pas dans les institutions qui s'écroulent. Il y a quelque chose de protecteur dans leurs débris, et quand il n'en resterait que l'ombre, l'ombre sert à couvrir ce qui doit naître. C'est ainsi que les crevasses d'un vieux monument cachent le nid d'oiseaux. »

Pour ceux qui aiment à étudier le plan divin dans l'histoire, je ne connais pas de démonstration plus sensible ni de consolation plus efficace que ces pages savantes où, en creusant ce que l'on appelle trop aisément la nuit du moyen âge, Ozanam dégage d'une main sûre l'action bienfaisante et rénovatrice du catholicisme. Déjà, avant lui, Chateaubriand s'était posé ce problème : — au milieu des ruines de cette société romaine héritière de tant d'autres sociétés qui lui avaient inoculé en mourant les vices de leur vieillesse, au sein de cette civilisation redevenue, à force de corruption, une sorte de barbarie décrépite, en face de cette barbarie jeune et sauvage, qui du moins apporte avec elle, des confins du monde, des germes inconnus de régénération, quelle puissance sociale est restée debout ? — et le grand homme, après avoir été le poète du christianisme, avait, dans ses *Martyrs,* entrepris de s'en faire l'historien. Ozanam a repris la même thèse, mais avec la légitime autorité qui s'attache à sa science et à son érudition.

Du vᵉ au ixᵉ siècle, quelle confusion, quel chaos ! et cependant on voit même alors poindre quelques lueurs de civilisation au milieu des ténèbres, tandis que, par une sorte de juste retour, le ciel serein de la civilisation est parfois traversé, jusque sous nos yeux, par des éclairs sanglants de barbarie. « Comme dans une ville assiégée, derrière les murs assaillis par l'ennemi, longtemps d'avance on commence à construire le retranchement qui les remplacera et devant lequel viendront expirer tous les efforts des assaillants, — de même, pendant que le vieux mur de la civilisation romaine tombe pierre à pierre, de bonne heure s'est construit le rempart chrétien derrière lequel la société pourra se retrancher encore. » Les lettres, les sciences, les arts eux-mêmes passeront entre des mains nouvelles qui les empêcheront de périr. Et en attendant le xiiiᵉ siècle, ce sommet radieux du moyen âge, le ixᵉ marquera l'aurore de la civilisation moderne. Après cette aurore il y aura sans doute une heure nouvelle d'obscurité ; mais le xᵉ siècle a pu être comparé par Ampère à « une de ces matinées brumeuses d'automne qui suivent un éclatant lever de soleil : la nature est attristée par un brouillard que le vent dissipera bientôt, et au travers duquel on suit la marche du soleil. L'astre a perdu ses rayons, et cependant on sait où il est, et en montrant un coin du firmament, on peut dire : C'est là (1) ».

(1) Ce même savant dont la pensée sur tant de points fait écho à celle d'Ozanam, son ami et son émule, a écrit ailleurs, en parlant des ténèbres prétendues de cet « âge de fer » : « Il en est de

Et, en effet, si les trois périodes principales qui partagent l'histoire de l'Occident entre les invasions barbares et la Renaissance commencent et finissent par autant de décadences, Ozanam a rendu manifeste dans chacune de ces décadences un progrès secret que le christianisme assure, qui s'accomplit sourdement, obscurément, et pour ainsi dire par des voies souterraines, jusqu'à ce qu'il se fasse jour et éclate enfin dans une plus juste économie de la société, dans une plus vive lumière des esprits.

C'est ainsi que dans les mauvais jours le savant chrétien relevait les courages par le spectacle du passé : et si à la vue du présent il s'attriste, du moins il ne se laisse point abattre : « Au milieu des orages du temps et devant la brièveté de la vie, un attrait puissant m'attache à ces études... Sans doute, quand les meilleurs esprits n'aperçoivent que la décadence, on est mal venu à professer la doctrine du progrès. Comment renouveler une thèse vieillie et discréditée qui avait naguère l'inconvénient du lieu commun, et qui a maintenant tout le danger d'un paradoxe ? Cette croyance généreuse ou, si l'on veut, cette illusion de notre jeunesse, ne semble plus qu'une orgueilleuse opinion réprouvée par la conscience et démentie par l'histoire. Le dogme de la perfectibilité humaine ne

cette nuit de l'intelligence comme de la nuit du ciel Il ne fait jamais nuit à la fois sur toute la terre. Quand les ténèbres sont quelque part, le jour est ailleurs... Il n'y a pas de couchant qui ne soit une aurore. Le soleil de la civilisation non plus ne se couche jamais, et quand on croit le voir disparaître, c'est qu'il éclaire un autre horizon. »

saurait trouver que peu de faveur dans une société découragée : mais le découragement a ses périls. Souvent il est bon d'humilier les hommes, jamais de les désespérer. Il ne faut pas que les âmes perdent leurs ailes, comme dit Platon, et que, renonçant à la hauteur d'une perfection qu'on leur déclare impossible, elles se rejettent tout entières vers de faciles plaisirs.. »

Noble langage, qu'il n'est jamais plus opportun de méditer que lorsque les événements semblent conspirer pour lui donner un démenti. Jetons les yeux autour de nous. Sans doute le progrès matériel est réel, inévitable : chaque génération ajoute aux richesses que lui ont léguées les générations précédentes ; les découvertes de la science se popularisent, les inventions utiles se multiplient, chaque année enregistre une nouvelle conquête du génie de l'homme sur les éléments. Pensons-nous néanmoins qu'il n'y ait aucun serpent caché sous ces fleurs ? Ozanam vient de visiter le Palais de Cristal de Londres avec toutes ses splendeurs : son admiration n'est pas sans mélange. A quoi servent en définitive la plupart de ces prodiges d'art et d'habileté, sinon à rassasier l'amour effréné du luxe dans la classe riche, et à offrir un vain spectacle aux désœuvrés du siècle ? Écoutons la suite de ses réflexions : « Évidemment le progrès de l'industrie est légitime, il entre dans la vocation de l'humanité, et toutefois je ne saurais m'empêcher d'y sentir quelque chose de dangereux, de tentateur et de satanique. Assurément ces merveilles éblouissantes ne s'étalent pas sans péril devant des yeux déjà trop épris

des biens de la terre. Il me semblait toujours voir au seuil de l'exposition le démon qui transportait le Seigneur sur la montagne et qui disait encore : Je vous donnerai tout cela si, vous prosternant, vous m'adorez. Puis, ce qui semble un signe de réprobation, c'est que ces richesses ne servent pas, au bout du compte, à rendre meilleur le sort du plus grand nombre (1). »

Au reste, s'il est un progrès digne de l'ambition la plus persévérante, c'est l'élévation graduelle du niveau moral et religieux parmi les hommes ; et ce progrès ne fuit-il pas devant nous à mesure que nous nous efforçons d'y atteindre ? En dépit des formes adoucies dont il se pare, l'homme moderne n'est ni plus juste ni plus désintéressé. La paix que tous les peuples appellent de leurs vœux est perpétuellement en péril : une étincelle pourrait allumer d'effroyables explosions. Des guerres, que les moyens de destruction imaginés par le génie de l'homme rendent atrocement meurtrières, menacent d'épuiser à sa source la sève de l'Europe. Une prospérité apparente cache aux yeux des moins clairvoyants un travail effrayant de décomposition sociale. Sans doute nos cités s'embellissent de toutes les créations de l'art, s'enrichissent de tous les produits de

(1) T. XI, p. 385. — Je lis dans la première leçon d'Ozanam (T. I, p. 40) : « Si la science, l'art, le bien public frappent l'industrie d'un triple rayon, elle s'anime, elle vit d'une vie morale, elle peut servir le progrès des esprits. Mais si le développement de l'industrie, au lieu de travailler à ce progrès, le déborde et l'arrête, les sociétés avilies reprennent pour un temps le chemin de la décadence. »

l'industrie : les systèmes philosophiques se multiplient à l'égal des partis politiques. C'est ainsi que Rome vieillie, et assiégée par les barbares, regorgeait de thermes, de palais, de sophistes et de rhéteurs. Empires, royaumes ou républiques, de toutes parts des plaintes amères se font entendre sur le malaise intérieur des sociétés : l'antagonisme séculaire entre la misère et l'opulence se creuse chaque jour, et engendre dans les classes inférieures une fermentation sourde, partout où il n'éclate pas en insurrections violentes (1).

Avons-nous le droit d'en être surpris ? — Dieu avait donné aux païens la lumière de la la raison : ils ont refusé de la suivre et ils sont tombés de décadence en décadence : quel châtiment méritent les nations chrétiennes assez coupables, assez ingrates pour repousser les clartés de la foi ? Princes et peuples veulent se passer de Dieu et de ses lois : chaque coup porté au surnaturel paraît un pas en avant sur la route du progrès. C'est qu'au fond de la nature humaine, selon une réflexion bien remarquable d'Ozanam, il y a un paganisme impérissable qui se réveille à tous les siècles, qui n'est pas mort dans le nôtre (2), qui retourne toujours volontiers aux philo-

(1) Les moyens mêmes par lesquels les prudents du siècle se flattaient de le supprimer n'ont servi qu'à l'accroître. L'un d'eux en a fait l'aveu dans la *Revue des Deux Mondes :* « La masse est, à la vérité, moins ignorante qu'autrefois, mais elle s'est corrompue davantage, et de pernicieuses influences ont presque partout détruit la rectitude du jugement. »

(2) Ce *néo-hellénisme*, comme on l'appelle, compte dans notre littérature contemporaine plus d'un représentant en renom. Sous ce retour à l'élégance voluptueuse, aux mœurs faciles de

sophies païennes, aux lois païennes, aux arts païens, parce qu'il y trouve ses rêves réalisés et ses instincts satisfaits. Et cependant le christianisme n'a pas cessé d'être l'âme du monde moderne : chassé violemment de la société, il plane sur ses débris, selon une belle image du P. Lacordaire, comme l'Esprit de Dieu sur le chaos. A la veille d'une de nos plus terribles révolutions, l'éminent religieux s'écriait : « La pauvre Europe est bien menacée et, chose merveilleuse, aucun de ceux qui gouvernent les hommes ne paraît comprendre pourquoi les peuples sont où ils sont. Aussi aveugles qu'il y a soixante ans, ils repoussent ou asservissent l'établissement chrétien avec les mêmes préjugés ou la même passion. Ils voient le mal : ils en sont épouvantés : mais reconnaître que Jésus-Christ est l'unique base de la société est au-dessus de leurs forces. »

L'Eglise, qui, forte de la parole divine, non seulement accepte le progrès, mais en proclame à la fois la règle et le but, l'Eglise, qui, malgré l'immutabilité de sa doctrine, renferme en elle-même un principe manifeste de développement, est toujours pleine de jeunesse et de vitalité. Si l'on remarque quelque changement dans sa physionomie, c'est l'épanouissement progressif du vrai et du juste. Les vérités de

la Grèce antique, se cache, nous dit-on, une protestation secrète contre les pessimistes, ces détracteurs de la vie : mais une critique plus profonde y découvre « l'expression supérieure d'une tristesse qui déborde, et qui transforme cette aspiration vers la lumière en un aveu de faiblesse et de désespérance ».

l'Evangile sont lumière et vie, et leur déclaration de plus en plus explicite à travers le cours des âges apporte chaque fois au christianisme un nouveau degré de force et de splendeur. Comme l'a très bien fait observer Ozanam, « les préceptes restent, mais les œuvres se multiplient. Toutes les inspirations de la charité chrétienne sont déjà dans le *sermon sur la montagne :* cependant il fallait des siècles pour en faire sortir les monastères civilisateurs, les écoles, les hôpitaux qui couvrirent toute l'Europe. »

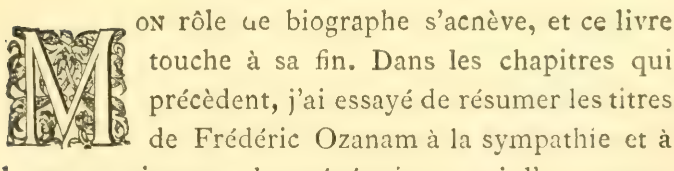
Qui le croirait! Voici qu'en retour de tant de bienfaits, l'Eglise est accusée d'être un obstacle à la marche de l'humanité : absurde et perfide calomnie qui devient un prétexte violent pour exciter les haines et armer les résistances. Sans doute la raison humaine n'obtient pas devant l'autorité catholique la liberté d'inventer un progrès du dogme et de la morale religieuse, semblable au progrès de l'industrie et des machines ; et cela, parce que la vérité du Seigneur est éternelle. Mais, en réalité, que n'a pas fait le catholicisme depuis dix-huit siècles, que ne fait-il pas encore chaque jour pour la régénération du monde, en prêchant au riche la bonté, au pauvre la patience, en instruisant l'ignorant, en secourant l'humanité souffrante, en recueillant l'orphelin, le vieillard délaissé, en relevant les âmes tombées, en portant, s'il le faut, au prix du sang de ses innombrables missionnaires, la civilisation aux peuples assis à l'ombre de la mort?



CHAPITRE NEUVIÈME

LE CHRÉTIEN

Principe de toutes les qualités et de toutes les œuvres de Frédéric Ozanam : l'amour de Dieu et de l'Eglise. — Son étude intitulée *les Deux Chanceliers d'Angleterre.* — Ses heures de trouble : sa résolution de travailler en apôtre à la défense du catholicisme : ses pressantes instances auprès de ses amis et de ses collègues pour les ramener à la foi. — Ce qui achève la vertu à ses yeux, c'est l'action. — *Le Livre des Malades :* élévation de la piété d'Ozanam, pieuse résignation empreinte dans son dernier testament. — Attaques dirigées au XIXe siècle contre les croyances spiritualistes et religieuses ; accord proclamé et établi par le catholicisme entre la foi et la raison. — Nécessité pour la conscience chrétienne de s'affirmer dans la vie publique. — Ozanam modèle du catholique qui croit et du catholique qui agit.



MON rôle de biographe s'achève, et ce livre touche à sa fin. Dans les chapitres qui précèdent, j'ai essayé de résumer les titres de Frédéric Ozanam à la sympathie et à la reconnaissance des générations qui l'ont connu comme de celles qui, venues trop tard pour le connaître, veulent du moins honorer et perpétuer son souvenir.

Modèle d'un savant chrétien dans la vie du monde, ce fut un de ces hommes qui savent rassembler en un

même esprit et dans la mutuelle pénétration d'une union féconde les idées qui servent à parler et les idées qui servent à vivre. Il a passé en faisant le bien, travaillant par sa parole et ses écrits à éclairer les intelligences et, de sa main secourable, toujours prêt à soulager l'infortune. La société dans laquelle nous vivons, écrivait un de ses biographes, parle sans cesse de citoyens utiles : je n'en connais pas de plus utile qu'un homme qui, par sa parole et ses écrits, a maintenu l'élévation de l'esprit et la pureté des sentiments, la générosité, le désintéressement dans plus d'âmes qu'aucun de ceux qui, à notre époque, ont reçu une part dans la direction de la jeunesse. On peut remplacer la science, quoique la science d'Ozanam fût des plus vastes et des mieux éprouvées ; on peut remplacer l'ascendant et l'influence, bien que le talent ne suffise pas pour les conquérir ; on peut remplacer le dévouement, malgré qu'il soit rarement accompagné de tant de lumières : mais ce qu'on a peine à remplacer, c'est la réunion de toutes ces choses dans un homme qui relève les dons de l'intelligence par les plus aimables qualités du cœur.

A la suite et comme couronnement des chapitres qui précèdent, il me reste un dernier devoir ; et surtout dans un temps où l'on va répétant que le catholicisme est une croyance vieillie, que les beaux esprits les plus raffinés, les savants les plus subtils, les littérateurs les plus élégants voient les choses de plus haut, je n'ai pas le droit de croire ma tâche terminée.

Je crois entendre protester du fond de sa tombe la voix indignée d'Ozanam.

Quand on embrasse d'un regard sa carrière si courte et cependant si méritoire, quand on le considère aussi humble dans les joies que résigné dans les souffrances, aussi admirable par la solidité de sa science que par la générosité de son dévouement, on se demande quelle est la source cachée de cette fécondité d'intelligence, de ce don perpétuel de soi-même, de cette aimable tranquillité d'âme. « La foi, l'amour de Dieu et de l'Eglise, » répondent à l'envi toutes les œuvres d'Ozanam. Ce qui en est l'âme, ce qui en fait le mérite, c'est cette douce et sereine lumière qui illumine notre intelligence, quand elle se repose dans le calme de la vérité. Malgré la diversité des sujets, ses écrits sont autant de preuves des élans de joie et de la paix profonde qui sont la récompense d'un cœur où Dieu règne sans partage (1) ; car Celui à qui Ozanam dès sa jeunesse avait consacré irrévocablement ses talents et sa vie ne pouvait manquer de les bénir au-delà de toutes les espérances humaines.

C'est qu'en effet il y a dans ce rapprochement toujours plus étroit entre l'homme et Dieu comme un

(1) Un philosophe que la réflexion avait ramené à la foi chrétienne, Maine de Biran, disait : « Tout devient orage dans la vie, quand on n'a pas la paix intérieure. Avec cette bonne paix au contraire (que le monde ne donne pas), tous les nuages extérieurs disparaissent ou se réduisent à bien peu de chose. Que deviennent en effet tous ces fantômes, toutes ces ombres qui nous agitent et nous occupent, lorsqu'on a Dieu présent et l'éternité devant soi ? »

avant-goût de la félicité et des clartés du Ciel. « La religion est un don divin qui révèle chaque jour son excellence à l'âme qui la possède.... A mesure qu'on découvre mieux les misères du monde, sa superbe ignorance, sa fougueuse faiblesse, on apprend à se détourner de lui, et à chercher dans le sanctuaire intérieur la consolation de l'ami éternel. La souffrance, la lutte, le sacrifice font pénétrer cet amour suprême dans des couches de plus en plus profondes de notre âme.... C'est dans le tabernacle du cœur, sous le voile des premières larmes et dans le silence du premier détachement sérieux de la terre, que se consomme vraiment l'alliance des âmes avec J.-C. Quand l'âme sort de ce colloque divin, quel que soit son âge terrestre, elle n'est plus l'âme d'un enfant. Les jours et les années de Dieu ne sont pas celles de la terre : il y a tel mot que Dieu dit à un jeune homme et qui lui donne la maturité de dix années d'expérience. *Explevit tempora multa* (1) ».

Vous qui en doutez, lisez les lettres d'Ozanam, lisez ses travaux, lisez sa biographie, et s'il vous faut une preuve de plus, écoutez la déposition impartiale d'un témoin dont l'autorité ne peut être suspecte : « Ce qu'Ozanam mit au-dessus de toutes choses en ce monde, ce qui lui fit entreprendre d'immenses études, écrire de grands et savants ouvrages, parler d'une voix éloquente, accomplir un nombre infini de bonnes œuvres, ce qui a marqué d'un sceau ineffaçable toutes

(1) L'abbé Perreyve, *Biographies et Panégyriques.*

ses actions et toutes ses paroles, ce fut sa grande foi catholique, la souveraine maîtresse de toute sa vie (1). »

Les citations diverses qui ont déjà passé sous les yeux de nos lecteurs rendent ici superflue, semble-t-il, toute démonstration nouvelle. Cependant parmi les écrits d'Ozanam, il en est un auquel nous n'avons fait qu'une brève allusion et où la pensée religieuse éclate avec une force particulière. En 1835 il n'était encore qu'étudiant à Paris, lorsque la *Revue européenne* publia sous son nom une série d'articles réunis dès l'année suivante en une brochure intitulée : *Les Deux Chanceliers d'Angleterre* (2). Bacon à la fin du XVI[e] siècle, Saint Thomas de Cantorbéry au XII[e], avaient été investis du même rôle, élevés à la même dignité. Tous deux avaient reçu en partage un beau génie. L'un nous montre la raison élevée pour ainsi dire à sa plus haute puissance, l'autre la foi mise à sa plus rude épreuve. Mais si l'on étudie leur caractère dans toute la suite de leur vie et surtout à l'heure suprême, quelle opposition (3)! Autant le grand homme selon le monde représente la terre avec ses petitesses et ses misères, autant le grand homme selon le christianisme reflète le ciel avec ses grandeurs et ses vertus.

(1) Ampère, préface des *Lettres* d'Ozanam.

(2) On la trouvera reproduite dans les *Œuvres complètes*. (T. VII, p. 385-558.)

(3) « *Ego pro Deo mori paratus sum et pro assertione justitiæ et pro Ecclesiæ libertate, dummodo pacem et libertatem consequatur.* » Ainsi parle le grand archevêque de Cantorbéry, quand on lui révèle le complot homicide tramé par ses ennemis.

Voilà le contraste éloquent que développe la plume d'Ozanam dans cette étude pleine de relief et de vie.

La préface est à elle seule un morceau achevé : quelle noblesse et en même temps quelle sincérité de conviction dans les lignes que voici :

« Nous qui sommes né au sein de l'Eglise et qu'elle a nourri de ses enseignements, son souvenir ne nous quitte pas. Nous aimons l'humanité d'un amour filial, mais en elle nous chérissons surtout l'Eglise, par qui tout ce que l'humanité a de grand et de pur s'épure et s'agrandit encore. Volontiers nous nous engageons dans les régions de la science, nous prenons plaisir à poursuivre ses curieux problèmes; mais toujours, après de longs détours, nous arrivons à l'une des grandes vérités religieuses. Volontiers nous promenons nos regards à travers les siècles, et nous les reposons sur les monuments élevés par la main des hommes : mais dans tous les temps, sur toutes les plages, nous rencontrons des signes de cette puissance divine sous laquelle nous vivons... Nous ne pouvons respirer l'air du monde sans qu'il s'y mêle quelque chose des parfums de nos temples; au milieu du bruit des systèmes qui se heurtent et des volontés qui se combattent, nos oreilles gardent comme un lointain retentissement des chants sacrés; et quand nous nous asseyons au pied de la statue des grands hommes, nos pensées, reprenant une route qu'elles ont accoutumée, nous ramènent à notre insu aux autels de nos saints. »

Et sans dissimuler ni les grands côtés de l'œuvre de Bacon (1) ni les défaillances momentanées de Thomas Becket, Ozanam poursuit jusqu'au bout cet instructif parallèle entre le philosophe qui déshonora sa simarre par d'incroyables faiblesses et l'évêque qui, plutôt que de trahir les droits de l'Eglise et de les sacrifier aux caprices violents d'un despote, meurt en martyr au pied des autels (2). Qu'on écoute sa conclusion :

« Mesurons dans notre pensée les œuvres et la gloire de Bacon avec les œuvres et la gloire de saint Thomas : pesons dans la même balance les cendres des deux chanceliers. — La cendre du philosophe a été trouvée légère. Pourquoi cela ? ces deux âmes ne sont-elles pas sorties de la main de Dieu toutes deux sœurs, toutes deux noblement douées ?.. d'où vient que l'un se dégrade avec tant de génie, tandis que l'autre conserve inviolable la virginité de sa vertu ? Les choses humaines étant égales de part et d'autre, du côté qui l'emporte il faut bien qu'il y ait quelque chose de divin. »

(1) Ozanam ne pardonne pas aux encyclopédistes d'avoir « accablé de l'infamie de leurs louanges » le savant qui ouvre son célèbre ouvrage par une prière, demandant à Dieu que le nouvel éclat des lumières naturelles ne jette pas de ténèbres dans son esprit sur les mystères révélés.

(2) Parmi les pages les plus remarquables de cette double biographie, signalons aux historiens le portrait de la reine Elisabeth (p. 432), celui de Henri II (p. 475), le tableau de l'action sociale de l'Eglise au moyen âge (p. 470-473), enfin la peinture vraiment dramatique du jugement qui mit en face l'un de l'autre « ce prélat, armé de toutes les armes du ciel contre toutes les terreurs de la terre, et un tribunal corrompu, au milieu duquel retentissent les paroles furieuses, les menaces et les blasphèmes » (p. 494-498).

Cette explication, Ozanam va nous la donner.

« L'âme, disait un ancien sage, est une harmonie. Mais cette harmonie est brisée... Les doctrines philosophiques sont venues : elles ont ramené l'intelligence dans des voies meilleures, elles l'ont formée à de hautes et vastes spéculations, elles l'ont agrandie, fortifiée de toute la puissance logique qui est en elles, mais en elles il n'y a point une puissance d'amour... Dès lors la volonté leur échappe; elle reste abandonnée à ces enchanteresses qui l'enivrent d'ignominieuses jouissances et de plaisirs douloureux, et qui sont si bien nommées Passions.

« Le christianisme a eu pitié de notre nature : il a pris au ciel deux rayons, dont l'un s'appelle foi, l'autre charité : et ces deux ne sont qu'une même flamme; mais l'un est lumière, l'autre chaleur. Par la foi le christianisme s'empare de l'intelligence et la tire de ses ténèbres : par la charité il régénère la volonté et la relève de ses turpitudes. Ce qu'il fait croire à la première, à la seconde il le fait aimer... Voilà comment il rétablit l'harmonie primitive de l'âme : voilà l'origine de cette inébranlable fermeté de pensée, de cette immense expansion d'amour qui fait les saints.

« Et maintenant vous avez devant vous deux grandes figures. Le rationalisme a fait l'une, le catholicisme a fait l'autre ; à vous de voir auquel des deux vous voulez livrer votre âme (1). »

De ces deux autels on connaît celui auquel Ozanam

(1) T. VII, p. 553 et suivantes.

jusqu'à son dernier jour a constamment réservé son culte et ses sacrifices. Mais sa foi n'était pas seulement la croyance naïve du jeune âge ; c'était plutôt ce *rationabile obsequium* que demande saint Paul, c'est-à-dire, une conviction confirmée par l'exercice de la raison (1). Pour les intelligences supérieures, la paix de l'esprit n'est ni moins précieuse ni moins nécessaire que la paix du cœur. Or qu'a fait le philosophisme railleur du XVIII[e] siècle, qu'a fait la science pervertie du XIX[e], sinon d'accumuler contre les dogmes révélés les attaques et les objections ? Il en est qui appellent une réfutation sérieuse : d'autres, et en grand nombre, n'ont qu'une force apparente. Sur quoi reposent-elles ? Nulle base, nulle preuve, car la logique ne permet pas de donner ce nom aux ignorances ou aux préjugés d'un esprit prévenu. Qu'importe? c'est ainsi que se propage l'erreur, toujours sûre de rencontrer quelque complice parmi les passions du cœur humain.

Ozanam eut ses heures de tentation et de trouble, mais Dieu permit que ces épreuves servissent à affermir sa foi. Ouvrons les premières pages de sa correspondance : écoutons le langage ému d'un jeune étudiant de dix-sept ans :

« O mes amis, mon âme est remplie de joie et de consolation : car voilà que par les forces de sa raison

(1) « *Fidem tuam ad amorem intelligentiæ cohortor,* » — écrivait à un de ses disciples un illustre Père de l'Eglise, — « *ut quod fidei firmitate jam tenes, etiam rationis luce conspicias.* »

elle a retrouvé précisément ce catholicisme qui me fut jadis enseigné par la bouche d'une excellente mère, qui fut si cher à mon enfance, et qui nourrit si souvent mon esprit et mon cœur de ses beaux souvenirs et de ses espérances plus belles encore : le catholicisme avec toutes ses grandeurs, avec toutes ses délices ! Ébranlé quelque temps par le doute, je sentais un besoin invincible de m'attacher de toutes mes forces à la colonne du temple, dût-elle m'écraser dans sa chute ; et voilà qu'aujourd'hui je la retrouve, cette colonne, appuyée sur la science, lumineuse des rayons de la sagesse, de la gloire et de la beauté, je la retrouve, je l'embrasse avec enthousiasme, avec amour. Je demeurerai auprès d'elle, et de là j'étendrai mon bras, je la montrerai comme un phare de délivrance à ceux qui flottent sur la mer de la vie. Heureux si quelques amis viennent se grouper autour de moi ! Alors nous joindrions nos efforts, nous créerions une œuvre ensemble, d'autres se réuniraient à nous, et peut-être un jour la société se rassemblerait-elle tout entière sous cette ombre protectrice ; le catholicisme, plein de jeunesse et de force, s'élèverait tout à coup sur le monde, il se mettrait à la tête du siècle renaissant, pour le conduire à la civilisation, au bonheur (1) » !

Et joignant les actes aux paroles, Ozanam, brûlant

(1) T. X, p. 7. — Et que dit Ozanam au bord de la tombe ? « A mesure que j'ai vécu, la foi m'est devenue plus chère. J'ai mieux éprouvé ce qu'elle pouvait dans les grandes douleurs et dans les périls publics. J'ai plaint davantage ceux qui ne la connaissaient pas. »

de travailler à cette œuvre magnifique, comme il l'appelle lui-même, se voua à la cause de Dieu avec l'amour d'un fils et l'ardeur d'un apôtre.

Mais précisément parce qu'il a lutté, il sera dans toute sa carrière plein de condescendance pour les âmes aux prises avec les mêmes combats. Qu'il prenne la défense du catholicisme contre les accusations du plus voltairien de ses collègues, ou qu'il encourage de ses exhortations ses jeunes amis assaillis par le doute, nous retrouvons sous sa plume, avec le même élan entraînant et communicatif, la même douceur, la même charité.

Un savant auquel l'attachaient d'étroits liens de reconnaissance, J.-J. Ampère, venait d'entreprendre un long et périlleux voyage. Ozanam s'afflige à la pensée que la foi n'a point encore pris entière possession de cette âme :

« Avec ce rare esprit que Dieu vous a donné, lui écrit-il, vous remuez toutes les études et maintenant vous faites la moitié du tour du monde pour trouver des nouveautés qui vous attachent. Et cependant il y a un intérêt souverain, un bien capable d'attacher et de satisfaire votre cœur : et je crains, cher ami, que vous n'y songiez pas assez. Vous êtes chrétien par les entrailles, par le sang de votre incomparable père, vous remplissez tous les devoirs du christianisme envers les hommes ; mais ne faut-il pas les remplir envers Dieu ? Ne faut-il pas le servir ? vivre dans un étroit commerce avec lui ? Ne trouveriez-vous pas

dans ce service des consolations infinies ? N'y trouveriez-vous pas la sécurité de l'éternité ?

« Vous m'avez plus d'une fois laissé pressentir que ces pensées n'étaient pas éloignées de votre cœur. Laissez-moi vous le dire, la philosophie a des clartés ; elle a connu Dieu, mais elle ne l'aime pas, elle n'a jamais fait couler une de ces larmes d'amour qu'un catholique trouve dans la communion, et dont l'incomparable douceur vaudrait à elle seule le sacrifice de toute la vie... Vous trouveriez là l'évidence intérieure devant laquelle s'évanouissent tous les doutes. La foi est un acte de vertu, par conséquent un acte de volonté. Il faut vouloir un jour, il faut donner son âme, et alors Dieu donne la plénitude de la lumière (1). »

A ces paroles si belles, si profondes, m'est-il permis d'ajouter un dernier témoignage de l'ardent amour d'Ozanam pour la vérité ? — Peu de temps avant sa fin, au milieu des crises d'une fièvre violente, il apprend qu'un de ses anciens condisciples a eu le malheur de devenir incrédule ; aussitôt et malgré ses souffrances, il prend la plume pour plaider auprès de cette âme égarée la cause du christianisme, et mêle dans cette apologie la logique la plus pressante à l'éloquence la plus persuasive :

« ... Vous avez cherché, dans la sincérité de votre cœur, à résoudre vos difficultés, et vous n'êtes pas arrivé au but. Mais, mon cher ami, les difficultés de la religion sont comme celles de la science : il y en a

(1) T. XI, p. 368

toujours. C'est beaucoup d'en éclaircir quelques-unes : mais aucune vie ne suffirait à les épuiser... Vous ne pourrez jamais, occupé comme vous l'êtes, répondre à tous les doutes que votre imagination active et ingénieuse ne cessera de déterrer pour le tourment de votre cœur et de votre esprit. Heureusement Dieu ne met pas la certitude à ce prix. Que faire donc ? Faire en matière de religion ce qu'on fait en matière de science : s'assurer d'un certain nombre de vérités prouvées, et ensuite abandonner les objections à l'étude des savants. » Après avoir établi qu'une religion est nécessaire, et que le christianisme est aussi supérieur aux autres croyances de la terre que le catholicisme l'est aux deux autres Eglises qui portent en commun avec lui le nom de chrétiennes, Ozanam poursuit : « Voilà, mon cher ami, le court raisonnement qui m'ouvre les portes de la foi ; mais, une fois entré, je suis tout éclairé d'une clarté nouvelle, et bien plus profondément convaincu par les preuves intérieures du christianisme. J'appelle ainsi cette expérience de chaque jour, qui me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines... Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion, et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. Mais je suis loin de cette épreuve, et, au contraire, combien cette foi du Christ, qu'on représente comme

éteinte, agit fortement dans l'humanité! Vous ne savez peut-être pas assez, mon cher ami, combien le Sauveur du monde est encore aimé... Ah! ne nous perdons point dans des discussions infinies. Nous n'avons pas deux vies, l'une pour chercher la vérité, l'autre pour la pratiquer (1). »

La pratiquer! c'est qu'en effet Ozanam ne fut pas seulement un apologiste éminent, il fut aussi un disciple fidèle de l'Evangile. S'il avait fait de la religion sa science et ses délices, il en fit au même titre son devoir le plus sacré. Lui demandait-on le secret de sa persévérance? Voici sa réponse : « Je trouve dans la prière et les sacrements l'indispensable soutien de ma vie morale au milieu des tentations d'une imagination dévorante et d'un monde hallucinateur. »

Que d'hommes professent pour la religion un certain respect et néanmoins s'en éloignent parce qu'ils reculent devant l'accomplissement quotidien de ses préceptes! Catholique de pratique sévère et constante, Ozanam ne cessa d'affirmer sa foi par ses œuvres, et ses contemporains n'ont point oublié avec quelle vénération recueillie ce savant qu'admirait l'Europe s'inclinait pour recevoir la bénédiction du Dieu de nos tabernacles.

Au retour d'une visite à l'humble curé d'Ars, le P. Lacordaire s'écriait : « La science creuse la vie et ne la comble pas : la piété l'illumine, l'élève et la

(1) T. XI, p. 412 et 416.

remplit. » Mais joindre la piété à la science, n'est-ce pas unir la beauté à la vertu ? De là le charme pénétrant qui s'attache à la vie et aux écrits d'Ozanam. *Pietas ad omnia utilis*, a dit saint Paul : et, de fait, ce n'est pas l'auteur de l'*Imitation*, mais bien un des plus élégants écrivains du siècle qui a fait cet étonnant aveu : « La meilleure manière d'économiser le temps, c'est d'en perdre tous les matins une demi-heure à la messe. Que de causes de dissipation ne retranche pas en effet, pour le reste de la journée, cette seule demi-heure consciencieusement perdue (1) ? »

Mais pour que la piété soit un élément efficace de notre perfectionnement moral, pour qu'elle embellisse et purifie nos joies, pour qu'elle adoucisse et sanctifie nos peines, il ne suffit pas qu'elle se complaise dans des observances extérieures. C'est une fleur céleste qui, pour porter des fruits, doit plonger ses racines dans de fortes convictions. Malheureusement nous vivons dans un siècle où chez les meilleurs l'on rencontre encore assez de piété, mais peu de foi, de même que beaucoup de volontés droites, et peu de fermes caractères. Ce qui est plus rare aujourd'hui qu'on ne le pense, même parmi les croyants, c'est cet esprit chrétien qui n'est pas un penchant vers telle ou telle vertu particulière, caressée peut-être au détriment d'autres devoirs, mais une plénitude de volonté

(1) La Rochejacquelein, traduisant la même pensée dans son langage militaire, disait : « Quand j'ai perdu ma messe le matin, je me sens toujours un peu canaille le reste de la journée. »

qui renferme en quelque sorte l'essence de toutes les vertus. Au-dessus de la vie extérieure qui se complaît dans la poursuite de la fortune ou des jouissances, au-dessus de la vie intérieure et réfléchie qui nous ramène aux choses de l'âme et à l'examen de nos propres défauts, la vie chrétienne a pour objet unique et immédiat de nous conduire à Dieu pour en faire le centre de toutes nos pensées, de toutes nos résolutions. Ce n'est que par degrés qn'on atteint à cette hauteur ; que chacun de nous, à l'exemple d'Ozanam, descende en lui-même, qu'il interroge sa conscience, et comme lui il confessera son imperfection.

« Depuis quelque temps, depuis surtout que j'ai vu quelques jeunes gens mourir, la vie a pris pour moi un autre aspect. J'ai senti que jusqu'ici, bien que je n'eusse jamais abandonné les pratiques religieuses, je n'avais pas porté assez avant dans mon cœur la pensée du monde invisible, du monde réel. J'ai pensé que je n'avais pas fait assez d'attention à deux compagnons qui marchent toujours avec nous, même sans que nous les apercevions : *Dieu et la mort*. J'ai trouvé que le christianisme avait été pour moi jusqu'ici une sphère d'idées, une sphère de culte : mais pas assez une sphère de moralité, d'intentions, d'actions (1). »

C'est en effet par nos œuvres que l'Évangile nous invite à glorifier notre Père céleste, et rien n'est plus vrai que cette parole du P. Lacordaire : « Plus on veut faire de bien dans la religion, plus il faut donner

(1) T. X, p. 102.

de gages de sa certitude par la sainteté et l'abnégation de sa vie. »

Nul n'ignore combien, dans un certain monde, le sentimentalisme religieux mis à la mode par l'école de Chateaubriand et de Lamartine a trouvé et trouve encore de faveur. Ozanam avait reçu une éducation religieuse et sociale trop austère pour n'admirer dans le christianisme qu'une poésie touchante et sublime : il a des protestations éloquentes contre ceux qui ne cherchent dans la religion et ses mystères que des beautés douces et flatteuses pour leur délicatesse, qu'une région supérieure où ils puissent promener leurs romantiques rêveries. Sa piété était une piété solide, puisée à la source toujours jaillissante de l'Évangile, nourrie dans les Saints Livres et les Pères de l'Église, non dans cette multitude de petits ouvrages d'une orthodoxie douteuse, d'une religiosité fade, sans sève, sans vitalité (1). Jamais Ozanam ne ferma la Bible, mine inépuisable non seulement de vérités morales, mais de magnificences poétiques pour l'écrivain et pour l'orateur. N'est-ce pas là que la piété des saints a constamment cherché et rencontré son plus délicat aliment ?

C'est ainsi qu'après avoir contemplé sur la route de Biarritz à Burgos les splendeurs de la mer et la majesté des montagnes, il semble n'écrire ces deux incompa-

(1) Depuis cinquante ans la librairie ascétique a été envahie par un torrent de publications où bien souvent on ne sait ce qu'il faut le plus regretter, de la mièvrerie langoureuse du style ou de la médiocrité désespérante du fond.

rables descriptions, les pages peut-être les plus achevées de son œuvre, que comme un vivant commentaire de ce double cri d'admiration du Psalmiste : *Mirabiles elationes maris : mirabilis in altis Dominus.*

De même encore, quand avec les années se multiplieront les causes de tristesse et les heures de souffrance, il ira demander ses plus douces consolations aux Psaumes de David et aux hymnes de l'Église, qu'il a définis lui-même : « les chants les plus sublimes qui aient consolé l'ennui de la terre. »

« Pendant de longues semaines de langueur, écrit Ozanam à un ami en mai 1853, les psaumes ne sont guère sortis de mes mains. Je ne me lassais pas de relire ces plaintes inspirées, ces élans d'espérance, ces supplications pleines d'amour qui répondent à tous les besoins, à toutes les détresses de la nature humaine. Il y a bientôt trois mille ans qu'un roi improvisait ces chants dans ses jours de désolation et de repentir : et nous y trouvons encore l'expression de nos angoisses et la consolation de nos maux. Il est de l'office du prêtre de les répéter chaque jour : des milliers de monastères ont été fondés pour que cette voix suppliante ne se tût jamais. Seul l'Évangile est supérieur aux hymnes de David, et encore parce qu'il en est l'accomplissement (1). »

Ainsi prit naissance ce recueil précieux de passages de l'Ecriture qu'Ozanam voulut léguer à tous

(1) T. XI, p. 542. — « Dans les Psaumes, écrit un moderne, on trouve toutes les notes du clavier du cœur, touché par la main même de Celui qui en a créé les secrètes harmonies. »

ceux qui souffriraient après lui, ce *Livre des malades*, dont son confrère et son ami à la Sorbonne, E. Egger, écrivait dans le *Journal général de l'instruction publique :* « Quel lecteur serait insensible à ce charme ? Quel lecteur n'accueillerait au moins avec l'émotion du respect, l'ami qui lui offre si chrétiennement la coupe de consolation ?... L'auteur, qui fut savant de tant de science humaine, qui fut éloquent d'une éloquence si persuasive et parfois si puissante, sentait vivre et grandir en lui l'amour des choses infinies. »

Enfin faut-il donner ici un dernier témoignage de la foi d'Ozanam et de sa vive piété ? On l'a dit avec raison, ce qui est plus beau que l'œuvre où s'étaient réalisés, sinon tous les rêves, du moins tous les labeurs de son ardente jeunesse, c'est le sacrifice où se résument toutes les énergies de sa vie chrétienne. Exilé sous le ciel d'Italie et jugeant, au déclin visible de ses forces et au progrès lent mais incessant du mal, que ses jours sont comptés, il s'applique les premiers versets du célèbre cantique d'Ezéchias : *Ego dixi : in dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi* (1) : puis il ajoute : « J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin de la vie. J'ai une femme jeune et bien aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fon-

(1) « J'ai dit : au milieu de mes jours, je m'en vais aux portes de la mort. J'ai cherché le reste de mes années etc. » Isaïe, XXXVIII, 10.

dement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, vous m'aviez donnés ? Ne voulez-vous pas, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice ? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'étude où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité ? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant ? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point ? Vous n'acceptez pas ces offrandes intéressées : vous rejetez mon holocauste et mes sacrifices. C'est moi que vous demandez... Je viens, si vous m'appelez, et je n'ai pas le droit de me plaindre... Ah ! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté (1) !... »

Je le demande, croyant ou incrédule, est-il possible qu'on achève cette lecture sans être sous le coup d'une profonde émotion ?

(1) T. XI, p. 533. (Cette prière est datée de Pise, 24 avril 1853.)

Voilà dans quels sentiments Ozanam voyait arriver sa fin prochaine, et son testament rédigé par lui en pleine possession de sa haute intelligence, contient cette déclaration suprême :

« Je remets mon âme à Jésus-Christ mon Sauveur, effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinie miséricorde, je meurs au sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent ; mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et pour le cœur que dans la foi de l'Eglise et sous son autorité. Si j'attache quelque prix à mes longues études, c'est qu'elles me donnent le droit de supplier tous ceux que j'aime de rester fidèles à une religion où j'ai trouvé la lumière et la paix (1). »

N'avons-nous pas raison de penser et de dire que, dans notre France et à notre époque, Dieu et l'Eglise ont eu peu de serviteurs aussi convaincus, auss dévoués, aussi ardents, aussi généreux ?

Et maintenant, par contraste, jetons un regard su

(1) T. XI, p. 563. — Le même sentiment a dicté à M. G.-A. Heinrich ces lignes touchantes consignées dans son testament : « La confusion d'idées de notre siècle expose plus particulièrement les jeunes intelligences à subir un état de crise qui met leur foi en péril. Que mes fils, à ce moment douloureux et d'ailleurs dans toute leur vie, se souviennent que leur père a vécu, qu'il est mort en chrétien. Je leur atteste ici le Seigneur que toutes mes études, toutes mes réflexions et l'expérience de toute ma vie n'ont fait que confirmer dans mon âme la certitude des enseignements de la foi. Qu'ils y restent donc toujours et partout fidèles ! Qu'ils aiment comme moi passionnément leur pays ! mais qu'ils n'oublient point que la meilleure manière de le servir est de le ramener à Dieu ! »

l'histoire contemporaine. D'où vient que le réveil philosophique et littéraire de 1820 à 1830 s'est peu à peu détourné des sommets lumineux vers lesquels se tournaient alors tous les regards avec le plus confiant enthousiasme ? D'où vient qu'on espérait tant alors, et que depuis bien longtemps on espère si peu ? Ozanam déjà s'était posé ce douloureux problème. « Que manque-t-il au siècle présent pour en faire un grand siècle ? s'écriait-il dans un de ses plus remarquables discours. Jamais peut-être il n'exista tant d'inspirations généreuses, tant de nobles ambitions et de sublimes désirs ; et jamais non plus des volontés si fragiles, des instruments si imparfaits et des œuvres si chétives. Jamais la semence des grandes pensées ne fut jetée dans de si nombreuses intelligences ; mais jamais ces germes précieux ne furent d'une si pénible culture et ne portèrent des fruits si amers. Jamais tant de vérités senties, mais non comprises ; de créations artistiques conçues, mais non réalisées ; de vertus rêvées, mais non accomplies. Jamais plus d'efforts perdus, de velléités impuissantes, et de caractères indécis. L'éducation sévère et bienfaisante du christianisme leur a manqué : la foi est surtout dans la volonté, et la volonté, c'est la plus grande moitié du génie (1). »

Voilà pourquoi, pendant que les réputations d'un jour abondent, rien n'est plus rare qu'une œuvre durable, qu'une renommée fidèle à elle-même depuis

(1) *Le Progrès par le christianisme* (T. VII, p. 99).

l'aurore au déclin de la carrière. Parmi les plus beaux génies de ce siècle, combien ont dévié peu à peu de leurs voies premières pour errer au hasard dans des sentiers perdus ! Combien peu d'hommes parmi ceux qui, sous nos yeux, ont joué ou jouent un rôle dans le monde, à qui l'on puisse vouer une admiration sans réserve et un attachement sans regrets ! Tant de destinées manquées, tant de belles qualités demeurées stériles, tant de véritables mérites trahis par d'incroyables faiblesses, disent assez haut sur quelles bases fragiles repose la grandeur qui ne cherche d'appui qu'ici-bas.

Ozanam n'avait pas vu sans larmes deux de ces chutes dont le retentissement passe dans l'histoire. Sous ses yeux, *Jocelyn* et la *Chute d'un ange* avaient succédé à la poésie virginale des *Méditations*, et l'ardent controversiste de l'*Essai sur l'indifférence* était devenu le pamphlétiste révolutionnaire des *Paroles d'un croyant*. Plus d'une fois dans sa correspondance, l'ancien ami de Lamartine et de Lamennais a trahi l'émotion profonde qu'il en avait ressentie. « Il est douloureux, écrit-il, de voir le génie déserter solennellement, et passer transfuge dans le camp opposé : transfuge inutile, car en abdiquant la foi il abdique son passé, et par conséquent sa gloire et sa force, double sujet de deuil pour ceux qui l'aimaient. Et maintenant, qui remplira la place que ceux-ci laissent vide ? Où sont les Ambroise, les Jérôme, les Augustin qui viendront s'asseoir sur le siége désert de Tertullien ? Qui osera ramasser la lyre tombée dans la pou-

dre, et achever l'hymne commencé? Je sais que Dieu et que l'Eglise n'ont pas besoin de poètes ni de docteurs, mais ceux qui en ont besoin, ce sont les faibles croyants que les défections scandalisent; ce sont ceux qui ne croient pas et qui méprisent notre pauvreté d'esprit : c'est nous-mêmes qui avions besoin parfois de voir devant nous des hommes plus grands et meilleurs, dont le pied frayât notre sentier, dont l'exemple encourageât notre faiblesse. Nous ne pouvons pas, jeunes gens chrétiens, penser à remplacer ces hommes : mais ne pourrions-nous pas en faire la monnaie, et combler par le nombre et le travail la lacune qu'ils ont laissée dans nos rangs (1)? »

Malgré ce noble courage, malgré la foi dans la Providence qui éclate dans ces dernières paroles, ailleurs Ozanam s'accuse de vouloir substituer la gloire de l'homme à celle de Dieu, et il ajoute : « Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. Nous sommes punis de nous être enorgueillis en leur personne, d'avoir repoussé avec quelque fierté les affronts de l'incrédule et de lui avoir montré, pour nous justifier à ses yeux, nos philosophes et nos poètes, au lieu de lui montrer l'éternelle croix. Nous sommes punis de nous être appuyés sur ces roseaux pensants, quelque mélodieux qu'ils fussent : ils se sont brisés sous notre main. C'est plus haut désormais que nous devons chercher notre

(1) T. X, p. 210.

secours : ce n'est point un bâton fragile qu'il nous faut pour traverser la terre : ce sont des ailes, ces deux ailes qui portent les anges : la foi et la charité. »

Mais de l'indifférence au dédain et à l'hostilité il n'y a souvent qu'un pas. A côté des hommes qui ne croient pas il y a ceux qui veulent interdire aux autres de croire et mettent au service de cette résolution impie tous les moyens d'action dont ils disposent. Cependant, chose étrange, à mesure que la raison humaine s'efforce de secouer le joug religieux, elle tombe elle-même sous le coup d'attaques de plus en plus violentes. Schopenhauer, le métaphysicien du jour, n'a pas assez d'invectives contre les « géants » de l'Allemagne philosophique, et s'il faut en croire un écrivain de quelque renom (1), la France et l'Angleterre modernes regorgent de sophistes ni plus ni moins que la Grèce du IVe siècle, au temps des Gorgias et des Calliclès.

Ainsi ce qui cause le malaise visible de nos temps agités, c'est la déroute de la raison au moins autant que celle de la foi et les sceptiques ont fait autant et plus de ravages sur le terrain du bon sens et de la logique que la libre-pensée sur celui des croyances. L'arbre, dit la sagesse des nations, se juge à ses fruits; or, que découvre aujourd'hui l'œil attentif de l'observateur, sinon un déchirement profond entre les forces qui devraient s'unir pour procurer le bien général? Et ce déchirement n'est pas seulement au dehors et à la surface ; il est plus encore au dedans, il est dans

(1) M. Funck-Brentano, *Les Sophistes*. Paris, 1879.

l'âme des nouvelles générations. Sur Dieu, sur le monde, sur eux-mêmes, que savent les hommes de nos jours ? Tous ces penseurs qui répudient si fièrement les lumières de la foi, ressemblent, selon une expression du P. de Ravignan, à des flambeaux tourmentés par le vent et qui s'éteignent dans l'orage.

Un des plus grands bienfaits de l'idée religieuse, est précisément de prévenir cette funeste discorde des esprits. Le propre de la religion est d'unir les âmes dans une croyance et une espérance communes, tout en laissant à chacune d'elles son individualité, son originalité particulière, et si j'osais m'approprier cette figure hardie d'un orateur, je dirais qu'un peuple croyant est un immense sacrifice où s'élèvent ensemble vers le ciel les parfums les plus divers. Au contraire, comment s'étonner de ce que nous soyons arrivés à un tel degré d'isolement intellectuel et moral, alors que les premiers principes sont ébranlés, et que sur l'origine et les destinées de l'humanité il n'y a plus de tradition, plus de conviction commune ? Que dis-je ? la pensée même de Dieu, la plus grande, la plus noble à laquelle puisse s'élever la raison, devient importune : certains hommes se raidissent contre elle quand, malgré leurs efforts pour la bannir, elle se présente à eux.

« Dante, arrivé au sommet du Paradis, écrit Ozanam à la fin d'une leçon sur la philosophie chrétienne, voit Dieu comme un point mathématique, autour duquel roulent et évoluent les cieux :

Da quel punto
Dipende il cielo e tutta la natura.

« La métaphysique, l'idée de Dieu, est ce point auquel est suspendu tout le ciel de nos pensées, de notre nature, de nos éducations, toute la société, toute la civilisation chrétienne. Tant qu'on n'aura pas ébranlé ce point, tant qu'on n'aura pas touché à cette idée de Dieu, je n'ai pas peur pour cette civilisation (1). »

Sans doute, mais aujourd'hui l'athéisme est là, avec ses conseils et ses congrès, ses livres et ses journaux, bientôt avec ses chaires et ses professeurs; il est là qui nous brave et nous menace ; loin de chercher les ténèbres, il pose devant le siècle qu'il défie, devant Dieu qu'il blasphème, devant l'humanité qu'il désespère en même temps qu'il l'outrage.

En face de tant de négations audacieuses, le grand besoin des temps actuels est donc d'affirmer, d'affirmer avec une entière certitude, et la foi seule peut y satisfaire, comme l'ont proclamé ses adversaires eux-mêmes. « La grande ambition des hommes de libre-pensée est de transformer les opinions en convictions et de rivaliser ainsi avec les hommes de croyance. C'est là une entreprise difficile. Trop souvent les opinions restent dans la tête et ne pénètrent pas dans l'âme : trop souvent aussi, il reste quelque doute au fond du cœur : cela est triste, et fait voir la vanité de l'être humain et de la raison humaine (2). »

Un éminent auteur compare les idées de la raison

(1) T. I, p. 395.
(2) Paul Janet, *Philosophie du bonheur*, page 193.

aux bases de l'édifice intellectuel, les dogmes de la révélation à la clef de voûte. Des assises indestructibles se dressent debout dans notre entendement, isolées à travers de vastes espaces; voilà les vérités naturelles : la vérité surnaturelle vient alors, les surmonte et les couronne. Enlevez cette voûte sacrée des mystères : les vérités fondamentales, colonnes arrêtées dans leur essor, demeurent solitaires au milieu des ruines. — C'est mutiler notre nature que de lui enlever la faculté de croire, et pour satisfaire, autant du moins qu'il se peut ici-bas, les aspirations infinies de notre âme, il faut lui laisser les ailes sur lesquelles elle s'élève dans la région de l'invisible (1). Ecoutons et recueillons ici cet aveu de Voltaire, où l'on serait tenté de voir un enseignement de Bossuet : « Il y a autant de faiblesse dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. La foi est le seul asile auquel il puisse recourir dans les ténèbres de sa raison et dans les calamités de sa nature faible et mortelle. Nous sommes des enfants qui essayons de faire quelques pas sans lisières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève. »

(1) « Apprenons à nous incliner avec soumission devant les différents aspects de la vérité révélée, en attendant que nous puissions admirer leur harmonie magnifique. L'essentiel n'est pas de comprendre, mais de croire. Aux tremblantes lueurs de la science, tous les mystères semblent vaciller dans l'ombre : seule la foi obtient par instants un rayon de cette lumière incréée qui lui dévoile alors, comme dans une vision du Ciel, la ravissante beauté des vérités éternelles. »

(Extrait d'un ouvrage curieux à plus d'un titre : *Autour de nous et en nous-mêmes,* par Mme Peyrat.)

S'élevant à un point de vue plus haut, Ozanam va nous révéler, par une de ces poétiques comparaisons qui lui sont familières, l'influence bienfaisante de la foi sur les progrès de la science : « Comme l'aigle enlève son aiglon dans les airs pour lui apprendre à fixer des yeux le soleil, et de même qu'habitué à contempler face à face l'astre brûlant, le jeune oiseau plonge un regard plus assuré vers la terre et distingue plus aisément sa proie au fond de l'abîme ; de même la foi, s'emparant de l'esprit humain dès l'heure de son premier réveil, le fait planer dans les régions les plus élevées de la pensée, accoutume son œil aux contemplations les plus éblouissantes et exerce ses forces aux méditations les plus ardues : alors si l'esprit redescendu de ces hauteurs veut explorer à leur tour les régions de la science, il y monte sans effort et s'y meut sans peine. Les premiers bienfaits qu'il recueille dans ce commerce journalier des idées religieuses, ce sont des habitudes méditatives et sévères, une portée de vue large et profonde, et une droiture exquise de jugement (1). »

Égarée par les préjugés, la masse persiste à croire qu'on ne peut apaiser les légitimes alarmes de la conscience sans demander à la raison sa propre abdication. Comme l'abbé Noirot, son premier maître, comme André-Marie Ampère, son premier protecteur, comme le baron Cauchy et Charles Lenormant, ses collègues,

(1) Voir, à la fin du tome I, le chapitre intitulé : *La Philosophie chrétienne.*

Ozanam a eu le mérite et l'honneur de prouver, par une démonstration sans réplique, qu'aujourd'hui pas plus qu'au moyen âge il n'y avait ni divorce nécessaire entre la science et la foi (1), ni incompatibilité forcée entre les devoirs de l'homme public et la constante pratique du chrétien. Il l'a dit et répété lui-même en mille circonstances : « Il ne faut point croire que la foi, que le soin des intérêts d'une croyance chère et menacée retienne les chrétiens éloignés des connaissances humaines. La religion ne leur permet pas seulement, elle leur recommande la science ». Qu'aurait-elle à en redouter ? Les prétentions ironiques de la science incrédule n'empêcheront jamais la science véritable de rendre tôt ou tard hommage à la révélation : et même il y a pour la foi quelque chose de singulièrement fortifiant dans cette impuissance séculaire

(1) C'est ce que fait entendre en termes éloquents la Constitution dogmatique du récent Concile du Vatican, au chapitre *De fide :* « Non seulement la foi et la raison ne peuvent jamais se combattre, mais elles se portent un mutuel secours, puisque la droite raison démontre les fondements de la foi, et qu'éclairée par sa lumière, elle cultive la science des choses divines... Tant s'en faut donc que l'Eglise s'oppose à la culture des arts et des sciences, qu'au contraire elle aide cette culture et la fait progresser de mille manières. Ni elle n'ignore, en effet, ni elle ne méprise les avantages qu'apportent aux hommes les arts et les sciences : bien plus, elle avoue que de même que ces grandes choses viennent de Dieu, qui est le Seigneur des sciences, de même elles doivent, si elles sont traitées ainsi qu'il convient, avec le secours de la grâce, nous ramener à Dieu... Qu'elles croissent donc et progressent magnifiquement et rapidement, avec le progrès des âges et des siècles, l'intelligence, la science et la sagesse de chacun et celles de tous, celles d'un seul homme comme celles de toute l'Eglise, pourvu que ce soit dans l'ordre établi, c'est-à-dire dans l'unité de dogme, de sens et de sentiment. »

de la science changeante à convaincre d'erreur une croyance immobile. Pour ne parler que de notre siècle, ce qu'a démontré l'exploration des vastes ruines de l'ancien Orient, c'est l'exactitude littérale des récits des prophètes : ce qui résulte des longues et patientes investigations de l'ethnologie antique, c'est la preuve du respect et de la créance que méritent nos saints Livres, même à ne les considérer que comme une œuvre humaine : ce qui ressort des récents travaux astronomiques, c'est la démonstration d'un ordre plus profond, plus magnifique que celui devant lequel s'étaient inclinés nos pères (1).

Mais tendre la main à la science est pour la foi plus qu'un droit, c'est un devoir. Pendant que la physique contemporaine arrache à la nature quelques-uns de ses plus merveilleux secrets, pendant que nos savants surprennent le monde par l'éclat de

(1) « On ne peut mettre en doute ce que la philosophie païenne elle-même a parfois entrevu, que le monde tout entier est comme un harmonieux concert annonçant la liberté, la puissance et la sagesse de Dieu. » (Bref de S. S. Léon XIII à Mgr d'Hulst, 20 mai 1887). — Après un admirable tableau de l'univers presque infini que la science contemporaine révèle au regard étonné de l'homme, un de nos philosophes et de nos écrivains les plus éminents, M. Ch. Lévêque, termine ainsi : « Depuis douze ans j'étudie les sciences en vue de les concilier avec la philosophie. Je me suis convaincu que bien loin d'ébranler ou seulement d'obscurcir la notion du Dieu-providence, la science la plus récente consolide et éclaircit cette notion. Pour embrasser l'universalité des mondes, pour les maintenir en équilibre, il a fallu, il faut une seule et même puissance, toujours existante, toujours supérieure à son œuvre. » Son livre intitulé *Les Harmonies providentielles* (Paris, 1872) est, à ce point de vue, un des plus beaux de ce temps.

leurs découvertes, pendant que l'industrie fait sortir des conquêtes de la science de nouvelles sources de richesses et que les esprits se passionnent pour toutes les inventions destinées à accroître le bien-être général, à multiplier les jouissances matérielles, c'est le rôle des hommes de foi de travailler eux aussi sans relâche à faire luire sur les intelligences et dans les cœurs les rayons de la révélation divine. Jamais peut-être la chaire chrétienne n'a compté de plus nombreux ni de plus brillants apologistes : néanmoins il est bon, selon le conseil d'Ozanam, que les laïques retournent à l'humilité de leurs fonctions, philosophes, archéologues, naturalistes, et qu'ils veillent à la garde de cette part de vérité qui est de leur domaine. Il faut qu'ils servent l'Eglise en faisant chrétiennement leur métier de savants ; il faut qu'ils se mêlent, avec l'ardeur et la dignité du croyant, au mouvement intellectuel et scientifique de leur temps. J'irai plus loin, il faut qu'ils soient au premier rang dans les sciences humaines, car c'est uniquement à la supériorité que s'attachent le respect et l'influence, et selon un beau mot de Mgr d'Hulst, la cause de Dieu n'est pas faite pour être servie par des médiocres.

Mais convient-il davantage à la science de s'isoler dans son orgueil, en repoussant avec hauteur et dédain toute notion religieuse ? L'homme ne saurait-il entrer en possession de l'arme puissante et redoutable du savoir que pour la retourner contre lui-même et abdiquer son origine céleste, le titre le plus certain de

sa dignité (1) ? Renier la foi au nom de l'indépendance de la raison, c'est remettre en question, après dix-neuí cents ans, les problèmes dont le christianisme est venu apporter la solution définitive, après qu'ils avaient vainement épuisé toutes les forces du génie pendant quatre mille ans d'ignorance et de doute. « Lorsque, après de longs siècles passés sous le soleil du christianisme, on vient célébrer comme un affranchissement glorieux, comme un progrès conquis, la transformation des croyances en investigations libres de la raison humaine ; quand on arbore le drapeau d'un rationalisme souverain et qu'on dédaigne de marcher désormais sous la direction d'une foi reçue comme divine, ce serait un souvenir salutaire de penser qu'on revient tout simplement à ce qui fut la triste condition de l'esprit humain pendant bien longtemps, hélas ! avant l'heure du christianisme (2). »

Parce que l'homme comprend chaque jour mieux le monde que Dieu a livré à son étude, parce que chaque jour lui apporte un moyen nouveau de dompter les éléments et de les plier à son service, faut-il qu'il borne à cette terre son avenir et ses espérances ? Faut-il que, résistant obstinément aux affirmations de la conscience, il se refuse à rien admettre au delà du témoignage des sens ? Et comme le disait un écrivain déjà cité, M. Lévêque, « le besoin d'éprouver

(1) « Grâce à sa parenté avec le ciel, notre âme nous élève au-dessus de la terre, comme des plantes qui n'ont rien de terrestre, mais toutes célestes. » (Platon dans le *Timée.*)

(2) Le P. de Ravignan.

toutes nos convictions, de vérifier toutes nos idées, la crainte salutaire d'être dupes, auraient-elles dégénéré en une impuissance maladive de saisir l'évidence ? L'usage systématique du doute aurait-il émoussé et finalement paralysé en nous le sens du vrai ? »

Nos adversaires ne veulent pas du surnaturel : ils en ont peur, semble-t-il, mais tous les grands hommes y ont cru : Platon, Cicéron, Newton, Leibniz. La nature, ajoutait Ozanam, si vaste qu'elle soit, ne suffit pas aux grands esprits : ils s'y trouvent trop à l'étroit. L'intelligence de l'homme, loin de déroger, ne se grandit et ne s'honore jamais plus qu'en reconnaissant la souveraineté divine. Comme l'a écrit le P. Lacordaire, parlant de la révélation soudaine qui lui avait rendu la foi : « Ce n'était point l'abnégation de ma raison enchaînée, c'était au contraire la dilatation de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu et une plus pénétrante lumière. » Ampère en était-il moins le physicien qu'admirait et nous enviait toute l'Europe, parce que « sa tête vénérable, toute chargée de science et d'honneurs, se courbait sans réserve devant les mystères et sous le niveau de l'enseignement sacré » ? Et l'un des ennemis les plus implacables du catholicisme en ce siècle, Michelet, n'obéissait-il pas au cri de sa conscience quand il écrivait : « J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée vaincu par elle. De quelles étreintes la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut dans cette enceinte entre les lions et les léopards ? Aujourd'hui encore, quel que soit

l'avenir, cette croix chaque jour plus salutaire, n'est-ce pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse ? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais, je vous prie, oh ! dites-le-moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel (1) ? »

Que la science et la foi se rallient donc pour travailler au salut commun, la science par ses investigations et ses expériences, par ses hypothèses et ses déductions souvent admirables, souvent aussi sujettes à l'erreur : la foi par ses enseignements divins qui portent en eux-mêmes la garantie de leur certitude. Quand se renouera ce merveilleux accord entre l'intelligence de l'homme et les croyances divines, entre les dons de la nature et ceux de la grâce, alliance féconde d'où sont sorties déjà les pages les plus belles et les plus lumineuses de l'histoire chrétienne, le IVe, le XIIIe et le XVIIe siècle ? Heureuse, oui, mille fois heureuse la génération qui acclamera le règne de Dieu et l'union des âmes par la vérité !

Si Frédéric Ozanam a été le modèle du chrétien résolu et courageux dans ses écrits et dans sa chaire, il l'a été plus encore dans ses actes et dans toute la suite de sa vie. L'influence de ses exemples s'ajoute à l'autorité de ses ouvrages pour honorer sa mémoire et le recommander à notre imitation.

Ce qui fait le malheur de notre société, c'est une sorte de suicide moral, fatale conséquence de la pour-

(1) *Introduction à l'Histoire universelle*, 1831, p. 22.

suite trop assidue des biens matériels. En dehors de la foi, de l'énergie qu'elle communique et des consolations qu'elle promet, qui donc ne se sentirait pas désarmé en face des luttes de la vie publique ? Quand partout, en haut du côté du pouvoir, en bas du côté de la foule, on ne rencontre qu'hostilité et défiance, quand, pour ne pas faiblir, il faut mettre à chaque instant en péril son avenir, sa popularité et sa fortune, sinon sa liberté et sa vie, croit-on qu'il suffise d'une foi chancelante, ou d'un appel à la froide raison ? Les fortes doctrines font seules les âmes fortes. Remercions Dieu du remarquable honneur qu'il nous fait en nous appelant ici-bas à cette heure précise de la lutte : mais dans les temps obscurs et difficiles où sa volonté nous fait vivre, souvenons-nous que ce qu'il faut demander aux pensées religieuses, c'est d'être non pas un chœur harmonieux qui enchante notre marche, ni un vague idéal dans la contemplation duquel se perde notre cœur, mais une lumière qui dirige et surtout une force qui assure nos pas (1). Rien n'est pire, écrivait

(1) « La terre s'est refroidie, c'est à nous catholiques de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint : c'est à nous de recommencer aussi l'ère des martyrs. Car, être martyr, c'est chose possible à tous les chrétiens ; être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu et pour ses frères, c'est se donner en sacrifice, que le sacrifice soit consommé tout d'un coup comme l'holocauste ou qu'il s'accomplisse lentement et qu'il fume nuit et jour comme les parfums sur l'autel : être martyr, c'est donner au Ciel tout ce qu'on a reçu : son or, son sang, son âme tout entière. Cette offrande est entre nos mains ; ce sacrifice, nous pouvons le faire, c'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de le porter, à quelle divinité nous irons consacrer notre jeunesse et les temps qui la suivront, à quel temple nous nous

Ozanam en 1850, que d'affadir le christianisme, « ce sel de la terre » dont parle l'Evangile, et lui-même, qui a réconforté tant d'âmes et entraîné tant de disciples à sa suite sur la route du devoir, sans cesse gourmande sa propre faiblesse et supplie ses amis de lui écrire des paroles capables de rallumer et de soutenir son courage.

Ils sont nombreux, sans doute, les martyrs cachés du droit et de la vérité, ceux qui souffrent en secret des audaces et des triomphes de l'injustice; mais puisque le temps est venu où nous n'avons plus à compter que sur Dieu et sur nous-mêmes, la noblesse de sentiment qui recule devant une affirmation publique n'est qu'une vertu stérile. Quoique parfois le silence puisse être recommandé par la prudence, dans la situation faite aujourd'hui aux catholiques de presque tous les pays de l'Europe, ce n'est qu'en parlant et en agissant qu'on peut bien mériter de Dieu et des hommes. Que les caractères timides qui ne sortent de leur retraite que pour porter en public le fâcheux spectacle de leurs plaintes impuissantes, ou de leur funeste découragement, méditent ce mot profond d'Ozanam : « Je ne puis pas plus me résigner à voir l'oppression qu'à la souffrir... Ah! qu'il se fait de mal dans le monde par l'inconséquence et la timidité des gens de bien (1)! »

donnerons rendez-vous ; au pied de l'idole de l'égoïsme, ou au sanctuaire de Dieu et de l'humanité. » (*Lettres d'Ozanam*, T. X, p. 144.)

(1) Le comte de Champagny écrivait en 1845 ces paroles bonnes encore a méditer à l'heure actuelle : « L'antichristia-

L'urgent besoin de notre temps, c'est que la conscience catholique s'affirme de nouveau, qu'elle intervienne, comme elle en a le devoir, dans toutes les questions où les intérêts éternels de l'humanité se trouvent engagés : qu'elle lutte avec persévérance au nom de ses principes : qu'il se forme en un mot, malgré tous les obstacles et toutes les dissidences, une puissante opinion catholique. Le développement des libertés populaires assure au peuple une part de plus en plus prépondérante dans les gouvernements : c'est ainsi que dans des contrées en apparence moins favorisées que la nôtre, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, l'invincible union des catholiques a réalisé des prodiges et réduit à capituler une opposition qui semblait inexpugnable. Marchons résolument sur leurs traces : c'est là ce que Frédéric Ozanam demandait déjà avec instance à ses contemporains. « C'est parce que les catholiques sont attaqués, écrivait-il, qu'il est désirable qu'ils se fassent sentir et respecter partout, dans la politique, dans la science, dans les arts. Il faut montrer que toutes les vérités nous intéressent, que nous voulons le progrès de toutes les lumières légitimes, et qu'au milieu des combats nous avons encore l'âme assez sereine pour songer aux pacifiques intérêts de l'étude. »

nisme est puissant : il est hardi, il fait ses conditions, il s'impose, il dompte les résistances du pouvoir. Au contraire les catholiques sont faibles ; ils s'effacent : loin d'être partout comme leurs adversaires, ils se font ou du moins se sont fait longtemps gloire de n'être nulle part. »

Jeunes gens chrétiens, c'est à vous, à vous surtout que je m'adresse, vous à qui il appartient par excellence d'être dans les luttes actuelles, selon le beau mot d'un de nos chefs, les tenants et les répondants de la vérité et de la justice. Lisez les écrits d'Ozanam, imitez ses exemples, et après avoir appris de lui à être grands par la science, plus grands encore par le dévouement, inébranlables dans vos convictions en même temps que charitables envers vos adversaires, permettez que je vous redise cet appel d'un éminent orateur :

« Vous êtes la vie, la force et l'espérance ! Levez-vous donc au milieu de notre société malade, et dites-lui votre bonheur. Qu'on vous rencontre, qu'on vous voie partout où le mal a besoin de remède, le bien de consolation et d'appui. Montrez le courage des convictions catholiques aux postes les plus avancés de la lutte, dans les combats de la science, de la philosophie, des lettres, de l'industrie, des arts et de la liberté. Faites entendre la grande voix du christianisme parmi ce chaos confus d'opinions et de doctrines. Dites bien que vous voulez, que nous voulons tous la gloire et la grandeur de la patrie, le développement et le maintien de ses institutions essentielles, le libre essor du génie et des grandes pensées. Pensez vous-mêmes bien haut : apprenez à ceux qui l'ignorent votre langue et votre foi : rétablissez pour la conscience chrétienne l'empire de la justice, de la vérité et d'une sainte indépendance. Soyez les soldats de l'idée divine, portez d'une main

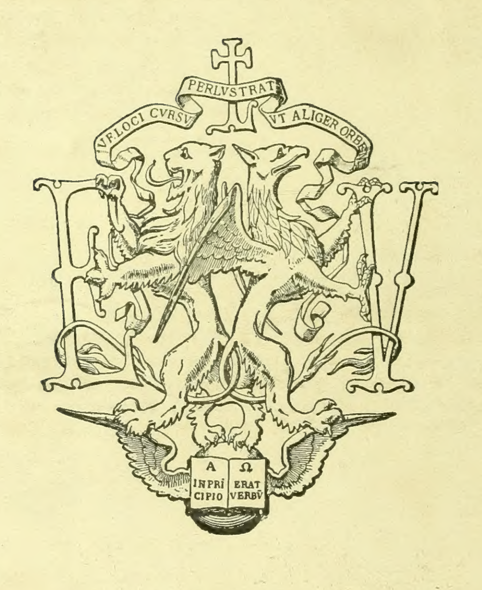
ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les drapeaux et demeurer planté sur toutes les ruines, pour appeler toutes les restaurations. »





TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.


PERLVSTRAT
VELOCI CVRSV
VT ALIGER ORBE
A Ω
IN PRI CIPIO
ERAT VERBV̄